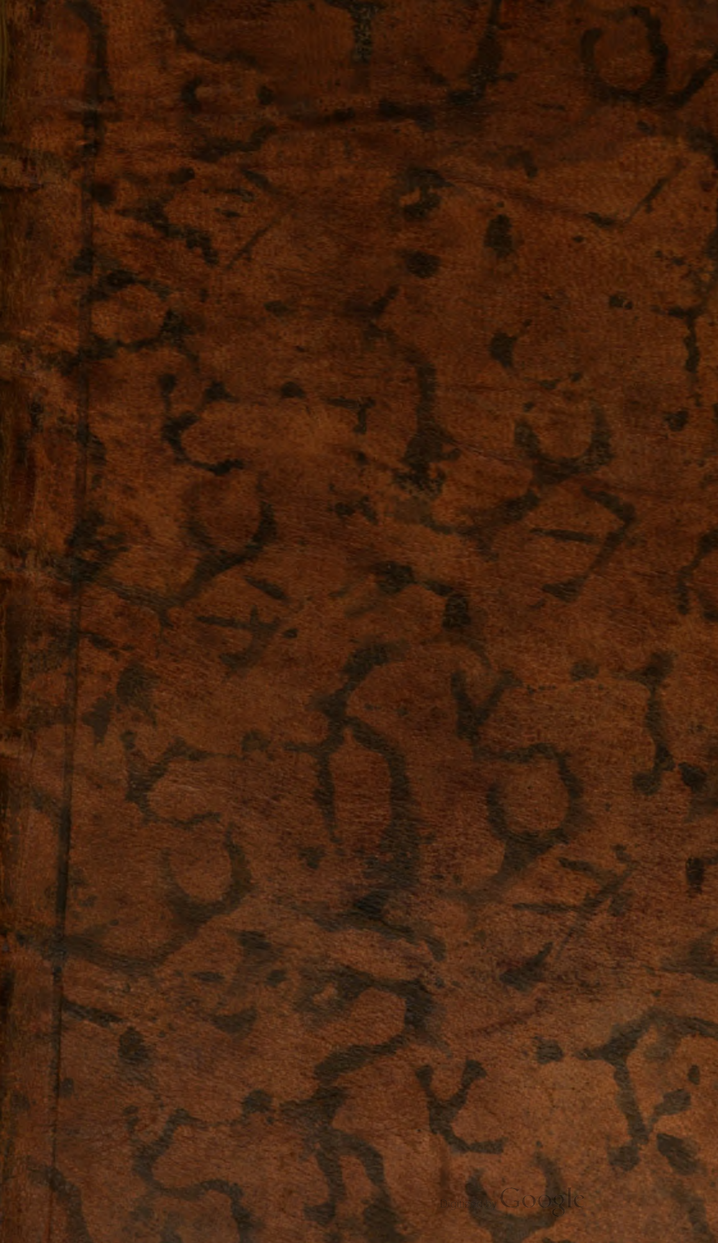




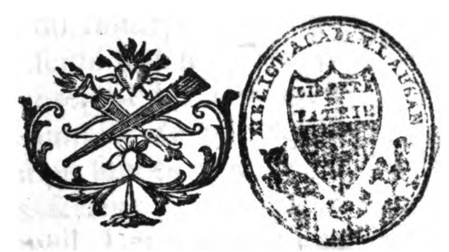


HISTOIRE
DES
ARABES.
TOME I.

HISTOIRE
DES
ARABES
SOUS LE GOUVERNEMENT DES CALIFES.

Par M. L'ABBE' DE MARIGNY.

TOME I.



A PARIS,

Chez
- La veuve ESTIENNE & FILS, rue S. Jacques.
- DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
- JEAN-THOMAS HERISSANT, rue S. Jacques.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PREFACE.

MAlgré les reproches de frivolité que l'on fait aux Modernes, & à notre Nation en particulier, il est évident néanmoins que le goût du vrai, du bon, du solide s'y est toujours conservé ; & il s'y maintient encore. Si les ouvrages d'imagination & de pur agrément ont un succès rapide, les ouvrages sérieux y sont reçus avec accueil. Les premiers ont à la vérité une course brillante ; mais elle est presque toujours de peu de durée : semblables à l'éclair, ils ne lancent qu'un feu passager, dont il ne reste souvent aucune trace. Ceux-ci, au contraire, ont une marche

grave, lente, mais ſoutenue : le tems, loin de les détruire, ne fait que les rendre plus précieux.

Nous en avons des preuves ſenſibles dans un grand nombre de productions, auſſi utiles pour l'eſprit que pour le cœur, auſſi recommandables par la netteté & la pureté du ſtyle, que par la ſageſſe & l'exactitude de la morale. Telle eſt entre autres l'Hiſtoire ancienne du célébre M. Rollin, de laquelle tout le monde ſait le ſuccès. Je cite en particulier cet Auteur, parce-que dans l'ouvrage que je donne aujourd'hui, je me ſuis propoſé de marcher ſur ſes traces, ſans oſer néanmoins prétendre atteindre à ſa perfection.

Ce Savant, chargé de mérite, de travail & d'années, ayant terminé ſa carrière dans le cours de ſon entrepriſe, on en

a demandé la continuation avec le plus grand empressement. Les vœux du Public se trouvent remplis à différens égards. Tandis que d'une part un des plus fameux éleves (a) de ce grand homme, digne héritier de ses vertus, de son esprit, de ses talens, exécute avec applaudissement la suite de l'Histoire Romaine; un autre Auteur (b) connu des Savans par l'ingénieuse Mappe-Monde qu'il a dressée des Etats & des Empires de l'univers, (c) travaille à la partie de l'Histoire ancienne qui concerne la Perse & les pays voisins. On y verra ce qui s'est passé en

(a) *M. Crévier, ancien Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris.*

(b) *M. Barbeau de la Bruyere.*

(c) On y découvre d'un coup d'œil, la naissance, l'accroissement, les différens Etats, la durée, le démembrement & la fin de tous les Royaumes, Empires, Républiques & grands Peuples qui ont figuré dans le monde depuis la dispersion des hommes après le déluge jusqu'à présent.

Orient pendant environ 800. ans ſous le regne des deux grandes familles qui ont gouverné la Perſe & autres pays, depuis la révolte des Parthes contre les ſucceſſeurs d'Alexandre, juſqu'au regne d'Izdegerd, dernier Roi des Artaxercides, qui fut détrôné par les Arabes Muſulmans vers l'an 640. de l'Ere Chrétienne. Cet ouvrage peut ſervir de préliminaire à celui que je donne aujourd'hui; & l'un & l'autre forment une ſuite naturelle de l'Hiſtoire de M. Rollin.

J'avois projetté d'abord de compoſer un ouvrage bien plus étendu. Mon deſſein étoit de donner une hiſtoire générale des Arabes que j'étudiois depuis long-tems, & pour laquelle j'avois ramaſſé des matériaux conſidérables. Mais que d'obſtacles n'ai-je pas rencontrés, lorſque j'ai tenté de rédiger mes

collections en corps d'histoire ? En examinant ce que j'avois fidélement recueilli d'après les Auteurs Arabes dont nous avons les traductions, j'ai vû que la plupart de ces Ecrivains se contredisoient les uns les autres, & je me suis trouvé alors d'autant plus embarrassé, que ne sachant pas assez d'Arabe pour consulter les Historiens originaux, je n'ai pu découvrir si la plupart des contradictions que je rençontrois, ne devoient pas plutôt être rejettées sur les Traducteurs que sur les Auteurs: par conséquent, il m'a été de même impossible de rechercher parmi le grand nombre d'Historiens Arabes que nous avons, de quoi concilier leurs différens sentimens.

J'avois cru pouvoir tirer de grands secours de la Bibliothéque Orientale de M. d'Herbe-

lot : ouvrage en effet qui auroit été des plus utiles pour mon projet, si l'Auteur qui entendoit parfaitement l'Arabe, eût eu le tems de revoir son ouvrage, d'y mettre la dernière main, & de veiller lui-même à l'impression; mais ce Savant étant mort trop tôt, on s'est contenté de ranger par ordre alphabétique, & encore avec très-peu de soin, les différentes collections qu'il avoit rassemblées pour le projet qu'il méditoit. Ce travail ayant été exécuté sans discussion & sans critique, il n'en est résulté, pour ainsi dire, qu'un composé de bévûes & de contradictions qui désolent un lecteur qui veut s'instruire.

Il faut cependant convenir que c'est ce que nous avons de mieux à consulter dans notre langue : & malgré les défauts de cet ouvrage, on peut en

tirer parti; mais c'eſt en l'étudiant avec critique, & en s'appuyant de quelque Auteur accrédité, avec le ſecours duquel on puiſſe démêler & mettre à profit les richeſſes qui s'y trouvent répandues de côté & d'autre.

C'eſt à quoi je me ſuis appliqué, en faiſant ſur-tout un grand uſage de la ſavante Hiſtoire des Patriarches d'Alexandrie, publiée par M. l'Abbé Renaudot; ouvrage dans lequel ce Savant donne un extrait aſſez étendu de l'hiſtoire des Sarrazins, ou Arabes Muſulmans, depuis Mahomet juſqu'à l'extinction des Califes par les Tartares.

Cet Auteur ſi profond en tout genre de littérature, & ſi verſé dans l'étude des langues, m'a confirmé dans la juſte défiance que m'avoit inſpirée la lecture de la Bibliothéque Orientale.

Quoiqu'il eût été fort ami de l'Auteur, dont il respectoit les talens & le mérite, il parle peu avantageusement de son ouvrage; (a) & il a soin de prévenir le Public sur les précautions qu'il faut prendre en le lisant. Il regrete que M. d'Herbelot n'ait pas eu le tems de le retoucher, persuadé que s'il eût pu y apporter autant d'exactitude & d'attention qu'il avoit de lumières & de connoissances, nous n'aurions rien

(a) Unde monitos lectores velim, ne, si quæ illis occurrant aliter tradita quàm à nobis factum est, de fide & diligentia nostra dubitent; presertìm si quæ in nupera Bibliotheca Orientali viri clarissimi, amici nostri, Bartholomæi Herbelotii de istis rebus leguntur, cum nostra narratione comparent. Absit sanè ut viro doctissimo, quem ut magistrum semper suspeximus, laudis aliquid detractum velimus: plura sanè & meliora longè præstare in hoc litterarum genere potuisset, quàm in opere illo posthumo, in quo licèt multa reconditæ eruditionis reperiantur, tamen non pauca sunt quæ emendaturus erat, si supervixisset. *Hist. Patriarch. Alexand. pag.* 539.

vu en ce genre de plus parfait.

Au reste, M. d'Herbelot n'est pas le seul Ecrivain que M. Renaudot accuse de peu d'exactitude sur l'histoire Sarrazine. Il remonte bien plus haut, & fait voir que plusieurs Auteurs originaux se sont trompés eux-mêmes, & n'ont pas fidélement détaillé l'histoire de leur nation. Il se plaint en particulier d'El-Macin, (a) & il prouve que cet auteur a été cause de plusieurs fautes que différens Ecrivains, & M. d'Herbelot (b) entr'autres,

(a) El-Macin a fait une Histoire, ou plutot une Chronique des Califes Musulmans depuis Mahomet jusqu'à Mostader, xlvij. Calife. On l'a cité quelquefois dans cette Histoire sous le nom de *Macine*, lorsqu'on a employé quelques passages tirés de la traduction Françoise que Vatier a faite de cet Auteur. Il ne le nomme pas autrement que *le Macine*.

(b) Nuper alius magni sanè inter litteratos nominis, nobisque, dum viveret, conjunctissimus, Bartholomæus Herbelotius, illam retulit ex Elmacino in Bibliothecam Orientalem suam absque ulla

ont commises dans leurs ouvrages.

La vûe de tant d'écueils m'a fait prendre le parti de me conduire avec la plus grande réserve. Ainsi au lieu d'entrer dans l'histoire générale des Arabes, je me suis restreint à ne parler de ces peuples que depuis qu'ils ont été soumis au gouvernement monarchique sous Mahomet & ses successeurs. Quoique les Auteurs originaux ne s'accordent pas toujours entr'eux sur la plupart des faits & des dates, j'ai observé cependant que par rapport à la suite des successeurs de Mahomet, & aux différen-

censura. Quamvis autem neminem fortassè in his peregrinis litteris doctiorem nostra aut superior ætas viderit, tamen quia collectanea illa quæ in alphabetum digesta sunt, caruerunt postremâ autoris emendatione, non majorem habent autoritatem, quàm à scriptoribus ex quibus illa desumpsit : hìc autem non alium quàm Elmacinum nominat. *Hist. Patriarch. Alexand. pag.* 483.

tes révolutions qui ont changé plusieurs fois la face de l'Empire Sarrazin, les sentimens des Ecrivains étoient assez uniformes. J'ai donc cru réussir à traiter cette partie de l'histoire Arabe, en ne décrivant que ce que j'ai vu confirmé par le consentement unanime des Auteurs; & j'ai laissé à ceux qui ont plus de savoir, de patience & de tems, le soin de travailler à un ouvrage plus étendu & plus complet.

Cette Histoire, telle que je la donne, remplira toujours en quelque façon le dessein que l'on s'est proposé d'en faire une suite des ouvrages du célébre M. Rollin. Ce Savant n'ayant eu pour objet que d'instruire le commun des lecteurs, & surtout les jeunes gens, s'est dispensé d'entrer dans des discussions épineuses, qui ne regar-

dent que les Savans, & ceux qui veulent approfondir une histoire dans toutes ses parties. On verra dans celle-ci, comme dans la sienne, des révolutions fréquentes, des couronnes renversées, des Souverains devenir le jouet de la fortune, de vils esclaves monter sur le trône, & former des dynasties puissantes qui s'élevent & se détruisent successivement avec la même facilité. Effets surprenans des conseils secrets de l'Etre souverain, qui tenant en ses mains les trônes & les couronnes, les dispense ou les ôte à qui il lui plaît.

Tel est le grand spectacle que présente aux lecteurs l'Histoire des Arabes, sous les Princes qui les ont commandés depuis que le gouvernement monarchique a été établi parmi eux.

La vie de Mahomet, fonda-

teur de leur religion & de leur empire, servira de préliminaire à cet ouvrage. Je n'en ai donné qu'un abrégé assez succint; mais qui suffira cependant pour faire connoître la grandeur du génie de cet homme singulier, qui sans éducation, & sans aucune étude, a su en imposer aux peuples, & se faire un parti assez considérable pour changer la face du gouvernement & de la religion de son pays, & se faire déclarer en même tems Roi & Pontife de sa nation.

Les commencemens de sa prétendue mission furent extrêmement orageux. Les habitans de la Mecque, parmi lesquels il avoit tâché de répandre son fanatisme, se déclarent contre lui, & ne le menacent de rien moins que de la mort. Obligé de prendre la fuite pour se soustraire aux recherches de ses ennemis, il se

sauve à Médine, & y prêche plus haut qu'auparavant. Animé par la persécution qu'on lui avoit suscitée à la Mecque, il sait adroitement s'en faire un mérite. Afin de conserver à jamais la mémoire de l'extrémité où il s'étoit trouvé réduit, ses sectateurs font de sa fuite une époque fameuse, qui subsiste encore aujourd'hui dans une grande partie de l'univers, où l'on suit la doctrine de ce prétendu Prophéte. Cette époque s'appelle *l'Hégire*, qui selon la force du mot Arabe signifie *fuite* ou *retraite*. J'en parlerai à la suite de cette Préface, & je ferai voir comment on peut la concilier avec l'Ere Chrétienne.

Le nouveau législateur n'est pas plutôt établi à Médine, qu'il met les armes à la main de ses prosélytes, & porte la guerre dans la Mecque qu'il réduit sous

son obéissance. Cette conquête est bientôt suivie de la soumission des trois Arabies. Tout l'ancien gouvernement change de face; & l'on ne suit plus que la loi du vainqueur. Maître dans sa propre patrie, il entreprend d'étendre par les armes sa religion & son empire. Il projette de s'emparer de la Syrie, qui étoit alors occupée par les Grecs : il commence en effet la guerre contre ces peuples ; la mort l'interrompt dans sa course; ses sectateurs reprennent son entreprise, & la poursuivent avec une rapidité qui tient du prodige.

Mahomet étant mort sans laisser d'enfans mâles, & sans se désigner un successeur, l'empire naissant des Arabes est menacé de sa ruine, par les dissensions qui s'élevent parmi les chefs Musulmans. Ali, cousin du Pro-

phéte, & de plus son gendre par Fatime sa fille qu'il avoit épousée, prétend à la couronne : on est prêt à en venir aux mains ; mais enfin la querelle s'appaise, & l'on convient de reconnoître pour Souverain Aboubecre, dont la fille nommée Aiesha avoit été une des femmes de Mahomet, & la plus aimée de ce Prince.

Le respect que l'on avoit pour le fondateur de l'Etat, empêche ses successeurs de prendre aucun titre fastueux : on veut, pour ainsi dire, que ce soit lui qui regne à jamais sur la nation ; & ceux qui occupent le trône après lui, se contentent du titre de *Califes*, c'est-à-dire *Vicaires* ou *Successeurs*. Aboubecre est le premier revêtu de ce titre, & c'est proprement à lui que commence cette histoire.

Ce Prince ne regne que deux

ans ; & dans ce court eſpace, il réuſſit à éteindre pluſieurs factions qui s'étoient élevées en Arabie. Il pourſuit en même-tems les deſſeins de Mahomet ſur les Grecs. Il pénetre chez eux, & s'empare d'une partie de la Syrie. Omar ſon ſucceſſeur acheve la conquête de cette contrée. Peu après, ſes Généraux paſſent en Egypte, & ſe rendent maîtres de cette vaſte province. Othman vient après lui, & marchant ſur ſes traces, il ſignale ſon regne par les armes. D'un côté les Sarrazins envahiſſent l'iſle de Chypre, d'un autre ils font irruption dans le royaume de Perſe, ſubjuguent ces peuples, & les réduiſent ſous l'obéiſſance des Califes.

Othman eſt aſſaſſiné. Ali parvient enfin à l'Empire, & ſe fait une grande réputation, laquelle

eſt cependant plutôt fondée ſur le fanatiſme de ſes ſectateurs, que ſur aucun mérite réel. Les Perſans, par exemple, & quelques autres peuples, ont pour ce Califе une vénération ſingulière. Ils le regardent comme le ſeul véritable ſucceſſeur de Mahomet: en conſéquence ils refuſent de reconnoître les trois premiers Califes qui l'ont précédé. Ils s'étendent en éloges outrés ſur les qualités de ce Prince, & le regardent comme un des plus grands Souverains que les Arabes aient eu dans leur monarchie.

J'avouerai cependant que je n'ai rien vû dans l'hiſtoire, qui réponde aux idées que ſes ſectateurs veulent nous donner de ce Prince. Rien n'y annonce un grand homme: au contraire, on ne voit qu'un eſprit inconſéquent, un brouillon, qui peu

d'accord avec lui-même, l'eſt encore moins avec les autres. A l'inſtant de la mort du Prophéte ſon beau-pere, il cabale pour obtenir le Califat : ſon caractère ambitieux lui fait dévorer avec chagrin le déſagrément de voir revêtir de cette dignité les trois premiers ſucceſſeurs de Mahomet. On prétend même qu'il fut du complot qui fit perdre la vie à Othman ; & lorſqu'après la mort de ce dernier, on offre à Ali cette couronne qu'il avoit tant ſouhaitée, ce Prince la refuſe, & ne l'accepte enfin qu'avec la répugnance la plus marquée. A peine eſt-il ſur le trône, qu'il a des querelles avec tout le monde ; & enfin il indiſpoſe tellement les eſprits, qu'il eſt obligé d'abandonner ſa capitale, & d'aller établir ailleurs le ſiége du Califat.

Le soupçon que l'on avoit que ce Prince étoit entré dans le complot de l'assassinat d'Othman sert alors de prétexte à une révolte qui éclate en Syrie. Moavias nommé par Othman gouverneur de cette province, veut vanger la mort de son bienfaiteur. Il déclare Ali indigne du Califat, refuse de le reconnoître, se fait proclamer lui-même comme seul légitime Calife, & établit son siége à Damas.

Ali fait de vains efforts contre son rival. Il prend les armes: il est battu, & il se trouve trop heureux de pouvoir en venir à un accommodement, par lequel on lui permet de conserver en Arabie le titre & les prérogatives du Califat. Il est assassiné peu après, & laisse deux enfans, à l'aîné desquels les Arabes déferent la couronne.

Hassan, c'est le nom de ce

Prince, plus malheureux encore & moins habile que son pere, ne peut se soutenir contre les menées de Moavias; desorte qu'après six mois de regne, il consent enfin à se défaire du sceptre qu'il n'étoit pas digne de porter. Moavias se trouve alors seul possesseur du trône: il est reconnu par tous les Musulmans comme véritable & légitime Calife, & il est le premier de cette fameuse dynastie des Ommiades, ainsi appellée d'*Ommiah*, chef de la maison de ce Prince.

Moavias n'est pas sitôt tranquille possesseur du trône Musulman, qu'il s'applique à en étendre la gloire. Il poursuit les entreprises que les premiers Califes avoient formées contre les Grecs: il les chasse de l'Arménie & de la Natolie, & les repousse jusqu'à Constantinople. Il

prend ensuite des mesures pour rendre héréditaire la dignité Califale, qui jusqu'alors avoit été élective : il y réussit ; sa couronne passe à son fils, & ensuite à ses descendans.

Cette dynastie se soutient glorieusement sous quatorze Princes qui se succédent les uns aux autres, non pas toujours dans la ligne directe, car les freres monterent souvent sur le trône au préjudice de leurs neveux, lorsque ceux-ci étoient trop jeunes, ou quand il y avoit d'autres raisons pour les éloigner du trône ; mais la succession s'est toujours conservée dans la maison d'Ommiah jusqu'à Mervan II. l'un des plus illustres, & en même-tems des plus malheureux Princes de cette maison.

L'extinction des Ommiades fut l'ouvrage des Abbassides,

Princes ainsi appellés parcequ'ils tiroient leur origine d'Abbas, oncle de Mahomet. Ils employent pour l'exécution de leur dessein, le même prétexte dont s'étoient servis les Ommiades pour envahir la couronne. Ceux-ci s'étoient déclarés contre Ali comme assassin d'Othman ; les Abbassides prennent les armes contre les Ommiades, pour venger la mort d'Ali, dont on les accusoit d'être les meurtriers : ils s'établissent sur le trône & s'en assurent la possession, au moyen de ce massacre affreux dont on trouvera la description au commencement du troisiéme volume de cette histoire.

Selon quelques Auteurs, deux Princes échappent à cette horrible boucherie. L'un va s'établir dans un coin de l'Arabie, où il jouit assez tranquillement

du titre de Calife, sans cependant avoir d'autorité que dans un terrein extrêmement resserré. Il forme une espece de dynastie qui subsiste jusque vers le seiziéme siécle de l'Ere Chrétienne. L'autre se sauve en Espagne, & y est reconnu Calife par les Arabes Musulmans qui avoient conquis une partie de cette province. Ses descendans y regnent après lui, & se soutiennent sur le trône pendant près de trois cens ans, c'est-à-dire, jusqu'au tems que les Almoravides firent la conquête de l'Espagne.

Les Abbassides qui se disoient les véritables enfans de la maison de Mahomet, comme descendans de Haschem & d'Abdal-Motaleb proches parens du Prophéte, se conservent sur le trône pendant plus de cinq cens ans, sous trente-sept Princes dont l'histoire forme le III & le IV.

volume de cet ouvrage. Le siége de leur Empire fut d'abord à Couffah. Almansor, deuxiéme Calife de cette dynastie, le transporte à Haschemia : mais une insulte qu'il reçoit dans cette ville lui fait prendre la résolution de bâtir la ville de Bagdet, qui devient la capitale de l'Empire jusqu'à l'extinction des Abbassides. Motassem, l'un des Califes de cette maison, voulut cependant transférer le siége Impérial à Samarath; mais ce ne fut que pour quelques années, après lesquelles il retourna à Bagdet, qui fut jusqu'à la fin le siége principal des Califes. C'est de-là que les Abbassides sont appellés communément *Califes de Bagdet*, comme on a appellé les Ommiades *Califes de Syrie*, à cause de leur séjour habituel dans ce pays.

La ruine des Ommiades n'étoit

provenue que de la trop grande autorité dont ils avoient revêtu les Gouverneurs des provinces: les Abbassides firent la même faute, & leur puissance en fut considérablement altérée. Ils soutinrent néanmoins leur dynastie plus long-tems que les Ommiades; mais ils ne la conserverent pas dans la même splendeur par rapport à l'étendue de leur autorité.

Il y eut sous leur regne de fréquens démembremens de l'Empire, dans lesquels s'établirent autant de diverses dynasties. Telles furent celles des Thahériens & des Soffarides qui regnerent dans la Perse, la Transoxane, & le Turquestan: ensuite les Tholonides & les Aschidiens qui commanderent en Egypte sous le titre de Sultans, en reconnoissant néanmoins la suprématie du Calife de Bagdet.

Mais aux Aschidiens succéderent les Fatimites, qui prétendant être les véritables successeurs de Mahomet, comme descendans d'Ali par Fatime fille du Prophéte, se firent déclarer Souverains en Egypte, & y prirent hautement le titre de Calife. Alors dans toute l'étendue de leur domination on supprima des prières publiques le nom des Califes de Bagdet. Il n'y eut plus dans ce pays de monnoye frappée à leur coin; & cette nouvelle dynastie se soutint ainsi en toute souveraineté pendant près de trois cens ans, après lesquels ils rentrerent en possession de l'Egypte, c'est-à-dire, qu'on les y reconnut pour Souverains, & qu'ils en eurent les honneurs, mais sans aucune autorité réelle.

Au reste, ils n'en avoient guères plus alors sur leurs pro-

pres foyers. L'imprudence que quelques Abbassides avoient eue d'introduire à leur cour une milice étrangère, fut ce qui contribua le plus à avilir la dignité califale. Ces troupes qu'on avoit tirées du Turquestan, & dont il est fait mention dans cette histoire sous le nom de Milice turque, abuserent bientôt de la faveur dont les Califes les honoroient. Insensiblement elles envahirent toute l'autorité, au point de déposer à leur gré les Visirs, & même les Califes. Avec le tems, on réussit à les réduire; mais les Califes n'en devinrent pas plus puissans. Les Ministres de ces Princes connoissant le foible de leurs Souverains, prirent sur eux un ascendant qui les remit bientôt dans l'esclavage dont ils avoient tâché de se tirer.

Un des Abbassides chercho

à réprimer l'insolence de ces Ministres, en créant une dignité supérieure à celle des Visirs ; c'est celle d'*Emir-al-Omara*, c'est-à-dire, *Commandant des Commandans*. Par ce moyen le Visiriat est comme anéanti ; mais les Califes restent en servitude, & l'Etat se trouve plus agité que jamais, par les intrigues & les menées de ceux qui aspiroient à cette haute dignité. De-là ces guerres continuelles entre les Princes des différentes dynasties qui s'étoient élevées dans les provinces dont les Califes leur avoient accordé la propriété. Chacun d'eux forme des prétentions pour la dignité d'Emir. Ils y parviennent & se supplantent tour-à-tour. L'autorité temporelle des Califes passe entre leurs mains, & ils ne laissent à ces Princes que le vain titre de Souverain. C'est

ce qu'on verra détaillé dans cette histoire, lorsqu'on parlera des grands mouvemens qu'exciterent les Baridiens, les Hamadanites, les Bouides, les Gaznevides, les Khouaresmiens, & sur-tout ces Princes fameux du Turquestan si connus sous le nom de *Selgiucides*.

Pendant que ces puissances se déchirent mutuellement, on en voit une autre former aussi des prétentions & parvenir à ses fins. C'est la dynastie des Atabecks, à laquelle les Califes de Bagdet furent redevables de l'extinction des Fatimites d'Egypte, après la ruine desquels la Syrie & l'Egypte rentrent sous la domination des Abbassides. Cette grande expédition projettée par l'Atabeck Noureddin (appellé dans nos histoires Noradin) fut exécutée par le fameux Salaheddin, ou Saladin,

comme l'appellent les Occidentaux. Ce Prince parvint au Sultanat d'Egypte, & fut le chef de la dynastie des Aioubites; qui fut dans la suite exterminée par les Mammeluks, esclaves Turcs, dont un des descendans de Salaheddin s'étoit formé une milice.

Ce fut sous le Sultanat de ce Prince & de ses successeurs, que toute la Chrétienté entreprit la fameuse & inutile expédition des Croisades. Je n'ai parlé que sommairement du commencement de ces guerres sous le regne des Fatimites, parce que n'ayant point eu pour objet de traiter directement de ces Califes, je n'ai pas cru devoir m'étendre sur ce qui étoit arrivé sous leur regne. Mais dès l'instant de leur extinction, j'ai détaillé la suite de ces guerres, parceque l'Egypte & la Syrie

étant rentrées sous la domination des Abbassides, le récit de ce qui s'est passé dans ces provinces a fait alors une partie de mon histoire.

Dans le même tems que l'Orient est agité par tant de troubles, il s'éléve une nouvelle dynastie plus formidable que celles qui avoient paru jusqu'alors. C'est celle des Genghiskaniens, ainsi appellée du nom de Genghiskan qui en étoit le chef. Ce Prince, si renommé par la rapidité de ses exploits, se répand dans l'Orient à la tête des Mogols & des Tartares, & réduit bientôt sous sa puissance une étendue immense de pays. Ses successeurs, héritiers de son courage & de sa haine contre les Musulmans, réunissent à leur couronne la plupart des Etats dont s'étoient emparés les Princes des autres dynasties, qui

avoient été jusqu'alors si redoutables, & enfin ils se rendent maîtres de Bagdet, massacrent le Calife & ses enfans, & exterminent dans leurs personnes l'illustre maison des Abbassides, qui occupoit le trône depuis plus de cinq cens ans.

C'est ici que se termine cette histoire, dans laquelle, si on n'a pas rapporté tout ce qui pouvoit être intéressant par rapport aux Arabes Musulmans, on ose du moins se flater de n'avoir rien avancé que d'après les Auteurs les plus accrédités & les plus dignes de foi. On trouvera entr'autres un détail exact de toutes les différentes maisons ou dynasties qui se sont rendu célébres parmi ces peuples, & on verra au juste leur origine, leur accroissement, leur décadence, leur extinction.

A l'égard du caractère géné-

ral de cette nation, j'aurois voulu trouver dans les Auteurs que j'ai lus, de quoi détruire l'idée que nous avons toujours eue des Arabes Sarrasins. J'ai insinué dans le Préliminaire de cet Ouvrage, que nous étions dans l'erreur à l'égard de ces peuples, & que la barbarie, que nous étions dans l'usage de leur attribuer, n'étoit que l'effet de nos préjugés. On verra néanmoins dans cette Histoire, que nous ne nous sommes pas beaucoup trompés. En effet, sous quelque dynastie qu'on les envisage, on remarquera toujours que la férocité faisoit la bâse de leur caractère.

On trouvera cependant quelques traits de clémence, de politesse, d'humanité, sous des Princes qui s'étoient appliqués à policer les peuples, & à adoucir leurs mœurs; mais ces

traits sont en petit nombre, & ne décident rien pour le général. En effet, il ne faut point apprécier une nation sur quelques vertus passagères qui ont pu éclater sous des regnes heureux : il n'y a que des mœurs soutenues qui puissent nous guider surement, lorsqu'il s'agit de prononcer. Or on ne voit point que les Arabes aient acquis beaucoup de perfection à cet égard. Je les trouve à peu près les mêmes sous les Abbassides que sous les Ommiades ; & s'il y avoit quelque différence, elle ne pourroit être qu'à leur désavantage. On peut en juger par le caractère même des Princes qui ont occupé le trône. Les Abbassides, aussi féroces que les Ommiades, paroissent moins entendus & moins braves. Ils ont parmi eux quelques Princes guerriers, mais en très-pe-

tit nombre : le reste, ou ne fait point la guerre, ou la fait mal. Ils ne peuvent conserver en entier le riche héritage dans lequel les Ommiades s'étoient soutenus avec honneur, & c'est sous leur regne que la dignité califale tombe dans le dernier avilissement, & qu'elle est enfin totalement ruinée.

A l'égard des sciences, on convient que les Arabes y ont fait les progrès les plus rapides. Ils furent néanmoins très-longtems sans les cultiver, quoiqu'ils eussent beaucoup de feu & de vivacité, & toutes les dispositions les plus favorables. Les premiers Califes ignoroient tout, hors l'Alcoran & la guerre. Les Ommiades passent aussi pour avoir été fort ignorans; mais sous les Abbassides, disent la plupart des Auteurs, le gout des sciences devint pres-

que général dans la nation, & l'on vit de toutes parts des sçavans, protégés par les Princes, perfectionner les arts & les sciences, & composer des ouvrages en différens genres de littérature. Je ne puis donner une plus belle idée du progrès que les Lettres firent alors parmi ces peuples, qu'en rapportant un long passage de l'excellent Traité *du Choix des Etudes* par M. l'Abbé Fleury.

« Il faut, dit ce célébre Ecri-
» vain, se désabuser de cette opi-
» nion vulgaire, que tous les Ma-
» hométans sans distinction aient
» toujours fait profession d'igno-
» rance. Ils ont eu un nombre in-
» croyable de gens renommés
» pour leur savoir, particuliere-
» ment des Arabes & des Per-
» sans : & ils ont écrit de quoi
» remplir des grandes biblothe-
» ques. Dès le douziéme siécle

» dont je parle, il y avoit plus de
» quatre cens ans qu'ils étu-
» dioient avec application : & ja-
» mais les études n'ont été si for-
» tes chez eux, que lorsqu'elles
» étoient les plus foibles chez
» nous, c'est-à-dire, dans le di-
» xiéme & l'onziéme siécle. Ces
» Arabes, je veux dire tous ceux
» qui se nommoient Musulmans,
» de quelque nation & en quel-
» que pays qu'ils fussent, avoient
» deux sortes d'études, les unes
» qui leur étoient propres, les
» autres qu'ils avoient emprun-
» tées des Grecs, sujets des Em-
» pereurs de Constantinople.
» Leurs études particulières
» étoient premierement leur re-
» ligion, c'est-à-dire l'Alcoran:
» les traditions qu'ils attribuoient
» à Mahomet & à ses premiers
» disciples : les vies de leurs pré-
» tendus saints, & les fables
» qu'ils en racontoient : les pas

» de conſcience ſur leurs prati-
» ques de religion ; comme la
» priere, les purifications, le
» jeûne, le pélerinage ; & leur
» théologie ſcholaſtique qui con-
» tient tant de queſtions ſur les
» attributs de Dieu, ſur la pré-
» deſtination, le jugement, la
» ſucceſſion du Prophéte ; d'où
» viennent entr'eux tant de ſec-
» tes qui ſe traitent mutuelle-
» ment d'hérétiques.

» D'autres étudioient l'Alco-
» ran & ſes commentaires, plu-
» tôt en Juriſconſultes qu'en
» Théologiens, pour y trouver
» les regles des affaires, &
» la déciſion des différends. Car
» ce livre eſt leur unique loi,
» même pour le temporel. D'au-
» tres s'appliquoient encore à
» leur Hiſtoire, qui avoit été
» écrite avec grand ſoin dès le
» commencement de leur reli-
» gion & de leur empire, &

» qui a toujours été continuée de-
» puis. Mais ils étoient fort igno-
» rans des histoires plus ancien-
» nes, méprisant tous les hommes
» qui avoient été avant Maho-
» met; & appellant tout ce tems,
» le tems d'ignorance, parceque
» l'on avoit ignoré leur religion.
» Ils se contentoient des antiqui-
» tés des Arabes, contenues dans
» les Ouvrages de leurs anciens
» Poëtes, qui leur tenoient lieu
» d'histoire pour tous ces tems-
» là. En quoi on ne peut désa-
» vouer qu'ils n'aient suivi le
» même principe que les anciens
» Grecs, de cultiver leurs pro-
» pres traditions toutes fabuleu-
» ses qu'elles étoient.

» Mais il faut reconnoître
» aussi, que leur poësie n'a ja-
» mais eu que des beautés fort
» superficielles, comme le bril-
» lant des pensées & la har-
» diesse des expressions. Ils ne

» se sont point appliqués à ce
» genre de poësie qui consiste
» en imitation, & qui est le plus
» propre à émouvoir les pas-
» sions : & ce qui les en a éloi-
» gnés, a peut-être été le mé-
» pris des arts, qui y ont du rap-
» port, comme la peinture &
» la sculpture, que la haine de
» l'idolatrie leur faisoit abhorrer.
» Leurs Poëtes étoient encore
» utiles pour l'étude de la lan-
» gue Arabique : c'étoit alors la
» langue des maîtres & de la
» plupart des peuples dans tout
» ce grand empire ; & encore
» aujourd'hui, c'est la langue
» vulgaire de la plus grande par-
» tie, & par-tout la langue de
» la religion. Ils l'étudioient
» principalement dans l'Alco-
» ran ; & pour l'apprendre par
» l'usage vivant, les plus cu-
» rieux alloient de toutes parts
» à la province d'Irak, & parti-

» culierement à la ville de Baf-
» ſora, qui étoit pour eux, ce
» qu'étoit Athènes pour les an-
» ciens Grecs. Comme il y avoit
» dès-lors des Princes puiſſans
» en Perſe, on écrivoit auſſi
» en leur langue, & elle a été
» beaucoup plus cultivée de-
» puis. Voilà les études qui
» étoient propres aux Muſul-
» mans, & qui étoient auſſi an-
» ciennes que leur religion.

» Celles qu'ils avoient em-
» pruntées des Grecs, étoient
» plus nouvelles de deux cens
» ans. Car ce fut vers l'an 820.
» que le Calife Almamon de-
» manda à l'Empereur de Conſ-
» tantinople les meilleurs livres
» Grecs, & les fit traduire en
» Arabe. On ne voit pas toute-
» fois qu'ils ſe ſoient jamais ap-
» pliqués à la langue Grecque.
» Il ſuffiſoit pour la leur faire
» mépriſer, que ce fût la langue

» de leurs ennemis. D'ailleurs
» ils avoient en Syrie & en
» Egypte tant de Chrétiens qui
» sçavoient l'Arabe & le Grec,
» qu'ils ne manquoient pas d'in-
» terprétes ; & ce furent ces
» Chrétiens qui traduisirent les
» livres Grecs, en Syriac & en
» Arabe, pour eux & pour les
» Musulmans. Entre les livres
» des Grecs, il y en eut grand
» nombre qui ne furent pas à
» l'usage des Arabes. Ils ne pou-
» voient connoître la beauté
» des Poëtes, dans une langue
» étrangere & d'un génie tout
» différent, joint que leur reli-
» gion les détournoit de les li-
» re. Ils avoient une telle hor-
» reur de l'idolatrie, qu'ils ne
» se croyoient pas permis de
» prononcer seulement les noms
» des faux dieux : & entre tant
» de milliers de volumes qu'ils
» ont écrits, à peine en trou-

» vera-t-on quelqu'un, qui les
» nomme. Ils étoient donc bien
» éloignés d'étudier toutes ces
» fables dont nos Poëtes moder-
» nes ont été si curieux : & la
» même superstition les pouvoit
» détourner de lire les histo-
» riens, outre qu'ils méprisoient,
» comme j'ai dit, tout ce qui est
» plus ancien que Mahomet.
» Pour l'éloquence & la politi-
» que qui sont nées dans les ré-
» publiques les plus libres, la
» forme du gouvernement des
» Musulmans ne leur donnoit
» pas lieu d'en profiter. Ils vi-
» voient sous un empire absolu-
» ment despotique, où il ne fal-
» loit ouvrir la bouche que
» pour flatter son Prince & ap-
» plaudir à toutes ses pensées,
» & où l'on n'étoit pas en peine
» de chercher ce qui étoit le
» plus avantageux à l'Etat, &
» les manieres de persuader,

» mais les moyens d'obéir à la
» volonté du maître.

» Il n'y eut donc point d'au-
» tres livres des Anciens qui fuſ-
» ſent à leur uſage, que ceux
» des Mathématiciens, des Mé-
» decins & des Philoſophes.
» Mais comme ils ne cher-
» choient ni politique, ni élo-
» quence, Platon ne leur con-
» venoit pas; joint que pour l'en-
» tendre, la connoiſſance des
» Poëtes, de la religion & de
» l'hiſtoire des Grecs, eſt néceſ-
» ſaire. Ariſtote leur fut bien
» plus propre avec ſa dialectique
» & ſa métaphyſique : auſſi l'é-
» tudierent-ils d'une ardeur &
» d'une aſſiduité incroyables. Ils
» s'appliquerent encore à ſa
» phyſique, principalement aux
» huit livres qui ne contiennent
» que le général : car la phyſi-
» que particuliere qui a beſoin
» d'obſervations & d'expérien-

» ces ne les accommodoit pas
» tant. Ils ne laiſſoient pas d'é-
» tudier fort la médecine : mais
» ils la fondoient principalement
» ſur des raiſonnemens généraux
» des quatre qualités & du tem-
» pérament des quatre hu-
» meurs ; & ſur les traditions
» des remédes, qu'ils n'exami-
» noient point, & qu'ils mê-
» loient d'une infinité de ſu-
» perſtitions. Au reſte ils n'ont
» point cultivé l'anatomie, qu'ils
» avoient reçûe des Grecs fort
» imparfaite. Il eſt vrai qu'on
» leur doit la chymie, & ils l'ont
» pouſſée fort loin, s'ils ne l'ont
» même inventée. Mais ils y
» ont mêlé tous les vices que
» l'on a tant de peine à en ſépa-
» rer encore à préſent, la vanité
» des promeſſes, l'extravagance
» des raiſonnemens, la ſuperſti-
» tion des opérations, & tout
» ce qui a produit les charlatans

» & les imposteurs. De-là ils » passoient aisément à la magie » & à toutes les sortes de divi» nations, où les hommes don» nent naturellement, quand ils » ignorent la physique, l'histoi» re, & la véritable religion ; » comme on a vû par l'exemple » des anciens Grecs. Ce qui les » aida fort dans ces illusions, » fut l'astrologie qui étoit le but » principal de leurs études de » mathématique. En effet, on a » tant cultivé cette prétendue » science sous l'empire des Mu» sulmans, que les Princes en » faisoient leurs délices, & re» gloient sur ce fondement leurs » plus grandes entreprises. Le » Calife Almamon calcula lui» même les tables astronomi» ques, qui furent fort célébres ; » & il faut avouer qu'elles ont » beaucoup servi pour ses obser» vations, & pour les autres

» parties utiles des mathémati-
» ques, comme la géométrie
» & l'arithmétique. On leur doit
» l'algébre & le zéro pour mul-
» tiplier par dix, qui a rendu les
» opérations d'arithmétique si
» faciles. Pour l'astronomie ils
» avoient les mêmes avantages
» qui avoient excité les anciens
» Egyptiens & les Chaldéens
» à s'y appliquer, puisqu'ils ha-
» bitoient les mêmes pays; & ils
» avoient de plus toutes les ob-
» servations de ces Anciens, &
» toutes celles que les Grecs y
» avoient ajoutées. »

On voit par cet exposé, quel étoit l'état des Sciences parmi les Arabes sous le regne des Abbassides. J'ai tâché d'en donner des preuves, en rassemblant les faits qui m'ont paru les plus intéressans; mais pour détailler un tableau aussi-bien ordonné que celui que je viens de rap-

porter d'après M. Fleury, il auroit fallu être en état de recourir aux sources, & pouvoir puiser dans les historiens Arabes, de quoi donner une idée sensible des progrès & de la force des études chez ces peuples, & des révolutions que les sciences ont pu y essuyer.

Il me reste présentement à parler de l'année Arabique, & de la maniere dont on peut concilier l'Hégire Mahométane avec l'Ere Chrétienne.

L'année des Arabes est, comme la nôtre, composée de douze mois, qui sont, Moharram, Sefer, Rebiah premier, Rebiah second, Giomada premier, Giomada second, Régeb, Schaban, Ramadan, Shaval, Doulkâdah & Doulhégiah. Ces mois sont alternativement de trente & de vingt-neuf jours; c'est-à-dire que le premier en a

30 ; le second 29 ; le troisiéme 30 ; & ainsi du reste. Le nombre des jours qui composent ces mois, n'en forme, comme on le voit, que des mois lunaires qui rendent l'année plus courte d'environ onze jours, que l'année solaire. On les appelle *mois vagues*, parcequ'ils se trouvent successivement dans toutes les saisons de l'année, passant de l'hyver à l'automne, de l'automne à l'été ; & ensuite au printems. Ainsi, en supposant, par exemple, que leur année commençât par le mois de Janvier, elle commenceroit trois ans après par le mois de Décembre, ensuite par Novembre, & ainsi du reste.

Les anciens Arabes voulant remédier à cet inconvénient, & fixer le pélerinage de la Mecque à la saison de l'automne, comme la plus commode, tant

à cause de la fraîcheur, que par rapport à l'abondance des fruits qui sont alors dans leur maturité, se servirent de l'intercalation qu'ils avoient apprise des Juifs ; & tous les trois ans ils ajoutèrent un mois à leurs années. Par ce moyen, ils en firent des années solaires. Cette réforme se fit long-tems avant Mahomet, & subsistoit encore dans le tems qu'il commença à établir sa religion. Mais ce nouveau Législateur prétendant qu'une année de treize mois étoit contraire à l'institution divine, retrancha ce mois intercalé, & rétablit l'année purement lunaire & vague, telle que les Mahométans la suivent encore aujourd'hui.

Cette année étant, comme j'ai dit, plus courte d'onze jours que l'année solaire, il en résulte qu'en 33 années Arabiques, par

exemple, il manque 33 fois onze jours, qui font 363. ce qui forme environ une année solaire. Ainsi, de 33 en 33 ans, en ajoutant une année intercalaire, on trouvera le moyen de rapporter les années Arabiques à celles de notre Ere vulgaire.

Il y a cependant quelque chose de plus à observer par rapport à l'année Arabique Musulmane. Les Arabes Mahométans fixant leur époque à l'année dans laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque à Médine, fuite qui arriva l'an de J. C. 621 au mois de Juillet, il est nécessaire, pour concilier le Calendrier Musulman avec celui des Chrétiens, d'ajouter d'abord 621 à l'année de l'Hégire dont on veut chercher le rapport avec l'année Chrétienne; & l'addition faite, il faut ensuite soustraire du nombre qui en

résulte autant d'unités qu'il s'y trouve de fois 33. Par exemple, pour savoir comment trouver par l'année de l'Hégire 656 celle de l'Ere Chrétienne qui y a rapport, il n'y a d'abord qu'à ajouter 621 au nombre ci-dessus, ce qui formera 1277, puis ôter de ce dernier nombre autant d'unités qu'il y a de fois 33 dans 656: ce sera 19 à ôter de 1277; d'où il résultera 1258, qui sera l'année de l'Ere Chrétienne répondant à l'an de l'Hégire 656. Par une progression contraire, si l'on veut savoir, par exemple, à quelle année de l'Hégire l'année Chrétienne 1258 a rapport, il n'y a qu'à d'abord ôter 621 de ce nombre: il en résultera 637; ensuite en ajoutant à ce dernier nombre autant d'unités qu'il y a de fois 33, ce sera 19 qui joint à 637 formera 656, qui est

l'année de l'Hégire qui répond à l'an 1258.

Il est à observer cependant, que cette méthode n'est pas de la derniere précision, parceque l'année Arabique étant vague, & commençant tantôt dans une saison & tantôt dans une autre, il peut arriver que l'on compte telle année de l'Hégire comme avenue, qui ne le sera pas encore, ou qui sera avancée; mais on ne risque de se tromper que de quelques mois. Ceux qui voudront avoir un calcul plus précis & plus exact, pourront consulter les Tables que Riccioli a inventées pour la réduction des années de l'Hégire à celles de l'Ere Chrétienne. On trouve aussi à ce sujet un calcul tout dressé dans les Tables Chronologiques de M. l'Abbé Lenglet.

TABLE I.

Généalogie de Mahomet & des cinq premiers Califes surnommés *Rachedis*, ou *Droituriers*.

Cette Généalogie passe pour certaine parmi les Arabes, depuis Adnan. *On a omis ici quelques Noms pour l'abréger.*

10. Adnan, *qui selon tous les Arabes & Docteurs Mahometans, descend d'*Ismaël; *mais les uns comptent entre deux quarante personnes, les autres sept.*

11. Fehr, *surnommé* Coraisch (*le courageux* :) *Ses descendans ont été appellés* Coraischites.

12. Galeb.

13. Lovua.

14. Caab — Ada *de qui descend* Omar, 2e. *Calife.*

15. Morrah — Taïem, *de qui descend* Abouhecre *beau-pere de Mahomet, & 1er Calife.*

16. Kelab.

17. Cosa.

18. Abdomenaf — Abdalschems — Ommiah, dont sont issus :
- Abulas. — Affan — Othman 3e. *Calife.*
- Haleb. — Abusofian. — Moavias. 6e. Calife & chef des *Princes Ommiades.*
- As.

19. Haschem.

20. Abdalmothleb, *qui eut 13 fils, dont les principaux sont* :

21. Abdallah. Hamza. Aboulâhab : *très-opposé à son neveu.* Abbas. *Tabl. III.* Abutaleb.
- Abutaleb — Ali, 4e. *Calife.* — Hassan : Hussein 4e. *Calife.*

22. Mohamed ou Mahomet.
- Fatime, *qui épousa* Ali *son cousin.*

C iv

TABLE II.

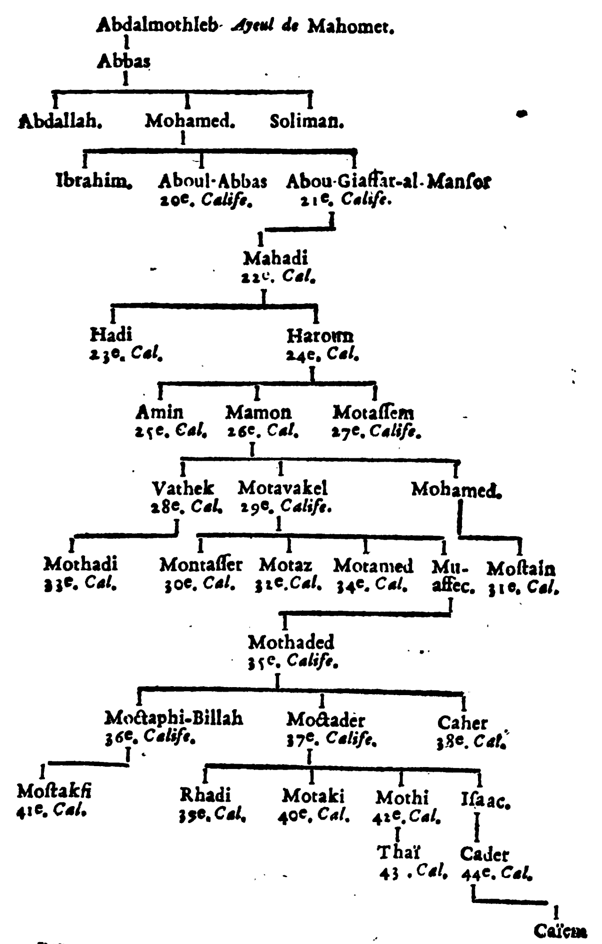
Généalogie des XIV. grands Califes Ommiades.

- Abdalschems, *frere de* Haschem *Bisayeul de* Mahomet.
  - Ommiah
    - Abulas. *Voy. Tab. I.*
    - Haleb.
      - Abusofian.
        - Moavias *6e. Calife.*
          - Yesid *7e. Calife.*
            - Moavias II. *8e. Calife.*
    - As.
      - Hakem.
        - Mervan *9e. Calife.*
          - Abdalmelek *10e. Calife.*
            - Valid *11e. Cal.*
              - Yesid III. *17e. Cal.*
              - Ibrahim *18. Cal.*
            - Soliman *12e. Cal.*
            - Yesid II. *14e. Cal.*
              - Valid II. *16. Cal.*
            - Hescham *15. Cal.*
              - Moavias.
                - Abdalrahman, *Chef des Ommiades d'Espagne.*
          - Abdalaziz.
            - Omar II. *13. Cal.*
          - Mohamed.
            - Mervan II. *19e. & dernier grand Calife Ommiade.*

Les Princes Orientaux (comme tous les Anciens) de même nom que leurs Prédécesseurs, ne se nommoient point II. III. *Ils s'appelloient N. fils (Ebn en Arabe) de N. où ils se distinguoient par des surnoms.*

TABLE III.

Généalogie des XXXVII. grands Califes Abbaffides.



Suite des Califes Abbassides.

Caïem (*fils de* Cader)
45e. *Calife.*

Mohamed.

Mostadi
46e. *Calife.*

Mostader
47e. *Calife.*

Mostarched
48e. *Calife.*

Rasched
49e. *Calife.*

Moktaphi-Leemrillah
50e. *Calife.*

Mostanged
51e. *Calife.*

Moctadi
52e. *Calife, qui recouvre l'autorité spirituelle en Egypte.*

Nasser
53e. *Cal.*

Dhaher
54e. *Calife.*

Mostanser
55e. *Calife,*

Ahmed
ou Mostanser,
reconnu Calife en Egypte (après la prise de Bagdet par les Tartares en 1258.)
Ses Successeurs au nombre de XVII. de la même Famille, y conserverent l'autorité spirituelle jusqu'à l'extinction des Mameluks *en* 1517. *par les* Turcs Othomans.

Mostazem
56e. *Calife,* 37e. *Abbasside, & dernier grand Calife; que le Tartare* Holagu (*petit-fils de* Genghizkan) *fit mourir.*

Généalogie & Chronologie des Califes Fatimites d'Egypte.

Années de l'Hégire.	Années Chrétiennes.	
		Obeidallah, *qui prétendoit descendre d'Ali & de* Fatime, *fille de* Mahomet.
		Caïem.
		Mansor.
358	968	Moëz Ier *Calife d'Egypte (sous l'Abbasside* Mothi 42e. *Cal.*)
365	975	Azis.
386	996	Hakem.
411	1021	Dhaher.
427	1035	Mostanser.
487	1094	Mostaali. N.
495	1102	Amer.
524	1130	Hafedh.
544	1149	Dhafer.
549	1154	Faïez.
555	1160	Adhed, 11e. *& dernier Calife* Fatimite d'*Egypte*:

Car l'an de l'Hég. 567. *Ch.* 1170. Salaheddin, *Chef des Sultans* Ajoubites, *y rétablit l'autorité des Califes* Abbassides.

TABLE IV.

SUITE CHRONOLOGIQUE

des Califes ou *Successeurs* de Mahomet, fondateur de l'Empire des Arabes; avec celle des Empereurs Romains-Grecs de Constantinople, leurs contemporains & voisins.

Ere de l'Hég.	Ere Chrét.	ARABES.	ROMAINS-GRECS de Constantinople.
1	622	Mahomet *commence à établir son Empire.*	Heraclius, *depuis le* 25. Mars 610.
11	632	*Il meurt, & son beaupere* Aboubécre *est établi* Calife, c'est-à-dire, *Successeur.*	*C'étoit le* 23e. *Empereur depuis* Constantin *le Grand.*
13	634	Omar, *Calife* II.	
	641	. . . .	Heraclius - Constantin & Heracléonas.
	642	. . . .	Constans.
	643	Othman, *Calife* III. [*Ici finit le Tome I.*]	
35	655	Ali, *Calife* IV.	
40	660	Hassan, *Calife* V.	
41	661	Moavias, *Calife* VI. & Ier *des* Ommiades, *qui résiderent en Syrie.*	
	668	. . . .	Constantin-Pogonat.
60	679	Yesid, *Calife* VII.	
64	683	Moavias II. *Calife* VIII.	
64	683	Mervan, *Calife* IX.	
65	684	Abdalmelek, *Calife.* X.	
	685	. . . .	Justinien II.
	695	. . . .	Leonce.
	698	. . . .	Tibere-Apsimare.
86	705	Valid, *Calife* XI.	Justinien II. *rétabli.*
	712	. . . .	Bardane-Philippique.
	713	. . . .	Anastase II.
97	716	Soliman, *Calife* XII. . .	Théodose III.
	717	. . . .	Léon l'Isaurien.
99	718	Omar II. *Calife* XIII.	
102	721	Yesid II. *Calife* XIV.	
104	723	Hescham, *Calife* XV.	
	741	. . . .	Constantin - Copronyme.
125	742	Valid II. *Calife* XVI.	
126	743	Yesid III. *Calife* XVII.	

TABLE

Ere de 'Hé.	Ere Chrét.	ARABES.	ROMAINS-GRECS.
127	744	Ibrahim, *Calife* XVIII.	
127	744	Mervan II. *Cal.* XIX 14e. *& dernier des* Ommiades. [*Ici finit le Tome II*]	
134	752	Aboul-Abbas-Saffah, *Calife* XX. & 1er *des* Abbassides *qui (depuis son Successeur) résiderent à Bagdet, ou à Samarath.*	
136	754	Abou-Giaffar - Almansor, *Calife* XXI.	
158	775	Mahadi, *Calife* XXII. . .	Léon-Chazare.
	780	. . . .	Constantin; *&* Irène *sa mere.*
169	785	Hadi, *Calife* XXIII.	
170	786	Haroun-Raschid, *Cal.* 24e.	
	790	. . . .	Constantin *seul.*
	797	. . . .	Irène *seule.*
	802	. . . .	Nicéphore.
193	809	Amin, *Calife* XXV.	
	811	. . . .	Michel-Curopalate.
198	813	Mamon, *Calife* XXVI. . .	Léon l'Arménien.
	820	. . . .	Michel le Bègue.
	829	. . . .	Théophile.
218	833	Motassem, *Calife* XXVII.	
227	842	Vathek-Billah *, *Calife* 28 .	Michel III.
232	849	Motavakel, *Calife* XXIX.	
247	861	Montasser, *Calife* XXX.	
248	862	Mostain, *Calife* XXXI.	
252	866	Motaz, *Calife* XXXII.	
	867	. . . .	Basile le Macédonien.
255	869	Mothadi, *Calife* XXXIII.	
256	870	Motamed, *Calife* XXXIV.	
	886	. . . .	Léon le Sage.
279	892	Mothaded, *Calife* XXXV.	
289	902	Moctaphi, *Calife* XXXVI.	
295	908	Moctader, *Calife* XXXVII.	
	911	. . . .	Alexandre.
	912	. . . .	Constantin-Porphirogenete, qui associa Romain surnommé l'*Ancien.*
320	932	Caher, *Calife* XXXVIII. [*Ici finit le Tome III.*]	

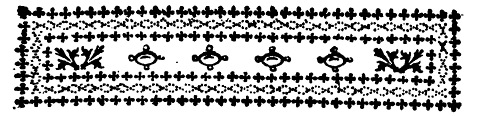
* *Ce Prince & ses successeurs prirent le surnom de* Billah, *ou un approchant, qui répond à notre* par la grace de Dieu.

Ere de l'Hég.	Ere Chrét.	Arabes.	Romains-Grecs.
322	934	Rhadi, *Calife* XXXIX.	
329	941	Motaki, *Calife* XL.	
333	944	Moſtakfi, *Calife* XLI.	
334	945	Mothi, *Calife* XLII.	
	959	. . . .	Romain *le jeune*.
	963	. . . .	Nicéphore-Phocas.
	969	. . . .	Jean-Zimiſcès.
363	973	Thaï, *Calife* XLIII.	
	976	. . . .	Baſile & Conſtantin.
381	991	Cader, *Calife* XLIV.	
	1025	. . . .	Conſtantin *ſeul*.
	1028	. . . .	Romain-Argyre.
422	1031	Caïem, *Calife* XLV.	
	1034	. . . .	Michel le Paphlagonien.
	1041	. . . .	Michel-Calaphate.
	1042	. . . .	Conſtantin-Monomaque.
	1054	. . . .	Théodora.
	1056	. . . .	Michel Stratiotique.
	1057	. . . .	Iſaac Comnène.
	1059	. . . .	Conſtantin-Ducas.
	1067	. . . .	Eudocie & ſes fils, Michel, Andronic, & Conſtantin.
	1068	. . . .	Romain-Diogène, *en épouſant Eudocie.*
	1071	. . . .	Michel-Ducas *ou* Parapinace.
467	1074	Moſtadi, *Calife* XLVI.	
	1078	. . . .	Nicéphore-Botaniate.
	1081	. . . .	Alexis Comnène.
987	1094	Moſtader, *Calife* XLVII.	
512	1118	Moſtarched, *Cal.* XLVIII. .	Jean Comnène.
529	1134	Raſched, *Calife* XLIX.	
530	1135	Moktapni II. *ou* Leemrillah, *Calife* L.	
	1143	. . . .	Manuel Comnène.
555	1160	Moſtanged, *Calife* LI.	
566	1170	Mok a ſi, *Calife* LII.	
575	1179	Naſſer, *Calife* LIII.	
	1180	. . . .	Alexis Comnène II.
	1183	. . . .	Andronic Comnène.
	1185	. . . .	Iſaac l'Ange.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

Ere de l'Hég.	Ere Chrét.	ARABES.	ROMAINS-GRECS.	
	1195	. . . .	Alexis l'Ange.	
	1203	. . . .	Isaac l'Ange, *rétabli.*	
	1204	. . . .	Alexis-Ducas, *ou* Murtzulphe.	
			Emp. François à C. P.	*Emp. Grecs à Nicée.*
			Baudouin.	
	1205	. . . .	. . . . . .	Théodore Lascaris.
	1206	. . . .	Henri.	
	1216	. . . .	Pierre.	
	1219	. . . .	Robert.	
	1222	. . . .	. . . . . .	Jean Ducas, *ou* Vatace.
622	1225	Dhaher, *Calife* LIV.		
623	1226	Mostanser, *Calife* LV.		
	1228	. . . .	Jean de Brienne.	
	1237	. . . .	Baudouin II.	
640	1242	Mostazem, *Calife* LVI. 37e. *Abbasside & dernier grand Calife.*		
	1255	. . . .	. . . . . .	Théodore Lascaris II.
656	1258	*Prise de Bagdet par* Holagu. *Un Abbasside se réfugie en Egypte, & y est reconnu Calife pour le spirituel.*		
	1259	. . . .	. . . . . .	Jean Lascaris, & Michel Paléologue, *qui reprend Constantinople.*
	1261	. . . [*Constantinople est reprise par les* Grecs, *sur les* Emp. Latins (*de Communion*) *ou* François (*de Nation.*)		

HISTOIRE



HISTOIRE DES ARABES SOUS LE GOUVERNEMENT DES CALIFES.

Dessein de l'Ouvrage.



'ENTREPRENS de parler d'un Peuple fameux, que nos préjugés nous ont jusqu'à présent empêché de connoître. Prévenus que les Arabes ne pouvoient être que des Barbares, nous avons cru que leur histoire ne seroit ni utile ni intéressante : dès-là nous nous sommes mis peu en peine de travailler à faire des recherches sur ce qui pouvoit les concerner.

Cependant, depuis la décadence de l'Empire de Rome, il n'est peut-être point de peuple qui soit plus digne d'être connu, soit que l'on fasse attention aux grands hommes qui ont

paru parmi eux, soit que l'on considére les prodigieux progrès que les Arts & les Sciences ont faits en Arabie pendant plusieurs siécles.

Je ne remonterai point à la première origine de cette nation : les ténébres qui la couvrent sont trop épaisses, pour que l'on puisse raisonnablement espérer d'y porter la lumière avec quelque succès.

D'ailleurs les Arabes ne s'étant rendu illustres à tous égards, que lorsqu'ils ont été réunis sous une même forme de gouvernement, c'est à cette époque que je fixerai le commencement de cette histoire. Je ne parlerai des tems plus reculés, que pour donner une idée très-succinte de ce pays, & des peuples qui l'habitoient.

Je donnerai ensuite un abrégé de la vie du célébre Mahomet, fondateur de leur Monarchie. On le verra prendre naissance parmi eux; concevoir le hardi projet de subjuguer sa patrie, & d'en étendre les limites; devenir le chef suprême d'une nouvelle Religion; établir une souveraineté despotique qu'il transmet à ses successeurs; & n'être redevable de tous ses succès qu'au fanatisme & à son épée.

Idée de l'Arabie & des Peuples qui l'habitoient avant Mahomet.

L'Arabie, l'une des grandes provinces de l'Asie, forme une péninsule qui est terminée par la Syrie & la Palestine du côté du nord-ouest; par le Golfe Persique vers le nord-est; par la Mer des Indes au sud-est; & par la Mer-rouge vers le sud-ouest.

Les Géographes la divisent ordinairement en trois grandes parties, qui sont l'Arabie heureuse, l'Arabie déserte, & l'Arabie pétrée.

L'Arabie heureuse, appellée *Hiémen* par les Arabes, s'étend depuis les montagnes qui la séparent des deux autres Arabies, jusqu'à l'Océan.

L'Arabie déserte est la plus voisine du continent. On la subdivise en trois cantons qui sont le *Thahamah*, l'*Iémamath* vers le milieu des terres, & l'*Hégiaz*. Cette derniere province est devenue la plus célébre, à cause des villes de la Mecque & de Médine qui y sont situées.

L'Arabie pétrée, à laquelle les

Arabes ont donné le nom d'*Hagr* ou *Hagiar*, c'est-à-dire, *Pierre*, est bornée par la Mer-rouge & l'Egypte au couchant ; par la Palestine & la Syrie au nord ; par l'Arabie déserte à l'orient ; & au midi par une chaîne de montagnes qui la sépare de l'Arabie heureuse. C'est-là que sont les deux montagnes de Sinaï & d'Oreb, si célébres dans l'Ecriture.

Ces différentes Provinces ont eu chacune des Princes qui les gouvernoient. Les plus considérables furent ceux de l'Hiémen, qui regnerent sous le nom de Rois Hiémarites. Leur Thrône subsista pendant près de deux mille ans, & il fut renversé par les Ethiopiens qui conquirent enfin l'Hiémen, & éteignirent la dynastie des Hiémarites.

Parmi les Souverains des autres provinces, telles qu'Hégiaz, Hendah, Hirah, Gassan, il y en eut qui se distinguerent par leurs conquêtes. Les Princes de Hirah, par exemple, établirent leurs Etats hors des limites de l'Arabie ; & ce pays porta depuis le nom d'*Irak Arabique*, ou Hirah conquis par les Arabes. Cette contrée formoit anciennement une partie

de la Chaldée : l'autre partie qui est restée aux Rois de Perse, fut appellée *Irack Persique*, lorsque les Musulmans eurent étendu leurs conquêtes vers l'Orient.

Des Princes issus d'un de ces Rois d'Irak, étant allés s'établir dans la Syrie avec un grand nombre d'Arabes, fixerent leur habitation dans un endroit fort commode, nommé Gassan, d'où ils s'appellerent Gassanides. Ils portoient aussi le nom de Hareth, dont les Grecs & les Latins ont fait celui d'Aréta. Il est parlé dans la II. Epître de S. Paul aux Corinthiens, d'un de ces Rois auquel les Juifs demanderent la permission de veiller aux portes de Damas, pour empêcher S. Paul de se sauver.

Ce Roi Arétas avoit succedé par ordre d'Auguste au tyran Silléus, qui s'étoit emparé du Trône d'Arabie, en faisant mourir Abodas, lequel avoit hérité de la couronne des Arabes par la mort d'un autre Arétas, qui n'étoit resté tranquille possesseur de l'Arabie, qu'en payant un tribut aux Romains.

Les Princes Arabes étoient déja fameux par les guerres qu'ils avoient

foutenues anciennement contre les Egyptiens, les Perses, les Rois d'Affyrie, & même contre Alexandre le Grand qui réussit à les soumettre : mais ils se releverent pendant les guerres que les successeurs de ce Prince se firent entr'eux.

Les Romains les attaquerent dans la suite avec succès ; & s'ils ne les réduisirent pas absolument, ils les tinrent du moins très-long-tems dans une dépendance peu différente de la servitude. Mais ce ne fut pas sans éprouver de leur part toute la résistance qu'on pouvoit attendre du courage le plus déterminé.

Cependant leur Gouvernement en souffrit beaucoup. Ils avoient toujours des Rois ; mais c'étoit plutôt des chefs de Tribus, que de véritables Souverains, du moins par rapport à l'étendue de leur domination. La bravoure naturelle de ces peuples leur mit souvent les armes à la main pour secouer le joug sous lequel ils étoient tenus par les Romains, & ensuite par les Empereurs d'Orient ; de sorte qu'il y eut chez eux une vicissitude continuelle d'avantages & de défaites jusqu'au VII. siécle de l'Ere chrétien,

ne; que Mahomet, en éteignant les différentes Tribus qui formoient autant de Gouvernemens, vint à bout en même-tems de soustraire ces peuples à toute domination étrangère, pour les réduire sous la sienne. Leurs loix, leurs usages, leur religion même furent abrogés, pour faire place à un nouveau gouvernement & à un nouveau culte. C'est ce que je vais exposer en donnant un abrégé de la vie de ce célébre Législateur.

Abrégé de la vie de Mahomet.

Naissance de Mahomet.

MAhomet, ou selon la prononciation Arabe, *Mohamed*, naquit à la Mecque vers la fin du sixiéme siécle. Son père étoit payen, & sa mère étoit Juive, l'un & l'autre de la tribu des Coréischites. Cette tribu étoit la plus distinguée de toutes les autres, par l'emploi honorable qu'elle exerçoit depuis long-tems.

C'étoit à elle qu'appartenoit la garde & l'intendance d'un Temple fameux appellé la *Caabah*, c'est-à-dire, *maison quarrée*. Cet édifice, si l'on en croit l'Alcoran, avoit été

élevé à l'honneur du vrai Dieu par Abraham & Ismaël : il avoit ensuite été consacré au culte des Idoles, depuis que le paganisme s'étoit introduit parmi les Arabes. Cet endroit, si renommé autrefois par les voyages de dévotion qu'y faisoient les payens Arabes, l'est encore aujourd'hui par les pélerinages des Mahométans.

L'intendance de ce Temple avoit appartenu autrefois aux Khosaïtes, tribu très-célébre parmi les Arabes ; mais elle leur avoit été enlevée il y avoit déja du tems, par Kossa, l'un des ancêtres de Mahomet qui étoit déja chef de la tribu des Coréischites. Il sçut si bien établir sa puissance, qu'il resta maître absolu de la Caabah : il en transmit l'intendance à sa postérité, aussi-bien que la principauté de la Mecque, qui étoit comme un appanage de cette charge.

Celui de ses successeurs qui en jouissoit, lorsque Mahomet vint au monde, s'appelloit Abdal-Moutaleb. Parmi le grand nombre d'enfans qu'il avoit, les plus célébres étoient Abdallah, Al-Abbas, & Aboutaleb.

Abdallah, qui étoit l'aîné, fut père de Mahomet. Il mourut peu après la

naissance de son fils, qu'il laissa sous la tutelle de sa mère : elle mourut aussi quelques années après, & le jeune Mahomet resta orphelin à l'âge d'environ huit ans, sans aucun bien.

Aboutaleb, son oncle paternel, prit soin de son éducation, & le garda chez lui jusqu'à l'âge de vingt ans. Il le plaça alors auprès d'une veuve nommée Cadhige, qui jouissoit d'un bien considérable que son mari avoit amassé dans le commerce : elle-même continuoit alors le négoce avec le plus grand succès.

Premières années de Mahomet.

Le jeune Mahomet fut d'abord employé aux fonctions les plus viles; peu après on lui confia le soin de tout ce qui concernoit les Chameaux. Cet emploi lui ayant fourni l'occasion d'entrer dans des détails, il fit voir tant d'exactitude & de capacité, que Cadhige ne fit pas difficulté de lui confier l'intendance de son commerce, & le laissa ainsi l'arbitre de toute sa fortune.

Mahomet répondit parfaitement à la confiance de Cadhige : le négoce prospéra entre ses mains, les biens s'accrurent considérablement, toutes les affaires réussirent. Cadhige péné-

Cadhige épouse Mahomet.

trée de reconnoissance, ne crut pas pouvoir le mieux récompenser de son zéle & de sa fidélité, qu'en lui donnant sa main ; elle l'épousa.

Mahomet médite le projet d'une nouvelle religion.

Il continua encore le commerce pendant quelques années ; après lesquelles se voyant possesseur de biens immenses, il forma le plus hardi projet que pût concevoir un particulier. Ce fut d'imaginer une religion nouvelle, & de prendre toutes les mesures nécessaires pour l'établir & la répandre.

Ce qui lui en fait naître l'idée.

Les premières idées de ce fanatique dessein lui étoient venues pendant les dernières années qu'il avoit exercé le commerce. Les fréquens voyages qu'il s'étoit trouvé obligé de faire dans la Syrie, la Judée & autres pays, lui avoient fourni les occasions de s'instruire des mœurs, de la doctrine & du culte des peuples qui habitoient ces provinces. Le Christianisme y avoit fleuri autrefois dans toute sa pureté ; mais il y étoit alors extrêmement défiguré par des hérésies de différentes espéces qui le rendoient absolument méconnoissable. On n'y voyoit presque point de Chrétiens Catholiques : ceux qui habitoient ces

diverses contrées, étoient ou Ariens, ou Nestoriens, ou Manichéens; & chacune de ces Sectes avoit ses Docteurs & ses Théologiens. Mahomet se lia d'amitié avec les uns & les autres; il se fit un plaisir de s'entretenir avec eux, & se mit au fait de leurs dogmes, & des raisons qui avoient pu les porter à faire schisme avec les Catholiques. Tout cela le conduisit insensiblement à imaginer un nouveau systême de religion, auquel il se livra tout entier dès qu'il eut renoncé au commerce.

La connoissance qu'il avoit du génie de sa nation, lui promettoit un heureux succès pour l'exécution de son entreprise. Il savoit que les Arabes étoient naturellement vifs & ardens pour les nouveautés. D'ailleurs la chaleur du climat sous lequel ils vivoient, les rendoit susceptibles d'illusions & de fanatisme: il en avoit des preuves sous ses yeux, par le grand nombre de différentes sectes qui s'étoient introduites parmi ces peuples, chez lesquels on voyoit un bisarre mélange de Juifs & de Chrétiens de toutes sectes, qui ne formoient cependant qu'un nombre assez

peu considérable en comparaison du paganisme, qui sembloit être alors la religion dominante.

Mahomet se dit inspiré.

Lorsque Mahomet eut médité avec attention les principaux articles du culte qu'il se proposoit d'établir, il essaya sa mission dans sa propre famille : & comme il savoit qu'une religion ne peut passer pour véritable, si elle n'est fondée sur la révélation, il commença par faire accroire à sa femme, qu'il avoit des relations intimes avec le Ciel.

Pour mieux la persuader, il tira habilement parti d'une infirmité à laquelle il étoit sujet ; c'étoit l'épilepsie. Mahomet prévint sa femme sur les accès dont elle le voyoit quelquefois attaqué : il lui dit de ne point prendre le change sur l'état convulsif dans lequel il se trouvoit ; que bien loin que ce fût une maladie, c'étoit au contraire une faveur du Ciel des plus signalées ; que c'étoit un effet de la présence de l'Ange Gabriel, & des inspirations dont le Tout-puissant daignoit l'honorer par le ministère de cet Ange. Mahomet fit part à sa femme de ce qu'il apprenoit dans ces prétendues révélations, & ce fut alors

qu'il commença à lui expliquer les dogmes principaux de sa nouvelle religion, selon laquelle, disoit-il, Dieu vouloit être servi & honoré parmi les hommes.

Premiers progrès de la Doctrine de Mahomet.

Cadhige, ou trompée, ou feignant de l'être, répandit par-tout que son mari avoit des inspirations, qu'il étoit Prophéte. Une nouvelle aussi singulière ne prit d'abord que dans son domestique, & parmi quelques gens du bas peuple. Ceux-ci, encouragés par les largesses de Mahomet, devinrent bientôt de zélés sectateurs de ce nouvel Apôtre. Leur imagination échauffée leur faisant croire tout ce qu'ils avoient entendu dire, le commerce de Mahomet avec le Ciel passa chez eux pour une vérité constante, & ses accès épileptiques furent regardés comme des preuves incontestables de ses inspirations : bientôt on lui attribua des miracles. Le vulgaire ignorant, toujours susceptible du merveilleux & du nouveau, saisit avec avidité tout ce qu'on lui racontoit de plus extraordinaire, & enfin le nombre des disciples de Mahomet s'accrut insensiblement, à un point, que les Magistrats de la Mecque résolu-

rent d'interposer leur autorité pour arrêter le cours du fanatisme.

Mesures des Magistrats de la Mecque, pour en arrêter le cours.

Le Conseil, après une mûre délibération, ne trouva pas de meilleur moyen que de s'assurer du nouveau Docteur ; de l'interroger sur sa doctrine, &, en cas d'aveu de sa part, de l'obliger à en faire une rétractation autentique, sinon de le tenir renfermé le reste de ses jours.

La résolution des Magistrats ne fut pas si secrette, qu'elle ne parvînt bientôt à Mahomet. Comme dans le nombre de ses sectateurs, il y avoit alors plusieurs personnes de considération qui tenoient aux premiers Magistrats, la délibération du Conseil fut éventée, & le nouveau Légiflateur en prévint l'effet en prenant promtement la fuite.

Mahomet prend la fuite.

Il se sauva de la Mecque pendant la nuit, & fut accompagné dans cette retraite par plusieurs de ses disciples, & entr'autres par Aboubécre, qui étoit l'un des plus considérables. Les Magistrats informés de son évasion, envoyerent aussitôt à sa poursuite ; mais il trouva moyen de leur échapper, par l'attention qu'il eut de ne marcher que pendant la nuit, & de

s'enfermer le jour dans des cavernes.

La persécution, qui semble faite pour accréditer toute croyance, prépara cette troupe fugitive à saisir avec encore plus d'ardeur le fanatisme du nouveau Prophéte. L'adroit Législateur qui savoit tirer parti des conjonctures, profita du séjour qu'il étoit obligé de faire dans ces antres profonds *, pour confirmer ses disciples dans sa doctrine. Naturellement éloquent & pathétique, il leur fit les discours les plus touchans sur les obstacles que la malice du démon opposoit à la propagation des dogmes que le Tout-puissant lui avoit révélés par le ministère de son Ange.

Il confirme ses disciples dans sa Doctrine.

Le feu de ses paroles acheva d'embraser des imaginations bouillantes, déja ébranlées par le silence & l'obscurité des retraites, où leur prétendu zéle de religion les forçoit de se cacher. Tous se dévouerent à ses volontés, & firent un serment solennel de

* Ce séjour dans les cavernes est devenu pour les Sectateurs de Mahomet une matière intarissable : ils prétendent qu'il y fit quantité de miracles pour attester la vérité de sa mission : mais plusieurs écrivains Arabes des plus éclairés, nous apprennent que le Prophéte désavoua souvent tous ces prodiges.

se sacrifier entièrement pour lui & pour sa doctrine.

Mahomet se rend à Médine.

Mahomet encouragé par le succès de ces premières démarches, acheva heureusement sa route, & se rendit enfin avec toute sa suite, dans une ville de l'Arabie déserte, qu'on appelloit alors *Yatreb*, & dont on changea le nom peu après, pour lui donner celui de *Medina-al-Nabi*, ce qui signifie *Ville du Prophéte*. On la nomme aussi simplement Médine, c'est-à-dire, la *Ville*, comme si elle méritoit seule d'être honorée de ce nom, pour avoir donné un asyle au nouveau Législateur.

Commencement de l'Hégire.

C'est au tems de cette retraite que les Sectateurs de Mahomet ont fixé leur fameuse époque, qu'ils appellent *Hégire*, c'est-à-dire, *fuite*, *retraite*. C'est de-là qu'ils prennent leur Ere commune, qui répond à l'an 622 de l'Ere chrétienne. Mais il faut observer que leurs années sont lunaires, & dès-là plus courtes d'onze jours que les solaires. Ces onze jours au bout de 33 ans, forment une année solaire : ainsi l'an 33 de l'Hégire n'est que la 32e année solaire depuis l'Hégire.

Mahomet en arrivant à Médine, y trouva un grand nombre de prosélytes, que ses émissaires lui avoient acquis. Sa présence donna un nouveau poids à la doctrine qu'il y avoit déja fait enseigner. La véhémence de ses prédications, & le ton séduisant & prophétique de ce nouveau Missionnaire, lui attirerent bientôt une foule si prodigieuse de disciples, qu'en peu de tems il se vit en état d'avoir des troupes sous ses ordres.

Mahomet se prépare à attaquer les habitans de la Mecque.

Il médita dès-lors de punir les habitans de la Mecque, du mépris qu'ils avoient fait de sa doctrine, & de la nécessité où ils l'avoient réduit, d'abandonner honteusement le lieu de sa naissance. Il couvrit sa vengeance du voile de la religion; c'étoit le moyen de la rendre plus cruelle. Il déclara donc à ses disciples, qu'il étoit envoyé du Ciel spécialement pour la conversion des Arabes; & que ces peuples pour la plupart étant plongés dans les ténébres de l'idolatrie, il falloit penser à les en tirer au plutôt, & qu'il n'y avoit d'autre moyen pour réussir, que de marcher à eux les armes à la main.

On applaudit au dessein du Pro-

phéte, & il vit bientôt sous son étendard un nombre considérable de disciples, prêts à porter le fer & le feu par-tout où il jugeroit à propos de les envoyer.

Mahomet charmé de ces dispositions, ne voulut pas les laisser refroidir. Il essaya d'abord le courage de ses disciples, en les envoyant contre un parti que les Magistrats de la Mecque tenoient toujours en campagne depuis son évasion. Il leur donna pour chef un de ses oncles nommé Hamza, qui lui avoit paru digne de toute sa confiance, par l'ardeur qu'il avoit témoignée pour sa doctrine. Hamza joignoit d'ailleurs au zéle le plus aveugle, un courage déterminé, qui le rendoit tout-à-fait propre à conduire une troupe de fanatiques. Ce fut donc sur lui que Mahomet jetta les yeux pour le mettre à la tête de ses sectateurs : il lui confia en leur présence l'étendard de la religion ; & après leur avoir recommandé d'obéir scrupuleusement à tous les ordres que Hamza leur donneroit de sa part, il les fit marcher à l'ennemi.

L'expédition ne fut pas heureuse :

les Mecquois eurent tout l'avantage, & défirent entièrement les disciples de Mahomet, qui furent trop heureux de pouvoir se sauver à Médine dans le plus grand désordre.

Les Mecquois remportent l'avantage.

Cette déroute, loin de les déconcerter, ne fit au contraire que les animer à prendre mieux leurs mesures pour une seconde occasion. On s'appliqua à les discipliner; on leur donna des armes plus commodes; & lorsqu'on les crut en état de marcher, on les remit en campagne une seconde fois.

Cette expédition eut tout le succès que Mahomet pouvoit espérer. Ses gens rencontrerent une caravane de Coréischites, sur laquelle ils tomberent avec fureur: ils défirent entièrement l'escorte qui l'accompagnoit, & remporterent un riche butin tant en effets qu'en prisonniers. Le butin fut partagé entre les vainqueurs. A l'égard des prisonniers, on les contraignit d'embrasser la doctrine de Mahomet; & ceux qui refuserent de s'y soumettre, furent massacrés sur le champ. Cette victoire ne couta que quatorze soldats aux Mahométans. Le Prophéte, pour encourager ses disciples, fit

Les Mahométans pillent une caravane.

lui-même les plus grands éloges de ceux qui avoient péri dans cette occasion, & ils furent solennellement déclarés martyrs de la Foi. Plaisans martyrs, que des gens qui n'annoncent leur mission que par le vol & le brigandage, & qui ne font valoir leur doctrine, que le glaive à la main! Qu'ils sont différens de ceux des beaux jours de l'Eglise, qui n'avoient pour armes que la parole, l'exemple, l'instruction!

L'avantage que les disciples de Mahomet venoient de remporter, augmenta considérablement son parti. L'appas du gain y attira une nombreuse multitude de brigands, qui le rendirent si redoutable, que les caravanes n'osoient plus se mettre en campagne: les Magistrats de la Mecque renoncerent aussi de leur côté à envoyer des troupes à sa rencontre.

Le Prophéte étoit alors en état de jouir tranquillement du fruit de sa victoire. Mais comme il savoit bien qu'il n'étoit redevable de ce repos, qu'à l'impuissance de ses ennemis; il résolut de profiter de leur foiblesse pour les réduire sous sa domination.

Dès qu'il se vit en forces, il se mit lui-même à la tête de ses troupes, & marcha à la Mecque, dont il fit le siége. Tout lui prospéra dans cette expédition : la place fut emportée de force, & les Mecquois consternés furent bientôt contraints de recevoir la loi qu'il plut au vainqueur de leur imposer.

Mahomet s'empare de la Mecque, & y établit sa religion.

Mahomet ordonna le culte public de sa religion. Il choisit parmi ses disciples, ceux qui étoient les plus éclairés, les mieux instruits & les plus fidéles : il les chargea de publier les préceptes & les cérémonies de sa loi, & leur commit le soin de les faire observer.

La conquête de la Mecque auroit dû suffire pour satisfaire la vanité de Mahomet, & le venger pleinement de l'affront qu'on lui avoit fait, en le forçant de s'expatrier. Mais son ambition portoit ses vûes plus loin. Maître de deux places considérables, où tout étoit soumis à ses loix & à sa doctrine, il crut cependant n'avoir fait qu'ébaucher son projet, si le reste des Arabes ne plioit sous le joug. Il parcourut leur pays les armes à la main, & ayant rencontré un de

Il gagne une victoire sur les Arabes, auprès de Bédre.

leurs détachemens dans la plaine de Bédre, il leur présenta la bataille, & remporta une victoire complette.

Ce nouvel avantage le rendit encore plus entreprenant : il tourna ses armes contre les Juifs Arabes, & résolut de les exterminer : mais il fut arrêté dans le cours de ses conquêtes par un échec considérable qu'il reçut à la bataille d'Ohod.

Mahomet perd la bataille d'Ohod.

Abou-Sofian son ennemi particulier s'étant mis à la tête des Coréischites, s'avança vers Médine, & s'empara de la montagne d'Ohod, qui n'en est éloignée que d'environ quatre milles. Mahomet, fier de ses précédens succès, s'avança aussitôt avec confiance pour le chasser de ce poste. Il eut d'abord quelqu'avantage ; mais ayant eu le malheur d'être blessé dans cette action, il fut contraint de se retirer. Ses gens ne le voyant plus à leur tête, perdirent courage, & se laisserent enfoncer par les ennemis, qui en firent un carnage affreux. Il y en eut cependant un grand nombre qui échapperent au vainqueur, & qui regagnerent Médine sans être poursuivis. Les Coréischites, au-lieu de profiter de leur victoire, laisserent aller les fuyards,

& ne s'occuperent qu'à exercer une vengeance aussi brutale qu'inutile, sur les corps des Mahométans tués à la bataille.

Les femmes même se signalerent dans cette conjoncture par les excès les plus deshonorans pour leur sexe. Hendah, femme d'Abou-Sofian, & toutes celles de sa suite *, furent les premières à donner l'exemple de la fureur la plus aveugle. On assure qu'Hendah, entr'autres, ayant rencontré sur le champ de bataille le corps de Hamza, oncle de Mahomet, elle l'éventra de ses propres mains, & lui déchira le foie avec les dents.

Cruauté des femmes Arabes.

Un échec aussi sanglant, fut un coup affreux pour le Prophéte : néanmoins il ressentit encore plus de peine, lorsqu'il se vit exposé aux reproches de ceux qui avoient perdu leurs parens & leurs amis dans la bataille. Ces murmures, toujours dangereux, surtout pour une autorité naissante, lui donnerent pendant quelque tems beaucoup plus d'inquiétude que les suites mêmes de sa défaite ; mais son

* Les femmes Arabes suivoient leurs maris à la guerre ; c'étoient elles qui battoient le tambour à la tête de leur Tribu.

imagination féconde en ressources, lui suggéra bientôt les moyens de calmer les plaintes de cette multitude irritée.

Doctrine de Mahomet sur la prédestination.

Il leur remit sous les yeux les principes qu'il leur avoit donnés tant de fois sur cette inévitable destinée, qui faisoit un des principaux articles de sa doctrine ; & il en conclut que ceux qui étoient restés sur le champ de bataille, y avoient terminé leur carrière de la façon dont les décrets éternels l'avoient décidé avant tous les tems. *Le terme de nos jours est marqué*, ajouta-t-il, *nous périssons par les maladies, les combats, & les autres événemens fâcheux dont la vie humaine est traversée ; nous en sommes menacés à chaque instant : nul ne peut prolonger ses jours au-delà du terme prescrit. La volonté du Ciel vient de s'accomplir quant au terme : qu'importe quant à la maniere, au lieu, aux circonstances ?*

Le ton & l'extérieur de Mahomet, qui en disoient encore plus que ses paroles, firent sur les mécontens tout l'effet qu'il en pouvoit espérer. Loin de plaindre ceux qui avoient été tués dans la bataille, ils les regarderent comme de vrais martyrs de la Foi ;

&

& parurent eux-mêmes plus disposés que jamais à tout sacrifier pour soutenir la doctrine de leur Prophéte.

Ils en donnerent des preuves éclatantes dans diverses conjonctures, où Mahomet se vit attaqué par plusieurs Tribus qui se liguerent contre lui. Elles furent entierement défaites dans différentes actions ; & pour prévenir les mouvemens qu'elles auroient pu occasionner dans la suite, on les extermina presque entierement, c'est-à-dire, que l'on massacra tous les hommes : à l'égard des femmes & des enfans, on les réduisit en esclavage.

Mahomet détruit plusieurs Tribus qui s'étoient liguées contre lui.

Pendant que Mahomet soumettoit ainsi à sa domination les Arabes ses compatriotes, il avoit des Généraux qui faisoient des conquêtes en son nom dans des pays plus éloignés : c'est ainsi qu'il s'empara de Madian & de plusieurs places considérables qui étoient sur les confins de la Syrie.

Ses troupes prennent Madian.

Les rapides progrès de ses armes jetterent l'épouvante dans toute l'Arabie. Les différentes Tribus vinrent lui rendre hommage, excepté celle des Coréischites, qui faisoit toujours difficulté de se soumettre. Elle résolut cependant de mettre bas les ar-

Mahomet fait une trève avec les Coréischites.

mes, mais ce ne fut que pour demander une trève : Mahomet y consentit, & elle fut conclue pour dix ans. Il paroîtra, sans doute, étonnant, qu'étant en forces & dans le cours de ses victoires, il n'ait pas fait un effort pour subjuguer la seule faction qui refusoit de se soumettre à ses loix; mais il est vraisemblable qu'il voulut tout attendre du tems & des conjonctures. D'ailleurs étant originaire de cette Tribu, il fut sans doute bien aise de se conduire à son égard avec des ménagemens, au moyen desquels il espéroit parvenir plus efficacement à son but, que s'il eût employé la voie des armes.

Il établit le pélerinage de la Mecque.

Au reste, cette trève lui servit pour le projet qu'il avoit formé d'établir des pélerinages au fameux Temple de la Mecque appellé la *Caabah*. Il fit donc publier dans toutes les places de sa dépendance, que ceux qui avoient embrassé sa doctrine pourroient aller en dévotion à la Mecque. Il régla les tems convenables pour ce voyage, & prescrivit les cérémonies qu'on devoit y observer : & pour ne point donner d'ombrage aux Coréischites avec lesquels il venoit de

traiter, il ordonna que tous ceux qui viendroient en pélerinage à la Caabah, feroient fans armes, & qu'ils ne féjourneroient point à la Mecque plus long-tems que trois jours.

Dès que le bruit fe fut répandu de l'accommodement que Mahomet venoit de conclure avec ceux qui s'étoient déclarés fes plus cruels ennemis, on vit arriver auprès de lui un grand nombre de difciples qui s'étoient réfugiés en Ethiopie pendant la perfécution qu'on avoit fufcitée au Prophéte.

Cette réunion fe fit la feptiéme année de l'Hégire, c'eft-à-dire, comme je l'ai déja obfervé, fept ans après que Mahomet fe fut évadé de la Mecque pour fe retirer à Médine.

Mahomet foumet les Juifs.

Le Prophéte n'étant plus en guerre avec les Arabes fes compatriotes, reprit les armes contre les Juifs, & les pourfuivit avec fureur : il s'empara de plufieurs de leurs places, & entr'autres de Kaïbar, qui étoit une des plus fortes. Ce fut-là qu'il penfa trouver la mort dans le fein d'une de fes plus belles conquêtes. Ayant pris fon logement dans la maifon d'un des Principaux de la ville, nommé Haréth,

Il eft empoifonné.

on lui servit un repas, dans lequel il se trouva une épaule de mouton qui étoit empoisonnée. Le Prophéte en mangea & se trouva très-mal peu après. On réussit cependant à le tirer d'affaire; mais on ne put détruire entierement l'impression que le poison avoit faite sur lui, & il s'en ressentit toujours pendant les trois années qu'il vécut encore.

On sçut après sa mort d'où provenoit ce poïson. Zaïnab, fille de celui chez qui Mahomet avoit logé, avoua que c'étoit elle qui avoit empoisonné l'épaule de mouton, dans l'idée que si Mahomet étoit véritablement un Prophéte, il n'en ressentiroit aucun mal, & qu'au contraire, s'il ne l'étoit pas, il en mourroit infailliblement; & que par ce moyen elle délivreroit sa patrie d'un Tyran qui la désoloit.

Commencemens de la guerre entre les Mahométans & les Grecs.

L'incommodité qui resta à Mahomet, nonobstant les remedes que l'on apporta contre ce poison, ne l'empêcha pas de reprendre les armes, & de continuer avec succès sa mission sanguinaire. Il marcha contre les Grecs, & alluma les premières étincelles de cette guerre funeste, que ses Sectateurs ont continuée avec tant

de chaleur pendant l'eſpace de ſept à huit ſiécles.

Les ſentimens ſont partagés ſur le ſujet de cette guerre. Il y en a qui aſſurent que Mahomet ne l'entreprit que pour ſe venger ſur l'empereur Héraclius, de la perfidie d'un de ſes gouverneurs, qui avoit fait aſſaſſiner un ambaſſadeur Mahométan.

D'autres diſent que dans la guerre qu'Héraclius fit aux Perſes, ce Prince avoit beaucoup d'Arabes à ſon ſervice. Ceux-ci ayant peut-être un peu trop importuné le Tréſorier des troupes, pour en avoir de l'argent, cet Officier leur répondit qu'il n'en avoit point; & que s'il en avoit, il le donneroit plutôt aux Chrétiens qu'à des *chiens d'Arabes*. Cette réponſe ne fut pas ſitôt rapportée à Mahomet, qu'il réſolut de s'en venger, & de porter ſes armes dans le ſein de l'Empire des Grecs.

Quoi qu'il en ſoit de la cauſe de cette guerre, il eſt certain qu'elle fut commencée avec toute la fureur que la vengeance & le fanatiſme pouvoient inſpirer. Mahomet ne marcha pas en perſonne à cette expédition; il donna le commandement

de ses troupes à un Général d'une valeur & d'une intrépidité à toute épreuve.

Khaled est fait Général de l'armée Mahométane.

Il s'appelloit Khaled-ebn-Valid *, & étoit de la Tribu des Coréischites pour laquelle il avoit long-tems porté les armes contre Mahomet. Il commandoit même un aîle de leur armée, à la fameuse bataille d'Ohod, où les troupes du Prophéte avoient été mises en déroute. Peu après il avoit quitté sa Tribu, & étoit devenu disciple de Mahomet, de la doctrine duquel il fut dans la suite le plus zélé défenseur. Il se rendit si redoutable par sa bravoure & son intelligence dans le métier de la guerre, que Mahomet lui donna le surnom de *Saifallah*, c'est-à-dire, *épée de Dieu*.

Il défait l'armée Grecque.

Tel étoit le Général que le Prophéte envoya contre les Grecs. Il partit à la tête de trois mille hommes seulement, & il eut l'audace de livrer bataille à une armée de vingt mille combattans. L'action se passa auprès de Mouta dans la Syrie. Les deux partis en vinrent aux mains avec une fureur égale; mais l'inégalité du nombre

* *Ebn* veut dire *fils*, ainsi *Khaled-ebn-Valid*, signifie *Khaled fils de Valid*.

pensa d'abord être funeste aux Mahométans. La plupart des Généraux y furent tués ; les troupes perdant courage étoient prêtes à plier, lorsque Khaled saisissant l'étendard de la religion se mit fierement à leur tête, & les animant par ses paroles & par son exemple, il les invita à se jetter avec lui à travers les bataillons des Grecs, pour leur arracher la victoire, ou y recevoir la couronne du martyre.

Cette alternative également séduisante pour des fanatiques, releva le courage des Mahométans. Le brave Khaled fondant le premier sur les ennemis, tous ses gens se jetterent en même-tems sur les Grecs avec une telle fureur, qu'ils les enfoncerent, les mirent en déroute, & firent un carnage horrible de tous ceux qui leur tomberent entre les mains.

Khaled victorieux retourna à Médine auprès de Mahomet. La gloire d'une expédition aussi éclatante rejaillissant sur le Prophéte, il voulut en jouir à la vûe des ennemis secrets qu'il avoit encore à la Mecque. Il se rendit dans cette ville avec une immense multitude de Musulmans, &

fit avec eux son premier pélerinage à la Caabah.

Premier pélerinage de Mahomet à la Mecque.

Ce fut-là qu'il pratiqua les cérémonies qu'il avoit établies pour cette solennité, & elles ont toujours été scrupuleusement pratiquées depuis, dans tous les pélerinages des Mahométans. Il entra dans le Temple, & y baisa la pierre noire *. Après cet acte de dévotion, il sortit, & fit sept fois le tour de la Caabah. Cette cérémonie si singuliere en elle-même, l'est encore davantage par la façon dont elle a toujours été exécutée. Ces tours doivent se faire par bonds & par sauts, dont les trois premiers sont extrêmement vifs; les quatre autres se font avec une certaine gravité. Mahomet remplit fidélement tout ce que portoit le cérémonial à cet égard, & il partit peu après pour se rendre à Médine avec toute sa suite.

Les principaux des Coréischites embrassent le Mahométisme.

Le superbe appareil de Mahomet dans son voyage à la Mecque, & la religieuse superstition avec laquelle il

* Cette pierre est placée à l'un des angles de la Caabah: on l'appelle en Arabe Hagiar-al-asouad. C'est vraisemblablement une idole des anciens Arabes, dont Mahomet crut devoir conserver le culte, de même qu'il conserva une partie des autres cérémonies qui se pratiquoient avant lui dans le Temple de la Mecque.

avoit visité la Caabah, firent impression sur les Mecquois, & en particulier sur les Coréischites : il y en eut un grand nombre qui allerent le trouver à Médine pour embrasser sa religion & combattre sous ses ordres. Ce qui le flatta le plus dans cette conjoncture, c'est que dans le nombre de ces nouveaux Sectateurs, il voyoit l'élite de la Tribu qui lui étoit la plus opposée. Outre le brave Khaled qui lui étoit dévoué depuis quelque tems, il vit arriver auprès de lui Amrou-ebn-al-As, capitaine renommé, & Othman-ebn-Telhah, personnage fameux qui avoit alors l'intendance de la Caabah. J'aurai occasion de parler souvent des uns & des autres, en faisant l'histoire des premiers Califes.

Plusieurs Tribus se révoltent, & sont battues.

L'exemple de ces hommes célébres, tous trois de la Tribu des Coréischites, ne fut pas capable de ramener les autres tribulaires, ni même de les engager à rester tranquilles. Ils formerent un parti, & ayant fait entrer dans leurs vûes un nombre considérable de leurs compatriotes, ils sortirent de la Mecque, & allerent présenter la bataille à Mahomet. Cette entreprise loin d'avoir la réussite qu'ils

espéroient, fut au contraire le terme fatal de leur liberté.

Le Próphéte, à la tête de dix mille hommes, alla à leur rencontre. Le choc fut violent ; mais enfin les Mecquois succomberent, & furent mis en déroute. Mahomet furieux de leur révolte, & de la hardiesse qu'ils avoient eue de rompre la trève qu'ils avoient jurée, poursuivit les fuyards jusque dans la Mecque, & s'empara de la place.

Il n'eut pas cette fois-ci pour les habitans de cette ville, les mêmes ménagemens qu'il avoit eus la première fois qu'il s'en étoit rendu maître. Il fit égorger tous ceux qu'il reconnut pour être ses ennemis déclarés : à l'égard des autres qui n'avoient les armes à la main, que parce qu'ils avoient suivi le torrent, il leur donna à choisir, ou sa religion, ou la mort. Ceux qui embrasserent sa doctrine eurent la vie sauve : ceux qui refuserent ou qui voulurent délibérer, furent massacrés sur le champ.

Mahomet se fait reconnoître Souverain dans la Mecque.

Immédiatement après ces cruelles expéditions, il se montra en triomphe dans la Mecque, & se fit reconnoître en qualité de Seigneur souverain, tant

au ſpirituel qu'au temporel, & il n'y eut perſonne d'aſſez hardi parmi les Mecquois, pour contredire les diſpoſitions du vainqueur.

Mais au commencement de l'année ſuivante, qui étoit la huitiéme de l'Hégire, un reſte de rebelles qui avoient échappé à l'épée du Prophéte, formerent ſourdement un parti conſidérable; & lorſqu'ils ſe virent en forces, ils ſe mirent en campagne, & firent le ravage dans la plupart des cantons qu'il avoit ſoumis à ſon obéiſſance. Mahomet irrité de la téméraire démarche de ces factieux, partit à la tête de ſes troupes, & marcha à leur rencontre. Les deux armées s'étant trouvées en préſence dans un endroit appellé Honaïm, il y eut une action ſanglante, dans laquelle les Mahométans, quoiqu'infiniment ſupérieurs par le nombre, furent néanmoins battus d'abord, & preſque mis en déroute. Mahomet étonné de cet échec, fit des prodiges de valeur pour arrêter l'impétuoſité des ennemis. Pendant qu'une partie de ſes meilleures troupes ſoutenoit l'effort des aſſaillans, il courut à ceux qui avoient plié; & les ranimant par ſon courage & ſon exem-

Il acheve de réduire les Arabes.

ple, il les rallia, les ramena contre l'ennemi, & réussit enfin à remporter une victoire complette.

Cette bataille fut pour les Arabes le terme de leur liberté. Mahomet se fit reconnoître pour Souverain dans toute cette vaste contrée; & après avoir fait détruire par-tout les idoles & les autres monumens du paganisme, il y établit le culte de sa nouvelle religion, qui devint alors la seule qu'il fût permis d'exercer dans toute l'Arabie.

Second pélerinage de Mahomet.

Mahomet, en reconnoissance de cette victoire, qui mettoit le sceau à sa souveraineté, fit à la Mecque un second pélerinage encore plus solennel que le précédent: il visita la Caabah & pratiqua toutes les cérémonies avec beaucoup de dévotion.

Générosité de Mahomet à l'égard du Poëte Caab.

Il étoit encore dans le Temple, lorsqu'un Poëte, nommé Caab, fit demander de lui être présenté pour lui réciter des vers à sa louange. Quoique le Prophéte eût lieu d'être irrité contre ce Poëte, qui l'avoit déchiré précédemment dans quelques-unes de ses Satyres, il crut cependant qu'il étoit de sa dignité d'oublier des injures dont on venoit lui faire satisfac-

tion : il fit donc approcher Caab, & lui donna audience.

Le Poëte commença par lui demander pardon de la témérité qu'il avoit eue d'écrire contre lui. La sérénité qui regnoit sur le visage du Prophéte, paroissant lui répondre de sa grace, Caab récita aussitôt une piéce de vers si énergiques & si touchans, que Mahomet en lui accordant sa grace, lui fit, de plus, un présent qui a immortalisé la mémoire de ce Poëte parmi les Arabes. Mahomet ôta le manteau * qu'il avoit sur ses épaules, & le mit lui-même sur celles de son panégyriste.

* *Caab garda précieusement ce manteau jusqu'à sa mort. De son vivant, le Calife Mo'avvia lui en offrit dix mille dragmes ; il les refusa. Quand il fut mort, le même Mo'avvia envoya son corps à ses héritiers avec vingt mille drachmes,* (Abulfeda dit quarante mille) *& il reçut d'eux le manteau. Dans la suite, les Califes successeurs du Prophéte de Dieu, avoient accoutumé de s'en revêtir dans les processions & dans les fêtes solennelles, soit qu'ils fussent assis, soit qu'ils fussent à cheval. Almostasem-billah, le 36e Calife & le dernier de la maison des Abassides, étoit revêtu de ce manteau, lorsqu'il sortit de Bagdad pour aller au-devant du conquérant Holagu, empereur des Tartares. Il portoit aussi en main le bâton du Prophéte ; mais Holagu lui arracha & le manteau & le bâton ; il brula l'un & l'autre dans un bassin, & en jetta les cendres dans le Tigre, en disant :* " Ce n'est point par „ mépris que je les ai brulés, mais plutôt par un mo- „ tif de respect, pour en conserver la pureté & la sain- „ teté, de crainte qu'ils ne soient profanés par des

Il sortit ensuite du Temple, & après en avoir fait sept fois le tour, & s'être acquitté des autres devoirs de religion, il exerça dans la Mecque les fonctions de la souveraineté. Il établit des tribunaux pour rendre la justice, & nomma des officiers pour remplir les différentes charges. Il créa en même-tems un *Iman*, c'est-à-dire, un Pontife, qu'il chargea de l'instruction des peuples. Il fit tous ces reglemens comme un Souverain, tranquille possesseur de ses Etats: ce n'étoit plus ce redoutable Conquérant qui avoit toujours le glaive à la main pour arracher l'obéissance à des peuples qui gémissoient sous le joug: tout ne respiroit que la paix & la tranquillité. Les Arabes qui avoient si courageusement combattu pour leur liberté & leur religion, suivirent alors avec docilité les dogmes de Mahomet; ils oublierent bientôt leur ancien culte, & retrouverent enfin autant de liberté sous un Souverain, que sous des chefs de tribu, dont la multiplicité ne fai-

„ impies.„ *Gagnier*, *vie de Mahomet*, *tom. III*. p. 135. Ce manteau devoit être un peu usé, car lorsque le Tartare le fit bruler, il y avoit déja plus de six cens ans qu'on s'en servoit. Ce fait, selon Gagnier, arriva l'an de l'Hégire 656.

ſoit ſouvent que produire des querelles toujours funeſtes au commun du peuple.

Les Provinces frontières de l'Arabie, ſuivirent l'exemple de la capitale de cette contrée : les Princes de l'Yémamah vinrent ſe ſoumettre à Mahomet, & embraſſerent ſes loix & ſa doctrine. Ils furent bientôt ſuivis de Moſſellamah, prince de l'Hagerah, qui vint auſſi jurer obéiſſance entre les mains du Prophéte. A l'égard des autres provinces de l'Arabie, dont les chefs ne purent pas comparoître en perſonne, leur ſoumiſſion ſe fit par députés.

Mahomet reçoit les hommages de plusieurs Princes Arabes.

Mahomet jouiſſoit donc alors plus tranquillement que jamais, du fruit de ſa valeur & de ſon fanatiſme. Maître ſouverain des eſprits & des cœurs de ſes peuples, il n'entendit plus parler de mouvemens ni de révolte de la part des Arabes. Il profita habilement de ces heureuſes conjonctures, pour mettre ſur pied un nombre conſidérable de troupes, qu'il dreſſa lui-même, & qu'il accoutuma à la diſcipline & à l'obéiſſance ; qualités peut-être plus néceſſaires dans le ſoldat, que la bravoure & l'intrépidité.

Ces précautions ne furent point inutiles. Les Grecs qui ne pouvoient digérer l'affront qu'ils avoient essuyé à la bataille de Mouta, résolurent d'avoir leur revanche, comptant bien cette fois-ci prendre assez bien leurs mesures pour défaire des troupes qu'ils regardoient encore comme peu disciplinées, & plus propres à faire une irruption avec une fureur aveugle, que de se conduire avec intelligence dans un combat réglé.

Mahomet marche contre les Grecs.

Les Grecs pleins de cette confiance s'avancerent donc vers Balka, place considérable sur les frontières de la Syrie. Au premier bruit de leur marche, Mahomet donna ses ordres, & tout fut bientôt prêt pour aller à leur rencontre. L'idée qu'il eut en partant, que la campagne pourroit être longue, lui fit prendre le parti de confier le soin du gouvernement dans des mains sûres, & capables d'entretenir le bon ordre qu'il avoit heureusement établi dans toutes les Provinces de son obéissance. Ali, l'un de ses cousins, lui ayant paru plus propre qu'aucun autre pour exercer un emploi de cette considération, il le fit dépositaire de son autorité, &

le nomma régent de l'Etat pendant ſon abſence. Il partit enſuite à la tête de trente mille hommes, & s'avança juſqu'à Tabouc, où il attendit l'ennemi pendant près d'un mois.

Mais ce fut en vain; les Grecs, inſtruits apparemment du nombre de troupes qui marchoient à eux, ayant à leur tête Mahomet lui-même, jugerent à propos de rebrouſſer chemin, & n'oſerent pas même entrer ſur les terres des Arabes. Les Grecs ſe retirent.

Mahomet retourna donc à Médine, où il trouva en arrivant des ambaſſadeurs de pluſieurs Princes de ſes voiſins, qui venoient de la part de leurs maîtres faire compliment au Prophéte, & lui demander ſon amitié. Lorſqu'ils furent partis, Mahomet s'occupa, le reſte de cette année qui étoit la dixiéme de l'Hégire, à examiner de nouveau les réglemens qu'il avoit fait publier à l'égard des divers établiſſemens, tant politiques que militaires.

Il crut devoir faire la même choſe à la Mecque: ce fut ce qui le détermina à faire un nouveau pélerinage dans cette ville. Ce voyage qui fut le dernier qu'il fit à la Caabah, l'em- Nouveau pélerinage de Mahomet à la Mecque.

porta encore sur les autres par la pompe du cortége dont il fut accompagné. Un peuple immense, précedé de ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les Arabes, se mit à la suite du Prophéte. Ses femmes furent aussi de ce dernier pélerinage : elles firent la route dans des litières superbes portées par des chameaux, & suivies par un grand nombre de personnes qui étoient attachées à leur service.

Il y exerce les fonctions de Pontife.

Ce fut ainsi que Mahomet fit son entrée à la Mecque, dans ce dernier voyage. Pour inspirer aux peuples plus de respect pour sa religion, & en même-tems pour faire voir qu'il étoit Souverain, tant au spirituel qu'au temporel, il fit lui-même les fonctions de Pontife : il prêcha dans le Temple, & finit ses instructions par de nouveaux reglemens qu'il publia, concernant le culte & les cérémonies de sa nouvelle religion.

Sacrifices de Chameaux.

Ce qu'il y eut de remarquable au sujet de la religion, c'est que Mahomet fit immoler plusieurs chameaux. Il sembleroit qu'il eût eu dessein de conserver l'usage des sacrifices prescrits par la Loi de Moyse ; cependant il ne paroît pas que les zélés

sectateurs de sa doctrine l'ayent imité en ce point, ou du moins cet usage n'a pas été long-tems en vigueur; car nous ne voyons point dans aucune de leurs histoires qu'ils l'ayent jamais observé.

Cette fête fut terminée par les adieux que le Prophéte fit aux peuples. Il voyoit que sa santé dépérissoit de jour en jour : le poison qu'il avoit pris, il y avoit quelques années, faisoit ressentir plus vivement que jamais ses fâcheuses impressions. Il pressentit dès-lors que sa fin n'étoit pas éloignée, & qu'il alloit partir de la Mecque pour n'y plus revenir; il prit donc congé des peuples dans le dernier discours qu'il leur fit, & c'est delà que ce voyage a été appellé le *Pélerinage de l'adieu.*

Deux Princes Arabes s'érigent en Prophétes.

Mahomet, de retour à Médine, eut quelques sujets de chagrin. Il apprit que deux Princes Arabes s'étoient érigés en Prophétes, & causoient de grands troubles dans diverses provinces de l'Arabie : mais ces mouvemens ne furent pas de longue durée; les différentes factions se dissiperent d'elles-mêmes presqu'aussitôt après leur naissance.

Mort de Mahomet.

Le Prophéte ne jouit pas long-tems du plaisir de voir la tranquillité rétablie dans ses Etats ; il tomba sérieusement malade, étant alors chez une de ses femmes nommée Zaïnab : car il avoit coutume de changer tous les jours de domicile, & il demeuroit dans la maison de chacune de ses femmes tour à-tour.

Aïesha, l'une d'entr'elles, étoit la favorite du Prophéte. Dès qu'il se sentit frappé à n'en pouvoir revenir, il se fit transporter chez elle afin d'y finir ses jours. Ce fut-là en effet qu'il mourut, étant alors âgé de 63 ans.

On met sa mort en question.

Le fanatisme de quelques-uns de ses sectateurs alla au point, qu'ils voulurent soutenir que le Prophéte n'étoit point mort, & que même il ne pouvoit pas mourir. Omar, l'un de ses plus zélés disciples, se montra beaucoup plus emporté que les autres en faveur de ce préjugé ; & il menaça même de sabrer le premier qui oseroit dire que Mahomet étoit mort.

Il s'éleva à ce sujet de vives contestations qui auroient pu aller loin, si le prudent Aboubécre n'eut apporté ses soins pour les terminer. Il se présenta donc dans l'assemblée, &

ayant demandé à parler, la considération qu'il s'étoit acquise parmi les Musulmans, imposa silence aux plus turbulens, & à Omar lui-même. Aboubécre fit alors un discours très-fort & très-pathétique, dans lequel en déplorant la perte que les vrais Croyans venoient de faire, il démontra par des raisons convainquantes, & par des preuves tirées de l'Alcoran, que Mahomet avoit été mortel comme un autre homme, & qu'il étoit véritablement mort.

Divisions au sujet du lieu de sa sépulture.

Cette dispute appaisée, il s'en éleva une autre au sujet de la sépulture du Prophéte. Les Mohagériens * vouloient qu'il fût inhumé à la Mecque; parce que c'étoit le lieu de sa naissance; les Ansariens † à Médine, à cause qu'il y avoit fixé son domicile; d'autres enfin prétendoient que ce devoit être à Jérusalem, qui étoit vraiment la ville des Prophétes.

Aboubécre termina encore ces nouvelles contestations, en rappor-

* Le nom de Mohagériens fut donné à ceux qui avoient accompagné Mahomet dans sa retraite de la Mecque. Ce mot signifie par lui-même *réfugiés*, ou *compagnons de fuite*.

† On appella Ansariens les habitans de Médine qui reçurent chez eux le Prophéte, & lui donnerent du secours. *Ansar* signifie *secours*.

tant un trait qu'il disoit tenir de Mahomet lui-même : c'est que tout Prophéte devoit être enterré dans le lieu même où il mouroit. Tout le monde se rendit à la décision d'Aboubécre ; & aussitôt on creusa une fosse dans la maison d'Aïesha, sous le lit même où le Prophéte étoit mort, & ce fut-là que son corps fut inhumé.

Son tombeau n'est donc point à la Mecque, selon l'opinion vulgaire de quelques Chrétiens, qui prétendent que le corps de Mahomet fut mis dans un cercueil de fer, & qu'il est suspendu en l'air, au moyen de grosses pierres d'aimant qui sont enchassées dans la voûte de la Mosquée. C'est une fable inventée à plaisir, & qui ne peut avoir cours que parmi des ignorans.

Ce que j'ai dit jusqu'ici, doit suffire, ce me semble, pour donner une idée du Conquérant & du Prophéte, fondateur de la nouvelle Monarchie, dont l'histoire fait l'objet de cet ouvrage. Je crois néanmoins qu'avant de l'entamer, il est à propos de dire quelque chose de la personne même de Mahomet & de sa doctrine.

Portrait de Mahomet.

Mahomet étoit d'une taille moyen-

ne ; mais bien proportionnée. Son teint rembruni, & en même-tems vif & animé, annonçoit un tempérament robuste, qui l'auroit pu conduire à une extrême vieillesse, si le poison n'eût abrégé ses jours. Personne n'étoit plus en état que lui de soutenir long-tems, & avec une constance admirable, les besoins de la nature, & les travaux les plus fatiguans.

Il avoit un génie vaste, capable des plus grands desseins ; & une fermeté d'ame qu'aucun obstacle ne pouvoit étonner : constant à la poursuite des projets les plus surprenans, il trouvoit en lui-même des ressources infinies pour les faire réussir : son esprit souple, vif & pénétrant, le guidoit sur le choix des moyens ; & il étoit presque toujours certain du succès par l'adresse avec laquelle il savoit s'accommoder au tems, aux circonstances, & sur-tout au génie de sa nation.

Mahomet, selon l'opinion commune, ne savoit ni lire, ni écrire : il y a des passages de l'Alcoran qui en font foi ; & d'ailleurs, il sembloit en convenir lui-même, en disant qu'il étoit *Ommi*, c'est-à-dire un homme simple, ignorant, & sans aucune connoissance des lettres.

Cependant personne de sa nation ne parloit mieux que lui. Il paroissoit avoir fait une étude particuliere de sa langue ; il en connoissoit toute l'énergie, la force, l'abondance, la pureté. Naturellement éloquent, son style étoit fort, pathétique, ses tours élégans, & ses expressions extrêmement vives. Cette facilité de s'énoncer provenoit d'une imagination brillante & féconde, qui lui fournissoit abondamment, selon l'occasion, les idées les plus capables de parvenir à ses fins.

De l'Alcoran.

Rien ne prouve mieux ce que j'avance, que ce Livre si fameux, connu par toute la terre sous le nom d'ALCORAN, c'est-à-dire le Livre par excellence, telle qu'est la Bible chez les Chrétiens. C'est-là, c'est dans l'Alcoran, qu'à travers un mêlange singulier de contradictions, de fables & de grandes vérités, on voit que Mahomet marchoit toujours également à son but. Il savoit bien que dans tout autre climat, ce bisarre assemblage n'auroit point eu de succès, & qu'au contraire il auroit surement passé pour imposteur chez des gens de sang froid & capables de réflexions ; mais il étoit sûr de ceux chez

qui

qui il dogmatisoit. Il avoit ébranlé & saisi leur imagination, dès-là tout leur étoit bon de sa part; ses désordres même étoient regardés avec respect par ces fanatiques. Il y eut cependant des faits assez graves pour mériter que l'on s'en scandalisât; mais le Prophéte remédioit bientôt au mal: il ajoutoit un chapitre de plus à l'Alcoran: tout scandale disparoissoit, ses crimes devenoient des vertus. C'est ce que l'on va voir dans deux exemples que je vais citer.

Inclination de Mahomet pour les femmes, & comment il la justifie.

Zaïd, un des principaux officiers de Mahomet, avoit épousé une femme fort jolie, nommée Zaïnab. Le Prophéte en étant devenu éperdûment amoureux, les choses s'arrangerent de façon, que Zaïd répudia sa femme, & aussitôt Mahomet l'épousa.

Un mariage contracté avec une femme dont le mari étoit encore vivant, causa d'autant plus de scandale, que Zaïd étoit d'ailleurs fils adoptif du Prophéte; de sorte qu'on se récrioit hautement sur ce qu'il avoit épousé la femme de son fils. Toutes ces plaintes tomberent, au moyen d'une révélation, qui est énoncée en ces termes au chapitre 33. de l'Alco-

ran, v. 36. *Or après que Zaïd eut exécuté à l'égard de sa femme ce qu'il avoit résolu, nous l'avons unie avec toi pour être ton épouse.... Le Prophéte n'a commis aucune faute, en faisant ce que Dieu lui a ordonné*, &c.

En même-tems, pour ôter tout prétexte de scandale au sujet de l'adoption, cette même révélation ôte à Zaïd la qualité de fils de Mahomet, & elle ajoute, MOHAMMED *ne sera plus dorénavant le père d'aucun homme d'entre vous; mais il sera appellé* L'APÔTRE DE DIEU, *& le sceau des Prophétes.*

Un an après, arriva un autre événement pour lequel intervint aussi une nouvelle révélation. Makawcas, prince d'Alexandrie & d'Egypte, fit au Prophéte de riches présens, du nombre desquels étoient deux belles filles, dont l'une nommée Marie, excita dans son cœur une si vive passion, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse. Il travailla néanmoins pendant quelque tems à rejetter cette idée, parce que la fornication est formellement défendue dans l'Alcoran: il y
Alc. chap. 17. v. 38. est dit expressément, *Vous ne vous approcherez point de la fornication, car*

c'est un crime énorme, & une méchante voie : Dieu y a attaché de griéves peines.

Cependant lassé de combattre, il imagina une révélation qui lui permettoit de se satisfaire, & il usa de la permission ; mais ce fut dans le plus grand secret, pour éviter le scandale. Malheureusement il fut découvert par une de ses femmes, qui en fit grand bruit, & à laquelle il jura aussitôt, pour l'appaiser, qu'il n'auroit plus de relation avec Marie. Comme ce serment auroit été difficile à tenir, il en fut promtement dispensé par l'Ange Gabriel qui vint lui faire ce reproche : *O Prophéte, pourquoi, uniquement pour complaire à tes femmes, t'abstiens-tu de faire ce que Dieu t'a permis ? .. Dieu te déclare*, ajouta-t-il, *la dissolution de tes sermens*, &c. Alc. 66. v. 1.

Ainsi Mahomet eut une dispense pour ne point observer l'article de l'Alcoran qui défend la fornication ; & les Docteurs de sa religion ont toujours regardé cette licence, comme une prérogative personnelle, & un privilége particulier que Dieu lui accorda alors, à l'exclusion de tout autre.

On voit par les exemples que je viens de rapporter, le fond que l'on peut faire sur un livre aussi singulièrement composé que l'Alcoran. En effet il n'y a nul principe, nulle liaison, nul systême suivi, & la plupart des préceptes qui y sont contenus, n'ont été faits, pour ainsi dire, qu'au jour le jour, suivant le tems & les circonstances.

Mais au milieu des contes puérils, des miracles fabuleux, & des visions fanatiques dont ce livre est rempli, on y découvre en même-tems des vérités sublimes, énoncées avec une force & une énergie surprenante. Ce qui concerne la Divinité & ses attributs, y est traité avec autant de noblesse que d'exactitude : il en est de même de l'amour de Dieu & du prochain, & de plusieurs vertus morales, dont les idées & les définitions sont exposées avec beaucoup de sens & de justesse.

Mahomet employa plus de 20 ans à composer ce bisarre recueil, qui n'est vraiment en lui-même qu'un galimathias continuel, sans ordre, sans méthode, sans liaison. La plupart des propositions qui concernent la doc-

trine, sont des hérésies empruntées d'Arius, Nestorius, Sabellius, & d'autres hérétiques. Ce fut le fruit des conférences que Mahomet avoit eues, comme j'ai dit, avec les Docteurs des différentes Sectes qui étoient répandues alors dans l'Orient.

Il eut d'abord un Juif pour coopérateur dans cette entreprise, & il fut ensuite aidé par un Moine Chrétien, que les Orientaux appellent *Bahira*; & les Occidentaux *Sergius*. Quelques autres Docteurs furent aussi associés à ce travail; & c'est sans doute à leurs soins que Mahomet fut redevable des principaux traits de théologie & de morale, qui sont contenus dans l'Alcoran.

Points fondamentaux du Mahométisme.

Mais les deux points fondamentaux qui sont la base de ce livre & de toute la doctrine Mahométane, consistent à enseigner, 1°. que tout ce qui arrive est tellement déterminé dans les idées éternelles, que rien ne peut en empêcher l'effet. 2°. Que la religion Mahométane doit être établie sans miracles, & être reçue sans dispute ni contradiction : en conséquence on doit mettre à mort quiconque refuse de la recevoir, & l'on se rend digne

du Paradis en égorgeant les incrédules ; de même qu'en périssant sous les armes des ennemis du Mahométisme, on mérite la couronne du martyre.

Ce fut au moyen de ces maximes, que le nouveau Législateur réussit dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les ennemis de sa religion ; & cette même doctrine fut une des causes principales des rapides progrès qui soumirent aux successeurs de Mahomet une portion considérable de notre hémisphére, dont les Mahométans sont encore aujourd'hui en possession.

Mais c'est en vain que le nouveau Prophéte auroit travaillé à se former un parti au moyen de sa doctrine. Quelque séduisante que l'on puisse la supposer, elle leur auroit été d'un foible secours, s'il n'avoit eu par-dessus tout, ce talent si rare, & cependant si nécessaire dans les chefs de parti, je veux dire l'art sublime de manier les esprits : & il faut bien qu'il l'ait eu à un souverain dégré, pour s'acquérir un nombre si considérable de sectateurs, malgré le scandale que devoit occasionner la passion désor-

donnée qu'il eut toujours pour les femmes.

Il eſt vrai que ce vice étoit en quelque façon compenſé par les grandes qualités qu'on remarquoit dans ce Prophéte. Indépendamment d'une mémoire heureuſe, d'une conception vive & d'un naturel excellent, il avoit beaucoup de gayeté dans l'eſprit, & d'égalité dans l'humeur. Populaire avec les gens du commun, familier avec les nobles, il écoutoit avec bonté tous ceux qui s'adreſſoient à lui, & il étoit religieux obſervateur des paroles qu'il avoit données. Les pauvres trouvoient en lui un père tendre, ſenſible à leur miſére, & extrêmement libéral. Si nous en croyons Abul-féda, il joignoit à ces qualités une abſtinence & une ſobriété peu communes.

Caractère de Mahomet.

Ces eſpéces de vertus étoient horriblement défigurées par le penchant déréglé qu'il avoit pour les femmes; mais il fut aſſez adroit pour que ce vice ne tournât point à conſéquence contre ſa doctrine : au contraire il s'en faiſoit un mérite, & prétendoit que cela l'excitoit à la dévotion. Ce moyen paroît ſans doute ſingulier,

aussi je ne le rapporte que d'après un de ses historiens nommé Anas-ben-Malec, qui le fait parler en ces termes: *Il y a deux choses dans ce monde, qui me sont très-agréables*, disoit ce Prophéte, *les femmes & les parfums, & ces deux choses réjouissent l'œil & excitent ma ferveur dans la priere.*

Combien Mahomet eut de femmes.

Les historiens ne sont point d'accord sur le nombre des femmes de Mahomet. Un Auteur Arabe lui en compte dix-sept, sans les concubines. Gentius, Auteur Chrétien, les fait monter jusqu'à vingt-six. Ce qui est certain, c'est que le Prophéte en a eu beaucoup plus qu'il n'étoit permis par son propre Alcoran, qui n'accorde au plus à un Musulman, que quatre femmes à la fois. Mais le Prophéte avoit des priviléges fondés sur la révélation même, & ce même Alcoran qui défendoit une chose au commun des Arabes, accordoit toute licence au Législateur.

Les plus célébres de ces femmes, & en même-tems les plus aimées, furent Cadhige, Aiesha & Hafsa. J'ai parlé de la première au commencement de cet abrégé: elle mourut à la Mecque trois ans avant l'Hégire,

étant alors dans sa 65[e] année.

Aiesha vécut long-tems après Mahomet : elle n'avoit encore que sept ans, lorsqu'elle fut mariée. Comme elle étoit la seule de ses femmes qui fût vierge quand il l'épousa, le père de cette fille qui s'appelloit Abdollah, prit par ordre du Prophéte le nom d'Aboubécre, c'est-à-dire, *père de la pucelle*. On le verra bientôt, aussi-bien que sa fille, jouer un grand rôle dans cette histoire. Aiesha mourut l'an de l'Hégire 58. elle en avoit alors soixante & sept.

Hafsa étoit fille d'Omar. Le Prophéte l'épousa l'an troisiéme de l'Hégire : elle fut la dépositaire de l'Alcoran après la mort de Mahomet. Elle mourut dans la quarante-cinquiéme année de l'Hégire, à l'age de 60 ans.

Enfans de Mahomet.

Mahomet eut huit enfans de Cadhige ; quatre garçons & quatre filles : tous moururent avant leur père, à l'exception d'une fille nommée Fatime, qui lui survécut de quelques mois. Elle avoit épousé Ali, son cousin. Les autres femmes du Prophéte, quoiqu'en grand nombre, ne lui donnerent point d'enfans. Car je ne compte point un fils nommé Ibrahim

qu'il eut de Marie, l'une de ses concubines, & qui mourut aussi avant son père.

Il est étonnant que le Prophéte ne laissant point d'enfant mâle, n'eût pas pensé à se désigner publiquement un successeur. Ne devoit-il pas prévoir les suites funestes que pouvoit avoir un interrégne, sur-tout dans un Empire qui ne faisoit que de naître?

Differens partis se forment pour donner un successeur à Mahomet.

En effet, aussitôt qu'il fut mort, il s'éleva différens partis qui prétendoient chacun avoir le droit exclusif de lui nommer un successeur. Les plus considérables étoient les Ansariens & les Mohagériens, qui venoient tout récemment de se disputer l'honneur de donner dans leur ville une sépulture au Prophéte. Ils se trouverent à l'assemblée qui fut indiquée pour l'élection. Chacun y soutint ses prétentions avec une vivacité & un emportement, qui firent craindre plus d'une fois qu'on n'en vînt aux mains.

Dans la disposition où étoient les esprits, il auroit été difficile & même dangereux de s'amuser à examiner les raisons des uns & des autres. On imagina donc, pour satisfaire les partis, de leur proposer de partager l'E-

tat en deux portions, & de nommer deux Souverains. C'étoit fait de l'Empire Musulman, si cette proposition eut passé : chacun de ces deux chefs, à la tête de sa faction, n'auroit pas manqué de faire la guerre à l'autre, pour s'emparer de toute l'autorité, & réunir sous un seul Souverain la riche succession de Mahomet. Les Mohagériens s'apperçurent d'abord de cet inconvénient, & rejetterent le moyen qu'on venoit de proposer.

Aboubécre, qui dans toutes les circonstances se montroit toujours ami de la paix, crut trouver un moyen de faire cesser les troubles, en fixant les yeux de l'assemblée sur deux sujets, entre lesquels il les pria de se décider; il proposa Omar & Abou-Obeid. Cet expédient ne réussit pas; les Ansariens se déclarerent unanimement pour l'un; l'autre eut tous les suffrages des Mohagériens, ainsi il n'y eut point de décision, & la dispute s'échauffa plus que jamais.

Aboubécre est élu successeur de Mahomet.

Plus cette affaire tiroit en longueur, plus il y avoit à craindre de la part de ces esprits bouillans, qui sembloient ne demander qu'à en venir aux mains. Omar, que sa sagesse & sa prudence

rendoient infiniment respectable ; fit alors une démarche qui appaisa toutes les difficultés. Il se leva de sa place, & s'étant approché d'Aboubécre, il lui prit la main, la baisa, le reconnut hautement pour Souverain, & en cette qualité lui jura foi & obéissance. Ce trait singulier étonna les esprits & les mit d'accord. Chacun suivit l'exemple d'Omar, & Aboubécre reçut les hommages de l'assemblée.

C'est ainsi qu'Omar, pour sauver l'Etat & la Religion d'une ruine entière, voulut bien dans cette conjoncture sacrifier généreusement son intérêt particulier au bien public. Mais comme sa démarche pouvoit être d'un exemple dangereux, & tirer à de grandes conséquences pour la suite, il déclara lui-même, que si quelqu'un à l'avenir imitoit sa conduite, il n'y auroit point d'autre parti à prendre que de le poignarder sur le champ, aussi-bien que celui qui auroit accepté.

Au reste, si Aboubécre fut redevable de sa dignité à la présence d'esprit & au désintéressement d'Omar, il est à présumer que l'espérance qu'a-

voit celui-ci, de parvenir un jour à la ſouveraineté, y eut auſſi beaucoup de part. En nommant Aboubécre, qui étoit déja avancé en âge, Omar ne haſardoit que d'attendre un peu pour lui ſuccéder; au-lieu qu'il auroit tout riſqué, ſi la ſouveraineté eût été partagée entre ceux qui y prétendoient, parce qu'alors elle auroit été totalement anéantie.



ABOUBECRE

I. CALIFE.

Aboubecre. Hégire 11. Ere Chr. 632.

ABOUBECRE, en montant sur le trône des Arabes, dédaigna de prendre le titre de Roi, de Prince, ou autre dénomination fastueuse. Le titre le plus flateur, étoit celui qui devoit rappeller sans cesse la mémoire du Prophéte, fondateur de l'Etat: ce fut ce qui le détermina à prendre la qualité de Calife, qui selon l'Arabe signifie *vicaire, successeur;* & ce nom a passé dans la suite à tous ceux qui ont regné sur les Arabes.

Mécontentement des partisans d'Ali.

L'élection d'Aboubécre ne fut pas tellement unanime, qu'il n'y eût quelques mécontens. Ils ne dirent rien dans l'assemblée, parce qu'il fallut céder à la pluralité des suffrages; ce fut peu après qu'il s'éleva des plaintes, non pas précisément contre le Calife, dont tout le monde reconnoissoit le mérite; mais bien des gens préten-

doient que le Califat appartenoit de droit à Ali qui avoit l'honneur d'être cousin & gendre de Mahomet, & ils soutenoient qu'il ne pouvoit y avoir de légitime possesseur de la souveraineté, que dans la famille du Prophéte.

Ceux qui faisoient ces plaintes, y étoient en quelque façon autorisés par la maniere dont Ali avoit pris l'élection d'Aboubécre. Il ne s'étoit point trouvé à l'assemblée où cette grande affaire avoit été décidée; & lorsqu'on vint lui annoncer ce qui avoit été conclu, il ne put s'empêcher de faire paroître combien il étoit mécontent.

Aboubécre informé des dispositions d'Ali, résolut de faire des démarches pour le tranquilliser, de peur que les murmures d'une personne de sa considération ne fissent de dangereuses impressions sur les esprits. Il chargea Omar de l'aller trouver, & de tenter tous les moyens possibles pour le ramener.

Omar oblige Ali à reconnoître Aboubécre.

Omar alla aussitôt chez Fatime, où il savoit qu'Ali étoit alors avec une nombreuse compagnie de parens & d'amis. Il leur exposa le sujet de sa commission, & fit tout ce qu'il put

ABOUBECRE. Hégire 11. Jés. Chr. 632.

auprès d'Ali pour le déterminer à accéder à une élection qui s'étoit faite en régle, & par le suffrage commun de la Nation. Ali peu sensible à des remontrances qui tendoient à le faire renoncer à un droit qu'il prétendoit lui être dû, ne répondit que par de nouvelles plaintes, qui firent bien voir qu'on n'obtiendroit rien de lui par les voies pacifiques. Omar alors prenant ce ton fier dont il savoit si bien se servir, dit à Ali qu'il falloit obéir, & s'adressant en même-tems à tous ceux qui étoient avec lui chez Fatime, il leur déclara que dans l'instant il alloit faire mettre le feu à la maison, si l'on différoit plus long-tems de reconnoître le Calife.

Ali, qui savoit qu'Omar étoit homme à tenir sa parole, ne jugea pas à propos de s'exposer à aucune insulte; il crut devoir céder au tems & aux conjonctures, & il vint sur l'heure rendre ses hommages à Aboubécre.

Conférence entre Aboubécre & Ali.

Il eut ensuite avec le Calife une conférence assez longue, dans laquelle il ne put s'empêcher de lui faire sentir combien il étoit surpris qu'il eût accepté l'autorité souveraine, sans avoir daigné le prévenir auparavant;

Aboubécre qui n'ignoroit pas que les plaintes d'Ali étoient bien fondées, tâcha de le calmer, en lui parlant avec beaucoup de modération & de douceur. Il lui fit un tableau touchant des affreuses extrémités où les différens partis avoient porté les choses dans l'assemblée de l'élection. Il lui raconta qu'il les avoit vus plusieurs fois sur le point de s'égorger les uns les autres; que le tumulte avoit cessé dès l'instant de sa promotion; & qu'alors il avoit cru que les conjonctures exigeoient de lui qu'il se rendît aux vœux de l'assemblée, de peur qu'un refus, ou même un délai de sa part, ne rallumât le feu de la division, & n'occasionnât des troubles qui auroient immanquablement renversé un Etat encore mal affermi.

Ali paroissant se rendre à ces raisons, le Calife ajouta que n'ayant accepté la dignité souveraine que pour le bien de l'Etat, il s'en démettroit volontiers dès qu'on lui présenteroit un sujet ami des peuples, & capable d'entretenir la tranquillité parmi eux. Soit qu'Aboubécre parlât sincerement, soit qu'il n'eût d'autre vûe que de se concilier Ali par des démonstra-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

tions de désintéressement, cette tournure lui réussit. Ali, loin de continuer à se plaindre, fit l'éloge des sentimens généreux du Calife ; il ratifia les hommages qu'il venoit de lui rendre *, & le supplia de ne point penser à abdiquer une autorité à laquelle il étoit également appellé par son propre mérite, & par le suffrage de la Nation.

Plusieurs Tribus Arabes se révoltent.

Cette affaire ayant été ainsi heureusement terminée, il en survint une autre qui causa beaucoup d'inquiétude à Aboubécre. Un nombreux parti d'Arabes animés par des esprits remuans †, qui, à l'exemple de Mahomet, vouloient se faire un nom à la

* Il y a des Auteurs qui assurent que les Alides ont toujours nié qu'Ali eût consenti à l'élection d'Aboubécre.

† Quelque respect que Mahomet se fût attiré pour sa personne & pour sa doctrine, les différentes sectes n'attendirent pas sa mort pour se montrer. Il s'en éleva plusieurs de son vivant, & il y en eut jusqu'à soixante & douze dans le premier siécle de l'Hégire. Ce fut bien pis dans la suite, lorsque la logique & la métaphysique d'Aristote eurent été traduites en Arabe. L'orthodoxie du Mahométisme reçut alors de violentes secousses, par le nombre prodigieux d'interprétations, d'opinions, de disputes, qui insensiblement allumerent le feu des guerres civiles. Chacune de ces sectes eut ses Commentateurs, ses Glossateurs, ses Interprètes, ses Docteurs, qui enchérirent les uns sur les autres par l'extravagance de leurs sentimens, & par leur opiniâtreté à les soutenir.

faveur de la religion, résolurent de secouer le joug du successeur du Prophéte, & d'établir à leur fantaisie une nouvelle forme de gouvernement.

ABOUBECRE, Hégire 11. Ere Chr. 632.

Leur schisme se manifesta par le refus qu'ils firent de payer le tribut ordinaire, aussi-bien que les décimes & les aumônes qui avoient été prescrites par le Prophéte. En vain on les somma de rentrer dans le devoir & de reconnoître l'autorité du Calife: ils prirent les armes, & se préparerent à soutenir leur révolte. On apprit même peu après qu'ils étoient en marche, & qu'ils s'approchoient de Médine.

Mesures que l'on prend contre les rebelles.

Cette nouvelle mit tout en rumeur dans la ville. Les Médinois effrayés croyant déja voir l'ennemi à leurs portes, étoient dans la plus grande consternation. Aboubécre donna au plutôt ses ordres, & mit promtement sur pied un corps de troupes: & comme il y avoit à craindre que tandis qu'on s'occupoit à ces préparatifs, l'ennemi ne saisît cette occasion pour tenter quelque surprise; le Calife fit mettre en sureté les femmes, les enfans, les vieillards, en un mot, tous ceux qui n'étoient point en état de porter les

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

armes. Ces mesures prises, les troupes se trouvant prêtes, Aboubécre en donna le commandement à Khaled, Capitaine de réputation qui avoit servi avec honneur sous Mahomet.

Ils sont défaits.

Khaled soutint dans cette conjoncture la gloire qu'il s'étoit acquise du vivant du Prophéte; il marcha fièrement aux ennemis à la tête de cinq mille hommes seulement, & remporta une victoire complette. Les rebelles furent entièrement défaits. On en tua un grand nombre, & l'on fit une quantité considérable de prisonniers, parmi lesquels se trouverent presque tous leurs principaux Officiers, & entr'autres Malek-ebn-Novaïrah, chef des révoltés.

Malek, leur chef, est fait prisonnier.

Malek étoit un personnage considérable parmi les Arabes. Il joignoit à la plus haute naissance une bravoure peu commune; & il s'étoit d'ailleurs distingué dans la nation par le talent merveilleux qu'il avoit pour la poësie. Le Calife qui avoit une estime particuliere pour ce Général, voulut essayer de le ramener à l'obéissance par les voies de la douceur: & comme il y avoit lieu de présumer qu'il avoit plutôt pris les armes pour se faire chef

de parti, que pour se soustraire à la religion de Mahomet, il chargea Khaled de conférer avec Malek, & de sonder les sentimens qu'il pouvoit avoir touchant la doctrine du Prophéte.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Conférence entre Malek & Khaled.

Malek ne chercha point d'abord à dissimuler sa façon de penser sur la religion : il déclara qu'il croyoit que ses prieres & celles de ses partisans étoient aussi bonnes & aussi agréables à Dieu, que celles des Musulmans qui payoient le *zégat*. (C'étoit une imposition ordonnée par la loi de Mahomet.) Khaled lui répondit que les prieres devoient être accompagnées d'aumônes, & qu'elles ne dispensoient pas de payer les dixmes & autres impositions qui y étoient destinées. *Est-ce-là*, reprit Malek, *ce que dit & prétend votre maître?* A ce mot qui faisoit assez entendre que le prisonnier ne se reconnoissoit point pour sujet du Calife, Khaled repliqua en fureur: *Est-ce que mon maître n'est pas aussi le vôtre?* & sans lui donner le tems de répondre, il le menaça de lui faire couper la tête. Malek sans se déconcerter, lui dit tranquillement: *Est-ce-là l'ordre que vous a donné votre*

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

maître. Khaled ne se possédant plus, dit seulement : *Quoi, toujours le même mépris pour le Souverain !* & aussitôt il ordonna à ses gens de se saisir de lui & de le faire mourir.

Malek est tué.

Quelques Officiers qui étoient venus avec Khaled, firent tout ce qu'ils purent pour lui faire révoquer l'ordre qu'il venoit de donner : mais ce Général fut inexorable. L'infortuné Malek se voyant donc dévoué à la mort, ne put imaginer qu'étant Musulman de religion, & ne différant des autres que par quelques observances légales, il fût possible d'agir à son égard avec tant de cruauté. Il crut que la beauté de sa femme qui étoit présente alors, & qui vraisemblablement avoit été faite prisonniere en même-tems, étoit la seule cause de sa perte. *Cette femme*, s'écria-t-il dans le tems que les gens de Khaled se saisissoient de lui, *est la seule cause de ma mort. Non,* reprit Khaled, *ce n'est point elle qui vous fait mourir, c'est Dieu seul dont vous avez abandonné la religion. Non,* repliqua Malek, *car j'en fais profession.* Il ne put en dire davantage, parce que dans l'instant même les gens de Khaled lui trancherent la tête.

Aboubécre fut outré de colere, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il estimoit Malek; & d'ailleurs son dessein étoit de le gagner doucement, & de n'employer la rigueur qu'aux dernieres extrémités; mais le zéle emporté de Khaled n'étoit point fait pour les ménagemens. Peu s'en fallut qu'il ne payât cher la hardiesse qu'il avoit eue de passer les bornes de sa commission. Le Calife vouloit absolument l'en punir, & venger par sa mort, celle d'un Capitaine de distinction qui ne méritoit pas d'être traité aussi cruellement. Heureusement pour Khaled, Omar voulut bien s'employer en sa faveur, & il intercéda si puissamment auprès du Calife, qu'enfin il l'appaisa, & obtint la grace du coupable.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

La défaite de Malek & de ceux de son parti remit le calme dans Médine. Ce n'est pas qu'il n'y eût encore beaucoup d'ennemis à combattre; car depuis la mort de Mahomet, il s'étoit élevé différens petits Prophétes, qui tâchoient à l'envi de séduire les peuples & de s'attirer des partisans, mais ils étoient peu redoutables : quoiqu'en grand nombre, ils n'étoient liés entr'eux par aucun intérêt par-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

ticulier, & l'on savoit qu'ils ne se prêteroient point de secours les uns aux autres, de sorte qu'on espéroit pouvoir facilement les réduire en détail.

Mosseilamah s'érige en Prophéte.

Entre ces différens partis, la faction la plus redoutable, étoit celle qui avoit pour chef un Capitaine fameux nommé Mosseilamah, homme de tête & de main, qui avoit d'abord été l'un des premiers sectateurs de Mahomet, & qui bientôt après avoit osé, du vivant même du Prophéte, renchérir sur sa doctrine & publier un nouvel Alcoran. Il eut beaucoup de peine à se faire valoir, tant que Mahomet eut l'autorité en main; mais dès qu'il fut mort, Mosseilamah se trouvant plus à l'aise, publia sa doctrine avec le plus grand appareil, & réussit à se faire un nombre considérable de disciples. Il s'acquit enfin un tel crédit dans la province d'Yemamat *, que le Calife résolut d'employer la voie des armes pour le réduire.

Aboubécre fit d'abord marcher contre lui Akramah & Sergiabil, Officiers de distinction, à qui il donna

* Province de l'Arabie, autre que l'Yemen.

un

un corps de troupes assez nombreux, qui fut ensuite augmenté considérablement par de nouveaux détachemens que le Calife fit partir peu après sous les ordres de Khaled. Cette armée forte alors d'environ quarante mille hommes, alla se camper dans un endroit appellé Akrebah.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Ce fut-là que Mosseilamah, quoique bien inférieur en forces, eut cependant l'audace d'aller à la rencontre des Musulmans & de leur livrer bataille. Cette téméraire démarche pensa être suivie du plus grand succès. Les Musulmans furent battus & enfoncés au premier choc: la plupart même pensoient déja à prendre la fuite; mais tout fut bientôt remis en ordre par la bravoure & l'activité des Généraux: ils réussirent à rallier les fuyards, & ceux-ci reprenant courage, retournerent avec fureur sur l'ennemi, résolus de réparer la honte de leur défaite. Cette reprise fut extrêmement vive de part & d'autre; de sorte que la victoire fut long-tems indécise; mais Mosseilamah ayant été tué dans le fort de l'action, sa mort entraîna après elle la perte de la bataille. Les Musulmans redoublant leurs

La mort de Mosseilamah donne la victoire aux Musulmans.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

efforts, firent plier les Arabes, & les mirent en déroute. On en fit un carnage affreux, dix mille hommes resterent sur la place; il y eut d'ailleurs un grand nombre de fuyards qui furent massacrés par les troupes qu'on envoya à leur poursuite, & ceux qui échapperent à l'épée du vainqueur, ne sauverent leur vie qu'en se soumettant de nouveau au Mahométisme qu'ils avoient abandonné.

La province de Barheim rentre dans le devoir.

Cette affaire ne fut pas plutôt terminée, qu'il fallut penser à réprimer des troubles qui venoient de s'élever dans le pays de Barheim, province d'Arabie sur le Golfe Persique. Les habitans de cette contrée avoient repris leur ancienne religion, & refusoient de payer les redevances prescrites par la loi de Mahomet. Aboubécre envoya au plutôt des troupes pour réduire ces rebelles. Mais le seul appareil suffit pour les rappeller à leur devoir. Intimidés par l'exemple de Mosseilamah, dont la défaite avoit porté la terreur dans toute l'Arabie, ils rentrerent dans le sein du Mahométisme, & l'on fut long-tems sans entendre parler du moindre projet de révolte.

Le Calife ayant ainsi pacifié les troubles, vaincu les rebelles, & soumis toute l'Arabie à son autorité & à sa religion, proposa de porter la guerre dans les Etats Chrétiens, pour les obliger à embrasser le Musulmanisme, ou à se rendre tributaires des Mahométans. D'ailleurs, Aboubécre prévoyoit, sans doute, que le plus sûr moyen d'éviter les troubles, que des esprits inquiets pouvoient exciter dans les Provinces de sa dépendance, étoit de les occuper au-dehors, & de leur présenter un ennemi commun, dont les richesses pouvoient exciter leur cupidité, tandis qu'en même-tems ils satisferoient leur fanatisme en acquérant des prosélytes au Musulmanisme. Quoi qu'il en soit, la proposition du Calife fut unanimement approuvée par son Conseil, & l'on décida que l'on massacreroit sans quartier tous ceux d'entre les Chrétiens qui refuseroient de se soumettre à l'un des deux partis qui faisoient l'objet de la prise des armes.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Commencement des guerres saintes.

Cette guerre ayant donc pour motif la propagation de la doctrine de Mahomet, les Musulmans l'ont appellée *la guerre sainte.* Ils ont

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr, 632.

aussi décoré du même nom, toutes les entreprises qu'ils ont faites dans la suite sous le même prétexte.

Le Calife, en conséquence de la délibération du Conseil, envoya aussitôt une lettre circulaire à tous les Princes de l'Arabie & aux Gouverneurs des places, pour leur ordonner de lever promtement des troupes. La lettre étoit énoncée en ces termes :

Lettre du Calife pour la convocation des troupes.

Au nom de Dieu très-miséricordieux, ABDOLLAH-EBN-ABU-KOHAFFAS *, *à tous les véritables croyans, salut & prospérité. Que la miséricorde & la protection de Dieu soient sur vous. Je loue Dieu très-sage, & je prie † pour son Prophéte Mahomet.*

Cette lettre est pour vous faire savoir que j'ai intention d'envoyer en Syrie les véritables croyans, afin d'enlever ce pays des mains des Infidéles, & je veux aussi que vous sachiez, qu'en combattant pour la religion, vous obéissez à Dieu.

Aussitôt que cette lettre eut été

* Ce sont-là les noms propres d'Aboubécre; on a rendu raison ci-dessus du motif qui porta Mahomet à les changer, pour lui donner celui sous lequel il est connu dans l'histoire.

† Ceci est bien opposé au préjugé de quelques Chrétiens, qui croient que les Mahométans adressent leurs priéres à Mahomet.

rendue publique, on vit de toutes parts un nombre prodigieux de Musulmans qui demandoient à marcher ſous les étendards de la religion. Toutes ces troupes s'étant ainſi promtement raſſemblées dans les provinces, vinrent ſe réunir ſous les remparts de Médine où on les fit camper. Pour ſatisfaire leur empreſſement, il fallut bientôt ordonner leur départ; & le jour pris, Yezid-ebn-Abi-Sofian, Capitaine renommé à qui le Calife avoit donné le commandement de ces troupes, les fit ranger en ordre de bataille à quelque diſtance de la ville.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Aboubécre charmé du zéle & de l'ardeur de ſes ſujets, ſortit de Médine pour voir ſes troupes. Mais afin de jouir en entier du coup d'œil brillant que préſentoit une armée nombreuſe rangée en bataille, il monta avec quelques-uns de ſes favoris ſur le haut d'une colline d'où il pouvoit facilement tout découvrir. Animé par la beauté de ce ſpectacle, il ſe mit auſſitôt en prières, & demanda à Dieu qu'il inſpirât du courage à ſes ſoldats, & qu'il ne permît pas que des troupes qui ſe dévouoient ſi généreuſement pour la gloire de ſon nom,

Aboubécre prie pour la proſpérité de ſes armes.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

devinssent la proie des Infidéles.

Après cette prière, le Calife étant descendu de la colline, alla se mettre à la tête de son armée, & ordonna la marche. Comme il étoit à pied, les Officiers généraux descendirent aussitôt de cheval pour l'accompagner; mais Aboubécre leur ordonna de remonter sur leurs chevaux, en leur disant, que pour lui il avoit une raison particulière d'aller à pied, que son dessein étoit d'offrir à Dieu les premiers pas qu'il faisoit à la tête d'une si belle troupe, & qu'il espéroit que sa divine bonté lui en tiendroit compte.

Avis qu'Aboubécre donne à Yezid.

Le Calife continua ainsi sa marche jusqu'à une certaine distance, & prit alors congé de ses troupes, en leur souhaitant les succès les plus heureux. Ensuite adressant la parole à Yezid, il lui recommanda de traiter les troupes avec douceur, de ne rien faire de considérable sans consulter les principaux Officiers, de ne s'écarter jamais de la justice ni de l'équité, d'inspirer aux troupes beaucoup de courage & d'intrépidité, d'user avec modération des avantages qu'il pourroit remporter, d'avoir toujours de

vant les yeux les principes de l'humanité lorsqu'il seroit vainqueur ; & il lui recommanda, sur-tout, d'empêcher le massacre des enfans, des femmes & des vieillards. Il ne lui conseilla pas la même modération à l'égard des Ministres & des Docteurs du Christianisme : il distingua cependant les Moines d'avec le Clergé séculier. *Laissez en paix les Religieux* *, lui dit-il, *qui vivent dans la retraite de leur Monastère ; mais ne faites point de grace à ces gens tonsurés qui appartiennent à la synagogue de Satan, à moins qu'ils ne se fassent Musulmans, ou qu'ils ne se rendent tributaires.*

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Après ce discours, Aboubécre dit adieu aux Généraux & aux troupes, & reprit le chemin de Médine : l'armée Musulmane se remit en marche de son côté, & continua sa route vers la Syrie.

Les Musulmans marchent vers la Syrie.

Cette Province se trouvoit alors

* Cette attention d'Aboubécre à l'égard des Moines, provenoit peut-être de ce que Mahomet avoit été autrefois bien reçu dans différens Monastères de Syrie, & sur-tout dans celui de Bostra, où il avoit lié une connoissance particulière avec un Moine nommé Bahira par les Orientaux, & Sergius par les Occidentaux. On prétend, comme je l'ai déja dit, que ce Moine fut un de ceux qui aida le plus Mahomet dans la composition de l'Alcoran.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

absolument à découvert. L'Empereur Héraclius n'imaginoit pas avoir beaucoup à craindre de la part d'un Empire naissant, tel qu'étoit celui des Arabes, qu'il croyoit d'ailleurs déchiré par des factions intestines. D'un autre côté, les conquêtes qu'il venoit de faire sur un peuple aussi formidable que les Perses, sembloient lui promettre qu'aucune autre nation ne seroit assez hardie pour venir l'attaquer dans ses Etats. Cette malheureuse confiance lui fit négliger les précautions que la prudence auroit dû lui inspirer, de sorte que ses frontières se trouvoient sans défense, principalement du côté de la Syrie, où il n'y avoit aucune place fortifiée.

Ils battent les troupes que l'Empereur grec envoyoit contre eux.

Ce Prince fut un peu étonné, lorsqu'il apprit que les Arabes étoient en marche, & qu'ils se préparoient à entrer dans la Syrie : mais ses derniers succès le tranquilliserent bientôt sur une entreprise qu'il imagina être mal concertée. Il se contenta d'envoyer quelques troupes pour barrer les Arabes dans leur marche, & les obliger de retourner sur leurs pas.

Le Général à qui l'Empereur avoit donné le commandement de ces trou-

pes, alla hardiment à la rencontre des Arabes, & leur livra bataille aussitôt qu'il les eut joints; mais il s'en fallut bien que le succès répondît à ses espérances. Les Grecs furent battus & mis en déroute; le Général fit en vain des efforts pour tâcher de les rallier, il fut tué sur le champ de bataille, & sa mort acheva la défaite de son armée.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

La nouvelle de cette victoire fut envoyée promtement au Calife, avec les étendards & autres dépouilles des Chrétiens. Aboubécre les fit aussitôt exposer en public, & se répandit en éloges sur ceux qui avoient eu part à cette expédition, dont le succès annonçoit pour la suite les espérances les plus flateuses. Les Musulmans animés par la vûe des marques de la victoire de leurs compatriotes, & par les louanges qu'on venoit de donner à leur bravoure, parurent envier le sort de ceux qui s'étoient trouvés à une action aussi glorieuse. Le Calife charmé de voir leurs dispositions, continua de parler avec encore plus de force qu'il n'avoit fait, afin d'émouvoir les peuples, & de les amener au point qu'il s'étoit proposé.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Le Calife envoie de nouvelles troupes en Syrie.

Après avoir suffisamment exalté le mérite des Généraux & des soldats qui venoient de faire tant d'honneur à la nation, il demanda s'il n'étoit pas à propos de pousser plus loin les avantages, & si les peuples refuseroient de se joindre à leurs braves compatriotes, pour travailler de concert à la conquête de la Syrie.

Aussitôt il se fit un mouvement universel parmi le peuple ; chacun prétendit avoir part à la gloire d'une si belle entreprise ; de sorte qu'en très-peu de tems Aboubécre eut sur pied une forte milice, qui n'attendoit plus que les ordres pour se mettre en marche.

Omar fait ôter le commandement à Saëd.

Le Calife profitant de ces heureuses dispositions, donna au plutôt les ordres nécessaires pour le départ de ces troupes, & il en conféra le commandement à l'un de ses Capitaines favoris, nommé Saëd. Le choix de ce Général fut traversé par Omar, qui sollicita vivement pour qu'on en nommât un autre. Les Historiens ne rapportent point ce qui pouvoit l'engager à désapprouver ce choix avec tant de chaleur. Aboubécre se vit alors fort embarrassé ; il avoit peine à dé-

s'obliger Saëd, en révoquant la commission qu'il venoit de lui donner : d'un autre côté, il ne vouloit offenser Omar en aucune façon. Dans cette perpléxité, il alla consulter sa fille Aiésha, veuve de Mahomet. Cette femme ayant été la bien-aimée du Prophéte, les Musulmans avoient pour elle une vénération particulière ; on l'appelloit la *mère des Fidéles* ; elle étoit comme la reine des autres femmes de Mahomet : elle passoit pour être remplie de son esprit, & dès-là très-capable de décider sur toutes les difficultés ; aussi la consultoit-on sur les affaires les plus importantes.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Aiésha ne répondit point selon les intentions d'Aboubécre : loin d'approuver le choix qu'il avoit fait de Saëd, elle se déclara pour le sentiment d'Omar, qui n'avoit, dit-elle, d'autres vûes que le bien public dans cette conjoncture.

Désintéressement de Saëd.

La conduite que tint Saëd, lorsqu'il apprit la décision d'Aiésha, fut une nouvelle preuve du respect que les Musulmans avoient pour cette femme. Ce Général, loin de murmurer, remit aussitôt l'étendard que le Calife lui avoit donné pour marque de l'au-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

torité dont il l'honoroit ; & il dit seulement, qu'il marcheroit avec autant de zéle sous les ordres d'un autre, que si on lui eût conservé le commandement.

Amrou est fait Général des nouvelles milices.

Dans le tems même que Saëd tenoit une conduite si désintéressée, il y avoit un autre Capitaine, nommé Amrou-ebn-al-As, qui cherchoit avec empressement d'être nommé Général. Il s'adressa à Omar pour l'engager de demander pour lui cette dignité. Mais Omar qui avoit, à la vérité, assez de crédit pour la lui faire obtenir, étoit en même-tems trop rigide pour faire avoir le commandement à quelqu'un qui le sollicitoit avec tant de vivacité : il lui refusa donc sa médiation auprès du Calife.

Cependant comme Amrou étoit après Saëd le Capitaine le plus capable de commander, Aboubécre le nomma de lui-même ; & Omar qui n'avoit pas cru devoir s'employer pour lui, laissa passer cette nomination sans paroître y trouver à redire.

Les troupes Musulmanes se trouvant alors en état de partir, Amrou vint prendre les ordres du Calife, qui lui donna les avis les plus sages, au

ſujet de la conduite qu'il devoit obſerver dans l'emploi qu'il alloit remplir. Il lui ordonna enſuite de prendre ſa route par la Paleſtine, & là de faire ſavoir ſon arrivée à Yezid, afin de ſe rendre auprès de lui, ſi ce Général avoit beſoin de ſecours, ou d'attendre les ordres qu'on lui enverroit. Aboubécre nomma en même-tems un Généraliſſime pour les armées qu'il avoit en Syrie, & il donna cette dignité à Abou-Obéidàh. Celui-ci partit avec Amrou, mais il le quitta en Paleſtine pour ſe rendre au plutôt en Syrie.

Le commandement en chef eſt donné à Abou-Obéidah.

Il y trouva les affaires bien changées: les Muſulmans n'étoient plus ces troupes victorieuſes dont on venoit de tant exalter la valeur à Médine. Les Grecs les avoient battus en pluſieurs rencontres, & s'étoient rendus ſi redoutables, que les Arabes n'oſoient plus ſe montrer en campagne. Obéidah lui-même ſe laiſſa ſurprendre à la terreur commune; & loin de chercher à recouvrer ſur les Grecs les anciens avantages que les Muſulmans avoient remportés ſur eux, il prit le parti de reſter dans l'inaction, & de ſe tenir ſimplement ſur la défenſive.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Khaled est nommé à la place d'Obéidah.

Aboubécre ne fut pas sitôt informé de ces nouvelles, qu'il révoqua à l'instant Obéidah, & nomma Khaled pour le remplacer. Ce Général étoit alors dans la province d'Yrak, où il faisoit de grands progrès : il venoit de s'emparer de la capitale, & se préparoit à réduire tout ce pays, lorsqu'il reçut les ordres du Calife.

Il se transporta aussitôt en Syrie, où sa présence changea bientôt toute la face des affaires. Sa grande réputation ranima le courage des troupes, qui semblerent n'avoir rien à craindre sous la conduite d'un tel Général. La prétendue prudence d'Obéidah, qui étoit naturellement doux, tranquille, & lent dans ses opérations, avoit refroidi le soldat, qui aimoit beaucoup mieux l'ardeur impétueuse de Khaled. Cependant ce Général ne ménageoit pas beaucoup les troupes ; il les exposoit souvent : mais aussi il s'exposoit lui-même ; & quoique ses entreprises fussent quelquefois extrêmement téméraires, il étoit brave & heureux, il s'en tiroit toujours avec succès.

Les Musulmans assiégent Bostra.

Dans le tems qu'il arriva pour prendre le commandement des troupes,

ABOUBEKER. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Sergiabil, Capitaine Musulman, s'étoit avancé jusqu'à Bostra * par ordre d'Obéidah, qui, pour ne pas se deshonorer par une inaction totale, l'avoit envoyé avec quelques détachemens pour faire le siége de cette place. Sergiabil avoit cru d'abord, que cette expédition ne seroit pas de longue durée, à cause de la démarche que le Gouverneur avoit faite à l'instant de l'arrivée des troupes Musulmanes : il étoit venu trouver le Commandant, pour lui demander quelles étoient ses intentions ; & sur ce que Sergiabil lui avoit répondu que c'étoit pour obliger la ville à embrasser le Mahométisme, ou à se rendre tributaire ; le lâche Gouverneur qui étoit en état de se bien défendre, avoit acquiescé à la demande du Musulman, & étoit rentré dans la ville pour déterminer les habitans à se rendre.

Ils sont repoussés.

Ceux-ci loin d'écouter leur Gouverneur, résolurent de se défendre, & firent même une sortie pour présenter bataille. Sergiabil l'accepta ; mais avant de donner, il fit à Dieu

* Bostra, autrefois métropole de l'Arabie, est une ville très-commerçante & très-forte. Il ne faut pas la confondre avec Basrah, ou Bassorah, ville maritime du Golfe Persique.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

cette prière : *O Dieu qui as promis la conquête de ce pays à ton Prophéte Mahomet ! Dieu grand ! Dieu magnifique ! assiste-nous contre ceux qui rejettent ton unité.* Cette priere ne fut point exaucée, les Musulmans furent battus & repoussés en désordre. On envoya au plus vîte au Général pour l'avertir du peu de succès de l'entreprise ; mais l'on ne trouva plus celui qui l'avoit ordonnée. Obéidah venoit de partir, & Khaled avoit pris le commandement à sa place.

Khaled vient au secours des assiégeans.

Ce Général marcha au plus vîte avec des troupes au secours de Sergiabil, & voyant à son arrivée le peu de monde que ce Commandant avoit avec lui, il lui fit de vifs reproches d'avoir osé tenter le siége d'une place telle que Bostra, & d'avoir accepté une bataille avec aussi peu de forces. Sergiabil s'excusa, en disant qu'il n'avoit rien fait de sa tête, & qu'il n'avoit fait qu'obéir aux ordres d'Obéidah auquel il étoit alors subordonné : *Je n'ai plus rien à vous dire*, reprit vivement Khaled, *Obéidah est un parfaitement honnête homme ; mais en vérité, il est bien peu entendu au métier de la guerre.*

Il fallut donc prendre de nouvelles mesures, & voir par quel moyen on pourroit venir à bout de réduire une place dont les habitans paroissoient résolus de se bien défendre. Khaled ne donna qu'un jour de repos aux troupes qu'il avoit amenées avec lui : il profita de ce tems pour reconnoître par lui-même la place qu'il vouloit attaquer, & donna aussi des ordres pour rendre son camp beaucoup plus fort qu'il n'étoit. Il avoit dessein de donner encore un jour de relâche à ses troupes ; mais ayant été averti par ses espions d'un mouvement qui paroissoit se faire du côté de la ville, il mit au plutôt son armée en bataille. Il employa ensuite le tems qui lui restoit, à faire les purifications ordonnées par Mahomet, & il termina cette cérémonie par une priere publique qu'il fit à la tête de son armée.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

On vit alors les assiégés faire une sortie sous les ordres de leur Gouverneur, qui les commandoit en personne. Khaled qui s'étoit préparé à les bien recevoir, fit faire un mouvement à ses troupes, & donna aussitôt le signal du combat. Mais dans le tems que

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

tout sembloit annoncer une action des plus sanglantes, le Gouverneur envoya un de ses officiers à Khaled, pour lui demander une conférence.

Conférence entre Khaled & le Gouverneur de Bostra.

Khaled l'ayant accordée, les deux Généraux s'avancerent aussitôt au milieu de l'espace qui séparoit les deux armées. Le Gouverneur dit au Général Musulman, qu'il se sentoit extrêmement porté à embrasser sa religion; qu'il avoit fait différentes tentatives auprès des habitans de Bostra pour les engager à suivre son exemple, mais que jusqu'alors ses démarches avoient eu peu de succès; qu'il espéroit cependant réussir à les amener à ce point, mais qu'auparavant il vouloit se précautionner contre tout événement; & qu'à cet effet, il demandoit qu'on lui accordât toute sureté pour sa vie, ses biens, & en général pour toute sa famille.

Ce lâche Gouverneur fut bien étonné de la réponse que lui fit Khaled: *Vous êtes devenu suspect à vos troupes*, lui dit-il, *par les propositions que vous leur avez déja faites, & par la conférence que vous venez d'avoir avec moi. On vous accusera surement de perfidie, & d'avoir des intelligences*

avec les Fidéles ; & dès-là vos habitans seront peu disposés à vous écouter, & pourroient même vous faire essuyer de mauvais traitemens. Je ne vois qu'un moyen pour vous rétablir dans leur esprit, c'est de paroître avoir dessein de terminer entre nous deux la querelle commune : ainsi il faut tout à l'heure vous battre avec moi.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Romain, (c'étoit le nom du Gouverneur) surpris de la proposition, auroit bien voulu éluder le combat; mais il n'y avoit pas moyen de se refuser à la façon dont Khaled le demandoit. Les troupes des deux partis étoient également étonnées de voir leurs Généraux entreprendre un combat singulier. Cependant, comme les ordres furent bientôt donnés de part & d'autre pour empêcher les troupes de faire aucun mouvement, elles attendirent avec tranquillité le succès de cet événement.

Combat simulé entre les chefs des deux armées.

Ce combat qui sembloit devoir n'être qu'une espéce de jeu pour tromper les habitans de Bostra, parut très-sérieux au Gouverneur ; & il demanda à Khaled, qui le poussoit sans ménagement, s'il avoit envie de le tuer. Khaled qui prenoit plaisir à voir

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

l'embarras de son timide adversaire, lui répondit en riant, qu'il n'avoit aucun mauvais dessein ; mais que par honneur & pour éloigner tout soupçon, il étoit important de faire voir aux spectateurs que c'étoit tout de bon qu'ils en étoient venus aux mains.

Le Gouverneur de Bostra essaye de porter les habitans à se rendre.

Le combat continua donc encore quelque tems, au grand regret du Gouverneur, qui se sentant blessé & meurtri de plusieurs coups, abandonna enfin le champ de bataille, & retourna vers les siens. Il rentra dans la ville avec eux, & recommença à faire de nouvelles tentatives pour les engager à se soumettre aux Musulmans. Les habitans plus indignés que jamais contre ce Gouverneur, lui firent les plus vifs reproches sur ce qu'il ajoutoit encore la perfidie à la lâcheté avec laquelle il s'étoit conduit dans le combat avec Khaled, & ils prirent dès-lors la résolution de le mettre hors d'état de ne plus les deshonorer par ses actions & par ses conseils ; ils l'enfermerent dans sa propre maison, & ils y mirent une bonne garde. Sa place fut donnée d'une voix unanime au Général des troupes auxiliaires qu'Héraclius venoit de leur

Les habitans lui ôtent le commandement.

envoyer : mais en même-tems ils exigerent de lui qu'il se battroit contre Khaled en combat singulier.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Ce Général accepta la proposition, & envoya aussitôt défier Khaled. Lorsqu'on apporta le cartel, Abdarrahman fils d'Aboubécre étoit avec le Général Musulman. Ce jeune homme brulant du desir de se signaler, fit tant d'instances auprès de Khaled, qu'il en obtint la permission d'aller se battre en sa place.

Combat entre Abdarrahman & le nouveau Gouverneur.

Abdarrahman monté à l'avantage & bien armé, s'avança vers le Général grec, qui de son côté fit aussi la moitié de la carrière. Les deux armées étoient en présence, & c'étoit à leur vûe que les deux champions alloient se disputer l'honneur de la victoire ; mais tout l'avantage fut encore du côté des Musulmans. Le Général grec se laissa prévenir par la contenance fière & assurée du jeune Abdarrhaman, & par l'adresse merveilleuse avec laquelle il manioit la lance. Ce coup d'œil lui fit une si vive impression, qu'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il s'étoit mépris sur son courage, en se prêtant à la démarche que les Grecs avoient exigée de lui.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Ce Général, faisant néanmoins un effort pour prendre sur lui-même, tenta l'assaut contre son adversaire ; mais à la première blessure qu'il reçut, son courage l'abandonna totalement ; & il ne conserva sa tête que pour se tirer promtement des mains de son ennemi. Il fit une feinte, & tournant habilement la bride de son cheval, il s'enfuit au grand galop du côté de Bostra.

Abdarrahman se mit aussitôt à sa poursuite, mais le cheval grec, qui étoit d'une vitesse prodigieuse, sauva le Général des mains du Musulman. Celui-ci, outré de colère d'une telle lâcheté, eut l'audace de s'avancer seul jusqu'à l'armée des Grecs, & massacra d'abord à droite & à gauche tout ce qui se trouva sous sa main. Khaled effrayé du péril où Abdarrahman venoit de se précipiter, donna aussitôt le signal, & l'armée Musulmane fondit avec impétuosité sur les Grecs, pour dégager le fils du Calife.

Les Musulmans remportent un avantage sur ceux de Bostra.

La témérité de ce jeune Capitaine occasionna ainsi une action générale. Les Musulmans animés par le danger qu'il couroit, se battirent avec tant de fureur, que les Grecs furent enfoncés de toutes parts, & mis dans

une entière déroute. Les cris d'allégresse & de victoire se firent entendre de toutes parts dans l'armée Musulmane; tandis que du côté des Chrétiens, le peu qui avoit échappé à l'épée de l'ennemi, ne songeoit plus qu'à fuir, & à se réfugier dans la place, trop heureux de pouvoir fermer assez promtement les portes, de peur que l'ennemi n'y fît irruption pêle-mêle avec les fuyards.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Ceux des Chrétiens qui par leur état, leur sexe, ou pour d'autres raisons n'avoient pu être de cette sortie, en avoient cependant été témoins du haut des remparts, d'où ils avoient été spectateurs du combat & du désastre de leurs troupes. Ces malheureux habitans faisoient retentir l'air de leurs gémissemens, de leurs cris, & de leurs prieres : ils venoient de voir égorger sous leurs yeux, ou réduire en esclavage leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes : eux-mêmes après cette défaite ne voyoient que trop clairement, que sans un prodige ils ne pouvoient échapper à leurs ennemis, & que leurs femmes, leurs enfans & leurs biens alloient devenir la proie du vainqueur.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Dans le désordre où paroissoient les affaires, il fallut pourtant faire les derniers efforts, pour tâcher de sauver une place aussi importante que Bostra. Le Conseil ne trouva d'autre moyen dans les circonstances actuelles, que d'écrire promtement à l'Empereur pour l'informer des extrémités où l'on étoit réduit, & le supplier d'envoyer promtement du secours. Du reste, on donna par-tout des ordres pour veiller à la sureté de la place, & tâcher du moins de se soutenir pendant quelque tems sur la défensive, en attendant des nouvelles de l'Empereur.

Romain livre la ville aux Musulmans.

Mais tandis que ces infortunés Chrétiens sollicitoient un secours dont l'éloignement les jettoit dans le désespoir, Romain, ce perfide Gouverneur qu'ils avoient déposé & enfermé dans sa maison, triomphoit en lui-même des malheurs publics, & il travailloit même alors à mettre le comble à la noirceur de ses procédés.

La maison de ce traître étoit située à l'une des extrémités de la ville, de manière que les murailles même de Bostra formoient la clôture de son jardin. Il employa ses enfans & ses

domestiques

domestiques à faire dans ces murs un trou assez large, pour qu'un homme pût y passer commodément. Il sortit par-là long-tems avant le jour, & se disposoit à se rendre au camp des Arabes, lorsqu'il fut arrêté par un officier Musulman, qui vint sur lui la lance en arrêt.

C'étoit Abdarrahman, fils du Calife, qui étoit de garde cette nuit-là. Romain qui le reconnut pour l'avoir vu auprès de Khaled, se fit aussitôt connoître à lui, & le pria de le mener promtement au Général, à qui il avoit une affaire importante à communiquer. Khaled ne put s'empêcher de sourire en voyant arriver Romain. La singulière contenance que ce lâche avoit tenue dans le combat qu'ils avoient eu ensemble, lui revenant dans l'esprit, il lui demanda avec un air de mépris, comment il se portoit.

Romain, laissant tomber une question insultante, dont il ne pouvoit que rougir, & d'ailleurs pressé de mettre la dernière main à sa trahison, informa au plutôt le Général du sujet qui l'amenoit. Il lui raconta les mauvais traitemens qu'il avoit eu à essuyer de la part des habitans de Bostra,

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

& lui fit part de la manière dont il comptoit s'en venger. *Donnez-moi deux cens hommes*, lui dit ce traître, *& mettez à leur tête un de vos plus braves Officiers ; je vous réponds qu'avant que le jour paroisse, vous serez maître de la place.* Il lui expliqua ensuite en peu de mots, comment il étoit sorti de la ville, & lui fit voir qu'il n'y avoit rien de plus facile que de se servir de ce même moyen pour y introduire du monde.

La chose parut telle au Général Musulman, de sorte qu'à l'instant, il manda deux cens hommes d'élite, & les envoya à Bostra sous les ordres d'Abdarrahman. Romain servit de guide à ce détachement ; & l'ayant conduit jusqu'à l'ouverture qu'il avoit faite à la muraille de son jardin, sans que qui que ce soit s'en apperçût, il fit entrer tout ce monde chez lui. Il leur donna ensuite des habits à la grecque, afin qu'ils pussent se répandre dans la place sans causer de défiance aux habitans.

Abdarrahman partagea aussitôt une moitié de sa troupe en quatre bandes de vingt-cinq hommes chacune, pour occuper à la fois les quatre portes de

Bostra. L'autre moitié fut aussi partagée par bandes qui devoient se tenir rassemblées dans la grande place, & de-là se répandre dans les différens quartiers, aussitôt qu'on leur en auroit donné le signal. ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Toutes ces mesures ne réussirent que trop bien pour le malheur des Grecs. Dès que le capitaine des bandes eut donné le signal, les troupes qui étoient dans la place se disperserent de côté & d'autre, en criant tous ensemble, *Allah-acbar*, c'est-à-dire, *Dieu est très-grand*. A ces cris, les soldats qui avoient le consigne des quatre portes de la ville, égorgerent les sentinelles, & massacrerent les corps-de-gardes. Aussitôt on ouvrit les portes, & les Musulmans qui attendoient cet instant avec impatience, se jetterent dans la ville, & firent main basse sur tout ce qui se présenta devant eux. On n'épargna ni âge ni sexe. Le soldat en fureur ne respirant que l'horreur & le carnage, alloit continuer le massacre, lorsqu'un certain nombre des habitans sortant les uns des Eglises, les autres de leurs maisons, demanderent à grands cris qu'on leur fît quartier.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ère Chr. 632.

Khaled, qui heureusement pour eux se trouva à portée d'entendre ces cris, fit aussitôt cesser le carnage. Le soldat obéit à l'instant ; & comme l'indulgence de Khaled paroissoit hors de place, sur-tout à l'égard des Chrétiens, ce Général, pour autoriser sa conduite, allégua que Mahomet avoit coutume de dire : *S'il arrive que quelqu'un soit tué, après avoir crié*, quartier, *j'en suis innocent.* Les ordres de Khaled furent bientôt répandus jusqu'aux extrémités de la ville, & enfin le massacre cessa de tous côtés.

Romain se fait Musulman.

C'est ainsi que Bostra, cette ville si riche & si florissante, tomba entre les mains des Musulmans par la lâcheté & la perfidie d'un traître, qui bientôt après renonça ouvertement au Christianisme, & fit une profession publique de la religion de Mahomet. Il partit ensuite de Bostra, muni des sauvegardes que Khaled voulut bien lui donner, & il se retira sur les terres Musulmanes, chargé des malédictions de tout un peuple qu'il avoit si indignement trahi.

Khaled informa au plutôt Aboubécre de ses heureux succès, & lui fit part en même-tems du dessein qu'il

avoit de marcher au plutôt à Damas pour en faire le siége. Il écrivit aussi à Obéidah, & lui manda de le venir joindre promtement avec ses troupes. Obéidah, quoique dépouillé du Généralat, comme je l'ai dit ci-devant, n'avoit cependant pas été absolument disgracié ; & comme on le croyoit plus propre aux affaires de détail qu'à un commandement en chef, on l'avoit mis en réserve sur la frontière, à la tête de nombreux détachemens, avec ordre de se tenir prêt à marcher aussitôt que le besoin de l'Etat paroîtroit l'exiger.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Les Musulmans se préparent à assiéger Damas.

Dès qu'il eut reçu la lettre de Khaled, il se mit en marche avec ses troupes, & se rendit à Bostra. Cette jonction détermina le départ. Khaled laissa dans cette place une forte garnison, & partit ensuite pour Damas.

L'Empereur Grec, sur la nouvelle des desseins de ses ennemis, s'étoit rendu à Antioche, où il rassembloit des troupes pour les envoyer au secours de Damas. Il ne fit cependant partir que cinq mille hommes, comptant que ce nombre seroit suffisant pour la défense d'une place qui étoit bien fortifiée, & qui avoit d'ailleurs

L'Empereur y envoie du secours.

Aboubekr. Hégire 11. Ere Chr. 632.

un nombre prodigieux d'habitans en état de porter les armes.

Division entre le Gouverneur & le Commandant des troupes auxiliaires.

Un Capitaine appellé Caloüs, ayant été chargé par Héraclius du commandement de ces troupes, il partit au plutôt & se rendit en peu de tems à Damas. Son arrivée fit d'abord beaucoup de plaisir aux habitans, à cause du secours qu'il y amenoit; mais elle fut bientôt un sujet de divisions & de troubles, par des prétentions que Caloüs voulut faire valoir. Les lettres par lesquelles l'Empereur l'envoyoit à Damas, étoient apparemment énoncées d'une façon assez équivoque, pour que ce Général pût leur donner plus d'étendue qu'elles n'en avoient en effet. Il prétendit avoir seul le commandement dans la ville, & il voulut même éxiger que l'on fît sortir à l'instant le Gouverneur qui y avoit commandé jusqu'alors.

Les Damasciens furent très-étonnés de cette demande. Ils aimoient leur Gouverneur, & le regardoient comme un brave officier, digne de toute leur confiance, & plus nécessaire que jamais, dans une place où l'on attendoit l'ennemi de jour en jour.

Les éloges qu'ils firent de leur Gou-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

verneur, ne servirent qu'à exciter la jalousie de Caloüs; il devint plus entêté sur ses prétentions, & protesta de ne s'en pas désister. La division se mit alors parmi les habitans, & chacun prenant parti pour l'un des deux Commandans selon ses vûes, son intérêt, ou son caprice, il sembloit qu'on n'étoit occupé que de courir à sa ruine, par la fatale mésintelligence qui partageoit les chefs & les citoyens.

Siége de Damas.

Pendant le cours de ces brouilleries, on vit enfin arriver ce qu'on redoutoit depuis long-tems. Khaled à la tête de quarante mille hommes, parut à la vûe de la place. Les habitans furent obligés alors de suspendre leurs divisions pour penser à se défendre, & pour ne pas donner le tems à l'ennemi de s'avancer trop près. Ils firent donc faire une sortie à quelques détachemens, afin d'empêcher les approches de la place.

Khaled ne jugeant pas à propos de faire charger d'abord ces détachemens, ordonna seulement quelques escarmouches pour les tâter. Il donna cette commission à Dérar, Officier qu'il considéroit, & lui dit de pren-

dre avec lui quelques cavaliers, & d'aller avec son courage ordinaire essayer les dispositions des ennemis. Dérar partit aussitôt, & donna en effet des preuves signalées de sa bravoure; mais comme la partie n'étoit pas égale, il fut repoussé, & revint joindre le gros de l'armée. Abderrahman voulut aussi avoir l'honneur d'insulter l'ennemi : il s'en acquitta avec le même succès que Dérar, & fut enfin obligé comme lui de céder au nombre & de se retirer; mais cela n'empêcha pas que l'on ne donnât à l'un & à l'autre les justes éloges que méritoit leur bravoure.

Le Général voulut aussi faire assaut à son tour, & sa qualité lui paroissant demander qu'il fît quelque chose d'extraordinaire, il ne voulut être accompagné de personne. Il s'avança seul assez près pour être entendu des ennemis, & là il proposa de se battre avec quiconque voudroit tenter le sort d'un combat singulier.

Combat singulier entre Khaled & Caloüs.

Le Gouverneur, que Caloüs avoit voulu supplanter, profita de ce défi pour piquer d'honneur celui-ci; il lui représenta, que puisqu'il prétendoit présider seul à la défense de la place;

c'étoit à lui préférablement à tout autre, à répondre à l'appel du Général Musulman. ABOUBEKER. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Caloüs n'étoit pas trop de cet avis; cependant par honneur il fallut accepter, d'autant plus que c'étoit aussi le sentiment de tous ceux des Damasciens qui avoient été témoins de l'appel. Il partit donc avec une extrême répugnance; & comme il avoit plutôt dessein de conférer avec l'ennemi que de se battre, il eut soin de se munir d'un interpréte, parce qu'il ne savoit point l'Arabe.

En chemin faisant, Caloüs dont la peur redoubloit à mesure qu'il s'approchoit du Musulman, proposa à l'interpréte de prendre sa défense en cas que l'ennemi le poussât trop vivement. L'interpréte qui n'étoit point du tout d'humeur à se battre, pria Caloüs de ne point compter sur lui à cet égard: il l'assura qu'en ce qui dépendoit de sa profession, il lui rendroit tous les services possibles, & qu'il exposeroit fidélement tout ce qu'il le chargeroit de dire au Musulman; mais que pour en venir aux mains, il n'en feroit absolument rien, & qu'ainsi il n'avoit qu'à prendre ses me-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

sures comme il le jugeroit à propos.

Une réponse aussi séche fut un coup assommant pour le timide Caloüs ; il continua cependant sa marche, & joignit Khaled. L'interpréte prenant alors la parole, fit au Musulman un discours qu'il commença par cet apologue : *Un homme avoit un troupeau de brebis, dont il donna le soin à un berger négligent, qui le laissa dévorer par les bêtes sauvages. Le maître irrité de cette perte, chassa le berger, & en prit un autre plus vigilant, qui tua le loup lorsqu'il revint.* Ceci, ajouta l'interpréte, *pourroit bien être le portrait de votre nation. Pauvre & dénuée de tout chez elle, elle s'est engraissée jusqu'à présent dans ces pays délicieux ; mais voici un Général qui a du courage, de la capacité, beaucoup de troupes, & qui saura bien défendre le troupeau que l'Empereur lui a confié.*

Cette nation à qui l'on ose reprocher la pauvreté, répondit Khaled, *sort de son pays pour enlever vos richesses, vos champs, vos villes. J'ai fait voir dans les Provinces voisines, quel étoit le pouvoir & la valeur des Arabes, je vais faire la même chose dans ce pays. Si ton Général est le défenseur de l'Empire*

des Grecs, je le suis de ma religion: ainsi point davantage de discours, c'est par les armes que notre différend doit être décidé.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Quoique Caloüs n'entendît point ce que disoit Khaled, le ton de sa voix & la fierté de sa contenance en disoient assez pour inspirer de la terreur. Il dit à son interpréte de proposer à Khaled de remettre le combat au lendemain. Mais le Musulman qui n'étoit pas homme à différer le plaisir de se battre, & qui d'ailleurs auguroit une victoire certaine, par l'air déconcerté de son adversaire, refusa tout délai; & aussitôt, de peur que l'ennemi ne lui échapât, il fit un mouvement, & alla se poster entre Caloüs & l'armée des Grecs.

L'interprète voyant que la chose alloit devenir sérieuse, & que son ministère seroit désormais fort inutile, laissa les champions vuider leur querelle, & se sauva à toute bride du côté de Damas.

Caloüs est fait prisonnier.

Caloüs se voyant donc forcé d'en venir aux mains, reprit un peu courage, & se battit d'abord avec assez de bravoure; mais il ne put tenir longtems contre un ennemi aussi robuste

que Khaled ; & bientôt il ne fit plus que se défendre très-mollement. Khaled alors ne voulut pas prendre la peine de le pousser davantage ; il fit un mouvement de côté pour serrer Caloüs de près, & passant adroitement sa lance de la main gauche à la droite, il saisit son adversaire au corps, & le jetta à bas de son cheval. Aussitôt l'on entendit dans toute l'armée Arabe les cris de réjouissance, qui jetterent la consternation parmi les troupes Chrétiennes.

Khaled après sa victoire, alla rejoindre les Musulmans avec son prisonnier. Il se préparoit à retourner encore vers Damas, lorsque Caloüs lui fit demander un moment d'audience. Le Général ayant bien voulu l'accorder, Romain, ce perfide Gouverneur de Bostra, qui étoit alors au nombre des Musulmans, servit d'interpréte à l'un & à l'autre.

Caloüs alors, qui malgré le chagrin & la honte dont il devoit être pénétré, conservoit toujours du ressentiment contre l'ancien Gouverneur de Damas, dit à Khaled que c'étoit contre celui-là qu'il devoit se battre, & que s'il réussissoit à le tuer, ou même

à le faire prisonnier, ce seroit fait de Damas, & qu'aussitôt il se verroit maître de la place.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Khaled envoya promtement proposer le défi au Gouverneur qui l'accepta, & s'avança aussitôt dans la carrière. Le Musulman l'ayant joint, commença par lui demander son nom. Il lui répondit, qu'il s'appelloit *Israïl*. Il faut observer que ce nom chez les Arabes, est celui d'un Ange, qui, selon eux, prend soin des ames de ceux qui sont morts. Khaled ne put s'empêcher de rire en entendant ce nom. *Eh! bien*, dit-il avec vivacité, *tant mieux pour toi, car l'Ange Israïl, en considération de ton nom, aura soin de conduire bientôt ton ame aux enfers.* Israïl qui ne manquoit pas de fermeté, ne se laissa point étourdir par le compliment de Khaled; mais imaginant qu'il avoit voulu par-là donner à entendre qu'il avoit fait un mauvais parti à Caloüs, il lui demanda ce qu'il en avoit fait. Khaled répondit qu'il avoit ordonné qu'on le chargeât de fers: *Pourquoi*, reprit Israïl, *ne l'avez-vous pas fait périr? C'est*, repliqua le Musulman, *parce que je veux vous faire mourir tous deux ensemble.*

Khaled donne un défi, qui est accepté par le Gouverneur de Damas.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

La converſation n'alla pas plus loin. Les deux champions s'attaquerent réciproquement, & montrerent l'un & l'autre beaucoup d'adreſſe & de force. Khaled, charmé d'avoir enfin trouvé un adverſaire digne de lui, rappella toute ſa bravoure pour mettre l'avantage de ſon côté, & il y réuſſit après quelque tems de combat. Iſraïl voyant la victoire ſe déclarer pour Khaled, tourna le dos & prit la fuite. Le Muſulman le pourſuivit d'abord avec beaucoup de vivacité; mais le Grec qui étoit mieux monté lui échapa. Il s'arrêta cependant à une certaine diſtance, & voyant que le cheval de Khaled étoit extrêmement fatigué, il retourna ſur ſes pas pour attaquer de nouveau le Muſulman. Celui-ci mit auſſitôt pied à terre, & dans le tems qu'Iſraïl s'élançoit ſur lui avec violence, il eut l'adreſſe de couper les jarrets du cheval, & par ce moyen ſe rendit maître du cavalier. Il le ſaiſit auſſitôt & le livra à ſes gens, avec ordre de le mettre aux fers avec Caloüs.

Iſraïl & Caloüs ſont mis à mort.

Peu après il alla les trouver l'un & l'autre, & leur propoſa d'embraſſer la religion de Mahomet, ou de périr

ſur le champ. Ces deux Capitaines jusque-là diviſés par la jalouſie, la haine, l'envie de dominer, ſe réunirent tout-à-coup d'eſprit, de cœur, de ſentimens. Embraſés alors par un rayon de cette lumière divine qui porte la force & le courage où il lui plaît, ils firent à Jeſus-Chriſt un ſacrifice généreux de leur fortune & de leur vie, & moururent glorieuſement martyrs du Chriſtianiſme. Khaled les fit décapiter l'un & l'autre, & donna ordre qu'on jettât leurs têtes par-deſſus les murailles de Damas, pour inſtruire les habitans du ſort de leurs Généraux.

ABOUBECKR. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Réflexion ſur l'hiſtorien Arabe.

Voilà à peu près ce qui ſe paſſa de plus conſidérable au ſiége de Damas, c'eſt-à-dire qu'Alvakédi, hiſtorien Arabe de qui je tire ce récit, ne nous apprend de cet événement mémorable, que les traits que je viens de rapporter. Il paroîtra ſans doute étonnant, qu'une armée nombreuſe de Muſulmans réſolus de porter partout le fer & le feu pour étendre leur religion ou s'acquérir des tributaires, vienne s'établir devant une place dans le deſſein d'en pouſſer vivement le ſiége, & que cependant tout ſe ré-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

duise à des combats singuliers, qui n'emportant avec eux que la perte de deux ou trois hommes, ne pouvoient ni servir ni préjudicier à l'objet principal qu'on s'étoit proposé. Il est à présumer que le goût romanesque qui regne dans presque tous les ouvrages des Arabes, aura porté Alvakédi à s'arrêter à des descriptions de duels, de joûtes, & autres faits d'armes qui lui paroissoient merveilleux, plutôt qu'à nous instruire en historien du détail des événemens qui ont dû nécessairement se passer dans des conjonctures aussi critiques.

Il semble donc, selon cet Auteur, qu'après la mort de Caloüs & d'Israil, tout ce qui se passa au siége de Damas ne méritoit pas d'être rapporté. Il dit cependant, qu'il y eut plusieurs actions, qui toutes furent extrêmement désavantageuses aux Chrétiens; mais du reste, il n'entre dans aucun détail. De sorte que n'ayant que lui pour guide, je me trouve dans la nécessité de rapporter sommairement ce qui auroit demandé d'être raconté avec une certaine étendue.

Les Grecs eurent donc toujours du désavantage dans les différens com-

bats qu'ils livrerent aux Musulmans. Leurs forces se trouvant par ce moyen considérablement diminuées, ils n'oserent plus tenter de sorties. Ils se renfermerent dans leur ville, & ne s'occuperent que du soin de la défendre, en attendant que l'Empereur leur envoyât du secours.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Ce Prince qui savoit combien il lui étoit important de sauver une ville telle que Damas, fit faire au plutôt des levées de troupes dans les différentes Provinces de ses Etats; & enfin il réussit à mettre sur pied un corps de près de cent mille hommes. Mais malheureusement cette immense multitude ne pouvoit en quelque façon servir que pour la montre; les soldats qui la composoient n'étoient ni disciplinés ni aguerris: c'étoient des troupes levées à la hâte, la plupart ne marchoient que par force; d'autres effrayés d'avance de ce qu'ils entendoient dire des Arabes, ne partoient qu'en tremblant: une telle milice ne promettoit pas d'heureux succès; aussi les affaires se trouverent-elles bientôt dans l'état le plus déplorable.

Préparatifs de l'Empereur pour secourir Damas.

Pendant que l'Empereur Grec prenoit toutes ces mesures, le brave Kha-

ABOUBECRE.
Hégire 11.
Ere Chr. 632.

led tenoit toujours Damas en respect. Il avoit tenté en vain plusieurs fois de faire quelques coups de lance avec ceux des Chrétiens qui auroient voulu accepter le combat; mais personne n'osoit plus se présenter. Le Musulman, naturellement vif & impétueux, souffroit avec peine de languir dans cette espéce d'inaction; cependant il prit son parti, & résolut de continuer le siége jusqu'aux dernières extrémités. Après avoir bloqué la place de toutes parts, il établit son quartier du côté de l'Est, & Obéidah prit le sien à l'Ouest.

Les Généraux Arabes délibe-rent s'ils leve-ront le siége.

Dans le tems que Khaled languissoit ainsi dans un repos qui s'accommodoit si peu à son caractère, il reçut la nouvelle des mouvemens que se donnoit Héraclius pour envoyer du secours à Damas: bientôt après il fut informé de tous les détails, & entr'autres du départ de l'armée Grecque. Aussitôt il assembla le conseil de guerre, pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre. Son avis étoit de ne pas attendre l'arrivée des Grecs; mais de marcher au plutôt à leur rencontre, comptant qu'immanquablement on réussiroit à défaire ce

secours ; parce que tout ce grand corps étant obligé de se partager pour la commodité de la marche, il seroit aisé de battre successivement ces différentes divisions, & de ruiner ainsi en détail une armée nombreuse qui pourroit causer de l'embarras, si on lui donnoit le tems de se réunir.

ABOUBECKR. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Obéidah fut d'un avis contraire. Il représenta l'importance dont il étoit de ne pas s'éloigner de Damas, parce que cette ville étant réduite aux dernières extrémités par la disette de vivres & de munitions, elle se rendroit surement dans quelques jours ; au-lieu que si l'on s'avisoit de lever le siége, les habitans feroient au plutôt entrer chez eux des secours de toute espéce, & qu'ainsi tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors deviendroit inutile. Il convint cependant que ce seroit un grand avantage de défaire les troupes que l'Empereur envoyoit en Syrie ; mais il ajouta, qu'en supposant que l'on gagnât une victoire complette, ce qui n'étoit pas sûr, il faudroit toujours en revenir à Damas, qui ayant eu le tems de s'approvisionner, seroit en état de faire une longue résistance. Il finit en faisant observer que le se-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

cours dont il s'agissoit n'étant pas encore près d'arriver, il valoit beaucoup mieux achever de réduire la place ; & que lorsqu'une fois on s'en seroit emparé, il seroit facile de s'y soutenir, & qu'elle serviroit même de rempart aux Musulmans contre les Grecs.

Cet avis parut fort sensé, il passa unanimement dans le Conseil, & Khaled lui-même ne fit pas difficulté de s'y rendre. Les Damasciens de leur côté étoient dans les plus vives allarmes, de voir toujours sous leurs murs un ennemi formidable. D'ailleurs, le secours qu'Héraclius leur envoyoit marchoit fort lentement, & il y avoit à craindre que dans cet intervalle, les vivres, qui étoient déja fort diminués, ne manquassent tout-à-fait, & qu'ainsi ils ne se trouvassent dans la cruelle nécessité de périr de faim & de misère, ou de subir le joug des Musulmans.

Les Damasciens font des propositions qui sont rejettées.

L'idée effrayante de cette affreuse alternative, leur fit chercher différens moyens pour se tirer de la malheureuse situation dans laquelle ils se trouvoient. Ils imaginerent, entr'autres, de corrompre Khaled, pour l'engager

à lever le siége. Ils firent parler à ce Général, & lui proposerent des sommes considérables accompagnées de riches présens, s'il vouloit consentir à s'éloigner de leurs remparts. Khaled peu fait pour écouter de pareilles propositions, répondit séchement que les Damasciens n'avoient que deux partis à prendre, qui étoient d'embrasser le Mahométisme, ou de se rendre tributaires: & que si ces conditions ne leur convenoient pas, il falloit qu'ils se préparassent à vuider la querelle par les armes.

ABOUBEKR. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Les Damasciens déconcertés par la fermeté de Khaled, résolurent de veiller plus que jamais à la garde de leur ville, attendant de jour en jour un renfort qui n'arrivoit point. Après avoir passé ainsi quelques semaines dans des agitations continuelles, ils furent enfin informés que ce secours si long-tems attendu étoit près d'arriver. Cette nouvelle répandit la joie dans toute la ville. Les cris d'allégresse que jettoient les habitans, se firent entendre jusque dans le camp des Arabes, qui conjecturerent qu'il venoit surement de se passer chez eux quelque chose d'extraordinaire.

ABOUBECRE.
Hégire 11.
Ære Chr. 632.

On sut bientôt ce qui avoit occasionné tout ce bruit : les coureurs de Khaled vinrent lui annoncer que l'armée Grecque étoit en marche, & qu'elle ne tarderoit pas à se rendre près de Damas. On tint alors un nouveau conseil, dans lequel Khaled revenant à son premier avis, proposa de marcher au plutôt à la rencontre de ces troupes pour tâcher de les défaire, avant qu'elles parussent à la vûe de Damas. Obéidah se tint aussi à l'avis qu'il avoit proposé dans le premier conseil, & il insista fortement sur la continuation du siége.

Ces différentes opinions ayant été balancées dans le conseil, on les trouva appuyées l'une & l'autre de si fortes raisons, qu'on résolut de les suivre toutes deux. On prit donc le parti de tenir toujours Damas bloquée par le gros des troupes, & en même-tems on leva divers détachemens de soldats d'élite, pour aller harceler les renforts qui étoient près d'arriver.

Quelques troupes d'Arabes sont détachées pour harceler les Grecs.

Khaled mit à la tête de ces détachemens un brave Officier, nommé Dérar. C'étoit un Capitaine déja connu par sa bravoure & son intrépidité. Loin qu'on fût obligé d'animer son

courage, on étoit au contraire souvent obligé de le retenir : aussi Khaled en le faisant partir, lui recommanda sur toutes choses, de ne pas s'exposer témérairement, de ne pas faire difficulté de se prêter aux circonstances, & de regagner le gros de l'armée, s'il y avoit trop de risque à entreprendre une action.

ABOUBECRE Hégire 11. Ere Chr. 632.

Dérar partit aussitôt avec sa troupe pour aller à la découverte, brûlant d'impatience de se signaler contre les Chrétiens. Il ne fut pas long-tems sans les appercevoir. Ses troupes ne purent s'empêcher de témoigner quelqu'émotion à la vûe d'une multitude si nombreuse; mais Dérar les rassura par l'air de confiance avec lequel il leur parla sur les ennemis qu'ils alloient attaquer. Il rappella les victoires que les Musulmans avoient remportées, étant presque toujours inférieurs pour le nombre : & en effet, leur dit-il, il ne faut qu'une poignée de gens braves, pour mettre en déroute une grande armée.

Courage de Dérar.

Cet intrépide Capitaine donna lui-même l'exemple de la bravoure la plus déterminée, en s'avançant fièrement vers l'ennemi, & en cherchant

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

à se battre avec le Général Grec. Ses gens le soutinrent, & l'action s'engagea. Au milieu de ces mouvemens, Dérar s'étant fait jour jusqu'au porte-étendard, attaqua cet Officier & le tua de sa main : il cria aussitôt à ses gens de se saisir de l'étendard, & qu'il les défendroit contre les Chrétiens. Effectivement il se battit avec tant de courage & de fureur, qu'il écarta tous ceux qui vouloient tomber sur ses soldats, & l'étendard fut emporté.

L'armée Grecque reçoit du secours.

Pendant qu'on étoit ainsi aux prises, les Grecs reçurent un nouveau renfort. Verdan (c'est le nom du Général Grec) avoit un fils qui commandoit à Emesse, ville de Syrie, située entre Alep & Damas. Il vint joindre son père avec un corps de dix mille hommes, & arriva précisément dans le tems que Dérar se battoit avec tant de vigueur. Ce jeune seigneur frappé de la prodigieuse bravoure de ce Musulman, entreprit de débarrasser les Grecs d'un ennemi si redoutable : il lui lança un coup de javeline, mais il le manqua, c'est-à-dire, qu'au-lieu de le tuer comme il l'espéroit, il ne fit que le blesser légérement au

bras

bras gauche. Dérar en fureur ſe retourna à l'inſtant, & porta à ce jeune Officier un coup de lance ſi vigoureux, qu'il le tua ſur le champ, & le fer de ſa lance reſta dans les os.

ABOUBEKER. Hégire 11. Ere Chr. 632.

La mort de ce jeune Seigneur anima les Grecs à en tirer vengeance; ils envelopperent Dérar de tous côtés pour s'en ſaiſir. Le Muſulman fit alors des prodiges de valeur pour ſe tirer d'embarras; mais il fut enfin accablé par le nombre, & fait priſonnier.

Dérar eſt fait priſonnier.

Les Arabes voyant leur chef au pouvoir des Chrétiens, firent des efforts ſurprenans pour le recouvrer, mais ce fut inutilement. Les Chrétiens ſoutinrent leurs attaques avec toute la vigueur poſſible, & firent perdre courage aux Muſulmans. Il y en avoit même qui paroiſſoient déterminés à ſe retirer du combat, lorſque Rafi-ebn-Oméirah qui s'en apperçut, les ramena à l'ennemi, en leur rappellant les principes de religion de leur Prophéte Mahomet. *Ne ſavez-vous pas*, leur dit-il, *que ceux qui tournent le dos à l'ennemi, offenſent Dieu & le Prophéte; que le Paradis n'eſt ouvert qu'à ceux qui combattent juſqu'à la mort, ou juſqu'à la*

Rafi reléve le courage des Arabes.

victoire? Qu'importe après tout, que Dérar soit tué ou prisonnier? courons pour venger sa mort, ou pour le délivrer. Suivez-moi, je vais vous donner l'exemple. Aussitôt Rafi fondit sur les Grecs, & ses gens le suivirent avec la plus grande ardeur.

Khaled étant arrivé sur ces entrefaites, sa présence fut un nouvel aiguillon qui ranima le courage des Musulmans. Il venoit d'être informé de la prise de Dérar, & il étoit parti aussitôt pour courir à son secours. Ce Général chargea les Chrétiens avec une fureur qui les étonna. Il perça plusieurs fois leurs escadrons, & s'enfonça jusqu'aux endroits où il y avoit le plus d'étendards & de drapeaux, comptant toujours y trouver le prisonnier; mais c'étoit en vain qu'il faisoit tant d'efforts, Dérar étoit déja bien loin.

Après avoir livré plusieurs attaques sans pouvoir rien découvrir, Khaled fut enfin éclairci du sort de Dérar par quelques Chrétiens déserteurs, qui lui dirent que le Général Grec l'avoit fait partir pour Emesse sous l'escorte de cent chevaux, & que son dessein étoit de l'envoyer en présent à l'Empereur,

aussitôt que la campagne seroit finie. Aboubecar. Hégire 11. Ere Chr. 634.

Khaled charmé de savoir enfin des nouvelles sûres de ce prisonnier, ordonna aussitôt à Rafi de prendre avec lui un détachement de cent chevaux d'élite, & de marcher au plus vîte du côté d'Emesse, pour recouvrer Dérar à quelque prix que ce pût être.

Rafi défait l'escorte qui emmenoit Dérar, & le met en liberté.

Rafi qui ne demandoit pas mieux que de tout sacrifier pour enlever Dérar d'entre les mains des Grecs, exécuta ponctuellement les ordres de Khaled. Il partit en diligence, & en forçant la marche de son escorte, il parvint en peu de tems à joindre le détachement qui emmenoit Dérar.

Ces troupes qui ne s'attendoient pas à trouver des ennemis à combattre sur leur route, furent très-déconcertées, lorsqu'elles virent fondre sur elles l'impétueux Rafi avec toute sa suite. Les Grecs ne firent qu'une foible résistance; la plus grande partie se sauva à toutes brides, & ceux qui voulurent tenir ferme, furent taillés en piéces. Dérar se trouvant ainsi heureusement dégagé, revint au plus vîte avec Rafi, pour faire part à Khaled de son heureuse délivrance.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

L'armée Grecque est entièrement défaite.

Ils arriverent à propos, pour faire compliment à ce Général sur les avantages qu'il avoit remportés dans le peu de tems qu'on avoit employé à dégager Dérar. Khaled pendant ce court espace avoit continué à harceler les Grecs, & il s'étoit conduit avec une telle habileté, qu'après avoir battu en détail les différentes divisions des Chrétiens, toute cette grande armée ne fut plus capable de se défendre. Ceux même qui n'ayant point combattu, étoient encore en état de se présenter à l'ennemi, se laisserent effrayer au récit qu'on leur exagéra du courage toujours nouveau des Musulmans ; ils imaginerent que ce ne pouvoit être que l'effet de troupes nouvelles qui se succédoient les unes aux autres, & que vraisemblablement toutes les forces Musulmanes s'étoient rassemblées pour les combattre : cette funeste idée acheva la déroute des Grecs. C'est ainsi, qu'à la honte du nom Chrétien, un secours de cent mille hommes fut absolument ruiné par la bravoure d'un chef intrépide, qui inspirant habilement à ses troupes le courage fanatique dont il étoit animé, réussissoit presque toujours dans

ſes entrepriſes même les plus téméraires.

Afin que rien ne manquât à la défaite d'un corps ſi conſidérable, Khaled envoya des troupes à la pourſuite des fuyards. Ces malheureux Chrétiens qui ſe ſauvoient dans le plus grand déſordre, furent alors cruellement maſſacrés, ſans pouvoir, ni même oſer ſe défendre. Ceux qui conduiſoient les bagages, le tréſor & autres ſecours, abandonnerent tout aux vainqueurs, & laiſſerent même juſqu'à leurs armes, afin de fuir plus promtement. Les Muſulmans las du carnage & avides de butin, ceſſerent enfin de pourſuivre les Grecs & ſe livrerent au pillage: ils firent dans cette occaſion un butin immenſe en argent, en armes, en chevaux, & retournerent en triomphe au ſiége de Damas.

Il eſt plus aiſé de ſentir que de dépeindre quelle fut la déſolation des malheureux Damaſciens, à la nouvelle d'un échec auſſi affreux. Cependant malgré la conſternation où étoient les eſprits, ceux qui les commandoient s'appliquerent à relever leur courage, pour les animer à la défenſe d'une place qui n'avoit alors de reſ-

ABOUBECRE. Hégire 11. De J. Chr. 632.

source que dans leur vigilance & leur activité. Ils espéroient, à la vérité, de nouveaux secours de l'Empereur; mais en attendant il falloit être continuellement sur ses gardes, pour éviter toute surprise.

L'Empereur envoie une nouvelle armée contre les Arabes.

Héraclius également touché de la triste situation de Damas, & de la défaite du secours qu'il y avoit envoyé, fit un nouvel effort pour sauver cette place. Il ordonna des levées de troupes, lesquelles jointes aux débris qu'on avoit pu recueillir de la dernière défaite, formerent un corps de soixante & dix mille hommes, que l'Empereur adressa à Verdan son Général, qui s'étoit réfugié à Ainadin en Syrie. Il lui ordonna de ne rien négliger pour faire lever le siége de Damas, & même de livrer bataille, si l'on ne pouvoit réussir autrement.

Khaled ayant été bientôt informé de ces préparatifs, crut devoir prendre beaucoup plus de précautions qu'il n'avoit encore fait. Ce nouveau secours étoit à la vérité bien moins considérable que le précédent; mais il pouvoit en même-tems être beaucoup plus redoutable, soit par la bravoure de ceux qui le composoient,

soit par l'habileté & l'expérience des Généraux, qui en réfléchissant sur les fautes qui avoient occasionné leur dernière défaite, pourroient prendre des mesures assez justes pour changer à leur avantage toute la face des affaires.

Les Arabes rassemblent toutes leurs troupes.

Obéidah que Khaled consulta à ce sujet, entra dans les vûes de ce Général, & il fut d'avis que l'on mandât au plutôt aux principaux Officiers qui étoient répandus dans différens départemens, de partir promtement avec les troupes qu'ils avoient sous leurs ordres, & de venir le joindre à la grande armée.

En conséquence de cette résolution, Khaled écrivit une lettre circulaire qui étoit énoncée en ces termes: *Vos frères les Musulmans sont dans un danger évident de se voir attaquer par une nouvelle armée des Grecs. Hâtez-vous de venir les secourir, & ne manquez pas de vous rendre à Ainadin avec vos troupes, où vous nous trouverez.*

On fit partir aussitôt des couriers, qui allerent en diligence porter ces ordres aux Généraux qui résidoient dans les différentes contrées de la

ABOUBECRE.
Hégire 11.
Ere Chr. 632.

domination des Arabes. Les principaux étoient Yezid, Sergiabil, Méad, Noman & Amrou. Le premier commandoit dans le territoire de Balna ſur la frontière de Syrie; Sergiabil en Paleſtine; Méad dans le païs de Harran; Noman à Tadmor ou Palmyre; & Amrou dans l'Irack. Auſſitôt les ordres reçus, chacun de ces Généraux ſe prépara à partir pour la défenſe de la cauſe commune.

Les Arabes levent le ſiége de Damas.

Khaled de ſon côté ayant tout diſpoſé pour le décampement, l'armée Muſulmane leva enfin le ſiége de devant Damas, & partit avec armes & bagages pour aller au-devant des Grecs.

La levée du ſiége remplit de joie les habitans de Damas: leur courage abattu par tant d'échecs parut ſe relever, ils voulurent même en donner des preuves, en ſe mettant à la pourſuite des Muſulmans. Ce hardi deſſein fut une ſuite des repréſentations de deux frères qui s'étoient acquis une grande réputation parmi les Grecs par leur bravoure, & par leur intelligence dans le métier de la guerre. Dès qu'ils virent les Arabes en mouvement pour ſe mettre en marche, ils

proposerent de se charger eux-mêmes de harceler l'ennemi, & ils demanderent qu'on leur accordât six mille hommes de cavalerie & dix mille fantassins. Paul (c'est ainsi que s'appelloit le premier) se mit à la tête de la cavalerie; le second, nommé Pierre, se chargea de conduire l'infanterie.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Dès qu'ils virent l'ennemi en marche, ils sortirent de la place, & allerent fondre avec impétuosité sur l'arrière-garde des Musulmans où se trouvoit tout le bagage, leurs richesses, leurs femmes & même leurs enfans. Khaled avoit d'abord voulu donner à Obéidah le commandement de la tête des troupes, & se charger de conduire lui-même cette portion de l'armée qui étoit très-précieuse par ce qu'elle contenoit; mais Obéidah lui ayant représenté qu'en qualité de Général, il étoit plus décent qu'il restât à la tête, & que pour lui il se feroit un plaisir de commander l'arrière-garde, Khaled ne voulut pas le désobliger.

Les Damasciens les poursuivent.

Ce Général ne tarda pas à s'en repentir. Paul à la tête de sa cavalerie tomba sur Obéidah avec fureur, & engagea une action sérieuse; tandis

Ils défont l'arrière-garde des Arabes.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

que Pierre avec son infanterie se jetta sur le bagage, & enleva les femmes, les enfans, le trésor, & tout le butin que les Arabes avoient pu faire sur les Grecs.

Pierre se voyant maître de tant de richesses, pensa à les mettre à couvert; il eut soin de se munir d'une bonne escorte, avec laquelle il reprit le chemin de Damas pour y conduire tout ce butin, & il laissa son frère avec le reste des troupes continuer le combat contre les Musulmans. Celui-ci soutenant toujours sa première ardeur, fit des prodiges de bravoure, & réussit enfin à défaire entièrement l'arrière-garde Musulmane. Paul content de cet avantage, se retira en bon ordre pour aller rejoindre son frère.

Khaled ne fut instruit de cet échec, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y remédier. Il se sut bien mauvais gré alors d'avoir eu autant de condescendance pour Obéidah; mais enfin il prit son parti, & quoiqu'il fût d'une humeur extrêmement colère, il se contenta de dire, *La volonté de Dieu soit faite; je voulois me charger de la conduite de l'arrière-garde, Obéidah*

ne l'a pas voulu, vous voyez ce qui en est arrivé. Abou-Becre. Hégire 11. Ere Chr. 632.

Cependant, pour ne pas laisser aux Chrétiens la gloire d'avoir battu les Musulmans, Khaled envoya au plutôt différens détachemens à qui il ordonna de faire diligence pour tâcher de joindre les ennemis, avant qu'ils eussent regagné Damas. Kaïs-ebn-Obéirah, Abdarrhaman, Dérar & autres Officiers d'élite, furent chargés de se mettre à la tête de ces détachemens, & Khaled lui-même se mit en marche peu après avec une bonne partie de son armée.

Les Damasciens sont attaqués & défaits dans leur retraite.

Dérar avoit un intérêt particulier à joindre au plutôt les Chrétiens. Sa sœur étoit du nombre des prisonnieres qu'on avoit enlevées, & il étoit important pour lui de ne pas tarder à la reprendre. Aussi arriva-t-il des premiers, & attaqua Paul dans sa retraite. Le Musulman se battit avec tant de fureur, qu'il eut bientôt mis en déroute tout ce qui se trouva autour du Général Chrétien: il l'attaqua lui-même, & alloit le percer de sa lance, lorsque Paul s'écria: *Arrêtez, arrêtez, en m'épargnant vous sauvez la vie à vos femmes & à vos enfans*

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

que nous emmenons à Damas.

Dérar s'arrêta en effet, pour ne pas fournir aux Chrétiens l'occasion d'user de représailles sur les prisonniers qu'ils avoient entre les mains. Il laissa ce Général à la garde de quelques soldats, & courut au plus vîte pour dégager sa sœur & les autres prisonnieres.

Imprudence du Général Pierre.

Le Musulman auroit fait une diligence inutile, si Pierre en faisant sa retraite, eut conservé la même sagesse & la même prudence qui lui avoient inspiré de se retirer; le combat que Paul son frère avoit soutenu, lui avoit donné plus de tems qu'il n'en falloit pour regagner Damas. Mais une fatale curiosité le porta à s'arrêter à quelque distance de cette ville, dans une campagne extrêmement agréable.

Il est vrai que ses troupes qui étoient épuisées de fatigue avoient un grand besoin de repos; mais au-lieu de ne faire halte qu'autant de tems qu'il en falloit pour leur faire reprendre haleine, il s'arrêta dans cet endroit, & y établit même un camp. Pendant qu'on dressoit les tentes, il voulut s'amuser à examiner un peu en détail le riche

butin qu'il avoit enlevé aux Arabes : mais son dessein principal étoit de satisfaire sa curiosité à l'égard des Musulmanes qu'il avoit fait prisonnieres. On avoit parlé si avantageusement de la beauté de la plupart d'entr'elles, qu'il n'avoit pu se déterminer à aller jusqu'à Damas sans satisfaire son empressement.

Il la paya bien cher, cette malheureuse curiosité si déplacée alors, & si indécente dans un Général Chrétien qui combattoit pour la défense de la religion. Parmi toutes ces femmes, il y en avoit une qui étoit d'une beauté ravissante : le Général en fut épris ; & dans l'ardeur de sa passion, il déclara qu'il abandonnoit volontiers tout le reste du butin pour posséder cette femme, & qu'elle seule lui suffisoit. Les autres femmes tomberent en partage à différens Officiers, qui en même-tems partagerent entr'eux le reste du butin.

Ces arrangemens pris, le Général & les Officiers se retirerent dans leurs tentes, pour y prendre quelques rafraîchissemens. Tout cela se passa avec autant de tranquillité, que si l'on n'avoit rien eu à craindre de la part d'un

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

ennemi qui n'étoit cependant pas bien éloigné.

Courageuse résolution des prisonnieres Musulmanes.

Pendant ce tems-là les prisonnieres qui étoient toutes réunies dans un même endroit, conférerent ensemble sur le singulier partage qui venoit de se faire en leur présence. Une des principales d'entr'elles, nommée Caulah, leur parla en ces termes : *Avez-vous bien remarqué l'insolence des vainqueurs, qui sont venus nous examiner comme une proie qui ne peut leur échapper ? Que dites-vous du sort affreux dont nous sommes menacées ? souffrirons-nous d'être livrées à ces infidéles pour assouvir leur incontinence ? Eh ! pourquoi ne préférerions-nous pas de mourir, plutôt que de nous voir les esclaves de ces idolâtres ? Si vous voulez suivre mon exemple, je suis sure que nous réussirons à nous tirer de leurs mains, ou du moins nous terminerons nos jours par une mort glorieuse.*

La patience avec laquelle nous paroissons supporter notre malheureux sort, répondit une des prisonnieres, nommée Offéirah, *est le pur effet de la nécessité, & non la suite d'un défaut de courage. Mais, hélas ! que pourrions-nous faire ? nous sommes ab-*

solument sans défense, & nous ne pouvons espérer d'avoir des armes à notre disposition.

Comment, répliqua vivement la courageuse Caulah? *qui nous empêche, au défaut d'autres armes, de nous saisir des piquets des tentes, & de nous en servir pour repousser ces infidèles? Allons, prenons promtement les seules armes que nous pouvons avoir à présent: tenons-nous étroitement serrées les unes contre les autres, & rangeons-nous en cercle, afin de faire face de toutes parts. Peut-être que le Ciel nous secondera pour battre nos ennemis; & si nos vœux ne sont pas écoutés, du moins nous mourrons avec honneur.*

Cette courageuse résolution n'étoit point inspirée par une colère impuissante. La plupart de ces femmes avoient les inclinations tout-à-fait militaires, sur-tout celles qui étoient de la Tribu de Himiar ou des Homérites. On les exerçoit de bonne-heure à monter à cheval, & à se servir de l'arc, de la lance, de la javeline. Elles étoient presqu'aussi redoutables dans leur fureur que les soldats les plus aguerris; ainsi il n'est point étonnant de voir celles-ci prendre une ré-

ABOUBECRE Hégire 11. Ere Chr. 632. solution déſeſpérée dans des circonſtances auſſi critiques.

Le projet de Caulah fut unanimement adopté par toutes les priſonnieres : elles arracherent au plus vîte les piquets des tentes, & ſe préparerent à repouſſer vigoureuſement quiconque auroit l'audace de les inſulter.

Un ſoldat Grec fut le premier qui éprouva leur fureur. Ne pouvant croire que ce fût ſérieuſement que ces femmes ſe préparaſſent à agir à force ouverte, il voulut plaiſanter ſur cet appareil militaire ; mais malheureuſement pour lui s'étant approché de trop près, Caulah lui donna un vigoureux coup de piquet, dont elle lui caſſa la tête.

Quelques camarades de ce premier voulurent tirer vengeance de ſa mort, & vinrent ſur ces femmes l'épée à la main. Ces courageuſes Amazones ſe défendirent avec la valeur la plus ſurprenante ; elles briſerent les épées des ſoldats, & il y en eut pluſieurs d'entr'eux qui furent aſſommés ſur la place.

Au bruit de ce tumulte, Pierre & les Officiers Généraux ſortirent au plus vîte de leurs tentes, & monterent

à cheval, ne ſachant encore de quoi il s'agiſſoit. Ils furent très-étonnés lorſqu'ils virent toutes ces femmes rangées en bataillon, & menaçant de tuer quiconque approcheroit. Pierre voulut en vain eſſayer de les adoucir en parlant à Caulah, pour l'engager à renoncer à une réſolution auſſi étrange; cette femme le traita avec le dernier mépris, & lui parla de l'aſſommer lui-même s'il oſoit avancer.

Le Général, un peu déconcerté, crut cependant venir facilement à bout de réduire ces femmes en les faiſant enveloper. Il fit donc avancer quelques cavaliers, & leur ordonna de feindre une attaque, afin de les intimider; mais les premiers qui s'avancerent devinrent les victimes de la fureur de ces femmes; elles porterent des coups vigoureux aux jambes des chevaux : la plupart, ou en s'abattant, ou en ſe cabrant, jetterent à bas leurs cavaliers, qui périrent auſſitôt ſous la main des Muſulmanes.

Pierre voyant ces femmes ſe défendre avec tant de vigueur, ſe laiſſa aller à l'emportement le plus aveugle; il ordonna à ſes gens de deſcendre de cheval, & de tomber ſur les Mu-

ABOUBEKR. Hégire 11. Ere Chr. 632.

sulmanes à coups de sabre. Lui-même donnant l'exemple, mit pied à terre, & s'avança l'épée à la main pour porter les premiers coups. Elles soutinrent ce choc avec toute la bravoure des soldats les plus intrépides. Les Grecs, honteux de se voir repoussés, retournerent à la charge, & auroient sans doute réussi à massacrer ces braves héroïnes, lorsqu'on entendit tout-à-coup un grand bruit dans le camp.

Les Arabes viennent au secours des prisonnieres.

Pierre ayant fait aussitôt cesser le combat pour savoir ce que c'étoit, on vit s'élever de loin un immense tourbillon de poussiere causée par de la cavalerie qu'on entendoit venir au grand galop. C'étoient les Arabes qui accouroient pour reprendre les prisonnieres & le butin : aussitôt Pierre & toute sa suite remonterent à cheval.

L'arrivée subite des Mulsulmans répandit la terreur parmi les Grecs ; le Général lui-même, quoique brave, fut vivement allarmé de ce contretems : mais ce fut bien pis, lorsqu'il vit arriver à la tête des Musulmans le redoutable Khaled avec Dérar, frère de Caulah. Il se douta bien qu'on alloit lui faire un mauvais parti ; cependant il voulut essayer de se

tirer d'un pas aussi dangereux, en faisant montre de générosité. Il parla à Caulah, & lui dit qu'il lui rendoit sa liberté. Il espéroit par ce moyen se faire un mérite auprès d'elle, & l'engager à lui être favorable auprès des Généraux Arabes ; mais c'étoit s'y prendre trop tard. La fière Musulmane ne lui répondit que pour l'accabler de mépris & d'outrages.

Le Général Pierre est tué.

Dérar arriva enfin avec Khaled. Le Général Grec, affectant la contenance la plus assurée qu'il lui fût possible, l'aborda, en lui disant avec un air de confiance, qu'il comptoit lui faire beaucoup de plaisir en lui rendant sa sœur. Le Musulman regardant le Grec avec un air de mépris, le remercia, en lui disant : *Je vous suis obligé d'un présent aussi précieux ; mais je suis bien fâché de n'avoir que le fer de ma lance à vous offrir pour toute reconnoissance.*

Caulah entendant son frère parler de la sorte, voulut le prévenir, & avoir sa part de la vengeance. Elle donna un coup de piquet si violent à travers les jambes du cheval de Pierre, qu'elle le mit à bas. Dérar aussitôt le perça de sa lance, & met-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

tant pied à terre à l'inſtant, il lui coupa la tête.

Les Grecs ſont maſſacrés.

Cette expédition fut comme le ſignal du maſſacre des Grecs. Les Arabes ſe jetterent ſur eux, & firent un carnage horrible de tous ceux qui ne furent pas aſſez promts à prendre la fuite. Les Muſulmans, après avoir ainſi délivré les courageuſes Mahométanes, & repris tout le butin qu'on avoit fait dans la déroute de leur arrière-garde, repartirent au plutôt, pour aller rejoindre Obéidah. Ce Capitaine avoit eu ſoin, à la vérité, de ſe bien retrancher dans le camp où il s'étoit retiré après ſa défaite ; mais il y avoit toujours à craindre, que Verdan qui étoit à la tête du nouveau ſecours que l'Empereur envoyoit aux Grecs, ne fît quelques tentatives pour forcer ce camp pendant l'abſence de Khaled & des autres Officiers-Généraux qui l'avoient ſuivi.

Verdan manque l'occaſion d'attaquer les Arabes.

Heureuſement pour les Arabes ; Verdan n'avoit point penſé à faire aucune entrepriſe. Il s'étoit cantonné à quelque diſtance des Muſulmans, où il faiſoit rafraîchir le ſecours qu'il avoit reçu. La défaite du premier l'engagea à prendre des meſures pour

que celui-ci n'eût pas le même ſort ; & il ne vouloit aller à l'ennemi, que lorſque ſes troupes ſe ſeroient ſuffiſamment remiſes de leurs fatigues. Il n'auroit eu garde de manquer l'occaſion d'attaquer les Arabes, s'il avoit eu ſoin d'avoir de bons eſpions pour s'aſſurer des divers mouvemens des ennemis ; rien n'étoit plus facile que de ruiner l'armée Muſulmane, pendant la diverſion qu'avoit occaſionnée le recouvrement du butin & des priſonnieres : mais il ſembloit qu'une main inviſible s'appeſantiſſoit ſur les malheureux Chrétiens dans toutes les conjonctures qui pouvoient tourner à leur avantage.

Khaled apprit donc avec plaiſir à ſon arrivée, qu'il ne s'étoit fait aucun mouvement pendant ſon abſence ; & il ne paroiſſoit pas même que les Chrétiens ſe miſſent en diſpoſition de rien entreprendre. Le Général Muſulman profita de cet intervalle, pour faire prendre quelque repos à ſes troupes. Tout alors ne reſpiroit que la joie dans le camp des Arabes. Ceux qui avoient ſuivi Kaled & Dérar à la pourſuite des Chrétiens, raconterent à leurs camarades les exploits mer-

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

veilleux des braves Musulmanes qui s'étoient si courageusement défendues. La gloire de ces héroïnes fut célébrée par tout le camp; les Officiers & les soldats, charmés du récit de tant d'actions si glorieuses & si surprenantes, se sentirent eux-mêmes embrasés d'un nouveau courage, qui leur fit demander avec impatience qu'on leur fournît au plutôt les occasions de se signaler à leur tour contre les Chrétiens.

Paul refuse d'embrasser le Mahométisme; on lui tranche la tête.

Paul, ce brave Officier Grec, qui avoit été fait prisonnier après avoir donné des preuves de la valeur la plus héroïque à la défaite de l'arrière-garde des Arabes, fut bientôt informé du succès de ses ennemis & du sort de son frère. Ce fut Khaled lui-même qui lui annonça ces tristes nouvelles. Il le fit comparoître devant lui, & commença par lui dire, qu'il falloit qu'à l'instant il embrassât le Musulmanisme, sinon qu'on alloit lui faire le même parti qu'on avoit fait à son frère.

Paul frappé de cette alternative, demanda au Général quel traitement son frère avoit eu. *Il est mort*, reprit Khaled, *& voilà sa tête.* On présenta

en même-tems à ce malheureux Grec la tête de son frère : Dérar l'avoit rapportée lui-même au bout de sa lance, & étoit rentré dans le camp avec cette preuve sanglante de sa victoire.

La vûe d'un objet si touchant fit sur Paul l'impression la plus douloureuse ; il ne put refuser des larmes à la perte d'un frère qu'il avoit toujours tendrement aimé. Mais reprenant bientôt tout son courage, il répondit fièrement à Khaled, qu'il ne vouloit ni se faire Musulman ni survivre à son frère. L'ordre fut donné aussitôt, & il eut la tête tranchée.

Tout cela se passa, pour ainsi dire, à la vûe d'un secours de soixante & dix mille hommes, que Verdan sembloit s'attacher à rendre inutile, par les précautions mêmes qu'il prenoit pour s'en servir avec avantage. Ce malheur ne fut pas le seul qu'il attira sur les Grecs par une lenteur si déplacée. Les renforts que Khaled avoit mandés de toutes parts, eurent le tems d'arriver ; & cette augmentation de forces mit les Musulmans en état de tout entreprendre contre les Chrétiens. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est que ces différens secours qui étoient

Les Arabes reçoivent des renforts.

ABOUBECRE. Hégire 11. Ere Chr. 632.

partis de divers endroits, la plupart fort éloignés les uns des autres, arriverent tous cependant à Ainadin précisément le même jour. Les Arabes firent un miracle de cet événement; & l'idée qu'ils eurent alors que le Ciel s'intéressoit pour eux d'une façon si évidente, contribua encore à augmenter leur courage & leur fanatisme.

Hégire 12. Ere Chr. 633.

Khaled voulant profiter de cette ardeur pour risquer une action avec les Chrétiens, envoya auparavant reconnoître les Grecs. Le brave Dérar si renommé pour les coups de main, demanda à être chargé de cette commission. Khaled y consentit; mais il lui recommanda de ne faire simplement qu'observer les ennemis, & de ne point s'exposer en aucune façon.

Courage extraordinaire de Dérar.

Dérar partit donc à l'instant, & alla roder autour du camp, pour tâcher d'apprendre des nouvelles sures de la disposition des Chrétiens. Verdan l'ayant apperçu, envoya sur lui trente cavaliers avec ordre de s'en saisir & de le lui amener. Dérar les voyant venir, feignit de prendre la fuite, comptant bien qu'ils ne manqueroient pas de le poursuivre. En effet, les cavaliers

cavaliers Grecs se mirent vigoureusement à sa suite. Le Musulman qui paroissoit se sauver à toutes brides, fit tout d'un coup volte-face, la lance en arrêt, & perça celui des cavaliers qu'il trouva sous sa main. Ce premier coup fut suivi d'un autre qui eut le même succès, & enfin il se battit avec tant de fureur au milieu de cette troupe qui essayoit de l'envelopper, qu'il en tua ou démonta dix-sept. Les autres furent tellement déconcertés d'une résistance si extraordinaire, qu'ils n'oserent plus s'approcher d'un ennemi aussi redoutable. Dérar de son côté se sentant épuisé de fatigue, fit prudemment sa retraite, & retourna joindre Khaled.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

J'avoue qu'il est assez difficile de comprendre qu'un seul homme, quelque brave qu'on le suppose, puisse tenir tête à trente cavaliers, en tuer dix-sept, & réussir enfin à s'échapper, sans rapporter aucune blessure d'un combat aussi surprenant. Un fait de cette espéce, & quelques autres que j'ai déja rapportés, figureroient, ce me semble, beaucoup mieux dans un roman, que dans une histoire. Mais tel est le caractère des écrivains Ara-

Réflexion sur ce fait.



ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

bes ; ils se livrent aveuglément à la chaleur de leur imagination : comme ils sont naturellement plus Poëtes qu'Historiens, ils répandent par-tout de l'extraordinaire, & paroissent beaucoup plus occupés du merveilleux, que de l'uni & du simple que demande la vérité. C'est d'après Alvakédi, un des plus fameux historiens Arabes, que j'ai rapporté le fait que je viens de décrire. J'aurois pu le supprimer, comme j'ai fait à l'égard de plusieurs autres de cette nature ; cependant j'ai cru qu'il étoit à propos de ne pas tout omettre, afin de faire du moins connoître le caractère de l'Historien.

Quoi qu'il en soit, Dérar étant de retour, rendit compte à Khaled de tout ce qu'il avoit pu découvrir du nombre, de la position & de la contenance des ennemis, & il l'assura que tout paroissoit annoncer une victoire immanquable pour les Musulmans.

Les armées Arabe & Chrétienne se disposent au combat.

Khaled résolut en conséquence d'attaquer l'ennemi sans délai. Il rangea son armée en bataille, & désigna les postes des Officiers Généraux. Méad & Noman furent chargés de la con-

duite de l'aîle droite ; il confia la gauche à Saëd & à Sergiabil : & il consigna Yezid pour la garde du bagage, des femmes & des enfans.

ABOUBECRE.
Hégire 12.
Ere Chr. 633.

Ce Général employa aussi les braves Musulmanes qui s'étoient signalées, en combattant contre les Grecs qui les avoient fait prisonnieres. Khaled en forma deux bataillons, dont il donna le commandement à Caulah & à Offéirah.

Khaled parcourut ensuite tous les rangs, pour animer ses soldats à rappeller toute leur valeur dans une circonstance qui alloit être décisive. Il s'arrêta quelque tems aux bataillons que formoient les femmes Arabes ; il réitéra les complimens qu'il leur avoit déja faits sur les preuves qu'elles avoient données de leur bravoure. Il leur dit qu'il comptoit infiniment sur elles pour le succès de la bataille ; il leur recommanda en particulier de prendre garde aux fautes que pourroient faire ses troupes, & de massacrer sur le champ le premier qui paroîtroit vouloir tourner le dos à l'ennemi.

Le Général, après avoir ainsi pourvu à tout, alla se placer au corps de

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

bataille, & garda auprès de lui Amrou, Abdarrahman, Kaïs, Rafi, & plusieurs autres Officiers de distinction, en qui il avoit confiance, & sur l'exactitude & l'intelligence desquels il pouvoit compter pour l'exécution de ses ordres.

Verdan de son côté prenoit aussi ses mesures pour se battre avec avantage. Il rangea ses troupes en bataille, & harangua ensuite ses soldats sur l'importance dont il étoit de ne pas mollir dans une occasion qui alloit décider du sort de la Syrie. Il leur dit tout ce qu'il put imaginer de plus capable de fortifier leur courage, & il finit en leur faisant observer que ce qui devoit animer leur confiance, c'est qu'ils étoient de beaucoup supérieurs pour le nombre, & qu'ainsi en montrant un peu de fermeté & de bravoure, ils devoient compter sur une victoire certaine.

Conférence entre Khaled & un Député de l'armée Chrétienne.

Les deux armées étant ainsi en présence, on n'attendoit plus que le signal pour commencer l'action, lorsqu'on vit sortir des rangs de l'armée des Grecs un vénérable vieillard qui s'avança jusqu'auprès des Arabes, & demanda à parler au Général. On le

présenta aussitôt à Khaled, à qui il dit : *Est-ce vous, qui êtes le Général de cette armée ? On m'y regarde comme tel*, répondit Khaled, *tant que je serai fidéle à Dieu, aux loix & à la doctrine du Prophéte ; tant que je remplirai mes devoirs, & que je prouverai mon zéle pour ma nation ; sans cela, je n'ai aucune autorité sur elle.* ABOUBECAR. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Vous êtes venu, reprit le vieillard, *attaquer les Chrétiens, ravager leurs Provinces, vous enrichir de leurs dépouilles, sans qu'ils vous aient offensé par aucun acte d'hostilité. Ne soyez point si fiers de vos succès ; l'armée contre laquelle vous allez combattre est bien plus nombreuse, & peut-être mieux disciplinée que la vôtre. Pourquoi risquer une bataille qui va coûter tant de sang aux Arabes & aux Grecs ? vous pouvez, en vous retirant, prévenir les malheurs qui menacent également les deux nations. Si vous consentez à prendre ce parti, je suis chargé de vous offrir en reconnoissance des présens considérables, non-seulement à vous, mais aussi au Calife votre maître, à tous vos Officiers, & même à chacun de vos soldats.*

Il n'y a aucune paix à espérer, ré-

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

pondit fièrement Khaled, *à moins que les Grecs ne reçoivent le Mahométisme, ou ne se rendent tributaires: à l'égard des riches présens dont vous venez me parler, soyez persuadé que dans peu nous en serons les maîtres.*

Les armées en viennent aux mains.

Le vieillard s'étant retiré, alla rendre réponse au Général Grec, qui prit en conséquence le parti de risquer la bataille. L'action commença par les archers Arméniens, qui s'étant approchés des Musulmans à la portée du trait, firent une décharge qui tua ou blessa bien du monde. Khaled, qui avoit ses vûes, laissa faire tranquillement cette décharge, & défendit même aux Arabes de faire aucun mouvement.

Mais l'impétueux Dérar qui bruloit d'impatience d'en venir aux mains, s'approcha du Général, & lui fit les plus vives instances pour obtenir la permission de marcher contre ce détachement. Khaled s'étant rendu à ses sollicitations, Dérar à la tête d'un corps de cavalerie fondit aussitôt sur les Arméniens avec tant de fureur, qu'ils étoient près de plier, lorsqu'ils furent soutenus par de nouvelles troupes dont la bravoure ranima leur cou-

rage. Le Général Musulman ayant fait marcher aussi quelques troupes au secours de Dérar, le choc devint extrêmement meurtrier, & il périt beaucoup de monde de part & d'autre; mais la plus grande perte fut du côté des Chrétiens.

Verdan demande une conférence, pour surprendre Khaled.

Khaled se préparoit à faire avancer le reste de ses troupes, & l'action alloit enfin s'engager de toutes parts, lorsque le Général Grec appréhendant qu'à la fin tout ne tournât à son désavantage, résolut de mettre en œuvre un stratagême infâme qu'il avoit concerté depuis quelque tems avec les principaux Officiers de son conseil. Il députa vers Khaled, & lui demanda une suspension d'armes, & en même-tems une conférence pour quelque chose d'essentiel qu'il avoit à lui communiquer. Khaled accorda ce qu'on lui demandoit, de sorte qu'au grand étonnement des Officiers, & même des simples soldats Musulmans, on entendit sonner la retraite, dans le tems que tout sembloit promettre une victoire certaine sur les Chrétiens.

Verdan charmé de voir le succès de sa négociation, s'attendoit déja

à voir réussir l'indigne projet qu'il avoit imaginé ; mais ce perfide Général ne savoit pas que son secret étoit éventé, & que Khaled n'avoit accédé si facilement à ce qu'il lui avoit fait demander, que pour mieux faire connoître la noirceur du procédé des Grecs, & en tirer ensuite la vengeance la plus éclatante.

Verdan avoit dessein d'assassiner Khaled. Ce fier Musulman étoit le fléau des Chrétiens, & ce n'étoit pas sans raison que Mahomet l'avoit surnommé *l'épée de Dieu*. Mais comme il n'étoit pas aisé d'entreprendre de se défaire de ce Général, en l'attaquant en brave, Verdan vouloit le prendre en traître; de sorte qu'aussitôt que Khaled auroit donné parole pour la conférence qui étoit indiquée au lendemain, Verdan comptoit envoyer pendant la nuit dix cavaliers qui se mettroient en embuscade aux environs de l'endroit où l'entrevue devoit se faire, & qui pendant le cours de cette prétendue conférence, devoient massacrer Khaled au premier signal qu'on leur feroit. Voilà ce que les Grecs ont appellé un stratagême; comme si ce nom pouvoit convenir

à la trahison la plus noire qu'on puisse imaginer. ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Le tout fut révélé à Khaled par un Grec, nommé David, le même qui avoit été chargé par Verdan de négocier cette entrevue. Khaled le renvoya à son maître, & lui ordonna de dire qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous.

Le Général Musulman raconta tout ce détail à ses principaux Officiers, lorsqu'après la cessation d'armes ils vinrent en foule s'informer des raisons qu'il avoit eues, de s'arrêter ainsi dans le chemin de la victoire. Tout le monde fut également indigné de l'infâme procédé des Grecs: & chacun proposoit différens moyens de s'en venger. Mais Khaled leur dit qu'une lâcheté aussi indigne ne méritoit pas que l'on prît beaucoup de mesures; & il ajouta qu'il avoit dessein d'aller seul à ce rendez-vous, & qu'il se faisoit fort de leur rapporter les têtes de tous les cavaliers de l'embuscade.

Les Officiers s'éleverent vivement contre un tel dessein; ils représenterent à leur Général, qu'à la vérité ils le croyoient bien capable d'exé-

cuter une pareille entreprise, mais cependant qu'il étoit de la prudence de ne pas s'exposer sans nécessité ; & que puisqu'il vouloit absolument se trouver au rendez-vous, il devoit du moins prendre une escorte, quand même elle ne devroit être que d'autant de personnes qu'il y en avoit dans l'embuscade.

Dérar égorge les soldats que Verdan avoit mis en embuscade.

Dérar s'opposa aussi au dessein de Khaled ; mais il ne fut pas d'avis qu'on attendît au lendemain pour agir contre cette embuscade, & il pria le Général de lui permettre d'aller à la découverte de ce côté-là, lorsque la nuit seroit un peu avancée. Khaled y ayant consenti, Dérar prit sur le soir dix soldats de la bravoure desquels il étoit sûr, & se porta du côté de l'embuscade. Il fit rester ses gens à quelque distance de cet endroit, & s'étant dépouillé de ses habits, il ne garda que son épée : il se traîna tout doucement par terre afin de n'être point apperçu, & s'étant ainsi avancé sans faire de bruit, il entendit enfin des gens qui ronfloient. Il s'approcha encore un peu plus ; & il découvrit, autant que la nuit pouvoit le permettre, dix hommes qui étoient tous

profondément endormis ; il les vit étendus par terre ayant la tête appuyée sur leurs armes.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Il fut tenté d'abord de profiter de l'occasion, & de massacrer lui seul toute cette troupe ; cependant faisant réflexion qu'en égorgeant le premier, les autres pourroient peut-être se réveiller, il retourna chercher ses gens, & les avertit de le suivre promtement, en faisant le moins de bruit qu'il seroit possible. En arrivant chacun d'eux saisit son homme, & dans un instant toute cette embuscade fut expédiée.

Dérar imagina aussitôt de faire rester dans cet endroit les soldats qu'il y avoit amenés ; & de peur que leurs habillemens ne les décelassent, en cas que Verdan envoyât quelques espions de ce côté-là, il leur fit prendre les habits de ceux qu'ils venoient d'égorger. Il envoya au plutôt informer le Général de tout ce qui venoit de se passer, & des mesures qu'il avoit prises pour la conférence du lendemain. Khaled approuva toutes ces dispositions, & attendit avec impatience que le jour parût pour se rendre dans cet endroit.

Dix Arabes se mettent en embuscade à la place des Grecs.

Cependant vers le point du jour,

ABOUBECRE. Hégire 12. Ire Chr. 633.

Khaled mit son armée en bataille: Verdan étonné de le voir ainsi contrevenir à la suspension d'armes qu'il avoit accordée, envoya au plutôt un Officier pour se plaindre de sa part de ce qu'on ne lui tenoit pas la promesse qu'on lui avoit donnée. Khaled lui fit dire de n'être point inquiet; qu'il ne savoit ce que c'étoit que de manquer de parole, & qu'à l'instant même il alloit partir pour se trouver au rendez-vous.

Entretien de Khaled & de Verdan.

Il partit en effet peu après, & arriva presque en même-tems que le Général Grec: ils mirent pied à terre, & s'étant assis vis-à-vis l'un de l'autre, Khaled entama la conférence, en demandant à Verdan ce qu'il avoit à lui proposer. *Offrez-nous des conditions raisonnables*, lui répondit Verdan, *& nous nous y rendrons : nous ne sommes point ennemis de votre nation, & même comme nous savons qu'elle est pauvre, nous ne demandons pas mieux que de lui faire du bien.*

Méprisable Chrétien, reprit fièrement Khaled, *Dieu ne nous a pas réduits à vivre de la charité des Grecs. Au contraire, il a livré à nos armes vos femmes, vos enfans, vos Provin-*

ces ; qu'avons-nous affaire de vos présens, lorsque tout est à nous ? Il faut choisir, ajouta-t-il, en se levant avec vivacité, *ou d'être Musulmans, ou tributaires : voilà les propositions que je fais aux Grecs : s'ils les refusent, les armes décideront la querelle.* Il dit ensuite à Verdan, qu'apparemment il n'avoit pas sollicité une entrevue pour répéter des demandes qu'on avoit tant de fois rejettées ; & que son dessein avoit été sans doute de se trouver tête à tête, afin de commencer entr'eux à vuider le différend.

Khaled mit aussitôt l'épée à la main. Le Général Grec qui étoit resté assis jusqu'alors, se leva promtement, & au-lieu de se mettre en défense, il regarda de côté & d'autre, attendant toujours l'arrivée de ses gens. Khaled indigné de sa lâcheté, le prit par son habit, & le secoua avec un air de mépris. Verdan ayant crié au secours, crut alors être hors d'affaire en voyant arriver des soldats habillés à la Grecque ; mais son erreur fut bientôt dissipée, lorsqu'il vit dans le même moment paroître Dérar l'épée à la main. Celui-ci vouloit le tuer d'abord ; mais en ayant été empêché par Khaled, il

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

se contenta de faire au Grec les reproches les plus insultans. *Misérable que tu es*, lui dit-il, *qu'est devenue ton embuscade, dans laquelle tu voulois faire périr le Général des Fidéles ?*

Verdan est tué.

Verdan accablé de honte & de frayeur, se jetta aux pieds de Khaled, & lui demanda quartier. *Tu parlois donc de paix*, répondit le Musulman, *pour avoir occasion de me trahir & de m'assassiner. Point de quartier à celui qui viole la bonne-foi.* A ces mots, Dérar fit voler la tête du Général Grec d'un coup de sabre. On la mit au bout d'une lance, & on la porta en triomphe à l'armée Musulmane.

L'armée des Grecs est défaite.

Les Arabes animés par la vûe de ce sanglant trophée, demanderent avec ardeur qu'on les laissât marcher contre des perfides dont on venoit de punir le chef. Khaled crut devoir seconder leur empressement, & les conduisit à l'instant à l'ennemi. Il y eut alors un combat, ou plutôt un carnage affreux, qui dura jusqu'au soir. Les Grecs, déja consternés de la mort de leur Général, perdirent absolument courage, lorsqu'ils virent avec quelle intrépidité les Arabes vinrent les assaillir. Ils ne chercherent

pas même à disputer la victoire : car dès le premier choc toute l'armée Chrétienne se trouva dans un désordre affreux. Les fuyards s'embarrassant les uns les autres, tomberent entre les mains de l'ennemi, & furent cruellement massacrés. Les Musulmans firent dans cette occasion un butin considérable, dont Khaled ne promit de faire le partage qu'après la prise de Damas ; car son dessein étoit de retourner au plutôt vers cette place, & de profiter de la consternation des habitans, pour les obliger à se rendre. En effet, après avoir laissé prendre quelque tems de repos aux troupes, Khaled donna ses ordres pour le départ. Mais avant de se mettre en marche, il envoya un exprès au Calife, pour lui faire part des heureux succès de ses armes. Voici quelle étoit la téneur de la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet.

ABOUBECR. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Au nom de Dieu très-miséricordieux, Le serviteur de Dieu Khaled-ebn-Valid, au successeur de l'Apôtre de Dieu. Je prie Dieu qui est le seul, & je prie pour son Prophéte Mahomet, sur qui soit la bénédiction divine. Je rends de continuelles actions de graces à Dieu, de

Khaled informe le Calife de ses succès.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

ce qu'il a délivré les vrais Croyans, détruit les idolâtres, & éteint la lumière de ceux qui sont dans l'erreur.

Je vous apprens, ô Commandant des Fidéles, que nous avons rencontré l'armée des Grecs à Ainadin, commandée par Verdan, Gouverneur d'Emesse.... nos ennemis ont été vaincus; ils ont eu jusqu'à cinquante mille hommes de tués en deux batailles; nous n'avons perdu que quatre cens soixante & douze Musulmans..... nous retournons à Damas. Priez Dieu pour notre prospérité, &c.

Abdarrahman, fils du Calife, fut chargé de porter cette lettre à Médine, & d'y annoncer la gloire des Musulmans. Aboubécre, transporté de joie en recevant une nouvelle si flateuse, par le ministère d'un jeune Capitaine qu'il chérissoit tendrement, se prosterna contre terre pour rendre graces à Dieu du succès de ses armes. Il rendit publique la lettre que le Général lui avoit écrite. On fit de grandes réjouissances à Médine, & bientôt après elles se communiquerent dans les différentes provinces de l'Arabie, où cette nouvelle fut promtement répandue.

Un grand nombre d'Arabes, avides de gloire & plus encore de butin, partirent de la Mecque & vinrent demander avec instance au Calife la permission d'aller servir en Syrie. Aboubécre étoit assez porté à leur accorder ce qu'ils paroissoient desirer avec tant d'ardeur; mais Omar ayant été consulté à ce sujet, fut d'un avis tout différent.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Les peuples de l'Arabie demandent à aller en Syrie.

Il fit observer au Calife, que la plupart de ceux qui témoignoient tant d'empressement d'aller en Syrie, étoient les mêmes, qui peu auparavant avoient porté les armes contre les disciples du Prophéte, dans le tems qu'ils s'imaginoient être assez forts pour leur tenir tête, & ruiner le Musulmanisme : Qu'actuellement ce n'étoit ni le service de l'Etat, ni le bien de la religion qui les portoit à solliciter la permission d'aller à l'armée; qu'ils n'étoient uniquement guidés que par l'appas du gain, & l'espérance de partager le butin après la prise de Damas : Que leur arrivée causeroit surement du trouble dans l'armée, & que d'ailleurs il étoit naturel de laisser ceux qui avoient les armes à la main, jouir tranquillement

Omar s'y oppose.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

du fruit de leur victoire ; sur-tout dans des conjonctures où ils étoient assez forts pour terminer leurs conquêtes, sans avoir besoin de nouveaux secours.

Leurs remontrances à ce sujet.

Aboubécre, frappé des raisons qu'Omar venoit de détailler, se rangea de son avis, & refusa la permission qu'on sollicitoit si vivement. Ce refus fit bien des mécontens. Les Mecquois entr'autres, & en particulier ceux de la Tribu des Coreischites, firent des remontrances à ce sujet, & représenterent au Calife, que c'étoit à tort qu'on les empêchoit de porter les armes pour le service de la religion, sous prétexte qu'ils avoient eu le malheur de faire la guerre aux disciples de l'Apôtre de Dieu : Qu'on ne devoit pas leur objecter des jours malheureux, où ensevelis dans les ténébres de l'ignorance, ils avoient cru servir la vérité en combattant contr'elle : Qu'actuellement, réunis de cœur & d'esprit sous une même religion & une même foi, on devoit les traiter en frères, d'autant plus qu'indépendamment de l'union de croyance, ils étoient encore unis pour la plupart les uns aux autres par les liens

du sang : Qu'à la vérité ceux de Médine avoient professé plus anciennement la véritable religion, & qu'à cet égard ils pouvoient mériter la préférence sur tous les autres Musulmans ; mais qu'ils ne devoient pas pour cela exclure du service, ceux qui ayant embrassé après eux la doctrine du Prophéte, faisoient gloire d'avoir autant de zéle pour la propagation du Musulmanisme.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Le Calife écouta ces remontrances avec bonté ; il en conféra avec Ali & Omar, & ils conclurent entr'eux, qu'il falloit se rendre à la prière des Coréischites : il leur fut donc permis de partir pour l'armée. Aboubécre se chargea de les annoncer à Khaled, dans la lettre qu'il écrivit à ce Général pour le féliciter sur ses succès. Abdarrahman que le Calife avoit gardé auprès de lui pendant ce tems-là, fut chargé de porter sa réponse au Général. Il le trouva en marche pour se rendre à Damas, dont on comptoit se rendre maître en peu de tems.

Le Calife leur accorde ce qu'ils demandoient.

Les Damasciens de leur côté, quoiqu'atterrés par la triste nouvelle de la défaite des troupes de l'Empereur, résolurent cependant de tenir encore

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

contre l'ennemi. Ils avoient profité de l'absence des Musulmans pour approvisionner leur ville : la plupart des habitans des villages voisins étoient venus se réfugier dans cette place, & y avoient apporté tous leurs effets, pour les soustraire à l'ennemi dont on attendoit l'arrivée de jour en jour. Il se trouva donc alors un monde considérable à Damas ; mais il y avoit plus d'hommes que de soldats, & il étoit à présumer que l'on auroit bien de la peine à se défendre contre des troupes aguerries, dont les succès journaliers animoient le courage & les espérances.

Khaled reprend le siége de Damas.

Khaled parut donc enfin à la vûe de cette place. Il distribua les différens postes à ses Officiers Généraux ; pour lui il établit son quartier vers la porte orientale. Il chargea en même-tems Dérar de veiller à la garde du camp : à cet effet il mit sous ses ordres deux mille chevaux, avec lesquels il lui ordonna de faire exactement la ronde autour du camp, pour obvier à toute surprise de la part des Grecs.

On fit ensuite les approches de la place, qui furent d'abord vigoureuse-

ment défendues par les assiégés. Ils firent périr beaucoup de Musulmans à coups de traits, & plus encore par des machines qu'ils avoient disposées sur les remparts, au moyen desquelles ils faisoient pleuvoir une grêle considérable de pierres qui écrasoient les assiégeans. Les Damasciens ne réussirent pas si bien dans les sorties qu'ils entreprirent de faire. Les Musulmans eurent toujours l'avantage; de façon que les malheureux habitans n'osoient presque plus se montrer hors de la place. L'extrémité où ils se voyoient réduits, les fit enfin penser à une capitulation ; ils résolurent même de la faire promtement, de peur qu'un plus long délai ne rendît l'ennemi plus difficile sur les conditions.

ABOUBEKER. Hégire 12. Ere Chr. 633.

On s'assembla pour délibérer sur ce sujet. Toutes les voix sembloient se réunir pour traiter avec les Musulmans, lorsqu'un Officier qui tenoit un rang distingué dans Damas, sans cependant avoir aucun emploi, se déclara fortement contre cet avis. Ce Capitaine s'appelloit Thomas, & étoit gendre de l'Empereur Héraclius. Il fit pendant quelque tems tous ses efforts pour ranimer le courage des

Le Prince Thomas détermine les Damasciens à faire une sortie.

Damasciens : mais ce fut en vain ; l'intrépidité des Arabes les avoit jettés dans un tel abattement, qu'ils ne voyoient d'autre ressource que de faire un accommodement avec l'ennemi.

Thomas offrit enfin de marcher lui-même, & de se mettre à la tête des troupes, si l'on vouloit tenter encore une sortie. Cette proposition fit son effet ; les Damasciens encouragés par l'exemple d'un chef si respectable, promirent de combattre sous ses ordres, & aussitôt on se prépara à marcher à l'ennemi. Les Mahométans de leur côté se disposoient à livrer un nouvel assaut, lorsqu'ils virent paroître les Damasciens en ordre de bataille.

Les Arabes ne leur auroient peut-être pas donné le tems de faire cette sortie avec ordre, si les Damasciens n'avoient eu soin de faire jouer en même-tems leurs machines de guerre, qui furent assez bien servies pour empêcher l'ennemi de s'approcher. Lorsque Thomas eut disposé ses troupes, il donna le signal du combat, en tirant une fléche contre l'ennemi. Aussitôt l'action s'engagea entre différens dé-

tachemens ; & le choc fut d'abord également meurtrier de part & d'autre.

Aboubekr. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Dans le tems qu'on en étoit aux mains, les Damasciens virent avec étonnement une femme bien armée, qui perça jusqu'aux premiers rangs des Arabes pour y combattre. Du premier coup de fléche qu'elle tira, elle perça la main de l'Officier qui portoit l'étendard ennemi. Cet étendard étant tombé, les Arabes fondirent avec fureur de ce côté-là pour s'en emparer ; ils le prirent en effet, & se le donnerent de main en main pour le mettre en sureté dans les derniers rangs.

Thomas qui avoit vu les Arabes s'emparer de l'étendard, alla tomber avec fureur sur leurs rangs avec les gens de sa suite, & s'ouvrit un passage jusqu'à Sergiabil, entre les mains duquel l'étendard étoit alors. Le combat devint très-vif dans cet endroit. Le Général Chrétien se battoit avec une bravoure qui paroissoit devoir être bientôt suivie du plus grand succès, lorsque tout-à-coup il fut mis hors de combat par un coup de fléche qui lui creva un œil. La douleur le fit

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

chanceler ; ses gens le soutinrent, & tout ce qu'on put faire alors, ce fut d'abandonner l'étendard & les avantages qu'on étoit près d'avoir, pour transporter au plus vîte le Général à Damas.

Ce coup si funeste aux Damasciens, partoit de cette femme Arabe qui avoit déja percé le porte-étendard. Peu contente de ce premier exploit, elle cherchoit à tuer le Général ; c'étoit à lui seul qu'elle en vouloit, parce qu'elle le regardoit comme le meurtrier de son mari. En effet, la premiere fléche que Thomas avoit tirée pour donner le signal du combat, avoit été percer un Officier qui venoit d'épouser cette femme depuis peu de tems. Ce qu'il y avoit de plus indigne de la part du Général Chrétien, c'est que la fléche étoit empoisonnée ; & même le venin en étoit si subtil, que l'Officier qui en avoit été atteint, étoit mort presque sur le champ, quoique la blessure ne fût pas mortelle par elle-même.

La jeune veuve, loin de se livrer à la douleur & aux larmes, n'avoit écouté que sa vengeance ; & ayant sçu que le coup qui venoit de lui enlever

lever ſon mari, étoit l'ouvrage du Général Chrétien, elle avoit pris la généreuſe réſolution de lui arracher la vie, ou de périr ſur le champ de bataille.

Sa vengeance ne fut ſatisfaite qu'en partie. Le Général fut bleſſé; mais on ſut que bientôt il ſeroit en état de paroître. En effet, dès qu'il eut été panſé, il ſe trouva beaucoup mieux, & voulut dès l'inſtant retourner à l'ennemi, pour animer par ſa préſence les Chrétiens qui combattoient toujours avec chaleur contre les Muſulmans. Les habitans de Damas lui firent tant d'inſtances pour l'empêcher de ſe livrer à ſon ardeur, qu'il conſentit enfin à ne pas ſe mettre à la tête des troupes; mais il voulut du moins ſe placer à la porte de la ville, du côté où ſe donnoit le combat, afin de voir ce qui ſe paſſoit, & faire ſavoir ſes ordres en conſéquence.

Il eut tout lieu d'être content de la bravoure des Damaſciens. S'ils ne remporterent pas de grands avantages ſur l'ennemi, ils réuſſirent du moins à empêcher les Arabes d'en prendre ſur eux. L'action fut ſoutenue vivement de part & d'autre, & l'on ne

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

se sépara, que parce que la nuit obligea de penser à la retraite.

Thomas voulant profiter de l'ardeur de ses troupes, entreprit de faire exécuter dès cette même nuit, un projet qu'il avoit imaginé depuis l'instant de sa blessure. Ce fut de faire une sortie générale par les différentes portes de la ville, & de fondre subitement sur le camp des Arabes. Il comptoit les surprendre, sur-tout après une journée aussi sanglante que celle qu'on venoit d'essuyer.

Les Damasciens font une seconde sortie.

Les Damasciens à l'envi les uns des autres, entrerent dans le dessein du Général, & se préparerent à l'exécuter avec toute la bravoure que les conjonctures sembloient exiger. Dès qu'on entendit le son d'une cloche, qui étoit le signal dont on étoit convenu, les Chrétiens sortirent en même-tems par les différentes portes de Damas, & allerent tomber avec impétuosité sur les divers quartiers des ennemis qui répondoient à ces mêmes portes.

Cette irruption subite fut d'abord assez favorable aux Damasciens. Ils n'eurent pas de peine à massacrer un grand nombre d'Arabes, qui ne s'at-

tendoient à rien moins qu'à une expédition de cette espéce; mais dès qu'on eut sonné l'allarme, les choses commencerent à changer de face.

Khaled donna au plus vîte ses ordres, & toutes les troupes de son quartier se trouverent bientôt en état de tenir tête aux Chrétiens. Il accourut en personne au quartier de Sergiabil, où il étoit tems qu'il arrivât. Thomas y avoit tout mis en désordre. La jeune veuve Arabe qui étoit restée-là avec les troupes, s'étoit battue avec l'intrépidité du soldat le plus déterminé; mais enfin elle avoit été faite prisonniere de guerre, après avoir tué de sa main plusieurs soldats Grecs qui avoient voulu la saisir. Sergiabil s'étoit aussi défendu avec beaucoup de bravoure contre Thomas luimême, qui étant revenu une seconde fois à la charge, alloit enfin le tuer ou se rendre maître de sa personne, lorsque Khaled secondé d'Abdarrahman & d'autres Officiers, arriva à propos pour le dégager: la jeune veuve fut aussi délivrée par ce moyen, & le Général Grec se voyant assailli de toutes parts, fut trop heureux de trouver un moyen de se sauver

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

promtement dans la place.

L'irruption des Damaſciens leur fut bien plus funeſte du côté où commandoit Obéidah. Ce Général fit ſoutenir le premier choc des aſſaillans par un corps de ſoldats d'élite, & tandis qu'on les occupoit par une brave réſiſtance, il fit marcher un autre détachement, qui en faiſant un circuit avec toute la promtitude poſſible, prit les Chrétiens en queue, & réuſſit enfin à les enveloper de toutes parts.

L'armée Chrétienne eſt taillée en piéces.

Cette évolution fut la perte des Damaſciens de ce côté-là. Ils firent néanmoins les plus grands efforts, & ſe battirent avec tout le courage que peut inſpirer la fureur & le déſeſpoir; mais tout l'avantage ſe déclara bientôt pour les Arabes. Les Chrétiens furent cruellement maſſacrés, & il n'en revint pas un ſeul de tous ceux qui avoient été de cette attaque. Ceux qui étoient ſortis par les autres portes, furent auſſi très-maltraités; de ſorte que les Damaſciens, en conſéquence de cette ſortie, réſolurent abſolument enfin de capituler. En vain Thomas demanda-t-il quelque tems pour écrire à l'Empereur, afin d'avoir du ſecours; les habitans ne voulurent

plus l'écouter, & ils furent encore bien plus déterminés à travailler à une promte capitulation, lorsqu'ils furent que Khaled avoit refusé de consentir à une trève que leur Général lui avoit fait demander.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

Les Damasciens se trouverent fort embarrassés pour entamer cette négociation. Khaled passoit pour être un homme intraitable, qui n'avoit d'autre dessein que de forcer la place, & d'y mettre tout à feu & à sang. Obéidah étoit bien plus modéré; il ne cherchoit point à répandre le sang des Chrétiens: son unique but étoit, ou de leur faire embrasser la religion de Mahomet, ou de les rendre tributaires. Ce fut à lui que les Damasciens résolurent de s'adresser. C'étoit cependant risquer beaucoup, parce que Khaled étant le Général, il n'y avoit que lui avec qui l'on pût traiter surement. Mais la rudesse du caractère de ce fier Mahométan, ne permettant pas d'espérer de sa part aucun accommodement, on prit le parti de conférer avec Obéidah, au hasard de tout ce qui pourroit en arriver.

Différence de caractère entre Khaled & Obéidah.

On fit d'abord sonder ses dispositions par des députés, que l'on fit

Les Damasciens entrent en négociation avec Obéidah.

sortir pendant la nuit par la porte qui répondoit à son quartier. On en reçut la réponse la plus favorable. Obéidah fit dire aux Damasciens qu'ils pouvoient venir traiter avec lui en toute sureté, & il leur envoya même Abou-Obéirah, un de ses premiers Capitaines, pour amener avec lui les négociateurs qu'on voudroit lui envoyer.

Les Damasciens charmés d'un si heureux commencement, firent partir aussitôt plusieurs des principaux habitans, qu'ils chargerent de leurs intentions. La politesse & la douceur d'Obéidah, inspira aux négociateurs les espérances les plus favorables. Ils furent reçus avec distinction; & lorsqu'ils proposerent les articles de l'accommodement, ils trouverent un Général disposé à leur accorder presque tout ce qu'ils demandoient. L'article principal sur lequel ils insisterent, fut au sujet des Eglises dont ils solliciterent la conservation. Obéidah fit quelque difficulté, & enfin consentit à leur demande, en y mettant quelques restrictions: il leur accorda sept Eglises dans lesquelles les Chrétiens jouiroient du libre exercice de leur religion. Les différens articles ayant été

ainsi discutés, Obéidah les donna par écrit aux négociateurs. Mais il fallut se contenter de sa parole pour l'exécution, parce que n'étant pas Général en chef, il déclara qu'il ne pouvoit signer ce traité. Il exigea néanmoins que dès ce moment on le mît en possession de la ville, dans laquelle il ne voulut entrer qu'avec cent hommes seulement : il demanda des ôtages pour sa sureté, & aussitôt qu'il les eut reçus, il entra dans la place.

Khaled s'empare de Damas par la trahison d'un Prêtre.

Khaled ne fut informé en aucune façon de tout ce qui venoit de se passer. Il étoit occupé alors à méditer un nouvel assaut du côté de la porte orientale, où étoit son quartier. Pendant qu'il faisoit les préparatifs nécessaires pour cette entreprise, il fut abordé par un Prêtre Grec, nommé Josias, qui avoit trouvé moyen de se sauver de Damas, & de pénétrer jusqu'à son quartier. Il offrit à Khaled de l'introduire dans la place sans qu'il lui en coutât un nouvel assaut, & il lui demanda pour récompense, qu'on lui accordât toute sureté pour lui & pour ses parens, & qu'on les conservât dans les biens qu'ils possédoient dans le territoire de Damas.

ABOUBEKR.
Hégire 12.
Ere Chr. 633.

La proposition ayant été acceptée, Khaled envoya sous la conduite de Josias un détachement de cent hommes, à qui il ordonna de se saisir de la porte orientale, d'en rompre les chaînes, & de crier *Alla-acbar*, aussitôt qu'ils en seroient en possession. Le traître Josias tint sa parole: les Arabes furent introduits dans la place, & bientôt ils donnerent le signal dont on étoit convenu.

Khaled entra aussitôt dans Damas à la tête de ses troupes, & commença par faire inhumainement massacrer tous les habitans qu'il rencontra sur son passage. Il avança ainsi à travers le carnage jusqu'à la place où donnoit la grande Eglise. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il apperçut Obéidah qui en étoit en possession! il paroissoit tranquille au milieu du tumulte que l'arrivée de Khaled avoit excité dans la ville; il étoit désarmé aussi-bien que ses Officiers & ses soldats, & l'on voyoit auprès de lui une nombreuse multitude d'hommes, de femmes, qui sembloient rassurées sous la protection de ce Capitaine.

Différend entre Khaled & Obéidah, sur

Obéidah remarquant dans les yeux de Khaled son embarras & son mé-

contentement, alla au-devant de ce Général, & lui dit pour l'appaiser, que Dieu par sa bonté voulant épargner le sang des Mahométans, leur avoit évité la peine de combattre, & que la ville s'étoit rendue par composition. *Et moi, je l'ai prise par force*, répondit Khaled en fureur; *point de grace pour les habitans.*

ABOUBECRE.
Hégire 12.
Ere Chr. 633.
La prise de Damas.

Ces terribles paroles jetterent les malheureux Damasciens dans la dernière consternation. Obéidah voulant toujours ramener le Général, lui représenta qu'il y avoit une capitulation; qu'elle étoit écrite de sa main, & que les habitans la lui feroient voir, s'il vouloit le permettre: *Eh! de quoi vous êtes-vous avisé*, répartit Khaled; *de faire une capitulation sans me consulter? ne suis-je pas le Général, & peut-on rien conclure sans mon aveu? Pour faire voir que je suis le maître, je vais faire passer tous les habitans au fil de l'épée.*

Obéidah qui sentoit bien que le Général avoit raison, & qu'en effet il n'étoit pas obligé de tenir un traité conclu sans son attache, essaya de l'émouvoir par les principes de sa religion. Il lui représenta que la capitu-

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 633.

lation avoit été faite au nom de Dieu & du Prophéte : que tous les Musulmans, qui s'étoient trouvés alors avec lui, l'avoient approuvée ; & qu'au reste il ne croyoit pas que dans une affaire qui ne pouvoit que faire honneur à la nation, il dût rencontrer de sa part une opposition si marquée.

Un grand nombre d'Officiers Musulmans prirent alors le parti d'Obéidah, & firent les derniéres instances auprès de Khaled pour tâcher de le fléchir. Mais pendant ce tems-là les Arabes qui avoient suivi le Général continuoient toujours le massacre, & plusieurs même de ceux qui étoient avec lui, prirent le parti d'aller courir au pillage comme les autres. Obéidah averti de ce désordre, monta à cheval, & laissant Khaled un instant avec ses Officiers, il courut dans les quartiers où les soldats avides de butin & de sang exerçoient leur fureur. Il ordonna au nom du Prophéte, de surseoir au pillage, jusqu'à ce que le différend qu'il avoit avec Khaled fût terminé.

Au nom de Mahomet, le tumulte s'appaisa insensiblement. Obéidah retourna vers Khaled, qu'il trouva tou-

jours porté à ne se relâcher en rien du parti qu'il avoit pris d'abord. Cependant il parut frappé de quelques remontrances qu'on lui fit sur l'importance dont il pouvoit être pour la suite, d'incliner actuellement pour la douceur. On lui représenta qu'il y avoit encore un grand nombre de places à conquérir, & que si l'on traitoit les Damasciens aussi rigoureusement qu'il le vouloit, après une capitulation, même défectueuse, les Mahométans se rendroient odieux; & que les autres villes qui ne seroient pas bien informées des détails, les regarderoient comme des gens sans foi, & qu'alors elles prendroient le parti de se défendre à toute extrémité: ce qui couteroit bien du sang à toute la nation.

ABOUBECRE. Hégire 12. Ere Chr. 634.

Ces dernières remontrances firent impression sur Khaled, & il consentit enfin à ratifier le traité qu'Obéidah avoit fait avec les Damasciens; mais il voulut auparavant qu'on lui livrât Thomas leur Général, & un autre Officier de considération, nommé Herbis, à qui il ne vouloit point absolument accorder de quartier. Il se rendit cependant aux nouvelles re-

Khaled ratifie la capitulation accordée aux Damasciens.

présentations qu'Obéidah lui fit à l'égard de ces deux Officiers. Il lui dit qu'ils étoient nommément compris dans la capitulation, & qu'ainsi il étoit convenable de les laisser jouir de la grace qu'il vouloit bien accorder au reste des habitans.

Tous les Damasciens furent donc généralement compris dans le traité, par lequel les Musulmans vouloient bien les recevoir à composition, & l'on publia aussitôt par toute la ville, que les habitans étoient les maîtres de rester à Damas sous la protection des Arabes, ou de choisir l'endroit où ils vouloient se retirer, en cas qu'ils jugeassent à propos d'abandonner la ville.

Les Chrétiens qui voulurent rester à Damas, eurent la liberté de l'exercice de leur religion, moyennant un tribut qu'ils s'engagerent de payer aux vainqueurs. Mais il y en eut un nombre considérable qui prirent le parti de suivre Thomas leur Général, qui avoit résolu de se retirer à Antioche, avec tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les habitans de Damas.

Conditions accordées aux

Thomas sollicita à cet effet un sauf-

conduit; & fur les difficultés que Khaled fit, d'en donner un auffi étendu qu'on l'auroit fouhaité, le Général Damafcien demanda feulement, qu'on lui promît toute fureté pendant trois ou quatre jours, qui étoient à peu près le tems que fa marche devoit durer. Khaled y confentit; mais il mit pour condition, que les Damafciens n'emporteroient rien avec eux, excepté les vivres qui pourroient leur être néceffaires pendant ce court efpace.

ABOUBEKER Hégire 12. Ere Chr. 633. Chrétiens qui fortirent de Damas.

Obéidah avoit été bien plus indulgent dans la capitulation qu'il avoit accordée; car il y avoit un article qui portoit formellement, que les habitans de Damas pourroient emporter leurs effets & leur argent. Ils s'adrefferent donc encore à ce Général, pour le prier d'interpofer fon crédit auprès de Khaled, afin de les faire jouir du peu d'avantages qu'on avoit bien voulu leur accorder par la capitulation. Obéidah, que fon caractère obligeant rendoit extrêmement fenfible fur les malheurs même de fes ennemis, détermina enfin Khaled à fe relâcher encore fur cet article.

Mais en même-tems il s'éleva une

nouvelle difficulté. Le Général Mahométan qui ne se prêtoit qu'avec une extrême répugnance à tout ce qui pourroit faire quelque plaisir aux Chrétiens, exigea du moins que tous ceux qui sortiroient fussent absolument désarmés. Il fallut négocier de nouveau, pour obtenir quelques modifications. Ce fut encore l'ouvrage d'Obéidah, qui représenta à Khaled, que d'abord qu'on faisoit tant que de promettre toute sureté aux Damasciens, il étoit du moins nécessaire de les mettre en situation de n'avoir rien à craindre sur leur route, soit du côté des partis qui couroient la campagne, soit même de la part des bêtes féroces dont ils pourroient être attaqués dans leur chemin. Après bien des difficultés, on obtint des armes pour les Chrétiens ; mais il fut stipulé, que chacun d'eux n'en auroit que d'une seule espéce, & que celui qui, par exemple, auroit une épée, n'auroit ni arc ni lance, & que celui qui porteroit un arc, n'auroit ni lance ni épée, & ainsi du reste. Voilà tout ce que l'on put obtenir du Général Musulman.

Les Chrétiens se mettent en

Après ces divers arrangemens, on

pensa enfin à se mettre en marche. C'étoit un spectacle bien attendrissant, de voir les Seigneurs Damasciens suivis de tout ce qu'il y avoit de plus considérable, abandonner cette ville délicieuse où ils avoient été élevés, & ces palais superbes où ils avoient mené jusqu'alors une vie si agréable. Ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans, dont la foiblesse naturelle se trouvoit encore augmentée, par toutes les commodités dont ils avoient joui dans le sein du luxe & de l'opulence. Ils se voyoient obligés d'entreprendre un voyage pénible, à travers des déserts affreux, des bois incultes, des montagnes escarpées, au risque de manquer peut-être des choses les plus nécessaires.

ABOUBEKR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

marche, sous la conduite de Thomas & d'Herbis.

Thomas, gendre de l'Empereur Héraclius, se mit à la tête de ces malheureux fugitifs : Herbis, Officier de la première considération, partagea avec lui les soins & les embarras de la disposition de cette marche. On tâcha de tout arranger de façon que les femmes, les enfans, & le bagage qui étoit immense, fussent en sureté contre les incursions des brigands qui

couroient la campagne. On dispofa à cet effet différens corps de cavalerie, pour mettre ces malheureux expatriés à l'abri de toute infulte.

Khaled forme le deffein de recourir après les Chrétiens.

L'animofité que Khaled avoit témoignée contre les Damafciens, en ratifiant le traité qu'Obéidah avoit fait avec eux, sembla devenir encore plus vive, lorfqu'ils furent partis. Il ne put voir fans chagrin qu'ils lui euffent échappé. La peine qu'il en reffentoit, lui fit former un deffein digne de fa cruauté & de fon injuftice. Ce fut de courir après ces malheureux Chrétiens, de les exterminer tous; & de s'emparer des richeffes qu'ils emportoient avec eux.

Cependant comme l'obfervation des traités eft un article fpécialement recommandé par la loi de Mahomet, il eut quelques fcrupules contre lefquels il trouva bientôt moyen de fe précautionner. Il avoit à la vérité promis toute fureté aux Damafciens pendant leur marche; mais il avoit ftipulé en même-tems, que cette fureté ne feroit que pour trois jours feulement. Il laiffa donc écouler cet efpace de tems, & il en profita pour donner des ordres à quatre mille hommes d'élite,

de ſe tenir prêts pour courir jour & nuit à la pourſuite des Chrétiens, dès que les trois jours promis ſeroient écoulés.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Il s'éleva dans cet intervalle une grande conteſtation, au ſujet des grains qui ſe trouvoient dans Damas. Khaled prétendit qu'ils devoient appartenir aux Muſulmans, par droit de conquête. D'un autre côté, ceux des Damaſciens qui avoient mieux aimé demeurer tributaires, que de ſe retirer avec les autres, repréſenterent que ces grains devoient leur reſter, & que c'étoit encore un point de la capitulation. Le Général Muſulman qui avoit eu aſſez de peine à accorder les autres, conteſta vivement ſur celui-ci : ce fut en vain qu'Obéidah prit la défenſe des Damaſciens, auſſi-bien que pluſieurs Officiers Arabes ; Khaled s'emporta juſqu'à la fureur, & on ne put le ramener, qu'en lui propoſant de s'en rapporter au Calife pour la déciſion de ce différend. Le Général y conſentit, & auſſitôt il envoya un courier à Médine, pour informer Aboubécre de tout ce qui venoit de ſe paſſer.

Conteſtation entre Khaled & Obéidah, au ſujet des grains qui étoient à Damas.

Cette querelle penſa faire abandon-

ner le dessein de la poursuite que Khaled avoit projettée. Il y avoit déja quatre jours que les Damasciens étoient en marche, & il étoit à présumer que ce tems leur auroit suffi pour gagner une retraite.

Cependant Khaled faisant réflexion que la difficulté des chemins, la multitude des vieillards, de femmes & d'enfans qui se trouvoient parmi ces fugitifs, & le mauvais tems qu'il avoit fait depuis leur départ, auroient peut-être retardé leur marche, il s'imagina qu'il ne seroit pas encore impossible de les joindre.

Aventure d'un Chrétien nommé Jonas.

Il étoit néanmoins en balance sur ce qu'il feroit; mais les vives sollicitations d'un Chrétien renégat, le déterminerent enfin à exécuter son projet. Ce renégat s'appelloit Jonas. C'étoit un homme de condition, qui avoit épousé une jeune Damascienne d'une famille considérable. Le mariage conclu, les parens de la jeune Dame avoient subitement changé d'avis, & lorsque Jonas avoit demandé sa femme pour l'emmener chez lui, on la lui avoit refusée, & même on lui avoit défendu de venir chez elle. Les Arabes ayant paru alors en pré-

ſence de Damas, il fallut penſer à autre choſe qu'à pourſuivre cette affaire. Jonas qui ne perdoit point de vûe ſon objet, profita du tumulte que le ſiége occaſionnoit, pour avoir une entrevue avec cette jeune femme : ils convinrent enſemble de s'évader de Damas. En effet, ils ſe préparerent l'un & l'autre à partir pendant la nuit, & au moyen de quelque argent qu'ils diſtribuerent aux gardes des portes, ils réuſſirent à ſortir de Damas.

Jonas qui marchoit le premier, fut bientôt arrêté par des Arabes qui faiſoient la ronde. La jeune femme qui entendit ce qui ſe paſſoit, eut le tems de rebrouſſer chemin & de retourner à Damas, où on la laiſſa rentrer. Jonas interrogé par l'Officier qui l'avoit pris, raconta toute ſon hiſtoire. On le flatta de l'eſpérance de revoir inceſſamment ſa femme, parce que la ville ne tarderoit pas à être priſe ; mais on mit pour condition, que ſur l'heure il ſe feroit Mahométan, ſinon qu'on le feroit mourir.

Cette terrible menace fit une ſi vive impreſſion ſur ce malheureux Chrétien, qu'il conſentit à l'inſtant à embraſſer le Muſulmaniſme. Ce premier

pas fait, le reste ne lui couta guères. En oubliant sa religion, il oublia sa patrie; il prit du service chez les Mahométans, & s'intéressa même à la prise de Damas, dans l'espérance d'y retrouver l'objet qui l'avoit charmé.

En effet, son premier soin, dès que les Arabes entrerent dans cette place, fut de s'informer où cette jeune femme pouvoit être; & ayant appris qu'elle s'étoit retirée dans une Communauté religieuse, il alla l'y trouver, & en se félicitant sur le bonheur qu'il avoit de la revoir, il lui raconta les dangers qu'il avoit courus, & le parti qu'il avoit pris pour éviter le coup funeste qui l'auroit séparé d'elle pour toujours.

L'histoire de son apostasie fit une révolution subite dans l'esprit de cette jeune Damascienne. L'amour de la religion l'emportant sur l'inclination qu'elle avoit pu ressentir pour Jonas, elle le traita avec le dernier mépris, & s'éloigna de lui, en l'assurant qu'elle n'auroit jamais de relation avec un homme qui avoit eu la foiblesse d'abjurer le Christianisme; & enfin, lorsque les Damasciens eurent obtenu la permission de quitter

la ville, elle partit avec la fille d'Héraclius & les autres Dames, pour se rendre à Antioche.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Jonas qui s'étoit lié d'amitié avec la plupart des Officiers Musulmans, & sur-tout avec Khaled; sollicita vivement ce Général, pour qu'il interposât son autorité, afin de retenir cette femme. Mais Khaled qui avoit déja eu des discussions sur la capitulation en général, ne voulut pas en avoir de nouvelles pour un particulier, de sorte qu'il refusa absolument ce qu'on lui demandoit.

Jonas détermine Khaled à poursuivre les Chrétiens.

Les sollicitations n'ayant donc eu aucun succès, Jonas profita du dessein que Khaled avoit formé de poursuivre les Damasciens, & il s'offrit même à lui servir de guide dans cette malheureuse expédition. Le Général Musulman ayant ensuite paru, comme je l'ai dit, extrêmement refroidi sur cette entreprise; Jonas au désespoir de voir échapper le seul moyen qui lui restoit de revoir sa femme, fit de si vives instances auprès de Khaled, qu'il le détermina enfin à reprendre le projet qu'il avoit abandonné. Ainsi cet indigne apostat, dans l'idée de satisfaire sa passion, ne fit pas dif-

ficulté de servir d'instrument pour livrer à la cruauté des Arabes une multitude infinie de ses compatriotes, accablés par les calamités d'un long siége, & plus encore par les incommodités & les fatigues qu'ils essuyoient dans leur retraite.

Khaled reprit donc son premier dessein, aux instances de ce renégat. Il partit avec quatre mille hommes d'élite, qu'il fit habiller à la Grecque par l'avis de Jonas, afin de mieux tromper les Damasciens qui auroient peut-être pu trouver un moyen de se mettre en sureté, s'ils eussent appris qu'il y avoit en campagne un corps d'Arabes si considérable.

Le Général Musulman fit une marche forcée, qui le mit bientôt en état de joindre les Damasciens. D'ailleurs, tout sembloit conspirer à leur malheur. S'il ne s'étoit agi que de se retirer à Antioche, comme on l'avoit projetté d'abord, ils auroient pu gagner cette place avant l'arrivée des Arabes; mais l'Empereur ayant été informé de leur dessein, envoya au plus vîte un exprès, pour leur dire de sa part de se rendre à Constantinople. Ce Prince appréhendoit avec

raison, que l'arrivée des Damasciens à Antioche, ne jettât la consternation dans cette place, & que le récit des exploits des Arabes ne répandît la terreur parmi les habitans, & ne les portât à abandonner la place.

Ce changement fut cause de la perte des Damasciens, qui auroient pu facilement arriver en sureté à Antioche. Mais la nécessité où l'Empereur les mit de faire une retraite aussi longue, les fit enfin tomber entre les mains des Arabes. Ce ne fut cependant qu'après une route de plusieurs jours: le détour qu'ils avoient choisi pour prendre le chemin de Constantinople, rallentit un peu la poursuite des Mahométans; mais comme une si nombreuse multitude ne pouvoit passer nulle part, sans laisser après soi des vestiges de sa marche, les Arabes n'eurent pas de peine à les atteindre. Ils les découvrirent dans une plaine où ils s'étoient arrêtés pour prendre un peu de repos.

Ce jour si fatal pour les Damasciens, étoit d'ailleurs le plus serain & le plus beau qu'ils eussent eu depuis qu'ils étoient en route. Il avoit toujours fait un tems extrêmement ora-

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

geux, & entr'autres, la veille même de la funeste rencontre des Arabes, il y avoit eu une pluie continuelle qui avoit duré bien avant dans la nuit.

Le lendemain le soleil étant venu à paroître, & le tems paroissant promettre la plus belle journée, ils s'arrêterent dans une prairie charmante, où ils ne penserent qu'à prendre un peu de repos, après avoir étalé sur l'herbe une grande partie de leurs bagages & de leurs habits pour les faire sécher.

Khaled joint les Chrétiens; les attaque, & les taille en piéces.

Khaled les ayant apperçus de loin dans cette situation, pressentit qu'il n'auroit pas beaucoup de peine à se rendre maître de toute cette multitude, harassée de fatigues, & dépourvue d'ailleurs des armes nécessaires pour soutenir une attaque un peu vigoureuse. Il partagea aussitôt ses gens en quatre bandes. Il se chargea d'en commander une, & donna le commandement des autres à trois de ses Officiers Généraux; c'étoient Dérar, Rafi & Abdarrahman.

L'attaque, suivant les ordres du Général, ne devant se faire que successivement par ces diverses bandes, Khaled se chargea de marcher le premier;

mier. Il tomba avec impétuosité sur les Chrétiens ; mais il trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru. Thomas l'ayant vu venir de loin, s'étoit préparé à le recevoir, non pas précisément comme un ennemi, parce que ce Général & ses Arabes étant, comme j'ai dit, habillés à la Grecque, il n'avoit pas cru d'abord cette rencontre si dangereuse ; cependant il avoit pris ses mesures à tout hasard, & avoit promtement appellé autour de lui ce qu'il avoit de monde en état de se défendre.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Il ne fut pas long-tems à savoir à qui il avoit affaire ; il reconnut Khaled, & soutint son attaque avec beaucoup de valeur ; mais les Commandans des autres bandes Musulmanes étant accourus, il n'y eut plus moyen de résister. Les Arabes qui étoient armés à l'avantage, firent un cruel massacre de ces malheureux Chrétiens. Thomas lui-même fut du nombre de ceux qui périrent des premiers. Ce Général ayant reçu un coup violent qui l'avoit fait tomber, Abdarrahman lui coupa la tête, & l'ayant mise sur la pointe de l'étendard de la Croix qu'il avoit enlevé aux Damasciens, il se

Thomas est tué.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

mit à crier: *Malheur à vous, chiens de Chrétiens, voilà la tête de votre Commandant.*

Herbis a le même sort.

Cet affreux spectacle accéléra la déroute des infortunés Damasciens. Peu après Herbis qui étoit encore un de leurs plus fameux Généraux, périt aussi sous le fer des Musulmans. Il n'y eut plus après cela de résistance de la part des Chrétiens, & ils se laisserent massacrer sans pouvoir faire de défense.

La femme de Jonas se donne elle-même la mort.

Pendant le fort de l'action, Jonas combattoit aussi, mais d'une façon bien différente. Charmé de voir les Damasciens suffisamment occupés par les Arabes, il avoit pénétré à l'endroit où les femmes s'étoient retirées, & ne cherchoit qu'à se rendre maître de son épouse; il la trouva enfin, & voulut s'en saisir. Cette généreuse Chrétienne se défendit avec une vigueur surprenante. Il vint à bout cependant de la faire prisonniere; mais dans le tems qu'il croyoit en être absolument le maître, elle tira sans qu'il s'en apperçût un couteau, dont elle se perça le sein, & elle tomba morte à ses pieds.

On ne peut exprimer quelle fut la

douleur de Jonas, à la vûe d'un si cruel événement. Il vouloit dans l'accès de son désespoir, se donner le coup de la mort; mais il en fut empêché par des Officiers qui arriverent assez à tems pour l'arrêter. La violence de sa douleur céda enfin aux représentations des Généraux Musulmans. Ils firent usage de la doctrine du Prophéte, pour laquelle cet apostat témoignoit toujours beaucoup d'attachement, & ils lui représenterent que l'accident qui venoit d'arriver, ayant été arrêté avant tous les tems dans l'ordre des destinées, les décrets éternels avoient reglé qu'il ne devoit jamais vivre avec cette femme, & qu'ils le réservoient pour un parti bien plus considérable.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

En effet, peu s'en fallut que la veuve de Thomas, fille de l'Empereur Héraclius, ne fût abandonnée à ce renégat, pour le consoler de la perte de sa femme. Rafi, un des Généraux Musulmans, au pouvoir duquel cette Princesse étoit tombée, en fit présent à ce misérable : il eut le front de l'accepter, sans paroître faire attention que le père de cette Princesse avoit été son Souverain. Khaled lui-même

La fille d'Héraclius est donnée à Jonas.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

souscrivit à une disposition aussi honteuse : il ajouta cependant pour condition, que Jonas n'auroit cette Princesse en sa possession, qu'au cas qu'elle ne fût pas rachetée par l'Empereur.

Khaled retourne à Damas.

Ce Général ne tarda pas à se remettre en marche pour retourner à Damas : il étoit inquiet, & avec raison, des suites que pourroit avoir cette dernière expédition. Il pensoit bien qu'elle n'avoit pu se faire si secrettement, que le bruit ne s'en fût répandu jusqu'à la Cour de l'Empereur. Il y avoit à craindre que ce Prince ne fût informé du peu de troupes qui formoient ce détachement, & qu'en conséquence il ne prît de promtes mesures pour lui couper le chemin de Damas, & se venger sur lui de la cruauté qu'il venoit d'exercer sur les malheureux habitans de cette ville.

Khaled partit donc au plutôt avec le petit nombre de prisonniers qui avoient échappé au massacre, & il fit transporter à Damas tout le bagage & le butin qu'il avoit pris dans cette expédition. Tandis qu'il étoit en marche, on vint l'avertir qu'on voyoit s'élever un nuage considéra-

ble de poussière qui sembloit annoncer l'arrivée de quelque gros détachement. Le Musulman eut d'abord quelque inquiétude sur ce que ce pouvoit être ; mais sa crainte se dissipa, sur le rapport que vinrent lui faire les cavaliers qu'il avoit envoyés à la découverte.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

On lui dit que c'étoit un Evêque accompagné d'un nombreux cortége de Chrétiens, qui venoit lui demander une audience. Khaled s'étant arrêté aussitôt, l'Evêque l'aborda, & lui demanda de la part de l'Empereur, qu'il lui rendît la veuve du Général Thomas, fille de ce Prince. Le Musulman ne fit aucune difficulté de remettre la Princesse en liberté ; mais en même-tems il adressa ces paroles à l'Evêque : *Dites à votre maître, qu'il n'y aura jamais de paix entre lui & moi, & que si je lui rends aujourd'hui sa fille, c'est dans l'espérance que j'ai de le faire bientôt prisonnier lui-même.*

L'Empereur demande la liberté de sa fille, & l'obtient.

L'Evêque s'étant retiré après cette réponse, Khaled continua sa route jusqu'à Damas, où son arrivée remplit de joie les troupes qu'il y avoit laissées. Car on commençoit à être fort inquiet sur son sort ; & la plupart

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

appréhendoient que la téméraire bravoure de ce Général, ne fût cause de sa perte, & de celle de tout son détachement.

On fait le partage du butin.

Immédiatement après son arrivée, il fit faire le partage de tout ce qu'on avoit enlevé aux Damasciens. On divisa le tout en cinq parts, dont quatre furent distribuées aux Officiers & aux soldats, & la cinquiéme fut réservée pour être mise dans le trésor public. Khaled l'adressa au Calife, avec une lettre dans laquelle il lui fit un long détail de tout ce qui s'étoit passé depuis la prise de Damas. Il insista en particulier sur les éclaircissemens qu'il avoit demandés au sujet des contestations qu'il avoit eues avec Obéidah, & enfin il termina sa lettre par le récit de son expédition contre les Chrétiens qui avoient abandonné la ville de Damas.

Mort du Calife Aboubécre.

Aboubécre ne reçut point cette lettre, non plus que celle où on lui avoit demandé son avis sur le différend qui s'étoit élevé à l'occasion des grains qui s'étoient trouvés à Damas. Il n'avoit pas même pu apprendre la nouvelle de la prise de cette place; car il étoit mort le jour même que Khaled

s'en étoit emparé. Les Auteurs Arabes ne sont point d'accord dans ce qu'ils rapportent de la mort de ce Calife. Il y en a qui assurent qu'il fut empoisonné par les Juifs. D'autres disent que s'étant baigné un jour qu'il faisoit extrêmement froid, il fut attaqué peu après d'une fiévre ardente qui le mit au tombeau en quinze jours de tems : c'est ainsi que le rapporte Aiésha sa fille, dans les traditions qui passent sous son nom.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Lorsqu'Aboubécre tomba malade, il chargea Omar de faire publiquement la prière en sa place ; & sa maladie venant à empirer, il fit appeller son secrétaire, & lui dicta cette espéce de testament :

Aboubécre désigne Omar pour son successeur.

AU NOM DE DIEU TRES-MISÉRICORDIEUX, ABOUBECRE-EBN-ABI-COHAFA *a fait son testament, prêt à sortir de ce monde pour passer en l'autre, dans le moment où les Infidéles croient, où les impies n'ont plus de doute, où les menteurs disent la vérité. Je nomme* OMAR-EBN-AL-KHETAB *pour gouverner après moi, sur la bonne opinion que j'ai de sa probité. Je compte qu'il régnera selon la justice : s'il fait autrement, il recevra selon ses œuvres ;*

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

j'ai fait pour le mieux, mais je ne connois point les pensées secrettes : au reste, ceux qui font le mal en seront certainement punis. Portez-vous bien : que la miséricorde & la bénédiction du Ciel soient sur vous.

Omar refuse le Califat.

Omar apprit avec assez d'indifférence les dispositions du Calife en sa faveur. Ce n'est pas qu'il ne fût sensible à l'amitié d'Aboubécre, & à la confiance qu'il avoit en lui ; mais content de mener une vie privée, il se soucioit peu des places éminentes, qui ont toujours leurs embarras & leurs désagrémens. Il eut à ce sujet une conférence assez longue avec le Calife. Il fit ce qu'il put pour l'engager à changer d'avis, & le pria de faire attention, que pensant comme il faisoit, il n'avoit pas besoin de dignités pour vivre heureux & content.

Aboubécre l'oblige à l'accepter.

Aboubécre lui répondit obligeamment, que la dignité qu'il lui offroit avoit besoin de lui ; Que ce n'étoit pas un présent qu'il dût regarder uniquement comme l'expression de son amitié, mais comme une dernière preuve qu'il vouloit donner de son zéle & de sa tendresse pour les peuples. Omar n'osa plus faire de diffi-

cultés, & il ſe ſoumit aux diſpoſitions du Calife. Le reſte de cette conférence fut employé aux inſtructions qu'Aboubécre jugea à propos de lui donner pour le gouvernement de l'Etat.

ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Dès que la conférence fut finie, Omar ſe retira. Aboubécre auſſitôt levant les yeux & les mains au ciel, ſe mit à prier avec beaucoup de ferveur. *O! Dieu*, s'écria-t-il, *vous voyez que je n'enviſage que le bien des peuples; faites qu'Omar ſoit un bon Prince; répandez la doctrine du Prophéte ſous ſon regne: mais faites auſſi que ſes ſectateurs ſoient gens de bien.* Il mourut peu de tems après, & fut extrêmement regretté de tous ſes ſujets. Son regne ne fut que de deux ans * trois mois & neuf jours.

Prière d'Aboubécre.

Telle fut la fin du premier Calife des Arabes; Prince vraiment recommandable par ſa chaſteté, ſa tempérance, ſa modeſtie, ſa frugalité. Il vécut toujours dans un détachement admirable des biens, des honneurs, & de tout ce qui fait ici-bas la félicité des

Caractère d'Aboubécre.

* Il faut toujours obſerver que ces années ſont lunaires, & par conſéquent plus courtes que les nôtres de vingt-deux jours.

Aboubecre. Hégire 13. Ere Chr. 634.

hommes. La souveraine autorité eut même pour lui peu d'attraits, & l'on a vu que l'amour du bien public & de la tranquillité de l'Etat, fut le seul motif qui le détermina à monter sur le trône, toujours dans la disposition d'en descendre, si le bien public eût paru l'exiger.

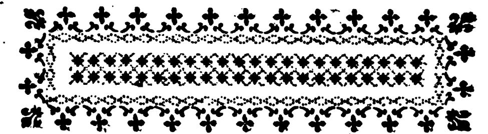
Il chargea sa fille Aiésha, de donner aux pauvres tout ce qu'il avoit pu acquérir depuis qu'il étoit Calife. Il avoit toujours eu beaucoup d'attention à soulager les malheureux, & principalement les personnes de mérite qui se trouvoient dans l'indigence. Toutes les semaines il distribuoit l'argent qui se trouvoit dans le trésor public. Il en donnoit une partie aux gens de guerre; il partageoit le reste à des personnes de mérite qu'il savoit en avoir besoin. Cette distribution se faisoit tous les vendredis au soir. Il étoit rare qu'il retînt quelque chose pour lui. Content du bien de ses ancêtres, il vécut toujours sur son patrimoine; de sorte que pendant les deux années de son regne, il ne prit dans le trésor, que trois drachmes, qu'il regardoit, disoit-il, comme la récompense de ses services.

On rapporte à cette occasion, qu'Omar entendant faire l'éloge du désintéressement admirable d'Aboubécre, avoit coutume de dire que ce Calife avoit laissé à ses successeurs un modéle bien difficile à suivre. ABOUBECRE. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Les Historiens Arabes qui ont tracé le portrait de ce grand homme, l'ont dépeint comme étant d'une riche stature, un peu maigre, le teint fort animé, & ayant la barbe un peu claire: il la peignoit & la coloroit à la maniére des Orientaux.

Il y en a qui prétendent que ce fut lui qui rassembla dans un même volume les différens chapitres de l'Alcoran, qui du tems de Mahomet étoient tous séparés sur des feuilles volantes. Ce volume fut confié à la garde de Hafsah, fille d'Omar, & l'une des femmes du Prophéte.





OMAR.

II. CALIFE.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Omar est reconnu Calife.

OMAR fut reconnu Calife sans aucune opposition. Le soin qu'Aboubécre avoit eu de le désigner pour son successeur, prévint tous les troubles qui auroient pu s'élever ; de sorte qu'Ali qui avoit formé quelque prétention à cette dignité, dans le tems de l'élection du premier Calife, ne fit pas le moindre mouvement à la promotion de celui-ci.

On lui donna d'abord le titre de Calife du Calife de l'Apôtre de Dieu, c'est-à-dire, successeur du successeur de Mahomet. Mais Omar ayant représenté à l'assemblée des Musulmans, que par la suite ce mot de *Calife* ou Vicaire, causeroit une répétition * à l'infini dans l'ordre de la succession,

* Il me semble qu'à cet égard les Arabes étoient embarrassés de peu de chose ; car au-lieu de la ré-

Mogairah-ebn-Schaad prit la parole, & proposa un moyen pour éviter l'inconvénient dont il s'agissoit. *Seigneur*, lui dit-il, *vous êtes notre* EMIR; (c'est-à-dire Commandant) *nous sommes tous par la grace de Dieu* MOUMENINS; (c'est-à-dire, Fidéles) *recevez donc ce titre que nous vous donnons d'*EMIR-AL-MOUMENIN. Toute l'assemblée applaudit à ce que Mogairah venoit de représenter; & Omar fut le premier Calife désigné par la qualité de Commandant des Fidéles, qui a passée à ses successeurs.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Aussitôt qu'Omar eut été reconnu pour Souverain, il alla à la Mosquée, où il monta en chaire, & y harangua le peuple. Il leur fit entendre qu'il ne s'étoit chargé du soin du gouvernement, que sur la bonne opinion qu'il avoit de leur soumission, de leur obéissance, de leur amour pour la patrie, & sur-tout de leur zéle pour le Musulmanisme: il finit en leur donnant quelques instructions morales. Ce fut ainsi que se termina la cérémonie de son inauguration.

pétition qu'ils appréhendoient de faire, en disant *Calife du Calife*, ou *successeur du successeur*, & ainsi à l'infini, ils auroient levé toute difficulté, en se servant, comme nous faisons, de l'ordre numéral.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Le nouveau Calife se voyant donc chargé du gouvernement de l'Etat, prit les mesures qu'il crut les plus convenables pour le bien des peuples, & l'avancement des affaires de la religion.

Omar donne le commandement général à Obéidah.

La lettre qui annonçoit à Aboubécre la prise de Damas, n'étant arrivée à Médine que quelque tems après la mort d'Aboubécre, elle fut remise à Omar; & dès qu'il en eut fait la lecture, il prit la résolution d'ôter à Khaled le commandement des troupes, & de le donner à Obéidah. Ce changement ne se fit pas sans quelques contradictions de la part des Musulmans. Khaled avoit à Médine un parti considérable, qui le regardoit comme le plus grand Général que l'on pût trouver; de sorte qu'Omar n'eut pas plutôt déclaré son dessein dans l'assemblée, qu'il s'y éleva un murmure qui fit bien voir que tout le monde ne pensoit pas comme le Calife.

Un jeune Musulman prenant la parole au nom de tous ceux qui étoient pour Khaled, représenta assez vivement, que ce Général avoit été l'instrument dont le Ciel s'étoit servi pour

avancer les conquêtes de la nation, & pour étendre & faire respecter la religion ; qu'ainsi l'on ne pouvoit lui ôter le commandement sans se rendre comptable à Dieu même, du tort que ce changement ne manqueroit pas de faire à l'Etat en général, & au Musulmanisme en particulier.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Ces remontrances, qui en effet étoient assez bien fondées, firent quelque impression sur le Calife ; mais elles ne l'empêcherent pas d'exécuter son dessein. Il allégua seulement pour toute raison, qu'Obéidah étoit d'un caractère doux, modéré, compatissant pour le soldat ; & que Khaled au contraire étoit un emporté, qui n'écoutoit que sa fureur, & dont les succès étoient plutôt l'ouvrage de sa bonne fortune que de sa prudence.

Omar suivit donc son projet ; il répondit à la lettre qui annonçoit la prise de Damas, & il adressa cette réponse à Obéidah, en lui apprenant en même-tems la mort d'Aboubécre, son élection au Califat, & le choix qu'il faisoit de sa personne pour commander en chef à la place de Khaled.

Embarras d'Obéidah sur sa promotion.

Obéidah reçut cette lettre dans le tems même que Khaled étoit à la

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

poursuite des Damasciens. Il fut extrêmement surpris de toutes les nouvelles qu'elle contenoit, & encore plus de sa promotion au Généralat. La modestie qui lui étoit naturelle, & son peu d'ambition, lui inspiroient beaucoup d'indifférence pour les grandes places ; & d'ailleurs il ressentoit une peine infinie à déposséder Khaled du poste qu'il occupoit. Il se trouva donc fort embarrassé sur l'usage qu'il devoit faire de la lettre qu'il venoit de recevoir. L'absence du Général lui donnant assez de tems pour faire ses réflexions, il prit le parti de garder le secret sur la lettre du Calife ; de sorte que quand Khaled fut de retour, Obéidah le laissa encore écrire à Médine pour y faire part de ses derniers exploits ; & comme rien n'avoit transpiré parmi les troupes au sujet du changement arrivé dans le Califat, la lettre fut adressée à Aboubécre.

Cette lettre ayant été remise à Omar, il fut fort étonné de voir qu'on ne savoit point encore en Syrie le changement arrivé dans l'Etat. D'ailleurs, le silence d'Obéidah lui parut un mystère d'autant plus surprenant, qu'en faisant usage de la lettre qui le

déclaroit Général en chef, il auroit pu facilement terminer les contestations qu'il avoit eues avec Khaled, & sur lesquelles celui-ci demandoit son avis.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Omar fit réponse presqu'aussitôt, & il l'adressa encore à Obéidah. Mais de peur que ce Général, ou par modestie, ou par d'autres raisons, ne fît de cette seconde lettre comme de la première, il chargea un Officier de considération, nommé Schaddad-ebn-Aus, de la porter à Damas, & d'en faire la lecture en présence des Musulmans, & ensuite de le faire proclamer Calife à la tête des troupes.

Le nouveau Calife informe l'armée de son élévation.

Schaddad s'étant rendu en diligence à Damas, alla d'abord saluer Khaled, à qui il apprit la mort d'Aboubécre & l'élection d'Omar. Il dit ensuite qu'il avoit une lettre du nouveau Calife adressée à Obéidah; mais qu'il lui étoit ordonné d'en faire la lecture en présence de tous les Fidéles. Khaled qui n'étoit point bien dans l'esprit d'Omar, n'eut pas de peine à prévoir que cette lettre ne lui étant point adressée, contenoit surement des ordres qui ne lui étoient point favorables: il fut même éclairci sur son sort

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

par l'Envoyé même du Calife, qui ne lui fit pas de mystère du changement qui le regardoit personnellement.

L'armée témoigne sa douleur de la mort d'Aboubécre.

Dès que la lettre eut été lue, on parut d'abord ne faire attention qu'à la nouvelle qui annonçoit la mort d'Aboubécre. Cette perte répandit l'affliction dans toute l'armée : en effet, ce Calife avoit toujours été aimé & estimé de ses sujets ; on savoit que de son côté il les regardoit tous comme ses enfans ; aussi fut-il regretté par les Musulmans, comme si chacun d'eux eut perdu son propre père.

Khaled reçoit avec soumission la nouvelle de sa déposition.

A l'égard de Khaled, il ne parut jamais si grand par ses exploits & ses talens militaires, que par la conduite qu'il tint dans cette occasion. Il dut voir avec complaisance le chagrin que sa déposition parut causer à une grande partie des Officiers & des soldats ; mais pour lui il ne fit voir que beaucoup de modestie, de modération, & une grande soumission aux ordres du Calife.

Il le fit proclamer à Damas, & aussitôt après cette cérémonie, il remit le commandement entre les mains d'Obéidah. Ce nouveau Général se trouva fort embarrassé dans cette con-

jonction. Il savoit combien un Capitaine, tel que Khaled, lui étoit nécessaire pour le succès de ses armes, & il appréhendoit avec raison, que ce brave Musulman, indigné de se voir déposé à la suite de ses conquêtes, ne se dégoutât du service, & n'abandonnât l'armée; mais Khaled ne tarda pas à le rassurer.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Je savois bien, lui dit-il, *qu'Omar ne m'aimoit pas; mais il est notre Calife, je me soumets à ses ordres: on ne verra point mon zéle se rallentir, & j'en donnerai des preuves dans toutes les occasions où l'on jugera à propos de m'employer.*

Une soumission aussi admirable, qui ne pouvoit partir que d'une ame véritablement grande, fit autant d'honneur à Khaled, qu'une victoire auroit pu lui en procurer. Obéidah de son côté, qui ressentoit tout l'avantage qui devoit résulter d'un exemple aussi héroïque, renouvella d'estime pour ce Général, & ne crut pas pouvoir rien faire de mieux, que de donner toute sa confiance à un homme qui pensoit si noblement.

Dès qu'Obéidah eut pris le commandement des troupes, il pensa à

Les Arabes vont attaquer un Monastère.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

faire des conquêtes. Il étoit occupé à examiner où il porteroit ses armes, lorsqu'un Chrétien qui étoit en intelligence avec les Arabes, vint l'informer que la fête de Pâque si solennelle parmi les Chrétiens, lui présentoit une belle occasion de faire un riche butin sur les Grecs. Il lui apprit qu'il y avoit à quelques lieues de Damas un Monastère fameux, où il se tenoit tous les ans une foire très-considérable dans le tems de Pâque; qu'on y apportoit ordinairement des richesses immenses en marchandises de toute espéce; & qu'il lui seroit d'autant plus facile de s'en emparer, qu'on n'y faisoit presque jamais de garde, & que lorsqu'il y en avoit, elle étoit très-foible.

où se tenoit une foire considérable.

Obéidah résolut aussitôt d'envoyer un détachement pour cette expédition, & il demanda à plusieurs Officiers qui étoient alors avec lui, qui d'entr'eux voudroit se charger du commandement. Il jetta en même-tems un regard sur Khaled qui étoit présent, mais il n'osa pas le prier de marcher: Khaled de son côté ne se pressa pas d'offrir ses services; de sorte que Abdallah-ebn-Giafar s'étant pré-

fenté, le Général le chargea de cette commiffion, & lui donna cinq cens cavaliers. Le Chrétien qui étoit venu propofer cette entreprife, mit le comble à fa trahifon, en fervant lui-même de guide à ce détachement. Il le conduifit jufqu'à quelque diftance du Monaftère, & dit à Abdallah de faire repofer fes troupes, tandis qu'il iroit reconnoître ce qui fe paffoit de ce côté-là.

Les chofes étoient dans un état bien différent qu'il ne s'attendoit de les trouver. Jamais on n'avoit vu tant de monde à cette foire. Ce qui avoit augmenté confidérablement le concours, c'eft que le Gouverneur de Tripoli venoit d'arriver au Monaftère avec fa fille, qui étoit nouvellement mariée à un Seigneur de la première diftinction. Il s'étoit fait accompagner par un nombreux cortége, & l'on comptoit qu'il avoit avec lui près de cinq mille hommes bien armés.

L'objet du voyage de ce Gouverneur, étoit de prier un vieillard refpectable qui demeuroit dans ce Monaftère, de donner fa bénédiction au mariage que fa fille venoit de contrac-

ter. Ce vieillard étoit un Moine recommandable par sa sainteté, & par l'austérité de sa vie. Il s'étoit acquis une telle réputation, qu'on venoit de toutes parts implorer le secours de ses prières, & il ne se faisoit point de mariage d'une certaine considération, que les nouveaux mariés ne vinssent lui demander sa bénédiction.

Le Chrétien, après avoir bien tout examiné, retourna faire son rapport à Abdallah, & il fut le premier à dire, qu'il n'y avoit pas moyen de rien entreprendre vis-à-vis un monde si considérable. Les Officiers Musulmans furent aussi de cet avis, & ils dirent à leur Commandant, que le parti le plus sûr étoit de s'en retourner; mais Abdallah répliqua d'un air intrépide, *Je ne prétens pas m'en aller sans avoir combattu: me suive qui voudra, je ne saurai point mauvais gré aux autres.*

Les Arabes, encouragés par ces paroles, protesterent à leur Général qu'ils étoient prêts à le suivre, & qu'ils vouloient partager avec lui la gloire & les dangers de cet événement. Le Chrétien voyant que l'attaque étoit résolue, conseilla au Géné-

ral de ne rien entreprendre sur l'heure ; mais d'attendre au lendemain matin, lorsque toutes les marchandises seroient étalées.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Abdallah suivit ce conseil, & il profita du tems qu'il avoit devant lui, pour prendre toutes les mesures nécessaires pour procurer un heureux succès à son entreprise. Il partagea ses gens en cinq bandes, & leur recommanda de ne point penser au pillage, mais de ne s'attacher qu'à massacrer tout ce qui se trouveroit devant eux.

Le lendemain, Abdallah ayant donné le signal, ses gens fondirent avec fureur par cinq endroits différens sur ceux qui se trouverent à cette foire. Il y eut pendant quelque tems un carnage horrible, durant lequel les Arabes n'éprouverent aucune résistance ; mais les soldats qui avoient accompagné le Gouverneur, s'étant rassemblés, marcherent en bataille contre les Arabes, & se mirent en disposition de les enveloper.

Un Officier Musulman ayant remarqué cette manoeuvre, pressentit que tout le détachement Arabe alloit être taillé en pièces, s'il n'étoit prompte-

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

ment fecouru. Il prit donc le parti de s'échapper adroitement, & courut à toute bride avertir Obéidah de l'extrémité où fes gens étoient réduits.

Khaled va au fecours des Arabes, & défait les troupes qui défendoient le Monastère.

Comme la conjoncture étoit preffante, Obéidah ne crut pouvoir rien faire de mieux, que de s'adreffer à Khaled : *Au nom de Dieu*, lui dit-il, *ne me manquez pas en cette occafion, pour aller fecourir nos frères.* Khaled obéit auffitôt. Il prit avec lui Dérar & quelques autres Officiers dont il connoiffoit la bravoure ; & s'étant fait accompagner d'un détachement de cavalerie d'élite, il fe rendit avec une diligence extrême à l'endroit où l'on en étoit aux mains.

Il étoit tems qu'il arrivât. Les Arabes abattus & excédés par un long combat, étoient enfin près de fe rendre, lorfque Khaled tombant fur les Grecs avec fon impétuofité ordinaire, perça l'enceinte qu'ils avoient formée autour des Mufulmans, & réuffit enfin à fe réunir à eux. Sa préfence fit un effet furprenant : les Arabes reprirent un courage nouveau, & fecondés par le fecours que Khaled avoit amené avec lui, ils firent plier les Grecs, & les mirent enfin en déroute,

route. Il resta sur la place une multitude considérable de Chrétiens, dans le nombre desquels se trouva le Gouverneur de Tripoli, qui avoit été tué par Dérar.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Après cette expédition, on s'empara du Monastère, où l'on fit un butin immense de toutes les richesses qu'on y avoit apportées à l'occasion de la foire. Le nombre des prisonniers fut aussi très-considérable. On prit entr'autres la jeune mariée, & quarante femmes de sa suite, que Khaled fit conduire à Damas. Cependant avant de partir, il se fit amener ce Moine vénérable, l'oracle de la Syrie, aux prières duquel on venoit, comme j'ai dit, se recommander de toutes parts. Il voulut lui faire quelques questions; mais le vieillard ne lui parla que pour lui reprocher sa cruauté, & le menacer de la vengeance du Ciel. *Pourquoi la craindrois-je*, lui dit Khaled, *puisque Dieu a commandé à son Prophéte de faire la guerre aux Chrétiens? Je ne vous aurois pas épargné vous-même plus que les autres, si l'Apôtre de Dieu ne nous avoit ordonné de laisser vivre en repos les gens de votre sorte.* Après ce peu

Les Arabes se rendent maîtres du Monastère.

OMAR. Hégire 13. Ère Chr. 634.

de paroles, Khaled le congédia, & lui accorda la liberté de demeurer dans le Monastère.

On partage le butin pris sur les Chrétiens.

Les Arabes retournèrent aussitôt à Damas, avec toutes les richesses qu'ils venoient d'enlever aux Grecs. On en fit le partage entre les soldats, après qu'on en eut levé la cinquiéme partie pour le trésor. On partagea aussi les prisonniers, & Abdallah ayant demandé pour lui la fille du Gouverneur de Tripoli, elle lui fut accordée; mais ce ne fut qu'après qu'on eut obtenu le consentement du Calife.

Lettre d'Obéidah au Calife.

Le détail de cette expédition fut envoyé en diligence à Médine. Obéidah ne manqua pas de faire l'éloge d'Abdallah qui avoit commencé cette entreprise, & de Khaled, à l'activité duquel on étoit redevable de tout le succès. Il appuya fortement sur les obligations qu'on avoit à celui-ci, & il supplia même le Calife d'écrire en particulier à ce brave Officier, pour lui marquer qu'il étoit content de ses services. Il lui demanda en même-tems son avis, sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard de plusieurs Musulmans, qui dans ces

te expédition avoient violé la loi du Prophéte en buvant du vin *. Il finit sa lettre par le consulter sur la suite des opérations de cette campagne, & le pria de décider s'il entreprendroit la conquête d'Antioche, ou celle de Jérusalem.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Omar répondit à tous les articles de cette lettre, excepté à celui qui concernoit Khaled : rien ne fut capable de le faire revenir sur le compte de ce Capitaine, dont on ne dit pas néanmoins qu'il eût sujet de se plaindre. A l'égard de l'infraction de la

Réponse du Calife à cette lettre.

* L'usage du vin est interdit aux sectateurs de Mahomet. *On t'interrogera touchant le vin & les jeux de hasard*, dit Dieu à Mahomet dans l'Alcoran. *Dis-leur : Il y a un grand crime dans l'un & dans l'autre.* Et dans un autre endroit de ce même Livre : *O vous qui croyez ! certainement le vin, les jeux de hasard, les statues, & les fléches du sort, sont une abomination de l'œuvre de Satan. Abstenez-vous-en donc, afin que vous soyez heureux.*

Il s'est trouvé néanmoins des Interprétes qui ont tâché d'adoucir la rigueur de cette défense, en disant qu'il n'y avoit que l'excès qui fût interdit. Ils rapportent à ce sujet cet autre endroit de l'Alcoran, où le vin semble permis. *Quant aux fruits des palmiers & des raisins, vous en tirerez une liqueur qui enyvre, & un bon aliment : Et certes, il y a en cela un signe pour ceux qui ont de l'intelligence.*

On prétend que Mahomet ne défendit le vin, que parce qu'il courut risque de la vie dans un repas que les Juifs lui donnerent, & où l'on en but beaucoup. D'autres l'attribuent à une raison de politique, qui supprime l'usage du vin & des jeux de hasard, comme la source ordinaire de toutes les querelles. *Gagnier, vie de Mahomet, tom. II. Liv. III.*

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

loi, le Calife ordonna que ceux qui avoient bu du vin, feroient punis de vingt coups de bâton qu'ils recevroient fous la plante des pieds. Cela fut exécuté, & il y en eut même, qui n'ayant pas été dénoncés, s'accuserent eux-mêmes par zéle de religion, & fubirent de bon gré ce rude châtiment. Le Calife ne voulut rien décider au fujet des entreprifes militaires; il laiffa au Général la liberté de porter fes armes où il jugeroit le plus à propos.

Obéidah affembla auffitôt le Confeil de guerre, & il y fut décidé que l'on iroit d'abord à Alep, & qu'enfuite on feroit le fiége d'Antioche. Il donna à Khaled un détachement confidérable, avec lequel il lui ordonna de prendre les devants. Il le fuivit peu après, & laiffa à Damas une garnifon de cinq cens chevaux. Lorfqu'il eut joint Khaled, il le chargea d'aller ravager le territoire d'Emeffe & de Kennefrin, pendant que de fon côté il iroit attaquer Baalbec, ville connue autrefois fous le nom d'Héliopolis.

Le Calife ordonne le fiége d'Emeffe.

Mais pendant qu'il étoit en marche, il reçut un courier qui lui apportoit de la part du Calife un ordre

de commencer les conquêtes par la ville d'Emesse. Les raisons qu'Omar avoit de prendre ce parti, étoient expliquées dans la lettre qu'il envoyoit à Obéidah. Après la formule ordinaire : *Au nom de Dieu très-miséricordieux*, &c. il y avoit ce qui suit :

Giabalah-ebn-Aihan, de la Tribu de Gassan, nous étant venu trouver, il y a quelque tems, avec ses parens & autres principaux de sa Tribu ; je les reçus avec civilité, & ils firent avec nous le pélerinage de la Mecque, où ils observerent toutes les cérémonies usitées, en faisant sept fois le tour du Temple. Fézarah, qui étoit derrière lui, marcha par hasard sur sa veste, qu'il fit tomber de dessus ses épaules ; il protesta en même-tems qu'il en étoit fâché, & qu'il ne l'avoit point fait exprès. Giabalah, sans aucun égard pour cette excuse, lui donna un si grand coup de poing, qu'il lui cassa le nez, & lui fit sauter quatre dents. Fézarah vint me trouver aussitôt. Je reçus ses plaintes, & en conséquence, je fis venir Giabalah, & lui demandai pourquoi il avoit maltraité un Musulman qui lui avoit fait excuse. Il me répondit que sans le respect qu'il avoit pour le Tem-

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

ple, il auroit tué Fézarah, pour lui avoir découvert les épaules en marchant sur sa veste. Vous rendez témoignage contre vous-même, lui dis-je: *si l'offensé ne veut pas vous pardonner, je serai obligé de vous punir suivant la loi du Talion*. Songez que je suis Roi*, répondit-il, *& que l'autre n'est qu'un paysan. Cela ne fait rien*, lui dis-je, *deux Musulmans sont égaux en condition devant le Dieu qu'ils adorent. Il me pria de différer jusqu'au lendemain la satisfaction qu'on exigeoit de lui, & j'avois même obtenu le consentement de l'offensé; mais pendant la nuit, Giabalah & ses amis se sont sauvés, & j'apprens qu'ils sont allés se réfugier à Emesse. Allez donc au plutôt faire le siége de cette place, pour le punir d'avoir manqué à son devoir.*

Les Arabes reçoivent la ville d'Emesse à composition.

Obéidah marcha donc aussitôt du côté d'Emesse, & fit dire à Khaled, qui étoit allé faire le ravage dans les environs, de commencer le siége de cette place. La circonstance étoit la plus favorable que l'on pût souhaiter.

* Mahomet avoit adopté la loi du Talion, par laquelle on condamne une personne à souffrir le même mal qu'elle a fait à une autre.

Les Emessiens, sur le bruit qui s'étoit répandu que les Arabes alloient attaquer Baalbec, avoient négligé de pourvoir à la défense de leur ville, comptant que les ennemis ne viendroient pas sitôt les trouver. D'ailleurs, le Gouverneur de la place mourut le jour même que Khaled vint se camper sous ses remparts, & ils n'avoient personne en état de le remplacer dans une conjoncture si importante. On ouvrit un avis qui sauva la place du risque qu'elle couroit; au-lieu de penser à se défendre, les Emessiens eurent recours à la négociation, & ce moyen leur réussit.

Ce fut sans doute Giabalah qui leur donna ce conseil; & en effet, il étoit plus intéressé qu'un autre, à empêcher que la place ne fût emportée par les ennemis. La connoissance qu'il avoit du caractère doux & modéré d'Obéïdah, lui faisant espérer qu'il pourroit consentir à un accommodement, il est vraisemblable qu'il engagea les Emessiens à demander une conférence à ce Général.

Heureusement il arriva peu après Khaled: car si celui-ci fût resté seul le maître pendant quelque tems, c'en

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

étoit fait de la ville d'Emesse : l'impétuosité de ce Capitaine, le rendoit ennemi des négociations. Obéidah reçut donc les députés des Emessiens ; il écouta avec bonté leurs propositions, & sur l'offre qu'ils firent de payer un tribut considérable, il consentit de leur accorder une suspension d'armes pour un an.

Trait d'humanité dans Obéidah.

Ce Général donna un nouveau trait d'humanité, dans un événement qui se passa vers ce même tems. Un Officier Musulman étant allé battre la campagne avec un détachement, remporta un butin immense, tant en bestiaux qu'en argent, & sur-tout en prisonniers, qui étoient au nombre d'environ quatre cens. Les gémissemens que jettoient ces malheureux captifs en arrivant au camp des Arabes, firent une telle impression sur Obéidah, qu'il résolut de leur rendre la liberté : mais afin de ne rien prendre sur son compte, il consulta les principaux Officiers. Ceux-ci pressentant que ce seroit obliger le Général que d'incliner vers la douceur, furent d'avis de relâcher ces prisonniers, moyennant un tribut de quatre piéces d'or qu'ils s'engagerent de payer par

tête. On prit des assurances convenables pour ce payement, & Obéidah en conséquence laissa partir ces prisonniers, & leur fit même rendre tout ce qu'on leur avoit enlevé.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Ce trait de bonté avança beaucoup plus les affaires des Musulmans, que n'auroit pu faire une conduite plus rigoureuse. La dureté de Khaled avoit rendu les Musulmans odieux ; c'étoit peut-être ce qui avoit indisposé le Calife contre lui. Obéidah, au contraire, sut se concilier habilement tous les esprits, par sa douceur & sa modération. Il y eut même plusieurs villes qui vinrent d'elles-mêmes se soumettre à la domination des Musulmans, & qui regarderent comme un bonheur, de pouvoir, moyennant un tribut, assurer leur liberté, & se maintenir dans l'exercice de leur religion.

La douceur d'Obéidah porte plusieurs villes à se soumettre.

Ces nouveaux tributaires furent très-utiles aux Musulmans, & les aiderent souvent de leurs conseils, en trahissant les Chrétiens. Tel fut le succès de la douceur, de la sagesse, ou si l'on veut, de la politique d'Obéidah, dont le plan étoit de conserver & de s'attacher les habitans dans

OMAR.
Hégire 13.
Ere Chr. 634.

toutes les places conquises.

Le Gouverneur de Kennesrin, fait proposer une trève.

Kennesrin, ville de Syrie, située à quelque distance d'Alep, fut une de celles qui composerent avec les Arabes. Cette place étoit assez bien fortifiée, & en état de faire une longue résistance; mais les habitans qui étoient uniquement appliqués au commerce, aimerent mieux se mettre à couvert des irruptions des Arabes par un traité, que par la voie des armes. Le Gouverneur n'étoit pas de cet avis; cependant lorsqu'il vit que les habitans étoient absolument déterminés de prendre ce parti, il se rapprocha de leur sentiment, & envoya aux ennemis demander une trève; mais il stipula, qu'elle ne dureroit que jusqu'à l'arrivée des secours que l'Empereur leur avoit promis.

Astackhar, Prêtre Grec, très-savant, & qui parloit bien la langue Arabe, fut chargé de cette commission. Il alla donc à Emesse trouver Obéidah, & après avoir exagéré les forces de Kennesrin, & la bravoure de celui qui y commandoit, il lui dit que cet Officier demandoit une trève d'un an, & qu'il souhaitoit en même-tems que l'on établît des bornes, au-

delà desquelles il ne feroit pas permis aux Arabes de passer pour entrer sur le territoire de la place. Il ajouta, que le Commandant souhaitoit que la demande qu'il faisoit fût traitée secrétement, pour ne pas s'exposer à encourir l'indignation de l'Empereur qui lui avoit promis de promts secours.

OMAR. Hégire 13. Ere Chr. 634.

Obéidah qui avoit reçu cet Envoyé avec sa bonté ordinaire, se sentoit assez porté à lui accorder ce qu'il demandoit, sans y mettre aucune restriction; mais Khaled choqué de ce que le député avoit dit des forces de Kennesrin & de la bravoure du Gouverneur, représenta à Obéidah qu'il falloit se défier des Chrétiens; qu'ils ne cherchoient qu'à tromper & à amuser, jusqu'à ce qu'ils fussent assurés d'avoir l'avantage; qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que de marcher contr'eux à l'instant: & qu'à l'égard de la résistance qu'ils se vantoient d'être en état de faire, il se flattoit de prouver efficacement le contraire; & que si on vouloit lui permettre, il s'engageoit de s'emparer de la place, & d'en faire un exemple qui effrayeroit toutes cel-

Représentations de Khaled sur ce sujet.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

les qui parleroient de résistance.

Le Député surpris de la dureté de Khaled, lui en fit des reproches : *Je viens*, lui dit-il, *vous demander la paix, & vous refusez les propositions que je vous fais. On nous auroit donc trompés, quand on nous a dit que les Arabes étoient remplis d'humanité à l'égard de ceux qui imploroient leur protection.* Khaled répondit brusquement, qu'il n'aimoit pas les gens qui cherchoient à en imposer. Il en auroit dit davantage, mais Obéidah l'interrompit, & lui représenta avec beaucoup de douceur, que voulant favoriser des personnes qui venoient implorer sa clémence, il étoit à propos de donner à leur Député une réponse qui pût les satisfaire, sans faire tort aux intérêts des Musulmans.

On accorde une trève aux habitans de Kennesrin.

Après avoir conféré ensemble pendant quelque tems, on consentit enfin d'accorder aux habitans de Kennesrin une trève d'une année ; on leur promit aussi de ménager le territoire, en conséquence des limites qu'ils auroient soin de dresser au plutôt ; mais on regla que si l'Empereur envoyoit des troupes contre les Arabes, les habitans, loin de s'y joindre, reste-

roient renfermés dans l'enceinte de leur ville, sans rien entreprendre contre les Musulmans.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Ces conditions ayant été acceptées, il ne s'agit plus que de fixer les limites. Les habitans, au-lieu de les marquer par un retranchement, éleverent sur les confins de leur territoire un piédestal, sur lequel ils placerent une statue de l'Empereur Héraclius : ce Prince étoit représenté assis sur son trône.

Un incident pense occasionner la rupture de la trève.

Cette statue pensa occasionner de nouvelles brouilleries entre les habitans & les Arabes. Deux cavaliers Musulmans courant ensemble dans la campagne, s'arrêterent sur les limites de Kennesrin, & y jouterent à la lance; il y en eut un, qui sans y penser, ou autrement, porta un coup à cette statue, & la mutila à un œil. Les Grecs firent grand bruit à ce sujet. Ils prétendirent qu'on avoit voulu insulter l'Empereur lui-même; & enfin ils envoyerent une députation à Obéidah pour en avoir raison.

Ce sage Général voulut bien leur faire des excuses sur cet événement. Il les assura qu'il en avoit fait informer, & que celui qui avoit fait le

coup, avoit juré que ce n'étoit que par pur accident, & qu'il n'avoit eu aucune intention de frapper la statue de l'Empereur.

La douceur avec laquelle Obéidah venoit de répondre aux Députés, les rendit insolens; ils parlerent plus haut qu'ils n'avoient fait d'abord: de sorte que sur la proposition que ce Général leur fit, de donner à cet égard toute la satisfaction qu'ils pourroient souhaiter, ils oserent exiger qu'on fît usage de la loi du Talion, & ils demanderent sérieusement, que l'on crevât un œil au Calife.

Cette ridicule proposition mit les Arabes dans une fureur, dont les Députés auroient été les victimes, si Obéidah n'eut pris soin d'appaiser ses gens. Mais il eut assez de présence d'esprit pour tourner en plaisanterie la singulière demande des Députés, de sorte que convenant avec eux de la nécessité qu'il y avoit de faire usage de la loi du Talion, il leur conseilla à cet effet de faire dresser une statue au Calife, & de lui mutiler un œil, comme on avoit fait à celle de l'Empereur. Les Députés s'en retournerent avec cette réponse, & l'affaire n'alla pas plus loin.

Pendant qu'Obéidah restoit campé devant Emesse, le Calife qui depuis quelque tems n'entendoit point parler d'expéditions militaires, écrivit à ce Général, pour se plaindre de son silence & de son inaction. Obéidah fut sensible à ces reproches, & il eut quelque chagrin d'avoir accordé si facilement aux Grecs des suspensions d'armes. Ne voulant pas cependant manquer aux paroles qu'il avoit données, il laissa en repos les habitans d'Emesse & des autres places avec lesquelles on avoit traité, & il porta ses armes d'un autre côté. Ce Général laissa néanmoins un détachement auprès d'Emesse, pour tenir cette place en respect pendant tout le tems de la trève.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Obéidah reçoit des reproches de son inaction.

L'armée Musulmane s'étant donc mise en marche, prit la route d'Alep; elle passa par Arrestan, d'où elle se rendit à Hamah, place qui fut dans la suite le siége du fameux Albuféda, qui a sçu réunir en sa personne la qualité de Prince, & celle d'Auteur très-habile en histoire & en géographie.

En partant de Hamah, on prit la route de Schaïzar, où Obéidah suspendit sa marche, sur les nouvelles

Le Gouverneur de Kennesrin rompt la trève.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

qu'on vint lui apprendre, que le Gouverneur de Kennesrin avoit sollicité vivement l'Empereur de lui envoyer des secours ; & que ce Prince devoit faire partir incessamment un corps considérable de troupes, sous la conduite de Giabalah. C'étoit le même à l'occasion duquel le Calife avoit donné ordre qu'on assiégeât Emesse, où il s'étoit retiré d'abord ; il avoit ensuite été trouver l'Empereur, & lui avoit offert ses services contre les Mahométans.

Il est tué à la tête d'un détachement.

Obéïdah ayant été informé en même-tems, que le Gouverneur de Kennesrin se préparoit à marcher au-devant de ce secours, résolut dès cet instant de ne plus ménager un homme qui contrevenoit si ouvertement à la trève qu'on lui avoit accordée. Il chargea Khaled d'aller à sa rencontre, & de lui couper le chemin. Le brave Khaled s'acquitta parfaitement de sa commission. Ayant trouvé le Gouverneur en marche, il l'attaqua, mit ses gens en déroute, & le tua lui-même de sa propre main.

Les habitans de Kennesrin se rendent tributaires.

La mort de cet Officier décida du sort de Kennesrin, il n'y eut plus de résistance de la part des habitans : ils

se soumirent aux Arabes, & consentirent d'être leurs tributaires. Obéidah ayant mandé cette nouvelle au Calife, Omar lui fit à l'instant réponse pour le féliciter ; & en même-tems il ordonna, qu'indépendamment du tribut, on exigeât quatre ducats de chaque habitant, sans aucune distinction.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Après cette conquête, Khaled fut chargé d'aller attaquer Emesse avec une partie de l'armée. Obéidah avec le reste des troupes, marcha du côté de Baalbec, pour faire le siége de cette place. Il rencontra sur sa route une caravanne dont il se rendit maître. Les marchands qui la composoient ayant demandé au Général la permission de se racheter, il y consentit, & après en avoir reçu des sommes considérables, il leur rendit la liberté.

Obéidah pille une caravanne.

Quelques-uns d'entr'eux ayant été se réfugier à Baalbec, instruisirent le Gouverneur de l'accident qui venoit d'arriver à la caravanne. Comme on étoit informé dans cette place du partage des troupes Musulmanes, Herbis (c'étoit le nom du Gouverneur) crut être assez en forces pour attaquer le corps qu'Obéidah commandoit. Il ré-

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

ſolut donc de bruſquer l'entrepriſe, dans l'eſpérance de recouvrer le riche butin qu'ils venoient de faire ſur la caravanne : mais il s'en fallut bien que le ſuccès répondît à ſes eſpérances. Il fut entièrement défait ; une grande partie de ſes troupes fut maſſacrée, & le reſte mis en déroute : lui-même ne put ſe ſauver qu'avec des peines infinies, & après avoir reçu quelques bleſſures aſſez conſidérables.

Siége de Baalbec.

Obéidah pourſuivant ſes avantages, fit le ſiége de Baalbec ; mais avant de commencer les attaques, il écrivit aux habitans, pour les engager de ſe rendre à compoſition. Il eſpéroit que l'événement qui venoit de ſe paſſer auroit fait impreſſion ſur les eſprits, & que voyant arriver ſous leurs remparts un ennemi redoutable, ils ne demanderoient pas mieux que d'entrer en accommodement : mais les aſſiégés firent voir des diſpoſitions tout-à-fait contraires aux intentions d'Obéidah. On lut cependant ſa lettre ; mais le Gouverneur renvoya celui qui l'avoit apportée, ſans lui donner aucune réponſe.

Ce procédé inſultant choqua le Général Arabe, & il réſolut de s'en

venger, en attaquant la place avec toute la vigueur possible. Ce siége fut extrêmement pénible pour les Musulmans. La saison qui étoit alors très-rigoureuse, se fit sentir bien plus vivement à des troupes qui campoient sous des tentes, & qui d'ailleurs manquoient de ce qui auroit pu les précautionner contre le froid excessif qu'il faisoit alors. Cependant ils continuerent les attaques avec une ardeur surprenante; les assiégés de leur côté se défendirent avec un courage qui rendit inutiles les premiers efforts des assaillans.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Le Gouverneur ayant été bientôt guéri des blessures qu'il avoit reçues dans l'irruption qu'il avoit faite sur les Arabes avant leur arrivée à Baalbec, résolut de tenter une sortie. Il comptoit la faire avec d'autant plus de succès, que le Général Musulman qui n'avoit avec lui qu'une partie de ses troupes, les avoit encore partagées en différens pelottons, dans l'intention de diminuer les forces des assiégés, en les obligeant de les diviser.

Les assiégés font une sortie qui leur réussit.

Herbis qui avoit bien remarqué la disposition des troupes Musulmanes,

OMAR. Hégire 14. Ère Chr. 635.

se proposa de n'attaquer qu'un côté, & de faire la sortie par la porte qui répondoit au quartier d'Obéidah. Il choisit un matin pour cette expédition ; & il fit sa sortie précisément dans le tems que les Musulmans, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu de leur Général, étoient occupés à prendre leur repas. Obéidah qui avoit apparemment quelque dessein pour ce jour-là, avoit ordonné qu'immédiatement après la prière du matin, chacun pensât à prendre quelque nourriture.

Cette entreprise fut malheureuse pour les Arabes. Les Baalbéciens les surprirent dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & ils en firent un carnage horrible ; après quoi ils rentrerent promtement dans la ville, & emmenerent avec eux beaucoup de prisonniers.

Obéidah extrêmement affligé de cet échec, prit aussitôt des mesures pour éviter dans la suite une pareille surprise. Il crut que s'étant campé trop près des remparts, cette proximité pouvoit lui être nuisible, parce qu'en effet on risquoit d'avoir à chaque instant l'ennemi sur les bras. Il y avoit d'ailleurs un autre inconvé-

nient, c'eſt que ſa cavalerie n'avoit pas aſſez d'eſpace pour agir. Il fit donc au plutôt reculer les tentes, & par cette précaution, il ſe mit hors de la portée des machines dont les ennemis s'étoient ſervis juſqu'alors avec aſſez de ſuccès.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Les Baalbéciens, encouragés par l'avantage qu'ils venoient de remporter, réſolurent de tenter dès le lendemain une ſeconde ſortie. Le Gouverneur ſe mit à leur tête, & alla fondre avec impétuoſité ſur le quartier d'Obéidah, où il eut d'abord preſque autant de ſuccès que la veille. Ils enfoncerent tout ce qui ſe préſenta devant eux, & firent reculer bien loin le Général Muſulman. Mais les aſſiégés emportés par leur ardeur, ne firent pas réflexion qu'ils s'éloignoient auſſi conſidérablement de leur place; ils pouſſerent toujours en avant, & touchoient enfin à l'inſtant où ils alloient mettre le quartier d'Obéidah dans une déroute entière, lorſque la préſence d'eſprit d'un Arabe rétablit les affaires en peu de tems.

Seconde ſortie des Baalbéciens.

Sohaïd-ebn-Sabah ayant été bleſſé dès le commencement de cette attaque, s'étoit retiré heureuſement du

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

champ de bataille, & avoit à grande peine gagné le haut d'une colline qui appuyoit le camp des Arabes, & d'où il lui fut facile de remarquer les mouvemens des deux armées.

Lorsqu'il vit que le quartier d'Obéidah plioit devant les ennemis, il s'avisa de son chef de mettre le feu à une certaine quantité de bois qu'il trouva sur cette colline, & il excita par ce moyen une fumée considérable, qui étoit le signal ordinaire dont se servoient les Arabes, quand ils vouloient rassembler leurs troupes pendant le jour, car la nuit c'étoit le feu qu'on employoit.

Obéidah reçoit du secours.

Cette fumée ayant été apperçue par Dérar & Saïd qui étoient tranquilles dans leurs postes, ils se douterent qu'il se passoit quelque chose d'important au quartier du Général, & qu'il avoit besoin de secours. Ils partirent aussitôt avec leurs gens, & arriverent à propos pour tomber sur les Grecs qui se croyoient déja assurés d'une victoire complette.

Dérar & Saïd, en attaquant les Grecs, se posterent entr'eux & la ville, de sorte qu'ils leur ôterent les moyens de s'y retirer. Herbis se

voyant ſerré de ſi près, & hors d'eſpérance de pouvoir faire ſa retraite à Baalbec, forma auſſitôt un bataillon quarré de ſes troupes, & malgré les efforts des Arabes, il ſe fit jour à travers avec une bravoure infinie, & gagnant au plus vîte une hauteur ſur laquelle il trouva les débris d'un vieux Monaſtère, il s'y réfugia & ſe mit en défenſe.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Le Gouverneur pourſuivi ſe retranche dans un Monaſtère.

Obéidah qui ne ſavoit point encore qu'il avoit été ſecouru, imagina que la retraite ſubite des Grecs dans le tems qu'ils paroiſſoient avoir tout l'avantage, étoit une feinte, pour attirer les Muſulmans dans quelque embuſcade. Ce fut ce qui le porta à défendre à ſes gens de les pourſuivre.

Mais Saïd qui n'avoit pu ſavoir l'ordre du Général, continua toujours à harceler les Grecs, & les ſuivit juſque ſur la hauteur, où il poſta des troupes pour en garder les avenues. Pour lui il deſcendit promtement avec une vingtaine de ſes ſoldats, & vint rendre compte au Général de la diſpoſition de l'ennemi.

Obéidah étonné de voir Saïd avec ſi peu de monde, craignit d'abord qu'il n'y eût eu auſſi une irruption

dans le quartier de ce Capitaine, & que les soldats qu'il voyoit avec lui, ne fussent que des restes de sa défaite: il lui demanda avec émotion ce qu'étoient devenues ses troupes. Saïd lui ayant répondu qu'elles étoient consignées à la garde de la colline où ils tenoient les Grecs assiégés, Obéidah lui demanda pourquoi il s'étoit trouvé-là, & par quelle raison il avoit quitté son poste. Ce fut alors que Saïd lui parla du signal qui avoit été donné, & qu'il avoit regardé comme un ordre de sa part pour accourir à son secours.

Le Général avoua que dans la crise où il s'étoit trouvé, il avoit souhaité trouver un moyen de faire donner le signal; mais que les circonstances ne le lui avoient pas permis. Du reste, il remercia Dérar & Saïd du secours qu'ils lui avoient donné; mais en même-tems il voulut savoir qui étoit celui qui avoit donné le signal, & il fit publier dans le camp, que celui à qui on avoit cette obligation, eût à se montrer. Sohaïd parut alors, & avoua ce qu'il avoit fait. Obéidah fit l'éloge de sa présence d'esprit; il défendit néanmoins très-expressément, que personne

personne osât faire pareille chose à l'avenir sans la permission du Général. En effet, il pouvoit en résulter beaucoup d'inconvéniens.

OMAR
Hégire 14.
Ere Chr. 635.

Pendant que Saïd étoit en conférence avec Obéidah, on vint demander quelques renforts, pour contenir les Grecs qu'on tenoit assiégés sur la colline. Herbis à la tête de ses gens avoit entrepris de regagner Baalbec, & il s'étoit déja jetté sur les Arabes pour s'ouvrir un passage. On y disputoit le terrain avec une valeur égale ; cependant on représenta au Général qu'il y avoit tout à craindre, si l'on ne faisoit filer des troupes de ce côté-là.

Obéidah chargea Saïd de retourner au plutôt trouver ses gens ; il lui donna quelques troupes pour l'accompagner, & lui promit qu'à l'instant il alloit lui envoyer de nouveaux renforts sous la conduite de Dérar.

Le Gouverneur de Baalbec entre en conférence.

L'arrivée de ces secours rallentit l'ardeur des Grecs : ils se retirerent du combat, & se retrancherent dans les masures de leur Monastère. Les Arabes les y resserrerent de façon, qu'Herbis ne voyant aucun jour pour s'en tirer, prit le parti de négocier

avec l'ennemi. Il eut une conférence avec Saïd sur les conditions qu'il exigeroit pour accorder toute sureté à lui, à ses gens, & à la ville de Baalbec.

Saïd lui répondit qu'il ne pouvoit traiter que de ce qui le regardoit personnellement, & ceux qui l'accompagnoient; qu'à cet égard, il exigeoit de lui, ou qu'il se fit Musulman avec tout son monde, ou que du moins il s'engageât avec eux à ne jamais porter les armes contre les Arabes. Il ajouta par rapport aux habitans de Baalbec, que cet article regardoit le Général, & que s'il vouloit traiter avec lui, il se chargeroit de le présenter à Obéidah.

Herbis y ayant consenti, Saïd le conduisit au Général. En passant à travers le camp des Arabes, il fut fort étonné de voir que les troupes n'étoient pas aussi nombreuses qu'il se l'étoit imaginé, & il ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise en abordant Obéidah. Ce Général lui répondit que les Chrétiens y seroient toujours trompés, parce que les Anges venoient au secours du petit nombre des Fidéles, ainsi qu'il étoit arrivé à la

bataille de Bébre, * & dans toutes les expéditions militaires du Prophéte.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Conditions accordées à ceux de Baalbec.

Le Gouverneur n'étant pas en situation de contredire une vision de cette espéce, passa aux articles du traité. Il offrit au nom des habitans de la place une somme considérable, & une grande quantité d'habits précieux. Le Musulman l'interrompit, pour lui dire qu'il falloit doubler la somme & les présens. Il ajouta ensuite pour conditions, que les habitans se rendroient tributaires ; qu'ils remettroient toutes les armes qu'ils pouvoient avoir ; qu'ils n'attaqueroient jamais les Arabes ni directement ni indirectement ; qu'ils ne prendroient point de service contre eux chez l'Em-

* On lit à ce sujet dans le Chapitre 3. de l'Alcoran : *Dieu vous a secouru à la journée de Bébre, lorsque vous étiez en plus petit nombre que vos ennemis. N'étoit-ce pas assez qu'il vous eût envoyé un renfort de trois mille Anges descendus du ciel ? Que si cela n'eût pas été suffisant, nous vous en aurions envoyé jusqu'à cinq mille tous rangés sous différens drapeaux.* „ Un Auteur Arabe assure que ces Anges qui combattoient, étoient montés sur des chevaux mouchetés de blanc & de noir ; & qu'ils portoient sur leurs têtes des tiares jaunes & blanches, d'où pendoient entre leurs épaules des rubans qui voltigeoient au gré des vents. Ils avoient à leur tête Gabriel, qui monté sur son coursier, nommé *Haïsum*, c'est-à-dire le vigoureux, & enveloppé d'un nuage, faisoit partout une effroyable déconfiture des idolâtres. „ *Gagnier, vie de Mahomet, tom. III.*

pereur, & enfin, qu'ils ne bâtiroient ni Eglises ni Monastères.

Herbis trouva ces conditions un peu dures; mais le Général ne paroissant pas en disposition de se relacher sur aucun des articles, il fallut s'y soumettre. Le Gouverneur obtint pour toute faveur, que celui qui seroit nommé pour la levée du tribut n'entreroit point dans la ville, mais qu'il camperoit au dehors. On en fit une mention expresse dans le traité, & le Gouverneur rentra aussitôt dans la ville pour le faire ratifier par les habitans.

Ce traité excita beaucoup de bruit dans la place; on trouva que l'on accordoit trop aux ennemis, & enfin personne ne voulut y donner son consentement. Les habitans se radoucirent néanmoins, lorsque le Gouverneur leur eut fait entendre qu'ils ne pourroient sauver leur vie & leur liberté que par ce moyen; & que ce seroit exposer la ville à être mise à feu & à sang, par un ennemi redoutable qui tôt ou tard viendroit à bout de son entreprise. Il ajouta qu'à l'égard des sommes que l'on devoit payer aux Arabes, il ne demandoit pas

mieux que de se prêter pour leur aider à faire ce payement, & il leur promit d'y entrer pour un quart. Cette proposition ramena tous les esprits, & enfin le traité fut accepté.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Herbis retourna auprès d'Obéidah pour lui faire part de ce qui venoit de se passer, & à l'égard du payement, il demanda quelques jours pour ramasser cet argent. Le Général y consentit, & chargea le Gouverneur lui-même d'aller faire cette levée ; il retint près de lui en qualité d'otages les Grecs qui l'avoient accompagné. Herbis revint au tems marqué, & délivra les sommes dont on étoit convenu : en conséquence les otages lui furent rendus, & ils retournerent avec lui dans la place.

Rafi est établi Gouverneur de Baalbec.

Obéidah partit aussitôt pour se rendre à Emesse ; mais auparavant il donna le gouvernement de Baalbec à Rafi-ebn-Adallah, un de ses meilleurs capitaines. Cependant pour ne point contrevenir à l'article qu'il avoit accordé aux instances d'Herbis, il ordonna à Rafi de ne point entrer dans la place, & de se contenter de veiller à ce qui se passeroit dans tout ce territoire : il lui recommanda sur-tout

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

d'empêcher que les troupes qu'il lui donnoit pour former sa garnison ne fissent aucun dégât dans les environs. A l'égard des autres places du voisinage qui n'avoient encore aucun traité avec les Musulmans, il donna toute liberté d'y faire le ravage.

Rafi exécuta ses ordres avec beaucoup de fidélité. Les habitans de Baalbec voyant qu'ils n'avoient rien à craindre sous un tel capitaine, vinrent lui faire leur cour dans son camp, & l'on vit alors les Arabes & les Grecs vivre ensemble dans une parfaite intelligence. Ils se rendirent mutuellement de très-grands services; car les Arabes qui couroient la campagne revenoient souvent chargés d'un butin considérable, dont la plus grande partie leur étoit quelquefois inutile. Ils trouverent moyen de s'en débarrasser, par la correspondance qu'ils entretenoient avec les habitans: ceux-ci leur achetoient ce qu'ils avoient de trop, & ce commerce devint à la fin très-avantageux pour les uns & pour les autres.

Herbis est tué dans une émeute.

Herbis voyant le gain considérable que faisoient les habitans, voulut y entrer pour quelque chose, en consé-

quence de ce qu'il avoit bien voulu se sacrifier pour eux, en payant lui seul un quart du tribut. Il leur représenta que par honneur & par reconnoissance, ils devoient lui accorder un dixiéme dans leur profit. Les habitans y consentirent unanimement. Le Gouverneur voyant avec quelle facilité on lui avoit accordé sa demande, & faisant d'ailleurs réflexion qu'il seroit encore long-tems à recouvrer les avances qu'il avoit faites, il revint à la charge, & au-lieu du dixiéme il prétendit avoir le quart. Les habitans rejetterent cette proposition. Herbis s'emporta, les esprits s'aigrirent, & enfin il s'éleva une émeute dans laquelle le Gouverneur fut massacré.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Les Baalbéciens reçoivent les Arabes dans leur ville.

Le tumulte que cette affaire avoit excité dans la ville fut si grand, qu'on l'entendit même du camp des Arabes. Rafi envoya au plutôt dans la place pour savoir ce qui s'y passoit, & il chargea en même-tems son envoyé d'offrir sa médiation, si elle pouvoit être de quelque utilité. Les habitans l'informérent de la conduite de leur Gouverneur : ils en parlerent comme d'un tyran dont ils s'étoient heureusement débarassés, & ils firent offrir à

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 635.

Rafi de le recevoir dans la ville, & de l'installer à la tête du Gouvernement, s'il vouloit l'accepter.

Rafi fut très-flaté de l'honneur qu'ils lui faisoient ; mais il leur fit dire qu'il ne pouvoit l'accepter qu'avec le consentement de son Général. Il envoya aussitôt avertir Obéidah de la démarche des Baalbéciens. La réponse fut entièrement conforme à leur demande, & le Général en permettant à Rafi de prendre le gouvernement de Baalbec, fit l'éloge de la sagesse de sa conduite, qui avoit fait assez d'impression sur les Grecs pour leur faire souhaiter de vivre sous la domination des Musulmans.

Siége d'Emesse.

Le Général Musulman étoit alors devant Emesse, dont il commença le siége dès que la trève fut expirée. Il les fit sommer auparavant d'embrasser la religion de Mahomet, ou de se rendre tributaires, ou enfin de décider le différend par une bataille. Toutes ces propositions ayant été rejettées, on poussa les attaques avec assez de vigueur ; mais les assiégés se défendirent avec une bravoure qui déconcerta les Musulmans : il y eut même plusieurs sorties dont l'avantage fut entière-

ment pour les Emeſſiens.

Stratagême dont les Arabes ſe ſervent pour prendre Emeſſe.

Cette réſiſtance opiniâtre fit preſſentir que le ſiége ſeroit long & ſanglant. Obéidah auroit bien voulu n'avoir pas penſé ſitôt à cette entrepriſe. Un de ſes Capitaines le voyant dans cette perplexité, lui propoſa de faire uſage d'un ſtratagême dont il tireroit peut-être un grand avantage pour la ſuite. Ce fut de propoſer aux habitans de lever le ſiége, s'ils vouloient ſeulement fournir à ſon armée des vivres & du fourage pour une marche de cinq à ſix jours qu'il comptoit employer à faire ſa retraite. Obéidah ayant goûté cet avis, fit parler aux Emeſſiens, & leur promit, moyennant cette condition, de partir à l'inſtant pour marcher à d'autres conquêtes.

Les Emeſſiens qui ne demandoient pas mieux que d'être débaraſſés des Muſulmans, accepterent volontiers la propoſition, & envoyerent auſſitôt toutes les proviſions qu'on pouvoit ſouhaiter. Lorque cela eut été exécuté, Obéidah leur fit dire que la marche qu'il comptoit faire pouvant être plus longue qu'il ne l'imaginoit, il acheteroit volontiers le reſte de leurs

denrées s'ils vouloient s'en défaire. Les Emessiens donnerent encore dans ce piége, & vendirent très-cherement tout ce qu'ils avoient de provisions. Le Général ne chicana point sur le prix, & leur donna tout ce qu'ils demanderent.

Les Arabes prennent Arestan par stratagême.

Il partit effectivement comme il l'avoit promis, & s'en alla du côté d'Arrestan, qu'il fit sommer de se rendre. Cette demande ayant été rejettée, Obéidah feignit de ne pas vouloir actuellement s'arrêter à faire le siége de cette place; il fit seulement demander au Gouverneur de lui permettre de laisser chez lui quelques gros bagages, qui ne pouvoient que l'embarasser dans sa marche. Cette proposition fut acceptée avec plaisir. Aussitôt Obéidah fit transporter vingt coffres dans lesquels il y avoit vingt hommes d'élite. Ces coffres paroissoient munis de fortes serrures, bien fermées par les dehors; mais ils étoient faits de façon que ceux qui y étoient renfermés pouvoient aisément se mettre en liberté.

Obéidah partit à l'instant avec ses troupes; mais il eut soin de laisser Khaled en embuscade à peu de distan-

ce de la ville, avec un détachement de troupes sur lesquelles on pouvoit compter pour le succès du stratagême qu'on vouloit jouer. Le Gouverneur & les habitans de cette place, charmés de voir les Arabes s'éloigner de chez eux, allerent aussitôt à l'Eglise, rendre graces à Dieu du départ d'ennemis si redoutables. Mais pendant qu'ils étoient occupés à faire des prières, les vingt hommes qui étoient dans les coffres en sortirent, & s'étant saisis de la femme du Gouverneur qui étoit restée chez elle, ils la contraignirent de leur donner les clefs de la place. Ils coururent au plus vîte à la porte qui répondoit du côté de l'embuscade, & l'ayant ouverte, ils se mirent à crier *Allah acbar*. Khaled & son monde accoururent à ce cri, & se préparerent à faire main basse sur quiconque voudroit leur résister; mais la surprise que causa un tel événement fut si grande, que personne ne pensa à mettre les armes à la main.

OMAR. Hégire 14. Ere Chr. 638.

Cette inaction sauva les habitans du massacre. On s'empara seulement de la place, sans y exercer aucune violence. Obéidah y laissa une garni-

La ville de Schaïzar se rend.

OMAR. Hégire 14. Ære Chr. 635.

son de deux mille hommes, & il partit ensuite pour aller faire le siége de Schaïzar. Les Musulmans n'eurent pas la peine d'attaquer cette place; elle se rendit d'elle-même. Le Gouverneur avoit pourtant voulu se mettre en défense, & avoit même usé rigoureusement de son autorité pour faire prendre les armes; mais ses procédés violens ne firent que le rendre odieux aux habitans. Ils se jetterent sur lui & le massacrerent avec quelques-uns de ses partisans, & ils ouvrirent ensuite leurs portes à Obéidah.

Ce Général fut si content de leur soumission, qu'il déclara qu'il n'obligeroit aucun d'eux de changer de religion. Il ajouta néanmoins que ceux qui voudroient embrasser le Musulmanisme seroient exemts pendant deux années de payer aucun tribut, & que ceux qui persisteroient dans le Christianisme ne jouiroient de cette exemtion que pendant l'espace d'une année.

Hégire 15. Ære Chr. 636.

Les Arabes reviennent devant Emesse.

Après ces conquêtes, Obéidah crut pouvoir retourner à Emesse. Il avoit promis de s'en éloigner, il l'avoit fait: ainsi il prétendoit ne pas manquer à sa parole, en reparoissant

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

devant cette place. Le Gouverneur ne pensoit pas de même, aussi fit-il de vifs reproches aux Musulmans, sur ce qu'on ne gardoit pas la foi des traités. Il y eut à ce sujet une députation à laquelle Obéidah répondit pour se justifier, qu'il avoit à la vérité donné sa parole de s'éloigner d'Emesse ; mais qu'il ne s'étoit point du tout engagé à n'y pas revenir.

Ils sont défaits dans une sortie.

Le Gouverneur sentit alors la faute qu'il avoit faite de se dégarnir des munitions qu'il avoit amassées pour la défense de sa place ; mais comme il ne s'agissoit point de perdre le tems en d'inutiles regrets, il prit le parti de se défendre avec toute la vigueur possible. Il voulut même tenter la fortune en rase campagne. Ses premieres démarches eurent le plus grand succès. Etant sorti de la ville avec cinq mille hommes seulement, il alla hardiment attaquer les Arabes, quoiqu'ils fussent bien supérieurs en forces. Il culbuta les premiers rangs, & répandit l'allarme dans tout le reste. Il périt un nombre considérable de Musulmans sous le fer des Emessiens, & leur armée auroit été mise dans une entière déroute, sans les efforts surprenans du

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

brave Khaled qui rallia les fuyards, & fit dans cette importante occasion une manœuvre si bien entendue, qu'il vint à bout de contenir l'ennemi, & de l'empêcher de pousser plus loin ses avantages.

Ce brave Capitaine courut les plus grands risques dans cette conjoncture. Il fut entr'autres assailli par un cavalier Grec, contre lequel il se défendit avec beaucoup de résolution. Il donna même dans ces circonstances une preuve sensible d'adresse & de force. Son épée s'étant brisée dans ce combat, il fut assez habile pour éluder les coups de son adversaire, & le saisissant au corps, il le serra si violemment entre ses bras qu'il l'étouffa & le jetta mort sur la place.

Les Emessiens, quoique vainqueurs, se trouverent si fatigués d'un choc si violent, qu'ils se retirerent dans la place, bien résolus de reprendre leurs avantages dès que les troupes se seroient un peu reposées. Ils reparurent en effet dès le lendemain, & présenterent une seconde bataille aux Musulmans ; mais le succès fut bien différent.

Seconde sortie dans la-

Obéidah avoit eu une longue con-

férence avec Khaled, sur les moyens dont il falloit s'y prendre pour réparer la honte du jour précédent; car on s'attendoit bien que l'ennemi encouragé par une victoire, ne manqueroit pas de chercher au plutôt les occasions d'en remporter une seconde. Tout bien examiné, l'avis de Khaled fut qu'Obéidah laisseroit avancer l'ennemi; qu'à son approche il feindroit de plier, & de faire retraite; qu'à un certain signal dont ils convinrent ensemble le Général feroit faire volte-face à ses troupes, & occuperoit les Emessiens; & que pendant ce tems-là, & dès l'instant même du signal, Khaled avec un corps de réserve paroîtroit subitement, & qu'en se mettant entre la place & les Emessiens, il les attaqueroit par derriere, & les mettroit ainsi bientôt hors d'état de résister.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

quelle les Emessiens sont défaits.

Ce stratagême réussit dans tous les points. Les Emessiens firent leur sortie ayant à leur tête le Gouverneur de la place, qui étoit remarquable ce jour-là par la richesse de ses habits, & plus encore par l'air de confiance que lui inspiroit l'idée d'une victoire qu'il regardoit comme certaine. Le combat ne fut pas long-tems à s'engager.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Obéidah, après quelque résistance, fit insensiblement retirer ses troupes. Les Emessiens foncerent dessus avec plus d'ardeur qu'auparavant : mais dans le même instant Khaled alla les prendre en queue, & les obligea de faire face de tous côtés. Les Emessiens soutinrent ce choc avec beaucoup d'intrépidité ; mais le Gouverneur & plusieurs de leurs plus braves Officiers ayant été tués, ou mis hors de combat, les troupes perdirent absolument courage, & se laisserent massacrer sans presque faire de résistance.

Le carnage auroit été loin, sans une sortie de quelques détachemens, qui accoururent au secours de leurs compatriotes. Les Musulmans furent obligés alors de se réunir pour tenir tête à ces nouvelles troupes. Mais elles ne cherchoient point à attaquer ; elles se contenterent de faire bonne contenance, & de tenir ferme pendant quelque tems, pour rassembler les fuyards, & recevoir ceux qui avoient échappé au fer de l'ennemi. Ils se retirerent ensuite dans la place avec les débris de leurs troupes.

Les Emessiens capitulent.

Cet échec déconcerta tellement les Emessiens, qu'ils ne penserent plus à

ſe défendre. Au contraire toutes les voix ſe réunirent pour traiter avec les vainqueurs. Ils en obtinrent les conditions les plus favorables. Obéidah content de les voir ſe rendre tributaires, leur laiſſa d'ailleurs toute liberté ; & pour faire voir quelle étoit la confiance qu'il avoit en leur parole, il ne voulut point entrer dans la ville, ni même y laiſſer de garniſon.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Il eſt vrai qu'il avoit une bonne raiſon pour n'en pas laiſſer, & même pour ne pas s'amuſer à prendre poſſeſſion de cette place. La nouvelle venoit d'arriver que l'Empereur envoyoit contre les Muſulmans une nombreuſe armée ; & l'on devoit s'attendre à une bataille dont le ſuccès pouvoit être déciſif. Il étoit donc important de ne ſe point dégarnir de troupes, & de les tenir toujours en haleine pour faire face à un ennemi, qui avoit fait, diſoit-on, les derniers efforts pour raſſembler une armée ſupérieure à toutes celles qu'il avoit eues juſqu'alors. Héraclius en avoit donné le commandement à un Seigneur, que les Hiſtoriens orientaux appellent Mahan. Mais on conjecture par les dates que c'étoit celui que les Grecs nom-

L'Empereur Grec envoie une armée contre les Arabes.

Omar. Hégire 15. Ere Chr. 636.

ment Manuel, le plus grand Capitaine de son tems.

Cette armée fut renforcée dans sa marche par des troupes que lui amena Giabalah, le même qui avoit encouru la disgrace d'Omar, comme je l'ai dit plus haut. Mahan mit ces troupes à la tête des siennes. Il en comptoit tirer d'autant plus d'utilité, que les soldats qui formoient ce renfort étoient Arabes de nation, & par conséquent de même pays que les Musulmans, dont ils connoissoient mieux que tous autres la maniere de combattre. Ces Arabes étoient Chrétiens, & professoient tous la même religion que les troupes de l'Empereur.

Mais cette armée qui venoit pour soulager les Chrétiens, & les délivrer de l'oppression des Musulmans, mit le comble au malheur des Provinces par où elle passoit. Les soldats pilloient & maltraitoient les habitans, & leur licence effrénée devint si insupportable, que les peuples se trouvoient réduits à préférer la domination des Mahométans. C'est aussi ce qui donna à ceux-ci beaucoup de facilité pour avancer leurs conquêtes.

Les Arabes délibèrent sur

Les Musulmans eurent pourtant d'a-

bord quelques inquiétudes, sur l'arrivée de l'armée Impériale. Il y en eut qui proposerent de retourner en Arabie pour y recruter les troupes. C'étoit assez l'avis d'Obéidah; mais la crainte qu'il eut d'être blamé du Calife, l'empêcha d'appuyer ce sentiment. D'ailleurs le plus grand nombre des Musulmans vouloient rester où ils étoient, & attendre qu'on les attaquât. Ils ne pouvoient se résoudre à quitter la Syrie, province si riche & si fertile, remplie de tous côtés de villes superbes dont ils avoient conquis la plupart à la pointe de leurs épées, pour retourner dans leur pays qui étoit pauvre & désert, & situé sous un ciel brulant, & dans un terrain aride.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr 636.

le parti qu'ils doivent prendre.

Ces différens avis ayant été agités dans un conseil, Khaled prit un milieu, auquel tout le monde se rendit. Après avoir représenté qu'il seroit indécent de se retirer en Arabie comme des fugitifs, il fit voir en même tems qu'il y avoit trop de danger à rester où l'on se trouvoit actuellement, à cause de la proximité de Constantin fils de l'Empereur, qui étoit alors à Césarée à la tête de quarante mille hommes: Que Mahan étoit arrivé dans le voisi-

nage de ce Prince avec l'armée Impériale, tandis que d'un autre côté Giabalah s'approchoit pour se joindre aux Impériaux : Qu'ainsi le plus simple étoit de s'en aller à Yermouk * ; que se trouvant alors dans un pays qui leur appartenoit, & d'ailleurs peu éloigné de l'Arabie, ils pourroient facilement recevoir les secours qu'on voudroit leur envoyer ; ou même s'y retirer, si le sort des armes leur étoit contraire.

Cet avis fut trouvé si prudent, que tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Les ordres furent donnés aussitôt, & l'armée Musulmane se mit en marche, pour se rendre à Yermouk, où elle se retira aussi tranquillement que si elle n'avoit point eu d'ennemis à craindre.

Constantin n'eut pas plutôt été informé de la retraite des Arabes, qu'il envoya faire des reproches au Général de l'Empereur, de ce qu'il ne les avoit pas attaqués dans leur marche. Mais il fut fort étonné, lorsque Mahan lui fit dire qu'il n'avoit fait que suivre les ordres d'Héraclius ; que ce Prince lui avoit recommandé de ne rien en-

* Ville de Syrie située sur la riviere de ce nom.

treprendre contre les Musulmans, sans avoir auparavant tenté tous les moyens de faire la paix avec eux.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636

En effet, ce Général entra en négociation avec Obéidah, & lui fit faire différentes propositions qui furent toutes rejettées. Le Musulman de son côté voulut aussi traiter avec Giabalah, & l'engager du moins à garder la neutralité; mais celui-ci refusa de se prêter à aucun accommodement.

Khaled défait les troupes commandées par Giabalah.

Khaled indigné de voir un Arabe aussi acharné contre ses compatriotes, conseilla à Obéidah de le faire attaquer promtement, avant qu'il pût se joindre à l'armée Impériale: Il se chargea lui-même de l'entreprise, & ne demanda que peu de monde pour l'exécuter. Obéidah y ayant consenti, Khaled alla à la rencontre de Giabalah; & tombant sur lui avec son intrépidité ordinaire, il enfonça son corps de troupes, & le contraignit de prendre la fuite. Mais ce ne fut cependant qu'après une vigoureuse résistance qui couta cher aux Musulmans; car indépendamment des braves soldats qui périrent dans cette occasion, on leur fit plusieurs prisonniers, du nombre desquels étoient Yésid, Rafi

OMAR. Hégire 15. Jes. Chr. 636.

& Dérar, tous gens de marque, & que l'on pouvoit regarder comme l'élite des Officiers.

La défaite de Giabalah étoit pour le Calife une nouvelle trop intéressante pour qu'on la lui laissât ignorer longtems. Obéidah écrivit en diligence à Omar pour lui faire part de ce succès, & en même-tems il le pria de lui envoyer promtement des secours contre l'armée formidable des Chrétiens.

Le Calife envoie un renfort, qui dans sa marche bat un parti Grec.

Omar fit partir sur le champ huit mille hommes, dont il donna le commandement à Saïd-ebn-Amir. Ce Capitaine, selon les ordres qu'il avoit reçus, fit la plus grande diligence pour se rendre auprès d'Obéidah : mais s'étant égaré sur sa route, il donna dans un détachement de Grecs qui étoit commandé par le Gouverneur d'Amman. Cette rencontre retarda sa marche ; ce ne fut néanmoins qu'autant de tems qu'il en fallut pour engager une action, dans laquelle toute l'infanterie Grecque fut taillée en piéce. Le Gouverneur ayant échappé au carnage avec sa cavalerie, fut arrêté dans sa fuite par un parti Arabe qui battoit la campagne pour chercher à piller. Il y eut alors une nouvelle

action, dans laquelle le Gouverneur & la plus grande partie de ses cavaliers resterent sur la place. OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Saïd & ses gens qui suivoient les fuyards furent doublement charmés d'une rencontre qui en mettant le comble à leur victoire, leur fournissoit une occasion de s'instruire de la route qu'ils devoient tenir pour se rendre au plutôt auprès du gros de l'armée. Mais avant de se remettre en marche, ils couperent les têtes d'un grand nombre de cavaliers qui avoient été tués dans le combat, & après les avoir dépouillées de leur peau, ils les mirent au bout de leurs lances, & se rendirent ainsi au camp, portant avec eux ces hideux trophées de leur victoire.

L'arrivée de ces renforts, & les avantages que les Musulmans venoient de remporter, firent faire bien des réflexions au Général de l'armée Grecque. Quelque infructueuse qu'eût été sa premiere négociation, il résolut d'en tenter une seconde, & il envoya prier Obéidah de lui envoyer quelqu'un de confiance avec qui il pût conférer.

Khaled s'étant offert pour cette

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

commission, Obéidah l'en chargea avec plaisir, & il partit aussitôt pour se rendre au camp des Grecs avec quelques Officiers de considération. Mahan les reçut dans sa tente, où il étoit assis sur une espéce de trône, auprès duquel il avoit fait préparer des siéges pour Khaled, & pour les personnes de sa suite; mais ceux-ci repousserent les siéges, & s'assirent par terre. Le Général Grec paroissant surpris de ce qu'ils refusoient de se servir des siéges qu'il leur avoit destinés, Khaled lui dit que l'usage des Musulmans à cet égard étoit bien plus noble que celui des Chrétiens: Que la terre étoit le siége que Dieu avoit destiné à son Apôtre Mahomet, & que ce Prophéte l'avoit laissée aux Musulmans ses disciples.

Conférence entre Khaled & Mahan.

L'Auteur Arabe qui nous instruit de ce détail & de beaucoup d'autres, tous aussi peu importans, ne nous dit rien de l'objet principal de cette conférence. Il résulte seulement de son récit, que la conversation de ces deux Capitaines fut entrecoupée de politesses & d'invectives, qui n'avoient aucun rapport au but qu'ils auroient dû se proposer.

Mahan

Mahan fit d'abord des complimens à Khaled. Après l'avoir entendu parler pendant quelque tems, il lui dit que jusques-là, il avoit toujours regardé les Arabes comme une nation grossière, & peu civilisée ; mais que la conversation qu'il venoit d'avoir avec lui, détruisoit absolument ce préjugé, & lui donnoit une idée bien différente de celle qu'on avoit d'eux parmi les Grecs.

Khaled convint qu'effectivement les Arabes avoient toujours passé pour grossiers, & qu'ils l'étoient encore dans le tems que Mahomet commença à paroître ; mais que depuis que ce Prophéte les avoit éclairés des lumières du Ciel pour les conduire dans la voie de la vérité & du salut, les choses avoient bien changé de face.

Mais il ne tarda pas lui-même à faire voir que ce prétendu changement n'étoit pas si réel qu'il s'en vantoit. Car la conversation s'étant un peu échauffée entre eux, Khaled dit sans façon au Général Grec, qu'il comptoit bien le voir un jour mener à Omar la corde au col pour être décapité en présence du Calife. Il est à présumer que Khaled ne se portoit à

OMAR.
Hégire 15.
Ere Chr. 636.

ces extrémités qu'à l'occasion des disputes qu'avoient excitées les différens articles qui faisoient l'objet de cette conférence. L'Auteur Arabe ne fournit aucune lumière à ce sujet, qui méritoit cependant quelqu'attention.

Mahan, justement indigné des propos de Khaled, lui répondit en colère, que sans le droit des gens qu'il respectoit dans sa personne, il lui feroit payer de sa tête le discours insolent qu'il venoit de tenir; mais que ne voulant pas, par considération pour son caractère d'Envoyé, se vanger sur sa personne, il alloit le faire sur les prisonniers qu'il avoit entre ses mains; & aussitôt il donna ordre qu'on les lui amenât.

Prenez bien garde à ce que vous voulez faire, répliqua le Musulman en furie, *car je vous jure par Mahomet, que si vous vous mettiez en devoir d'exécuter ce que vous dites, je vous tuerois vous-même de ma propre main.* Il mit aussitôt l'épée à la main d'un air menaçant, & les Arabes qui étoient avec lui en firent de-même.

Mahan ne jugea pas à propos de pousser les choses plus loin. Au contraire, il se radoucit entièrement, &

il reprit la converſation avec autant de tranquillité que s'il n'avoit eu aucun ſujet d'aigreur. Ils terminerent même la conférence par des complimens, & par des préſens réciproques. Khaled ayant remarqué qu'une tente d'écarlate qu'il avoit fait dreſſer pour lui dans le camp des Grecs, faiſoit plaiſir à Mahan, il la lui offrit de bonne grace. Le Général Grec l'accepta, & lui donna en revanche les priſonniers qu'il avoit menacés de faire décapiter il n'y avoit qu'un inſtant. Il voulut y joindre d'autres préſens, mais Khaled les refuſa. Il étoit trop content de recouvrer les priſonniers qu'on lui rendoit. C'étoient les mêmes qui avoient été enlevés par Giabalah, & que ce Capitaine avoit fait conduire auſſitôt au camp Impérial.

L'Auteur Arabe qui s'attache à rapporter de menus détails; n'a pas daigné nous donner aucun éclairciſſement ſur le fonds même de cette négociation. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il n'y eut point d'accommodement, & l'on ſe prépara de part & d'autre à décider le différend par la fameuſe bataille d'Yermouk qui fut donnée peu après.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Obéidah céde à Khaled le commandement de l'armée.

Obéidah donna dans cette occaſion des preuves ſenſibles de ſa grandeur d'ame, & du zéle qu'il avoit pour le bien public. Ce Général entendoit aſſez bien l'ordonnance d'une marche & d'un campement, & la diſpoſition d'une armée : du reſte il étoit peu propre à figurer dans le fort d'une action. Ce n'eſt pas qu'il manquât abſolument de courage, mais il étoit facile d'en avoir plus que lui; & ce qui le diſtinguoit de beaucoup d'autres qui pouvoient lui reſſembler, c'eſt qu'il ſe rendoit juſtice à cet égard.

Voyant donc que la bataille qu'on ſe préparoit à donner, alloit décider du ſort de la Syrie, il reconnut publiquement la ſupériorité de courage de Khaled, en lui remettant le commandement de l'armée. Pour lui il ſe mit à l'arrierre-garde, ſous le drapeau jaune qu'Aboubécre lui avoit donné à ſon départ pour la Syrie. C'étoit le même ſous lequel Mahomet avoit combattu dans la guerre que ce Prophéte fit aux Juifs de Syrie.

D'ailleurs, il étoit important qu'il y eût à l'arrierre-garde un Capitaine qui eût aſſez d'autorité pour contenir

les Arabes, & les empêcher de lâcher pied; car dans les dernieres actions qui s'étoient passées entre eux & les Grecs, on avoit observé que les premiers chocs étoient difficiles à soutenir. Les Arabes paroissoient les appréhender, & l'on ne pouvoit compter sur eux que lorsque l'action étoit bien échauffée.

OMAR.
Hégire 15.
Ere Chr. 636.

La même chose arriva au commencement de l'affaire d'Yermouk. L'aîle droite de la cavalerie Musulmane fut enfoncée: la plupart prirent la fuite; mais on les força bientôt de retourner au combat. Les femmes Arabes qui étoient postées à l'arrierre-garde, arrêterent les fuyards. Il y en eut même quelques-uns qu'elles traiterent cruellement, pour avoir tenté de franchir la barrière qu'elles leur opposoient. Elles ne firent alors acception de personne; & Sofian lui-même, l'un des braves Capitaines que les Musulmans eussent parmi eux, ayant été contraint de céder à la force, & de faire une retraite qui pouvoit ressembler à une fuite, ces braves guerrieres ne l'épargnerent pas plus qu'un autre, & il y en eut une qui n'ayant point alors d'armes pour le frapper, se

Bataille d'Yermouk gagnée par les Arabes.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.
servit d'un piquet de tente, dont elle lui donna un coup vigoureux qui l'empêcha de fuir plus loin.

Les Musulmans eurent beaucoup de désavantage dans cette premiere journée, (car on se battit plusieurs jours de suite,) mais ils reprirent un nouveau courage dans les jours suivans ; & après plusieurs actions sanglantes, dans lesquelles les Grecs se battirent avec toute la fureur qu'inspire le désespoir, ces derniers furent contraints de céder à la bravoure des Arabes, qui honteux d'avoir paru plier aux premiers efforts de l'ennemi, réparerent glorieusement dans la suite les fautes qu'ils avoient pu commettre au commencement des attaques.

Obéidah, qui dans cette conjoncture avoit eu l'attention de laisser Khaled le maître de toutes les opérations militaires, ne se démentit point dans tout le cours des différentes actions qui se succederent les unes aux autres. Il eut soin seulement de faire exactement la prière dans le camp, de visiter les blessés ; il en pansa même plusieurs de ses propres mains. Du reste il ne se mêla en aucune maniere de ce qui pouvoit concerner les fonctions

de Général; charge en effet, qui ne le regardoit plus, puisqu'il l'avoit prudemment cédée à un autre.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

L'armée Grecque ayant été mise dans une entière déroute, les Musulmans demeurerent les maîtres du champ de bataille, & ne craignirent plus de rencontrer d'obstacles qui pussent les troubler dans la possession des riches provinces de la Syrie. Obéidah reprit alors le commandement des troupes, & après les avoir laissé reposer quelque tems à Yermouk, il les conduisit à Damas, d'où il écrivit au Calife pour l'informer des succès des Musulmans.

Lettre par laquelle Obéidah informe le Calife du succès de la bataille.

Si l'on s'en rapporte au détail de cette lettre, il n'étoit pas étonnant que les Arabes fussent demeurés seuls maîtres de toute la province de Syrie. Il ne devoit plus rester de troupes pour la défendre, après le terrible échec qui venoit d'arriver aux Grecs. Le nombre des morts se monta de leur côté à cent cinquante mille hommes; on leur fit quarante mille prisonniers, du nombre desquels étoit Mahan leur Général, qui fut tué à Damas peu après. Il n'y eut de la part des Musulmans que quatre mille trente

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

hommes qui resterent sur la place.

Outre ce nombre prodigieux de Grecs qui avoient péri sur le champ de bataille, les Musulmans massacrerent dans les campagnes tout ce qui étoit en état de les troubler dans leur conquête. *Nous avons*, dit Obéidah au Calife, *entièrement détruit ceux qui s'étoient retirés dans les montagnes & dans les déserts. Nous avons fermé tous les passages, & Dieu nous a rendu maîtres du pays des Chrétiens, de leurs richesses & de leurs enfans.* Ce Général termine ainsi sa lettre : *Ecrit de Damas où nous sommes venus après la victoire, & où j'attens vos ordres touchant le partage du butin*, &c.

Des nouvelles aussi intéressantes ne pouvoient que causer une joie infinie aux habitans de Médine, & au Calife en particulier, qui écrivit aussitôt à Obéidah pour le complimenter sur la victoire. Il le chargea de faire connoître à tous les Musulmans de son armée, combien il étoit reconnoissant des services qu'ils venoient de rendre à leur patrie ; & il finit sa lettre, en recommandant au Général de faire reposer ses troupes à Damas jusqu'à nouvel ordre. A l'égard du

butin, il n'en dit pas un mot.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Obéidah prit sur lui d'en faire le partage avec le plus d'équité qu'il lui fut possible; & il eut la satisfaction de se voir approuvé du Calife, lorsqu'il lui eut mandé la disposition qu'il avoit cru devoir en faire. Après avoir donné environ un mois pour le rafraîchissement des troupes, il récrivit au Calife pour lui demander ses ordres sur les entreprises qu'il jugeoit à propos de faire.

Obéidah fait le partage du butin.

La réponse ne tarda pas à arriver. Omar, de l'avis de son conseil, ordonna le siége de Jérusalem, place dont les Arabes souhaitoient depuis long-tems d'être les maîtres, parce que c'étoit le lieu de la sépulture d'un grand nombre de Prophétes, & que d'ailleurs Mahomet avoit toujours souhaité que l'on s'emparât de cette ville.

Les Arabes assiégent Jérusalem.

Obéidah fit aussitôt filer des troupes du côté de Jérusalem. Le premier détachement qui partit étoit de cinq mille hommes, dont le Général donna le commandement à Abou-Sofian; & peu après il le fit suivre par différens corps de troupes, qui allerent se réunir sous les murs de cette place.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Sofian fit d'abord sommer la place; & proposa même plusieurs conditions qui furent toutes rejettées. Il résolut donc de former des attaques; en effet, il employa dix jours à battre la ville sans relâche. Mais les assiégés se défendirent avec beaucoup de vigueur, de sorte que les Musulmans ne purent remporter aucun avantage.

Obéidah étant arrivé vers ce tems-là avec le reste de ses troupes, imagina d'abord que la vûe d'une armée si nombreuse feroit impression sur les assiégés, & les disposeroit à écouter des propositions d'accommodement. Ce fut ce qui le détermina à leur écrire une lettre dans laquelle, après le préambule ordinaire, il s'énonçoit en ces termes:

Nous vous requérons de déclarer qu'il n'y a qu'un seul Dieu; que Mahomet est son Apôtre; qu'il y aura un jour du Jugement, & que Dieu fera sortir les morts de leurs sépulcres.

Sitôt que vous aurez fait cette déclaration, il ne nous sera pas permis de répandre votre sang, ni d'enlever vos biens & vos enfans. Si vous refusez de le faire, soumettez-vous à payer tribut, sinon j'envverrai contre vous

*des hommes, qui aiment mieux la mort, que vous n'aimez à boire du vin & à manger de la chair de porc *, & je ne vous quitterai point, s'il plaît à Dieu, que je n'aie réduit en esclavage, & vous & vos enfans, après avoir exterminé ceux qui combattent pour vous.*

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Cette lettre portoit pour adresse: *Aux principaux habitans d'Ælia.* C'étoit ainsi qu'on appelloit Jérusalem, depuis que l'Empereur Ælius Adrianus l'avoit fait rebâtir.

Les menaces du Général Musulman ne furent pas capables d'intimider les habitans de Jérusalem. Ils continuerent à faire la plus vigoureuse résistance, & ils tinrent ainsi pendant quatre mois entiers, durant lesquels il y eut toujours des actions extrêmement vives, qui à la fin affoiblirent considérablement les assiégés. A l'égard des Musulmans, ils se présentoient toujours avec la même ardeur, & il sembloit même que les difficultés contribuassent à l'augmenter. Indépendamment des sorties continuelles, contre lesquelles il falloit se précautionner, ils avoient encore

* L'usage du vin & de la chair de porc est également défendu dans l'Alcoran.

OMAR.
Hégire 15.
Ere Chr. 636.

à soutenir la rigueur de la saison qui étoit devenue presqu'insupportable. L'hyver fut très-rude cette année, & bien plus encore pour des gens qui étoient campés. Mais tous ces obstacles ne les empêcherent point de se montrer toujours avec la même intrépidité, bien résolus d'emporter la place, ou de périr sous ses remparts.

Une opiniâtreté aussi constante, fit faire de tristes réflexions aux assiégés. Ils prévirent que tôt ou tard les Musulmans entreroient chez eux, & que si par malheur la ville étoit prise d'assaut, les Arabes se vengeroient cruellement des peines & des fatigues qu'on leur faisoit essuyer. Ces funestes idées frapperent si vivement les principaux habitans, qu'ils se déterminerent enfin à faire quelques propositions.

Conférence entre Obéidah & le Patriarche de Jérusalem.

Sophrone, Patriarche de Jérusalem, Prélat respectable par son âge, son caractère & son mérite personnel, fut prié de se rendre auprès d'Obéidah & de conférer avec lui. Le Patriarche accepta volontiers cette commission, & eut une longue conférence avec le Général Musulman. Après différentes propositions, il lui

représenta que Jérusalem étoit la Cité sainte, & que le ciel menaçoit de sa colère quiconque oseroit y entrer comme ennemi.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Nous savons, répondit Obéidah, *que Jérusalem a donné la naissance & la sépulture à un grand nombre de Prophétes. C'est dans cette célébre ville que Mahomet * notre Prophéte fut enlevé jusqu'au ciel pendant une nuit, &*

Réponse d'Obéidah.

* Les Musulmans croient que Mahomet ayant été conduit de la Mecque à Jérusalem pendant une nuit, par l'Ange Gabriel, fut enlevé de-là dans le ciel, où il vit les choses merveilleuses dont on trouve le détail dans la vie de ce Prophéte, par Gagnier. Cette histoire, qui ne contient que ce que Mahomet dit avoir vu dans une seule nuit, remplit les douze premiers chapitres du Livre second. Pour donner une idée du goût qui regne dans cette relation, il suffira de rapporter ce que le Prophéte raconte des préparatifs pour son départ.

Une certaine nuit, dit-il, *je m'étois endormi entre les deux collines de Safa & de Merwa. Cette nuit étoit très-obscure & très-noire; mais si tranquille, qu'on n'entendoit ni les chiens aboyer, ni les coqs chanter. Tout d'un coup l'Ange Gabriel se présenta devant moi, dans la forme en laquelle le Dieu très-haut l'a créé. Son teint étoit blanc comme la neige: ses cheveux blonds, tressés d'une façon admirable, lui tomboient sur les épaules. Il avoit un front majestueux, clair & serein: les dents belles & luisantes, & les jambes teintes d'un jaune de saphir. Ses vêtemens étoient tout tissus de perles & de fil d'or très-pur. Il portoit sur son front une lame, sur laquelle étoient écrites deux lignes toutes brillantes & éclatantes de lumière. Sur la première il y avoit ces mots:* Il n'y a point de Dieu, que Dieu. *Sur la seconde, ceux-ci:* Mohammed est l'Apôtre de Dieu. *A cette vûe, je demeurai le plus surpris & le plus confus de tous les*

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

qu'il s'approcha du Seigneur à la portée de deux traits d'arbalête. Nous sommes hommes. J'apperçus autour de lui soixante & dix mille cassolettes, ou petites bourses pleines de musc & de saffran : il avoit cinq cens paires d'aîles, & d'une aile à l'autre il y avoit la distance de cinq cens années de chemin.

Mahomet rapporte ensuite l'invitation que lui avoit faite l'Ange Gabriel, de se préparer à partir pour aller rendre visite au Seigneur ; & afin de lui faire faire le voyage commodément, il le fait monter sur une jument fort singulière, que l'Ange se charge de conduire lui-même par la bride. Voici la description que Mahomet donne de cette jument.

Il faut que vous sachiez, dit ce Prophéte, *que cet animal ne ressemble en aucune manière à pas un de nos animaux. Voici donc à peu près comme il est fait. Il est plus grand qu'un âne, & plus petit qu'un mulet. Il est blanc ; il a une face humaine ; & des machoires de cheval. La crinière de son col est de fines perles tissues de marguerites & d'hyacinthes, & brodée de lumière. Ses oreilles sont d'émeraudes ; ses yeux sont deux gros hyacinthes brillans comme les étoiles du firmament, & qui dardent des rayons vifs & perçans comme ceux du soleil. Sa temple droite est parsemée de perles enchassées, & la temple gauche est flanquée de plaques d'or. Le col, le poitrail & le dos sont tout hérissés de différentes sortes de pierres précieuses, qui jettent de toutes parts un éclat comme les étoiles du firmament dans la vaste étendue des cieux, ou bien comme des éclairs étincelans, ou comme la flâme du feu. Sa queue est cousue d'émerandes. Le crin est d'une belle longueur ; il s'en frappe à droite & à gauche les jarrets & les flancs. Il a deux aîles, comme celles d'un aigle, grandes comme le contour d'un grand bassin, tissues de perles, émaillées comme un pré, & parsemées de pierres précieuses. Il exhale de ses flancs une odeur agréable de musc & de saffran. Il a une ame telle que les ames humaines. Il entend & comprend ce que l'on dit, mais il ne peut parler ni répondre. Les courroies de sa bride sont de perles & de marguerites enfilées avec des pierres précieuses & des hyacinthes. Ses chaînes sont d'or & d'argent, son frein est d'hyacinthe rouge. Ses deux aîles sont toutes brodées de lumière ;*

mes ses disciples, & par conséquent plus dignes que vous de la posséder. Nous ne quitterons point le siége, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous la livrer, comme il a fait de tant d'autres villes.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Le Patriarche qui étoit chargé de conclure à quelque prix que ce fût, traita alors de la reddition de la place, & il ne s'agit plus que d'obtenir les conditions les plus favorables qu'il seroit possible. Lorsqu'il fut convenu avec Obéidah des principaux articles de la capitulation, il demanda que par honneur pour une place aussi considérable, on lui accordât encore une condition, qui étoit que le Calife lui-même viendroit en prendre possession.

Cet article fut encore accordé par Obéidah, c'est-à-dire, qu'il promit au Patriarche d'envoyer promtement un courier à Médine, pour informer le Calife de la condition qu'on exigeoit.

Obéidah écrivit, en effet, sur le champ, pour apprendre au Calife la

Obéidah invite Omar à venir prendre

il s'en sert pour voler de même que font les autres oiseaux, &c. Gagnier, vie de Mahomet, tom. I. Liv. II.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636. possession de Jérusalem.

grande nouvelle de la reddition de Jérusalem, & le prier en même-tems de lui faire savoir ses intentions à l'égard du dernier article sur lequel on paroissoit vouloir insister.

Omar tient conseil à ce sujet.

Omar tint aussitôt conseil, pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre. Othman, l'un des principaux du conseil, que nous verrons bientôt assis sur le trône des Musulmans, fut d'avis que le Calife ne fît pas ce voyage. Il représenta qu'il étoit à propos de faire voir aux Chrétiens le mépris qu'on avoit pour eux, & qu'on ne les croyoit pas dignes d'être honorés de la présence du Calife.

Ali, qui opina ensuite, prit un sentiment contraire. Il prétendit qu'en refusant de faire cet honneur à des Chrétiens qui n'attendoient que cela pour se soumettre entièrement, ce seroit s'exposer à voir continuer la guerre, & recommencer des attaques qui couteroient encore bien du sang aux Fidéles. D'ailleurs, il fit voir que la présence du Calife seroit à ses troupes un plaisir infini, & que ce seroit la plus grande consolation qu'elles pourroient avoir, après les fatigues continuelles qu'elles avoient essuyées

dans un siége aussi long. Enfin, il insista sur la dignité de Jérusalem, place également respectée des Musulmans & des Chrétiens, & à laquelle il croyoit convenable que le Calife donnât quelques preuves de considération.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Cet avis l'ayant emporté dans le conseil, le voyage fut résolu. Omar chargea Ali du gouvernement des affaires pendant son absence, & il se mit aussitôt en route avec assez peu de suite, & dans un équipage qui ne ressembloit en aucune façon à l'étalage fastueux des anciens Asiatiques, si connus dans l'histoire par leur luxe & leur mollesse.

Omar charge Ali du gouvernement, & part pour Jérusalem.

Le Calife étoit monté sur un chameau roux, qui étoit chargé de deux sacs : l'un contenoit de l'orge, du ris, & du froment mondé : dans l'autre il y avoit quelques fruits. Il portoit en même-tems avec lui un outre plein d'eau, & un grand plat qui n'étoit que de bois. Lorsqu'il s'arrêtoit pour se reposer & prendre quelque nourriture, le repas étoit bientôt préparé : le Calife faisoit servir les provisions dont il étoit muni, & ses compagnons de voyage mangeoient avec lui au

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

même plat. Sous des dehors ſi unis, il auroit été difficile, ſelon nos mœurs, de reconnoître le Souverain d'un pays immenſe, & le vainqueur des Grecs. Mais les Muſulmans d'alors, peu ſenſibles à l'éclat paſſager d'un extérieur brillant, ne reconnoiſſoient leurs chefs que par leur valeur, leur vertu, leur amour pour le bien public.

La ſimplicité de la marche d'Omar lui attira les reſpects de tous les cantons ſur leſquels il ſéjourna dans ſa route. Il y eut même pluſieurs endroits où on le pria de s'arrêter, pour donner ſon jugement ſur différentes affaires, concernant ou la police ou les bonnes mœurs.

Sur ſa route, le Califе rend pluſieurs jugemens équitables.

On vint, entr'autres, lui porter plainte contre un particulier qui avoit épouſé les deux ſœurs. (Ces mariages avoient été pendant long-tems aſſez communs parmi les Arabes; mais le Prophéte les avoit abſolument interdits dans ſon Alcoran.) Le Califе ayant fait comparoître l'accuſé, lui ordonna, conformément à la loi de Mahomet, de quitter une de ſes femmes. Cette ſentence occaſionna des plaintes très-amères de la part de celui qu'elle regardoit; il murmura hau-

tement contre la religion Musulmane, & il dit même qu'il étoit au désespoir de l'avoir embrassée. Le Calife indigné, lui donna un coup de bâton sur la tête, en lui disant : *Quoi ! tu oses mépriser l'Islamisme, qui est la religion de Dieu, de ses Anges & de ses Apôtres ? Apprens qu'il y va de la tête pour ceux qui y renoncent.*

Cette menace ayant bientôt fait cesser le murmure, il ne s'agit plus que d'obéir au Calife, en faisant un choix entre ces deux femmes. Mais comme l'accusé les aimoit tendrement l'une & l'autre, il étoit dans un grand embarras pour se décider. Omar termina la difficulté par la voie du sort, qui étant tombé trois fois sur la même personne, ce fut celle-là qui fut choisie, & l'autre fut renvoyée.

Le Calife, en continuant sa route, rencontra plusieurs malheureux qui étoient attachés à des arbres, & exposés à l'ardeur du soleil, supplice affreux dans ces climats brulans. S'étant informé à eux-mêmes de la cause pour laquelle on leur faisoit subir un châtiment si rigoureux, ils répondirent qu'ils étoient de pauvres débiteurs qui n'avoient pas le moyen de

OMAR. Hégire 15. Ère Chr. 636.

satisfaire à leurs dettes, & que c'étoit pour cela que leurs maîtres les traitoient si cruellement. Le Calife les fit délier aussitôt, & ayant mandé leurs créanciers, il leur dit : *Laissez ces pauvres gens en repos, & n'exigez pas d'eux plus qu'ils ne peuvent. Car j'ai souvent entendu dire au Prophéte : N'affligez pas les hommes ; car ceux qui les affligent en ce monde, seront punis dans l'enfer.*

Il rendit peu après un autre jugement, au sujet de la conduite que tenoit un vieillard, qui ayant épousé une jeune femme, permettoit à un jeune homme qu'il avoit à son service, d'avoir commerce avec elle ; & ils s'étoient arrangés de façon, qu'ils la possédoient alternativement pendant un jour. Le Calife leur ayant représenté qu'un pareil commerce étoit en soi-même une infamie, & que l'Alcoran le défendoit positivement, il ordonna au jeune homme de renoncer absolument à cette femme, & il le menaça même de lui faire trancher la tête, s'il apprenoit qu'on eût contrevenu à ses ordres.

Le Calife arrive au camp des Arabes,

Après plusieurs autres réglemens qu'il eut occasion de faire dans ce

voyage, il arriva enfin sur les frontières de Syrie, & peu après il se rendit au camp des Arabes. Le lendemain de son arrivée il fit dès le matin la prière publique, qui fut suivie d'une exhortation. Il fit ensuite la visite du camp, & y réforma plusieurs abus qui commençoient à s'introduire parmi les troupes. Il remarqua, entr'autres, que la plupart étoient vétus de riches habits de soie, qu'ils avoient gagnés au pillage sur les Chrétiens. Ce luxe lui déplut au point qu'il décerna à l'instant une punition rigoureuse contre les coupables, & il fit déchirer les habits en morceaux. Il appréhendoit avec raison, que ce goût pour la magnificence venant à s'augmenter peu à peu, ne corrompît la simplicité & la modestie des Musulmans, & ne rallentît leur ardeur pour la religion.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

où il réforme plusieurs abus.

Dès qu'on fut informé à Jérusalem de l'arrivée du Calife, on lui envoya des Députés pour lui faire compliment, & en même-tems pour négocier les articles de la capitulation. Omar, après quelques conférences, dressa lui-même la piéce suivante qui a servi, pour ainsi dire, de modéle aux autres capitulations accordées

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Capitulation accordée aux habitans de Jérusalem.

aux Chrétiens par les Musulmans.

Les Chrétiens ne bâtiront point de nouvelles Eglises, ni dans la ville ni dans son territoire. Ils n'empêcheront point les Musulmans d'entrer dans leurs Eglises, soit de jour soit de nuit. Ils en ouvriront les portes à tous les passans & à tous les voyageurs. Si quelque Musulman étant en route passe par leur ville, & y séjourne, ils seront obligés de le défrayer pendant les trois premiers jours de son arrivée.

Ils n'enseigneront point l'Alcoran à leurs enfans. Ils ne parleront point ouvertement de leur religion. Ils n'engageront personne à l'embrasser, & n'empêcheront point leurs parens de se faire Musulmans.

Ils ne pourront être habillés comme les Musulmans, ne porteront point les turbans & les chaussures comme eux, & ne partageront point leurs cheveux à leur maniere. Ils ne parleront point la langue Arabe, & ne porteront point les mêmes noms.

Ils se leveront pour faire honneur aux Musulmans, & se tiendront debout jusqu'à ce qu'ils soient assis. Ils ne se serviront point de selles pour monter à cheval, & ne porteront aucune

arme. Ils ne vendront point de vin : ils porteront des ceintures. Ils n'éleveront point de croix sur leurs Eglises, & n'en porteront point dans les rues des Musulmans. Ils ne sonneront point leurs cloches, mais ils se contenteront de les tinter. Ils ne pourront se servir d'aucun domestique qui aura été au service d'un Musulman.

OMAR. Hégire 15. Ere Chr. 636.

Le Calife entre dans Jérusalem, & visite les Eglises.

Ces différens articles ayant été signés de part & d'autre, le Calife entra dans Jérusalem avec une suite nombreuse. Le Patriarche l'étant venu recevoir, Omar lui fit plusieurs questions sur les antiquités de cette ville, & lui demanda ensuite de lui faire voir les plus belles Eglises. Dans la première qu'il visita, il s'informa s'il ne pourroit pas y faire sa prière. Le Patriarche lui ayant répondu qu'il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, le Calife sortit à l'instant sans prier. Il se conduisit de même dans les autres Eglises qu'on lui fit voir, & ce ne fut qu'à celle de Constantin où il s'arrêta : après avoir bien examiné la beauté de cet édifice, il se mit à genoux sur les degrés de la porte orientale, & y resta quelque tems à prier.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Lorsqu'il eut achevé, il se leva, & dit au Patriarche : *Vous vous imaginez sans doute qu'il y a du caprice dans la conduite que je viens de tenir ; mais il faut que vous sachiez que je n'ai agi de cette manière que par considération pour vous. C'est pour vous laisser exclusivement à tout autre la possession de vos Eglises ; car si j'y avois fait ma prière, je n'aurois plus été le maître de vous en conserver la possession : les Musulmans vous l'auroient disputée, & s'en seroient emparés, par le droit qu'ils ont de faire leur prière dans les endroits où le Calife a fait la sienne.*

Article ajouté à la capitulation, au sujet des Eglises.

Omar prévoyant en conséquence, que les Arabes voudroient aller, quand il leur plairoit, faire leur prière sur les degrés de l'Eglise de Constantin où il s'étoit arrêté, il se fit rapporter la capitulation, & y ajouta de sa propre main un article, qui portoit que les Musulmans ne pourroient faire leur prière sur les marches ou parvis d'aucune Eglise Chrétienne, que l'un après l'autre, & que les *Mouézins*, c'est-à-dire les crieurs publics qui appellent à la prière, ne se tiendroient jamais en ces mêmes lieux pour y appeller les Musulmans.

Après

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Après avoir visité les principaux endroits de sa nouvelle conquête, Omar demanda qu'on lui montrât la place où Salomon avoit autrefois élevé un temple au Seigneur. Il choisit cet endroit pour y bâtir une Mosquée superbe, où les Musulmans devoient s'assembler pour l'exercice de leur religion.

Trait singulier de la vénération des Musulmans pour les Patriarches. *Genes.* XXVIII. ỷ. 11. 12.

Tous les Historiens rapportent unanimement un trait singulier du Calife, dans le tems qu'on lui fit voir la pierre sur laquelle Jacob s'étoit endormi, lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Cet endroit étoit extrêmement négligé par les Chrétiens : il y avoit même quantité d'immondices, qui cachoient presqu'entièrement cette pierre. Omar scandalisé de voir le peu de soin que l'on avoit d'un monument si respectable, voulut nettoyer lui-même cet endroit ; il prit dans le pan de sa robe autant d'immondices qu'il pouvoit y en tenir, & les porta loin de-là. Les Musulmans qui l'accompagnoient, se firent un honneur de l'imiter ; de sorte qu'en peu de tems la pierre & ses environs furent en état d'être pratiqués. Le Calife ordonna à ses gens

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

de laver cette pierre ; il se mit ensuite à genoux, & fit sa prière. On voit ici un exemple bien sensible de la vénération qu'avoient les premiers Musulmans pour la mémoire des anciens Patriarches.

Omar partage le gouvernement des provinces de la Syrie.

Omar resta pendant quelque tems à Jérusalem. Il y tint différens conseils, & s'occupa durant ce séjour à regler les affaires du gouvernement, tant pour l'intérieur de cette place, que pour ce qui concernoit l'Etat Musulman en général, & en particulier le pays nouvellement conquis. Il donna à Abou-Obéidah le gouvernement de la Syrie septentrionale, où étoient les villes d'Alep, Hauran &c. Abou-Sofian eut celui de la partie méridionale, où se trouve la Palestine, & autres Provinces maritimes. Comme l'Egypte n'avoit point encore été attaquée par les Musulmans, Amrou-ebn-Alas fut chargé de marcher à la conquête de ce pays.

Caab embrasse le Musulmanisme.

Pendant le séjour que le Calife fit à Jérusalem, un Juif nommé Caab, alla le trouver, pour conférer avec lui sur le Musulmanisme, qu'il vouloit, disoit-il, embrasser, parce qu'il avoit souvent entendu dire à son père, qui

étoit un Rabin très-savant dans la Loi de Moyse, que Mahomet seroit le dernier des Prophétes. Il pria donc Omar de lui donner quelques instructions sur le Musulmanisme.

Le Calife satisfit volontiers à sa demande, & lui cita plusieurs passages de l'Alcoran qui devoient flater un homme élevé dans le Judaïsme. Il lui dit qu'Abraham avoit recommandé cette religion à ses enfans, & que Jacob avoit fait de même. 2°. Qu'Abraham n'étoit ni Juif ni Chrétien, mais Musulman orthodoxe, & non de ceux qui donnent à Dieu des compagnons. Il lui allégua enfin ce que Mahomet avoit souvent répété à ses disciples. *Votre religion*, disoit ce Prophéte, *n'est autre que celle de votre père Abraham; c'est lui qui vous a donné le nom de* MUSULMANS. *Vous croyez un seul Dieu : les Chrétiens en croient trois, le Père, le Fils, & le saint-Esprit; c'est donner à Dieu des compagnons, c'est admettre plusieurs Dieux : glorifiez-vous du titre d'Unitaires, & n'admettez qu'un seul Dieu comme votre père Abraham.*

Le Juif voulant bien se contenter de ces preuves, se convertit aussitôt à

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

l'Islamisme, & il en fit sur le champ sa profession de foi entre les mains du Calife. Cette conversion fit sur Omar l'impression la plus sensible; & il dit hautement, que l'acquisition qu'il venoit de faire de ce prosélyte, lui faisoit autant de plaisir que la conquête de Jérusalem. Pour fortifier de plus en plus ce nouveau Musulman dans sa croyance, il l'invita à faire avec lui le voyage de Médine, pour visiter le tombeau de ce Prophéte.

Omar retourne à Médine.

Omar ne tarda pas, en effet, à se rendre à Médine, où il fut reçu avec d'autant plus de joie, que l'on y avoit fort appréhendé qu'il ne fixât son séjour à Jérusalem. On savoit qu'il avoit un respect infini pour cette ville; & d'ailleurs la beauté du pays, la fertilité des environs, la douceur & la salubrité du climat, tous ces avantages réunis, faisoient craindre que le Calife ne préférât cette demeure à toute autre. Mais Omar, peu sensible à ce qui ne concernoit que le plaisir des sens, ne balança pas un instant pour retourner à Médine, qu'il regardoit comme le berceau du Musulmanisme & le centre de la religion.

Obéidah s'empare de

Obéidah partit aussi de Jérusalem

peu après Omar, & se rendit dans le gouvernement que le Calife lui avoit donné. Son premier soin fut de soumettre plusieurs places qui étoient encore occupées par les Chrétiens. Il prit d'abord par composition les villes de Kennesrin & d'Alhadir, dont il tira des sommes considérables : ensuite il projetta de s'approcher d'Alep, pour lui faire subir le même sort.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Soumet plusieurs places.

L'allarme étoit déja dans cette place. La plupart des habitans qui jouissoient de biens immenses qu'ils avoient gagnés dans le commerce, étoient assez disposés à s'accommoder avec l'ennemi, pour éviter les horreurs d'un siége qui pourroit occasionner la ruine entière de la place, & de leur fortune. Ils firent part de leur dessein à quelques Officiers de la garnison du château; mais il y eut partage dans les avis, & il fut décidé qu'on tenteroit de se défendre.

Siége d'Alep.

Ce château, qui étoit une des fortes places de la Syrie, avoit eu pour Gouverneur un des principaux Officiers de l'Empereur Héraclius, qui lui avoit donné aussi le commandement général de tout le pays situé

Division entre les deux Gouverneurs de cette place.

entre Alep & l'Euphrate. Cet Officier étoit mort depuis peu, & avoit laissé deux enfans qui s'étoient déja distingués dans le service. L'un s'appelloit Youkinna, & l'autre Jean. Ils faisoient l'un & l'autre leur résidence dans le château, & en étoient même gouverneurs ensemble; mais Youkinna avoit la part principale dans les affaires, car Jean son frère vivoit d'une façon fort retirée, & sa principale occupation étoit la prière & la lecture: du reste il se mêloit peu des affaires du Gouvernement.

Cependant lorsqu'il entendit parler de la prise de Kennesrin, & que les Musulmans se disposoient à pousser plus loin leurs conquêtes, il fut le premier à ouvrir un avis conforme au dessein des habitans d'Alep. Il prétendit que puisqu'avec de l'argent on pouvoit se mettre en sureté contre les Arabes, il étoit de la prudence de traiter avec eux, & d'en tirer le meilleur parti qu'il seroit possible.

Youkinna, qui avoit l'humeur extrêmement guerrière, fut indigné de la proposition de son frère. Il lui reprocha sa foiblesse & son peu de courage; & il ajouta, pour insulter à sa manièr

re de vivre, qu'il n'y avoit qu'un moine qui pût parler de la sorte ; mais que pour lui bien loin de penser à aucun accommodement, il étoit résolu de se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

OMAR.
Hégire 16.
Ere Chr. 637

Youkinna fait une sortie qui lui réussit.

Il fit en conséquence rassembler tout son monde. Il trouva même de puissans secours parmi les Arabes Chrétiens, qui lui envoyerent des renforts assez considérables. Dès qu'il se vit en forces, il résolut de faire un coup de vigueur, & d'aller au plutôt attaquer les Musulmans. Ce qui lui fit prendre ce parti, c'est qu'il fut informé que les ennemis avoient partagé leurs troupes en trois corps, & il espéroit, en brusquant une attaque, de réussir à battre quelqu'une de ces divisions.

Ce projet lui réussit assez bien. Il rencontra dès sa premiere sortie un détachement de mille hommes, qu'Obéidah avoit envoyé en avant pour découvrir la position des Chrétiens. Youkinna tomba avec fureur sur les Musulmans, qui d'abord se défendirent avec leur bravoure ordinaire ; mais le Gouverneur qui étoit supérieur en forces trouva bientôt moyen

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

de mettre tout l'avantage de son côté. Les Musulmans furent enfoncés ; on en tailla en piéces une grande partie, & il n'en feroit peut-être réchappé aucun, si la nuit ne fût arrivée à propos pour terminer le combat.

Youkinna, fier de sa victoire, auroit bien voulu la rendre complette, en poursuivant les fuyards; mais il fut retenu par la crainte de tomber dans quelque embuscade. Il fit au plutôt rappeller ses gens, & il se retrancha à la hâte dans l'endroit même où il se trouvoit. Son dessein étoit de se mettre en marche dès que le jour paroîtroit, & de tâcher de ruiner le reste du détachement ennemi.

Il auroit du espérer qu'une démarche aussi vigoureuse de sa part, auroit ranimé le courage des habitans d'Alep, & qu'ils ne penseroient plus à traiter avec l'ennemi ; mais dans le tems même qu'ils le savoient occupé à combattre les Musulmans, les timides habitans entrerent en négociation avec eux.

Les habitans d'Alep négocient un traité avec Obéidah.

Trente des principaux de cette ville, furent députés pour aller trouver Obéidah à Kennesrin, où il séjournoit depuis quelque tems. Lorsque

ces députés arriverent au camp des Arabes, ils commencerent par demander quartier, comme s'ils eussent déja été sous la puissance de l'ennemi. On alla les prendre à la tête du camp pour les conduire au Général, & ils furent fort étonnés de voir la tranquillité qui régnoit parmi les Musulmans; les uns étoient en prières, d'autres s'amusoient à causer ensemble. Les habitans d'Alep en furent si surpris, qu'ils imaginerent que le détachement contre lequel Youkinna avoit marché étoit demeuré victorieux. Il y en eut même un qui le dit en confidence à un autre; mais cependant il parla assez haut pour être entendu d'un Musulman, qui alla au plus vîte prévenir Obéidah.

Ce Général, qui de son côté n'avoit reçu aucune nouvelle du détachement qui venoit d'être battu, entra en quelque inquiétude sur le rapport qu'on vint lui faire. Il donna cependant audience aux Députés, qui lui dirent de la part de tous les habitans d'Alep, qu'ils venoient traiter pour la ville en particulier, & qu'ils faisoient cette démarche contre l'avis d'Youkinna leur Gouverneur, qui les traitoit avec

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

une tyrannie insupportable ; qu'ils lui avoient proposé de négocier avec les Musulmans ; mais qu'il avoit rejetté bien loin cette proposition, & qu'il s'étoit même mis en devoir de marcher contre eux.

Obéidah toujours inquiet de plus en plus, imagina que ses troupes avoient été battues, & il refusa d'abord de traiter avec ces députés. Il fut encore confirmé dans ses refus, par la réflexion que lui fit faire un de ses principaux Officiers, qui lui fit observer que la ville d'Alep & le château étoient assez près l'un de l'autre pour que les habitans fussent informés de ce qui venoit de se passer ; que leur prétendue ignorance étoit un piége dont il falloit se défier ; qu'enfin, ces députés n'agissoient pas de bonne foi, & que surement on avoit fait un mauvais parti aux troupes Musulmanes.

Les Députés d'Alep firent de si vives instances, & parurent se conduire avec une telle ouverture de cœur, qu'Obéidah qui étoit naturellement sensible, résolut enfin de les satisfaire. Il voyoit d'ailleurs qu'en prenant ce parti, les Musulmans pouvoient en tirer de grands avantages par la com-

modité qu'ils auroient de trouver abondamment des vivres & des provisions. Il dit donc à ceux de ses Officiers qui paroissoient toujours persuadés que les députés ne cherchoient qu'à en imposer: *Ayez, je vous prie, une plus noble idée de Dieu, qui ne nous trompera pas, & ne donnera pas aux Chrétiens l'empire sur les Musulmans.*

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Conditions accordées aux habitans d'Alep.

On se rendit enfin à l'avis d'Obéidah, & l'on traita avec les Députés. Ils furent taxés à une certaine somme, & on ajouta de plus, qu'ils fourniroient des vivres aux Musulmans; qu'ils leur découvriroient tout ce qu'ils apprendroient qui pouroit être contraire à leurs intérêts, & qu'ils empêcheroient Youkinna de rentrer dans le château.

Les Députés accepterent ces conditions, excepté la derniere. Ils représenterent qu'ils ne pouvoient absolument s'y engager, parce que le Gouverneur étant soutenu d'un parti considérable de troupes bien aguerries, ils ne se croyoient pas assez forts pour oser rien entreprendre contre lui. Obéidah ne les pressa pas davantage sur cet article: il se contenta de leur faire prêter serment pour l'observa-

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

tion des autres, & il les congédia.

Lorsqu'ils furent de retour à Alep, ils trouverent toute la ville en allarmes, à cause des menaces que leur faisoit le Gouverneur. Dans le tems qu'il se préparoit à prendre de nouveaux avantages sur les Musulmans, il fut informé de la démarche que la ville avoit faite. Cette nouvelle lui fit renoncer à son dessein, & il se retira même au plutôt dans sa citadelle, de peur qu'on ne lui en coupât le chemin. Mais lorsqu'il sut le détail des articles dont les députés étoient convenus, il entra en fureur, & résolut dès l'instant de faire une tentative pour engager les habitans à rompre le traité.

Youkinna veut obliger les habitans à rompre leur traité.

Il sortit du château à la tête de ses troupes, & étant entré dans la ville, il les rangea en bataille, & menaca de tout mettre à feu & à sang, si on ne se rendoit à ce qu'il souhaitoit. Il exigea d'abord qu'on remît entre ses mains celui qui avoit ouvert l'avis de traiter avec l'ennemi, & il voulut ensuite que les habitans s'engageassent de le suivre pour combattre les Musulmans.

Il tue son frère.

Ces propositions ayant été très-mal reçues, il en couta la vie à près de

trois cens des plus mutins, qu'Youkinna fit égorger sur le champ. Jean son frère voulut en vain essayer de calmer ce furieux, il fut lui-même la victime de sa médiation. Youkinna lui abattit la tête d'un coup de sabre. Le massacre auroit été plus loin, si les habitans n'eussent envoyé au plus vîte à Obéidah, pour l'informer de ce qui se passoit, & lui demander du secours.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Le Général Musulman leur envoya aussitôt le brave Khaled, qui se rendit promtement dans la place; mais Youkinna n'y étoit plus. Le soupçon qu'il avoit eu de quelque mouvement de la part des Arabes, l'avoit déterminé à rentrer dans la citadelle, de crainte de se trouver enfermé par les Musulmans, dans une place dont chacun des habitans étoit devenu alors son ennemi personnel.

Youkinna se retire dans le château, où il est assiégé.

Khaled ne le trouvant plus dans la ville, résolut de l'assiéger promtement dans le château: mais il y éprouva plus de résistance qu'il n'auroit imaginé. L'intrépide Youkinna fit des prodiges de valeur. Khaled animé par une défense aussi vigoureuse, se livra de son côté à toute l'impétuosité de

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

son courage, & il y eut de part & d'autre des faits d'armes les plus héroïques. Ces deux Commandans s'acquirent une gloire infinie dans ces attaques. Ils furent pendant long-tems sans pouvoir prendre aucun avantage l'un sur l'autre : cependant Youkinna prit insensiblement le dessus, & Khaled fut contraint de suspendre la vivacité des attaques, pour faire un peu rafraîchir ses troupes.

Il fait plusieurs sorties.

Le Gouverneur, animé d'un nouveau courage à la vûe d'un ennemi qui paroissoit le redouter, entreprit de suivre ses avantages, & d'aller l'insulter dans ses retranchemens. Ce dessein lui réussit. Il fit une sortie pendant la nuit, à la tête des braves de sa garnison, & fondant avec fureur sur un quartier du camp, où il avoit appris que la garde étoit un peu foible, il massacra environ une soixantaine de Musulmans, & en fit autant de prisonniers, qu'il emmena avec lui dans la citadelle : & pour faire voir à Khaled combien peu il le redoutoit, il fit conduire le lendemain sur le rempart les prisonniers qu'il avoit faits, & leur fit trancher la tête à la vûe des Musulmans.

Il y eut peu après un trait aussi hardi de la part de ce Gouverneur. Ses espions l'ayant averti qu'il y avoit un parti nombreux de Musulmans qui étoit au fourage dans un endroit assez éloigné de la citadelle, il partit aussitôt avec des troupes d'élite, & alla attaquer ces fourageurs. Il en tua environ cent trente, dissipa le reste, & après s'être emparé de la meilleure partie de leurs bêtes de charge, il fit couper les jarrets à ce qui en restoit, & alla se retirer dans les montagnes, afin d'y attendre la nuit pour rentrer dans sa place à la faveur des ténébres.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Khaled n'ayant pas été informé assez tôt pour remédier au mal, résolut du moins de le réparer en quelque façon, en enfermant les ennemis dans les montagnes où ils s'étoient retirés. Il profita des lumières que lui donnerent quelques Chrétiens du pays, qui détestoient Youkinna. Ces traîtres lui ayant enseigné un défilé, qui étoit le seul chemin que le Gouverneur pût prendre pour son retour, Khaled alla le surprendre sur ce passage, & il y eut dans cet endroit un choc sanglant, où les deux partis donnerent

Khaled lui coupe le chemin, & le défait.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

également des preuves du courage le plus déterminé. Youkinna franchit enfin les obstacles, & fut assez heureux pour regagner le château ; mais ce succès fut accompagné d'une perte considérable, peu différente d'une défaite. Une partie de ses meilleurs soldats resterent sur le champ de bataille. Les Musulmans firent outre cela trois cens prisonniers, que Khaled fit égorger sous les yeux du Gouverneur.

Khaled recommence le siége du château.

Après cette expédition, les Musulmans recommencerent les attaques du château ; mais ce qui y restoit de troupes, étoit encore plus que suffisant pour rendre inutiles tous les efforts des assiégeans. Khaled voyant avec chagrin qu'il auroit peine à réussir par la force, voulut tenter un stratagême. Il fit décamper ses gens & les éloigna du château, comme s'il eût eu envie de lever le siége. Il fit en même-tems dresser de fortes embuscades, dans l'espérance d'y faire tomber l'ennemi. Il s'attendoit que le Gouverneur sortiroit avec ses troupes, pour fondre sur les Musulmans, & les harceler dans leur retraite ; mais Youkinna ne donna point dans ce

piége. Il se tint prudemment renfermé dans ses remparts, & profita de l'éloignement des ennemis pour faire réparer ses fortifications.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Les Musulmans, étonnés de la réserve avec laquelle le Gouverneur se conduisoit dans cette occurrence, imaginerent qu'il y avoit quelque trahison cachée, qui rendoit inutiles les moyens qu'on employoit pour surprendre l'ennemi. Ce soupçon fut cause qu'on fit des recherches exactes, & enfin on arrêta un Chrétien, qui après avoir usé de beaucoup de subterfuges pour ne rien découvrir, avoua cependant à la fin, que c'étoit lui qui informoit le Gouverneur de tout ce qui se passoit chez les Musulmans. Son arrêt fut bientôt prononcé, & on le condamna à mort : cependant, comme il étoit Chrétien, on lui proposa de lui donner sa grace, s'il vouloit embrasser le Mahométisme. Ce malheureux, sans même délibérer, se fit aussitôt Musulman, & on lui sauva la vie.

Les affaires d'Youkinna ne se ressentirent point de la perte de cet espion. Ce brave Gouverneur continua de se défendre avec un tel courage,

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

que l'impatient Khaled, qui étoit peu accoutumé à une résistance aussi opiniâtre, fut cependant près de cinq mois en présence du château, sans pouvoir l'emporter.

Omar témoigne son mécontentement du silence d'Obéidah.

L'espérance qu'on avoit eue de réussir de jour en jour à se rendre maître de cette place, avoit empêché Obéidah d'écrire au Calife. Omar inquiet d'être si long-tems sans recevoir des nouvelles, écrivit au Général, & lui manda de l'informer au plutôt de l'état où se trouvoient les affaires des Musulmans.

Obéidah répondit sur le champ au Calife, & s'excusa de ne lui avoir point écrit plutôt, sur ce que s'étant facilement rendu maître de Kennesrin, d'Alhadir & d'Alep, il se trouvoit arrêté dans ses conquêtes par une seule citadelle, qui s'étoit jusque-là si bien défendue, qu'il y avoit apparence qu'on seroit obligé de lever le siége. Il ajouta, que son dessein étoit de marcher incessamment du côté d'Antioche, & il le pria de lui dire son avis sur ce projet.

Il envoie des renforts à Obéidah.

Omar reçut cette lettre, dans le tems que différentes Tribus Arabes venoient de se rendre en corps à Mé-

dine, pour y demander du service contre les Chrétiens. Les nouvelles qu'il venoit de recevoir, le déterminerent à accepter leurs propositions; il les fit partir sur le champ pour l'armée, & les chargea d'une lettre pour Obéidah. Il mandoit à ce Général, qu'il étoit fort content des succès que ses armes avoient eus sur les villes dont il s'étoit emparé; mais qu'il falloit couronner ces avantages par la prise du château dont il lui ordonnoit de poursuivre le siége, jusqu'à ce que la Providence eût décidé de l'événement.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Obéidah n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'il donna de nouveaux ordres pour reprendre le siége qu'on avoit interrompu. Il y employa les secours qu'on venoit de lui envoyer, & chaque Musulman s'y comporta avec un zéle & une bravoure qui mérita plus d'une fois les éloges du Général. Cependant malgré ces efforts, les choses resterent toujours à peu près dans la même situation, & les assiégés ne laisserent prendre sur eux aucun avantage.

On passa ainsi près de deux mois sans rien avancer, lorsqu'il se présenta

Les Arabes surprennent le château.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

un Musulman qui promit au Général de le rendre maître du château, si l'on vouloit s'en rapporter entièrement au plan qu'il avoit imaginé. Ce Musulman s'appelloit Damès : c'étoit un homme aussi remarquable par sa taille gigantesque, que par sa valeur & son intrépidité. Il eut avec Obéidah une conférence, dans laquelle après lui avoir raconté des actions surprenantes qu'il avoit faites en Arabie, il lui dit par rapport à la prise du château qu'on avoit attaqué vainement jusqu'alors, qu'il se chargeoit de s'en emparer en peu de tems, & qu'il ne demandoit que trente hommes pour venir à bout de cette entreprise.

Obéidah résolut de faire cette expérience. Il donna à Damès le monde qu'il lui avoit demandé ; & celui-ci, avant que d'agir, engagea le Général à lever le siége, & à s'éloigner du château d'une grande lieue. Pour lui il se tint à l'écart dans un endroit qu'il avoit trouvé très-commode pour se cacher avec ses gens. Le soin qu'il avoit eu auparavant de bien reconnoître la place, joint aux lumières qu'il reçut d'un Grec qu'il fit prisonnier le soir de ce même jour, le mi-

rent en état d'exécuter promtement son dessein ; & comme il prévoyoit que son entreprise réussiroit dès cette même nuit, il envoya prier Obéidah de faire avancer un corps de cavalerie dans un endroit qu'il lui marqua. Il lui recommanda de n'envoyer que des troupes sur la bravoure & la fidélité desquelles on pût compter, & il ajouta qu'il falloit que ce détachement se tînt prêt à agir à la petite pointe du jour, tems auquel il donneroit un certain signal qu'il lui désigna.

Lorsque la nuit fut un peu avancée, Damès se revêtit d'un habit fait de peau de chévre. Il partit de l'endroit où il s'étoit caché, & marchant sur les pieds & sur les mains, il s'approcha du château, & gagna sans bruit le pied de la muraille, à l'endroit qu'il savoit être le plus dépourvu de défense & le plus facile à escalader. Ses gens, suivant l'ordre qu'ils avoient reçu, s'avancerent après lui un à un, en prenant les mêmes précautions que leur chef.

Dès que son monde se fut rassemblé, Damès s'assit au pied de ce mur, & fit asseoir ensuite un soldat sur ses

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

épaules ; un second monta sur celui-ci, & enfin ils réussirent à s'élever jusqu'à la hauteur du rempart. Celui qui étoit le plus près ayant écouté pendant quelque tems, & n'ayant pas entendu le moindre mouvement dans cet endroit, franchit le rempart, & sauta de l'autre côté, où trouvant un sentinelle endormi, il l'égorgea & le jetta par-dessus le rempart.

Le Musulman se trouvant alors en état d'agir avec un peu de liberté, on lui jetta une grosse corde, qu'il attacha aux créneaux du rempart. Les autres soldats s'en servirent pour escalader les murailles, & Damès fut le dernier qui monta. Ils découvrirent à peu de distance de l'endroit où ils étoient, deux autres sentinelles qui paroissoient ou yvres, ou endormis ; ils s'en assurerent en les poignardant, & les jetterent aussitôt par-dessus le rempart.

Après cette expédition, Damès ordonna à ses gens de rester tranquilles où ils étoient, pendant qu'il s'avanceroit le plus qu'il lui seroit possible, pour savoir ce qui se passoit dans le château. Il découvrit presque par-tout une grande tranquillité, ex-

cepté vers le logis du Gouverneur. Youkinna étoit à table avec une nombreuse compagnie d'Officiers, & ils se réjouissoient ensemble, de ce que les Musulmans s'étoient enfin déterminés à lever le siége. Peu après le départ de ces troupes, le Gouverneur avoit fait donner du vin aux soldats, & la plupart s'étant enyvrés, ce désordre étoit cause que la garde étoit extrêmement négligée.

Damès retourna à ses gens, pour leur apprendre ce qu'il venoit de découvrir. Il leur ordonna encore de rester dans leur même poste, & dit qu'il alloit tenter de s'approcher de la porte qui répondoit à l'endroit où il avoit donné rendez-vous au secours qu'Obéidah avoit promis d'envoyer, & que si la garde se faisoit aussi mal de ce côté-là que par-tout ailleurs, il comptoit suffire lui seul pour venir à bout de s'assurer de ce poste.

Il y alla en effet, & trouva toutes choses dans l'état qu'il pouvoit souhaiter. Il poignarda quelques soldats qui gardoient cette porte; il l'ouvrit ensuite, & retourna promtement avertir ses gens du succès de sa démarche. La petite pointe du jour commençant

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

alors à paroître, Damès fut apperçu par un sentinelle qui donna l'allarme. Le Gouverneur ayant été bientôt informé du soupçon que l'on avoit, s'avança en personne à la tête de quelques troupes, pour vérifier ce qu'il venoit d'apprendre. Dès l'instant que la sentinelle avoit donné l'allarme, Damès avoit fait un mouvement avec ses gens, pour gagner la porte dont il s'étoit rendu maître. Il y parvint assez tôt pour donner le signal au secours qu'il attendoit. Mais avant qu'il fût arrivé, Youkinna joignit Damès & ses trente hommes, & les attaqua avec une extrême fureur. Ces Musulmans firent de leur côté la plus vigoureuse défense; mais le nombre les accablant, ils alloient enfin succomber sous les efforts des Chrétiens, lorsque le secours parut.

Youkinna embrasse le Mahométisme.

Khaled étoit à la tête. Sa présence & le nombreux détachement qu'il commandoit, sauverent Damès du massacre qui le menaçoit, & firent tomber les armes des mains des Chrétiens. Youkinna voyant sa place ouverte, & les Musulmans en possession des portes, se douta bien que le reste de leur armée n'étoit pas loin; ainsi il

il ne jugea pas à propos de faire une plus longue résistance ; il demanda quartier, & il l'obtint, moyennant la proposition qu'il fit d'embrasser le Musulmanisme. Khaled fut si charmé de voir un Chrétien de sa considération faire lui-même les avances pour changer de religion, qu'il donna au plus vîte ses ordres pour que l'on ne touchât à rien de ce qui pouvoit lui appartenir. La foiblesse de cet apostat, & les attentions que Khaled eut pour lui, firent un effet étonnant sur la plupart de ces malheureux Chrétiens. Le plus grand nombre suivit l'exemple d'Youkinna ; & ils sacrifierent honteusement leur religion, pour la conservation de laquelle ils avoient paru combattre jusqu'alors avec la plus grande intrépidité.

Obéidah étant arrivé dans ce même tems avec le reste de l'armée, fut très-sensible à un changement aussi avantageux au Musulmanisme ; il voulut dès l'instant en témoigner sa reconnoissance, en donnant la liberté à tous les prosélytes qui se trouverent parmi les prisonniers de guerre.

A l'égard de Damès, Obéidah lui donna les plus grands éloges, & lui

OMAR, Hégire 16. Ere Chr. 637.

promit de l'avancer incessamment aux premiers grades militaires. Ce Général eut aussi la complaisance de faire séjourner quelque tems son armée où elle se trouvoit, jusqu'à ce que cet Officier & les braves qui l'avoient suivi, fussent parfaitement guéris des blessures qu'ils avoient reçues dans le choc violent qui s'étoit donné avant l'arrivée de Khaled.

Dès qu'ils furent rétablis, Obéidah alla vers Antioche, pour en faire le siége. La prise de cette place étoit d'autant plus importante, que c'étoit une des principales villes de la Syrie, & que l'Empereur y faisoit ordinairement son séjour. La marche des Musulmans fut interrompue par une observation que fit faire Youkinna. Ce renégat, qui étoit alors aussi animé contre les Chrétiens, qu'il avoit été porté pour eux avant son apostasie, proposa à Obéidah de ne pas s'éloigner d'où il étoit, sans se rendre maître d'un château peu éloigné, qui s'appelloit Aazaz. La place étoit forte par elle-même, & il y avoit à craindre que les habitans, par de fréquentes excursions, ne harcelassent les Musulmans pendant leur marche.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Les Arabes tentent de s'emparer d'Aazaz.

Comme Youkinna connoissoit parfaitement toute cette contrée, Obéidah crut devoir suivre son avis ; & il s'y rendit encore plus volontiers, sur la proposition que lui fit ce renégat, de se charger lui-même de surprendre la place. Il ne demandoit que cent hommes seulement, que l'on feroit habiller à la Grecque, & que l'on feroit suivre à quelque distance par un détachement de mille cavaliers.

Au moyen de cette disposition, il assuroit que son entreprise ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Il se flattoit que le Gouverneur d'Aazaz étant de ses proches parens, il lui seroit facile de gagner sa confiance ; qu'ainsi il n'auroit pas beaucoup de peine à lui faire accroire qu'ayant embrassé le Musulmanisme par contrainte, il avoit toujours attendu une occasion favorable pour s'échapper des mains des Mahométans ; qu'elle venoit de se présenter heureusement, & qu'il avoit même trouvé moyen d'emmener avec lui une centaine de Grecs que les Musulmans avoient fait prisonniers. Il ajouta, qu'il ne doutoit point qu'on ne leur permît de se réfugier dans le château, & qu'alors ils

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

profiteroient du tems de la nuit pour se rendre maîtres des sentinelles & des portes, & qu'au premier signal les mille hommes de cavalerie viendroient à leur secours. Tel étoit le dessein du perfide Youkinna.

Khaled que l'on consulta sur ce projet, eut d'abord quelque peine à s'y rendre. Il convenoit avec Obéidah que ce seroit un coup très-heureux, si l'on pouvoit prendre ce château par surprise ; mais il ne savoit trop si l'on devoit se fier à Youkinna, qui profiteroit peut-être de cette occasion pour trahir les Musulmans, afin de se réconcilier avec les Chrétiens. Voilà ce qui arrêtoit Khaled ; cependant il se rendit à la fin à l'avis commun des principaux Officiers, qui prétendirent qu'Youkinna agissoit de bonne foi, & qu'au reste il falloit toujours tenter l'entreprise, quel qu'en dût être le succès.

Youkinna partit donc avec un détachement de cent hommes, comme il l'avoit demandé. Obéidah le fit suivre peu après par un corps de mille cavaliers, dont il donna le commandement à Malek-Alaschtari, avec ordre de s'arrêter dans un village peu

éloigné d'Aazaz, & de s'y tenir couvert jusqu'à la nuit. Dans le tems que Malek entroit dans ce village, il rencontra un Arabe Chrétien, qu'il fit saisir par ses gens; & l'ayant interrogé, il apprit que l'on savoit à Aazaz le projet d'Youkinna; que ce secret avoit été découvert par un espion que les Chrétiens avoient dans l'armée Musulmane; que le Gouverneur d'Aazaz avoit reçu cette nouvelle par une lettre que le Chrétien avoit attachée sous l'aîle d'un pigeon *; & que c'étoit en conséquence de cette nouvelle, que lui-même avoit été envoyé au Gouverneur d'Arravendan, pour lui demander du secours de la part

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

* Il y a beaucoup d'exemples de cette manière de faire savoir des nouvelles par le ministère des pigeons. Pline rapporte qu'on se servit de ce moyen pour faire passer des lettres à Modéne, lorsque cette place fut assiégée par Marc-Antoine. La Syrie, l'Arabie, l'Egypte ont conservé cet usage; & l'on assure que le Mogol fait nourrir des pigeons qui servent à porter des nouvelles dans des occasions pressantes. M. de Thou rapporte qu'en 1573. au siége de Harlem, les habitans de cette ville employerent des pigeons pour avoir des nouvelles de leurs Alliés. Ceux de Leyde firent la même chose en 1575; & lorsque le siége fut levé, on dit que le Prince d'Orange voulut qu'on donnât des marques publiques de reconnoissance à ces pigeons, en les nourrissant aux dépens de la ville dans une voliere faite exprès, & que lorsqu'ils seroient morts, on les embaumât pour les garder dans l'Hôtel-de-Ville à perpétuité.

de Théodore; c'eſt ainſi que s'appelloit le Gouverneur d'Aazaz.

Malheureuſement pour Youkinna, il fut impoſſible à Malek de le faire avertir de ce qu'il venoit d'apprendre; de ſorte que quand il entra dans la place, Théodore qui étoit venu juſqu'aux portes au-devant de lui, comme pour lui faire honneur, le fit envelopper auſſitôt par ſes gens, & l'arrêta priſonnier avec tous ceux de ſa ſuite. Il lui fit les reproches les plus ſanglans ſur ſa perfidie, & ne le menaça de rien moins que de l'envoyer à l'Empereur Grec, pour que ce Prince tirât vengeance de l'infâme trahiſon qu'il avoit projettée.

Pendant que les Grecs ſe félicitoient d'avoir rompu le complot de leurs ennemis, ils reçurent un échec dont les ſuites entraînerent enfin la perte de la place. Le Gouverneur d'Arravendan, qui étoit parti pour venir au ſecours d'Aazaz auſſitôt qu'il en avoit été averti, fut ſurpris par Malek pendant la nuit, & on le fit priſonnier avec tout ſon détachement.

Les vainqueurs, par ordre de leur Commandant, ſe revêtirent des habits de ceux qu'ils venoient de faire

prisonniers. Le dessein de Malek, en faisant ainsi travestir ses gens, étoit de faire accroire aux habitans d'Aazaz, que c'étoient les troupes que le Gouverneur d'Arravendan devoit leur envoyer ; & pour les mieux tromper, il se servit de l'espion même qui avoit été chargé d'aller demander ce secours.

Cet espion avoit vécu long-tems dans la religion Musulmane ; mais Giabalah à qui il s'étoit attaché, s'étant révolté contre Omar, comme on l'a dit ci-devant, il l'avoit suivi avec plusieurs autres, & avoit embrassé à son exemple la religion Chrétienne. Cet homme se trouvant alors prisonnier des Musulmans, eut une vive appréhension qu'on n'exécutât à son égard la loi de Mahomet, qui décernoit la peine de mort contre ceux qui abandonneroient le Musulmanisme. Il fit part de ses inquiétudes à Malek, & lui demanda si les assurances d'un retour sincère ne pourroient point lui sauver la vie.

Malek qui étoit bien-aise dans cette conjoncture de tirer parti de la frayeur de cet espion, lui répondit qu'il y avoit un moyen sûr pour obtenir sa

grace ; mais qu'elle dépendoit d'un service qu'il avoit à exiger de lui. L'espion fit les plus belles promesses, & s'engagea d'exécuter fidélement tout ce que l'on souhaiteroit. Malek alors lui fit faire une nouvelle profession du Musulmanisme ; ensuite il lui dit qu'il falloit qu'il allât à l'instant trouver le Gouverneur d'Aazaz, & qu'il lui annonçât que le secours qu'il attendoit d'Arravendan étoit près d'arriver. L'espion se chargea avec plaisir de cette commission, & il partit au plus vîte pour l'exécuter.

Le Gouverneur d'Aazaz est tué par deux de ses fils.

Mais il étoit inutile alors d'user de stratagême. Tout avoit changé de face dans Aazaz. Le Gouverneur venoit d'être assassiné par ses enfans, qui avoient aussitôt rendu la liberté à Youkinna & aux gens de sa suite. Voici en peu de mots quelle fut la cause de cette résolution. Le Gouverneur avoit deux fils, dont l'un s'appelloit Léon ; le second se nommoit Luc. Le premier étoit depuis long-tems amoureux de la fille d'Youkinna : il l'avoit même demandée en mariage ; mais il n'avoit pu jusqu'alors obtenir le consentement du père de cette fille. Comme il étoit à présumer que depuis le

dernier événement, la plus grande opposition se trouveroit plutôt du côté de Théodore que de la part d'Youkinna, il résolut de s'accommoder d'abord avec ce dernier.

La chose étoit d'autant plus facile, que c'étoit à lui-même qu'on avoit confié la garde d'Youkinna & de ses gens, après les avoir fait prisonniers; ainsi il pouvoit s'entretenir avec lui aussi souvent qu'il le jugeoit à propos. Il renouvella donc ses demandes, & il promit à Youkinna, que s'il vouloit lui donner sa fille en mariage, il s'engageoit à lui procurer à l'instant la liberté, & il lui promit de plus d'embrasser le Mahométisme.

Youkinna, qui depuis son apostasie étoit devenu un des plus zélés Musulmans, fut si flaté de cette dernière proposition, qu'il consentit volontiers à la demande de ce jeune homme. Celui-ci, avant de rien conclure, voulut se précautionner contre le ressentiment de son père; & il mit le comble à tous ses crimes, en formant l'infâme projet de l'assassiner: mais lorsqu'il vint pour faire le coup, il trouva que Luc son frère l'avoit prévenu. Animé des mêmes motifs que

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Léon, il avoit commencé par se défaire de l'unique obstacle qu'il comptoit trouver dans l'exécution de ses desseins.

Cet affreux parricide mit tout en mouvement dans Aazaz. Youkinna avec ses gens, secondé par les deux frères qui avoient beaucoup de monde dans leur parti, tomberent le sabre à la main sur ceux des Grecs qui refusoient de se soumettre aux Musulmans. Les Grecs se défendirent avec beaucoup de valeur, & on en étoit vivement aux mains, lorsque l'espion arriva pour apporter à Théodore, qui n'étoit plus, la fausse nouvelle du secours d'Arravendan.

Les Arabes se rendent maîtres d'Aazaz.

Cet espion retourna au plus vîte trouver Malek, pour lui dire qu'il étoit tems d'avancer, & que la place étoit à lui, s'il faisoit assez de diligence pour soutenir Youkinna & son parti. Malek partit aussitôt avec ses gens, & arriva à propos pour décider la victoire en faveur des Musulmans. C'est ainsi qu'Aazaz fut emporté. Malec voulut faire beaucoup de remercimens à Youkinna, sur la réussite de cette entreprise; mais celui-ci lui présentant Léon son parent, dit au

Commandant, que c'étoit à lui qu'on avoit la principale obligation d'un succès aussi heureux : & il lui fit alors le détail de tout ce qui venoit de se passe. Malek ne put d'abord dissimuler l'impression que lui faisoit un trait aussi odieux de deux enfans à l'égard de leur père ; mais lorsqu'il eut appris d'eux-mêmes que l'amour de la religion Musulmane avoit été le mobile principal de leur conduite, ce fanatique en rendit graces au ciel, & il s'écria dans l'ardeur de son zéle : *Lorsque Dieu veut qu'une chose s'accomplisse, il en prépare lui-même les moyens.*

Après la prise d'Aazaz, Malek voulant rejoindre la grande armée, laissa le commandement de cette place à Saïd-ebn-Amer, & lui donna une bonne garnison. Il se disposa ensuite à partir avec un grand nombre de prisonniers, & un riche butin qu'il avoit fait sur ceux qui avoient refusé de se soumettre.

Dans l'instant même du départ, il y eut une allarme qui suspendit la marche ; mais ce ne fut que pour peu de tems. On étoit venu avertir Malek, qu'on découvroit un nuage con-

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

ſidérable de pouſſière qui paroiſſoit annoncer l'arrivée de quelque gros détachement. Il crut d'abord que ce pouvoit être des troupes que l'Empereur envoyoit au ſecours d'Aazaz, & pour s'en aſſurer, il envoya au plutôt quelques cavaliers à la découverte. Ils revinrent preſque auſſitôt lui annoncer que c'étoit un corps de Muſulmans qui revenoient de ravager le territoire de Membége *, & qui alloient rejoindre l'armée d'Obéidah, avec un butin conſidérable : ils étoient commandés par Alfadi-ebn-Abbas, Officier de diſtinction.

Youkinna ſe propoſe de trahir les Chrétiens.

Malek l'attendit au paſſage, & après l'avoir complimenté ſur ſes ſuccès, il lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer à Aazaz; il lui propoſa enſuite de retourner enſemble rejoindre Obéidah. Alfadi l'ayant accepté, ils voulurent engager Youkinna à faire cette route avec eux; mais cet apoſtat qui étoit vivement piqué de n'avoir pas eu la gloire qu'il s'attendoit de retirer de la priſe d'Aazaz, leur dit qu'il ne retourneroit à l'armée des Muſulmans, qu'après qu'il ſe ſeroit ſignalé par quelque exploit mémorable. Il ajouta qu'il

* Cette ville s'appelloit anciennement Hiérapolis.

avoit imaginé de lier une intrigue dans le lieu même de la résidence de l'Empereur ; que son dessein étoit d'aller à Antioche, & que pour la réussite de son projet, il ne demandoit d'autre secours que deux cens renégats de sa connoissance, qu'il remarqua parmi les troupes qui formoient le détachement d'Alfadi.

Ce Commandant & Malek, après avoir conféré ensemble sur le projet d'Youkinna, ne trouverent aucun inconvénient à lui accorder ce qu'il souhaitoit : ainsi l'affaire fut bientôt conclue. Ils le quitterent, en faisant des vœux pour la prospérité de son entreprise, & ils partirent aussitôt pour se rendre auprès d'Obéidah.

Youkinna de son côté ayant pris la route d'Antioche avec sa suite, s'avança jusqu'à quelque distance de cette ville, où il s'arrêta pour conférer avec quelques-uns de ses amis sur la manière dont il prétendoit exécuter son dessein. Ils jugerent à propos de ne pas se rendre à Antioche avec tout leur cortége ; c'est pourquoi Youkinna dit aux deux cens renégats de prendre toujours les devans, par la grande route que tenoient ordinairement les

OMAR.
Hégire 16.
Ere Chr. 637.

caravannes, & d'aller en droiture à Antioche, où ils se donneroient pour des Chrétiens fugitifs qui demandoient une retraite contre les Musulmans qui les poursuivoient.

Youkinna est arrêté & conduit à ce Prince.

Pour lui, il prit un chemin détourné avec quatre de ses amis, & il marcha assez long-tems sans rencontrer aucun obstacle; mais enfin un parti de troupes Impériales qui battoient la campagne ayant apperçu ces cinq cavaliers, allerent à eux, pour savoir qui ils étoient. Youkinna s'étant annoncé pour l'ancien Gouverneur d'Alep, on l'arrêta avec ses amis, & on les envoya à Antioche sous une escorte de cavalerie.

Il rentre en grace avec l'Empereur.

Comme on savoit à la Cour de l'Empereur la plus grande partie de ce qui étoit arrivé à Youkinna, ce Prince voulut le voir: il ne put s'empêcher dès qu'il l'apperçut, de donner des marques sensibles du chagrin que lui causoit son changement de religion: mais Youkinna qui avoit beaucoup d'esprit, & encore plus de manége & de perfidie, parla à l'Empereur d'une façon si séduisante, qu'il le fit absolument revenir en sa faveur. Il dit à ce Prince, qu'on ne devoit

point le juger ſur les apparences ; & que quand même on voudroit s'y arrêter, elles ſeroient encore pour lui : qu'il n'en vouloit d'autre preuve que la façon dont il avoit ſoutenu le ſiége du château d'Alep, & la fermeté avec laquelle il s'étoit toujours oppoſé au parti que les habitans de la ville avoient pris de ſe rendre tributaires des Muſulmans. Il ajouta qu'à la vérité il avoit été contraint de céder à la force ; que le changement que ſa Majeſté lui reprochoit, étoit une ſuite de cette violence ; que jamais il n'avoit penſé ſérieuſement à embraſſer le Muſulmaniſme, & que dans le tems même qu'il feignoit d'en faire profeſſion, il ſe félicitoit de réuſſir, moyennant cette diſſimulation, à ſauver une vie qu'il comptoit conſacrer dans peu à défendre la religion Chrétienne, & à donner à ſa Majeſté des preuves non équivoques de ſon zéle & de ſa fidélité.

L'Empereur fut ſi touché du diſcours d'Youkinna, qu'il n'oſa plus lui faire de reproches : bien loin de-là, il l'admit à ſa Cour, & lui donna bientôt des marques de la confiance la plus intime. Ce Prince voulut mê-

me lui former une troupe qui combattît sous ses ordres, & il commença par lui donner le commandement des deux cens renégats qui étoient arrivés depuis peu, & qui, selon les instructions d'Youkinna, s'étoient présentés comme des Chrétiens fugitifs qui demandoient à prendre du service dans les troupes de l'Empereur.

L'Empereur le charge d'escorter sa fille.

Youkinna ne tarda pas à être employé. La plus jeune des filles d'Héraclius ayant dessein de se rendre à Antioche auprès de l'Empereur son père, elle envoya demander une escorte à ce Prince, qui ne crut pas que ce qu'il avoit de plus cher, pût être confié dans de meilleures mains que dans celles d'Youkinna. Il fut donc commandé, & aussitôt il partit avec ses gens pour aller prendre la Princesse & l'amener à Antioche.

Il s'acquitta de cette commission avec assez de fidélité. Il se passa néanmoins pendant le retour un événement qui auroit pu servir à manifester toute la noirceur de ce perfide, s'il n'avoit eu dans l'escorte qu'il commandoit que les deux cens renégats qui étoient de son complot; mais il y avoit un bien plus grand nombre de soldats Chré-

tiens & d'Officiers fidéles, qui ne servirent pas peu à le contenir pendant cette marche.

La Princesse s'étant arrêtée sur la route pendant la nuit, pour laisser un peu rafraîchir son escorte; les sentinelles qu'Youkinna avoit établis dans les environs, envoyerent avertir qu'il y avoit à quelque distance de-là un corps de troupes Musulmanes qui étoient peu sur leurs gardes, & qu'ils avoient même abandonné leurs chevaux dans la campagne pour les laisser paître.

Youkinna cherche l'occasion de favoriser les Arabes.

Les Officiers qui se trouverent avec Youkinna, furent d'avis de profiter de cette occasion; ils lui conseillerent de mettre la Princesse en sureté sous la garde d'une partie de l'escorte, & de tomber avec le reste sur des gens dont il paroissoit, selon le rapport qui avoit été fait, qu'on viendroit facilement à bout.

Youkinna voulut d'abord s'opposer à ce dessein; mais lorsqu'il vit que l'on ne goûtoit point les raisons qu'il avoit alléguées, il fut le premier à encourager son monde, & à tout disposer pour une attaque. Cependant, afin de rendre aux Musulmans les ser-

vices qui pourroient dépendre de lui dans cette conjoncture, il fit défense de tuer aucun d'eux, autant qu'il seroit possible. Il ordonna que l'on s'attachât seulement à les envelopper & les faire prisonniers, afin, disoit-il, que l'on pût s'en servir par la suite pour les échanger contre des prisonniers Chrétiens. Cette raison détermina les Officiers Impériaux à accéder à son avis.

Mais toutes ces précautions devinrent inutiles, par une découverte que l'on fit dans le tems qu'on alloit entamer l'action. Youkinna ayant envoyé de nouveau reconnoître la position du détachement qu'il alloit attaquer, on vint lui dire que c'étoit un corps d'Arabes Chrétiens. Cette nouvelle s'étant bientôt confirmée, il ne s'agit plus de se battre, & l'on ne pensa au contraire qu'à se voir, & à se féliciter les uns les autres de cette heureuse rencontre.

Ce corps de troupes contre lequel on se préparoit à agir, étoit parti d'Antioche il y avoit déja quelque tems, pour aller battre la campagne. Il étoit commandé par Haïm, fils de Giabalah, qui étoit au service de

l'Empereur, depuis que son père s'étoit brouillé avec Omar, pour les raisons que j'ai rapportées. Haïm retournoit alors à Antioche, après un choc qu'il venoit d'avoir avec des Musulmans qu'Obéidah avoit envoyés pour ravager la partie septentrionale de la Syrie. Les Musulmans avoient été battus, & Haïm ramenoit avec lui un butin considérable avec un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvoit le fameux Dérar, qu'il vouloit présenter à l'Empereur, comme une prise qui valoit elle seule une victoire.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Youkinna fut très-sensible à l'échec que les Musulmans venoient de recevoir; cependant il eut l'adresse de dissimuler, & il fut même un de ceux qui témoignerent le plus d'empressement à complimenter Haïm sur son succès. Peu après ils partirent ensemble avec toute leur suite pour se rendre à Antioche.

L'heureuse arrivée de la Princesse fit beaucoup de plaisir à l'Empereur. La joie se répandit aussi dans toute la ville d'Antioche; & l'on prétendit même tirer de cet événement l'augure le plus favorable, puisque cette

Omar. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Princesse venoit à eux accompagnée de la victoire.

L'Empereur s'entretient avec les Arabes prisonniers.

Héraclius fit à Haïm la réception que méritoit l'avantage qu'il venoit de remporter ; il fit l'éloge de sa bravoure & de son intrépidité : & lorsque ce Capitaine lui présenta Dérar, ce Prince le reçut avec distinction, & il témoigna aussi beaucoup de bonté aux autres Musulmans qui avoient été faits prisonniers avec lui. Il s'entretint long-tems avec eux sur leur Prophéte Mahomet, sur sa religion, sur ses miracles ; il leur parla ensuite d'Omar en particulier, & leur fit plusieurs questions sur la vie privée de ce Calife.

Si l'on juge de cet entretien par le détail qu'en donne Alvakédi, on peut assurer qu'il y avoit aussi peu de goût & de bon sens dans les questions, que dans les réponses *. D'ailleurs, il n'y avoit rien de si déplacé qu'une

* Voici une idée de la conférence d'Héraclius avec les prisonniers Musulmans. Ce Prince demanda à l'un d'eux, comment Mahomet recevoit l'inspiration : on lui répondit qu'elle ressembloit quelquefois au son d'une cloche, & que souvent aussi elle se faisoit entendre avec un bruit bien plus fort & plus aigu. L'Empereur s'étant informé des miracles que Mahomet avoit faits, on lui dit que le Prophéte ayant ordonné à un arbre fort gros de rendre témoignage à sa doctrine, l'arbre vint droit à lui en fendant la terre avec

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

pareille conversation, sur-tout dans un tems où l'on attendoit chaque jour l'arrivée de l'ennemi.

Les Arabes s'emparent d'un passage important.

En effet, tandis qu'Héraclius perdoit son tems à écouter les rêveries des Musulmans, on vint lui apprendre que leurs troupes s'étoient emparées d'un poste très-important, qu'on appelloit le Pont de fer, au moyen duquel il ne se trouvoit plus de postes qui fussent capables d'empêcher les Musulmans de marcher à Antioche. Toute la ressource de l'Empereur ne consistoit alors que dans son armée qu'il avoit auprès de lui. Il est vrai qu'elle étoit belle, nombreuse, & en état de faire face à l'ennemi : ainsi on résolut de présenter bataille au plutôt : c'étoit du succès de cette ac-

ses racines, & lui dit trois fois : *Vous êtes l'Apôtre de Dieu*, Héraclius s'informa de plus s'il étoit vrai que le bien que feroient les Musulmans seroit récompensé à raison de dix pour un ; & le mal, au contraire, à raison seulement d'un pour un : on lui dit que cela étoit ainsi. L'Empereur fit aussi beaucoup de questions sur le voyage que Mahomet fit au ciel, sur l'entretien qu'il eut avec Dieu, & sur bien d'autres points aussi peu importans. Cette conférence se termina de la façon du monde la plus ridicule. Un Evêque qui étoit présent contredit Dérar : celui-ci lui donne un démenti ; les invectives continuent de part & d'autres ; on en vient à une batterie. Tout cela se passe en présence du Prince, & pendant ce tems-là, les ennemis s'emparent d'un poste qui leur ouvre le passage pour venir assiéger Antioche.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

tion que dépendoit le sort d'Antioche.

Giabalah propose de faire assassiner le Calife.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour mettre en œuvre le dernier moyen qui restoit pour sauver une des principales villes de la Syrie, Giabalah vint trouver l'Empereur pour lui faire une proposition qui devoit, à son avis, non-seulement sauver Antioche, mais donner encore toutes les facilités possibles pour recouvrer ce qu'on avoit perdu. Son plan étoit de tâcher de tenir les Musulmans en respect pendant un espace de tems suffisant, pour que l'on pût envoyer à Médine un homme de confiance & de résolution, qui se chargeroit d'assassiner le Calife. Giabalah prétendit démontrer que la mort de ce Prince susciteroit immanquablement des divisions & des troubles dans tout l'Empire; que l'on seroit obligé de rappeller dans le centre de l'Etat les troupes qui étoient répandues au-dehors, & que par ce moyen, les Grecs auroient le tems de rétablir leurs affaires, avant que les ennemis fussent en état de reprendre la campagne. Il ajouta qu'il avoit un homme tout prêt pour exécuter ce dessein, & que

si sa Majesté vouloit le permettre, il partiroit dès l'instant.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

L'Empereur eut la foiblesse de consentir à ce lâche projet, & aussitôt Vathek-ebn-Mossafer, qui étoit l'homme de confiance de Giabalah, fut envoyé en diligence à Médine, afin d'y épier le moment favorable pour assassiner le Calife.

L'assassin manque l'occasion de tuer Omar.

Ce projet échoua, & ce fut par un miracle, au rapport d'Alvakédi. Vathek ayant sçu que le Calife sortoit ordinairement après la prière du matin, & qu'il s'alloit promener seul hors de la ville, il alla l'attendre dans l'endroit où il avoit coutume de faire sa promenade; & afin de n'être point apperçu, il monta sur un arbre fort touffu, & se cacha dans les branches.

Il vit arriver peu après le Calife, qui s'étant promené quelque tems, vint se coucher par terre fort près de cet arbre, & s'y endormit. Vathek se mit aussitôt en devoir de profiter d'une si belle occasion; mais dans le tems même qu'il descendoit, il vit paroître un lion. Effrayé de cet aspect, il remonta au plus vîte pour se mettre en sûreté, & voir quel seroit l'événement.

Il fut extrêmement surpris, lorsqu'il vit cet animal féroce tourner tranquillement autour du Calife, comme pour le garder; il alla même lui lécher les pieds, & enfin il ne s'éloigna que lorsque le Calife fut réveillé. Vathek, pénétré de vénération pour un Prince que le ciel protégeoit d'une manière si évidente, descendit promtement, & alla se jetter aux pieds du Calife; & après lui avoir déclaré l'odieuse commission dont il étoit chargé, il lui en témoigna son repentir, & lui demanda sa grace, en l'assurant que dès l'heure il embrassoit le Musulmanisme. C'est ainsi qu'Omar, selon l'Historien Arabe, fut délivré du malheureux sort dont la perfidie des Grecs l'avoit menacé.

Pendant qu'on avoit tenté de se défaire du Calife, on avoit tâché en même-tems, selon les conseils de Giabalah, de traîner les affaires en longueur, & de prendre toutes les mesures possibles pour éviter une action. Mais Obéidah étant enfin arrivé près d'Antioche avec toutes ses troupes, les Grecs parurent aussi de leur côté, & les deux armées se rangerent en bataille en présence l'une de l'autre.

L'armée

L'armée Chrétienne s'étant avancée à quelque distance des ennemis, le Général sortit des rangs, & proposa un combat singulier à celui des Musulmans qui voudroit l'accepter. Cet Officier, que les Historiens nomment Nestorius, joignoit à l'extérieur le plus avantageux une bravoure & une intrépidité peu commune. Sa phisionomie annonçoit d'elle-même ses grandes qualités ; de sorte qu'il ne falloit pas lui opposer un rival dont on ne fût bien sûr. Damès, ce brave soldat, qui s'étoit signalé à la prise du château d'Alep, & qui étoit alors avancé dans le service, demanda à répondre au défi du Général Chrétien, & on le lui permit.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Combat singulier entre Nestorius & plusieurs Arabes.

Les deux champions s'avancerent l'un contre l'autre & se battirent pendant quelque tems avec autant de force que d'adresse, sans que l'on pût prévoir de quel côté seroit l'avantage. Mais dans le tems qu'ils étoient aux prises, le cheval de Damès étant venu à broncher, Nestorius saisit cet instant avec une telle vivacité, qu'il se rendit maître de son adversaire, & le fit son prisonnier. Il l'amena lui-même au camp, & ordonna à ses

Damès est fait prisonnier.

Omar. Hégire 16. Ere Chr. 637.

gens de le lier dans sa tente.

Nestorius reparut ensuite, & proposa aux ennemis un second combat, qui fut accepté par un Musulman nommé Dehac qui avoit une grande réputation parmi les Arabes. Il la soutint parfaitement dans cette occasion : il ne remporta cependant aucun avantage sur Nestorius ; mais c'étoit beaucoup faire que de se soutenir contre un ennemi aussi redoutable. Ce combat fut extrêmement long, & enfin les deux champions, également fatigués & hors d'haleine, convinrent réciproquement de se retirer chacun de son côté.

Cette espéce de joûte, qui avoit formé un spectacle intéressant pour les deux armées, causa quelque désordre parmi les Chrétiens. La plupart quitterent leurs rangs pour être plus à portée de voir ce combat. Les mouvemens que chacun faisoit pour approcher, se communiquerent plus loin, de sorte que la tente de Nestorius où Damès étoit gardé à vûe, se trouva bientôt culbutée. La curiosité avoit fait abandonner la tente aux domestiques du Général, de façon qu'il n'en restoit que trois pour garder

Damès ; mais c'étoit bien assez, parce qu'on avoit eu soin de lier cet Officier.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Ces domestiques se trouvant embarrassés pour relever la tente du Général, & voulant cependant se presser de la rétablir, de peur qu'on ne les punît de n'avoir pas obvié à ce désordre, proposerent à Damès de les aider à relever la tente de leur maître. Il parut s'y prêter avec plaisir, & aussitôt ils le délierent. Mais dès qu'il se vit en liberté, il fit usage de sa force prodigieuse sur ces malheureux domestiques, & les tua tous les trois : il prit ensuite un habit à la grecque parmi ceux de Nestorius, & montant sur un des chevaux de ce Général, il réussit à se sauver chez les Musulmans.

Il se met en liberté.

L'évasion de ce prisonnier fit beaucoup de bruit parmi les Grecs. L'Empereur lui-même en fut tellement choqué, qu'il ordonna dans sa colère que l'on coupât la tête à Dérar & aux autres Musulmans qu'on avoit fait prisonniers. Heureusement pour eux, Youkinna, qui s'étoit insinué de plus en plus dans l'esprit de l'Empereur, sollicita si vivement pour eux, qu'il ob-

Youkinna sauve la vie aux prisonniers Musulmans.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

tint leur grace. Il représenta au Prince, que ce seroit une cruauté impardonnable à des Chrétiens, d'agir avec tant de rigueur sur de malheureux prisonniers, qui après tout n'étoient point criminels : que d'ailleurs une telle conduite mettroit les Musulmans en fureur, & seroit cause que désormais ils ne feroient aucun quartier aux Chrétiens qui tomberoient entre leurs mains.

Ces remontrances firent leur effet. Héraclius ne se contenta même pas d'avoir fait grace de la vie à ces prisonniers ; il chercha encore, à la recommandation d'Youkinna, à leur procurer plus d'agrément qu'ils n'auroient osé en espérer. Ils eurent presque une entière liberté, sous l'inspection néanmoins d'Youkinna, qui fut chargé par l'Empereur, de veiller à leur conduite. C'est ainsi que ce Prince imprudent accéléroit sa perte, en donnant des marques de la plus intime confiance à un traître qui n'attendoit qu'une occasion favorable pour mettre le comble à sa perfidie.

Les relations que ce renégat entretenoit toujours secrétement dans l'armée Musulmane, furent sans doute la

cause qu'Obéidah se contenta de faire bonne contenance à la tête de ses troupes, sans rien entreprendre de plus, que de détacher des partis qui faisoient tous les jours les plus grands ravages dans les environs d'Antioche. La plupart des paysans, qui se trouvoient ruinés, venoient se réfugier dans la ville, & y semoient par-tout la terreur & l'allarme, par le récit qu'ils faisoient de la cruauté des Musulmans.

OMAR I. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Ces nouvelles affligeantes causoient à l'Empereur un chagrin mortel, que le perfide Youkinna entretenoit adroitement, pour décourager ce Prince, & lui faire appréhender le sort d'une bataille. Héraclius absolument déconcerté, fit malheureusement un songe qui acheva de lui faire perdre la tête. Il rêva que sa couronne tomboit par terre, & qu'un homme le renversoit de dessus son trône: il n'en fallut pas davantage pour lui faire prendre le parti désespéré d'abandonner Antioche,& de se sauver à Constantinople. Tout cela fut exécuté dès le lendemain: il se rendit secrétement à un port voisin d'Antioche où il s'embarqua, & prit la fuite à toutes voiles.

L'Empereur effrayé par un songe, se retire à Constantinople.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Ce départ précipité augmenta considérablement les allarmes. Les principaux Officiers tâcherent en vain de rassurer le peuple, on regarda dès-lors Antioche comme perdue, puisque le Souverain ne s'y étoit pas cru en sureté. Ceux qui resterent chargés du soin de l'Etat, prirent cependant des mesures pour ranimer les courages abattus. Les troupes ayant paru dans la disposition de bien faire, on résolut enfin de tenter le sort d'une bataille.

Malgré la décadence des affaires des Chrétiens, on auroit pu encore fonder quelque espérance sur des troupes qui sembloient vouloir faire les plus grands efforts pour sauver leur Religion & leur liberté, & pour conserver la place la plus considérable que l'Empereur eût dans cette Province: mais dans le tems que le choc se donna, & que les Chrétiens combattoient avec toute la fureur qu'inspire le courage, lorsqu'il est animé par le désespoir, Youkinna décida la victoire en faveur des Musulmans.

Youkinna trahit les Chrétiens.

Ce traître qui avoit été consigné par l'Empereur pour veiller sur les

prisonniers, leur fit donner secrétement des armes, & chargea Dérar de faire une sortie avec eux sur les Chrétiens, tandis que ceux-ci seroient aux mains avec les Musulmans; & il l'assura que dès qu'il paroîtroit, il seroit secondé par un grand nombre de Seigneurs qui étoient déterminés à embrasser le Musulmanisme.

OMAR. Hégire 16. Ere Chr. 637.

Tout cela fut exécuté dans le tems de l'action. Les efforts des Chrétiens furent inutiles : attaqués par derriere, lorsqu'ils faisoient face à l'ennemi, ils virent une partie de leurs Chefs les abandonner lâchement pour se rendre. Dès-lors ils ne penserent plus à faire de défense; & les habitans d'Antioche instruits par les fuyards de la perte de la bataille, prirent sur le champ le parti de ne pas se laisser assiéger. Ils envoyerent au plus vîte une députation à Obéidah pour traiter de la reddition de la place. Les articles conclus, le Général Musulman à la tête de ses troupes, entra en triomphe dans Antioche, le vingt & uniéme du mois d'Août de l'an 17 de l'Hégire, & le 638 depuis J. C. C'est ainsi que cette ancienne & fameuse ville, si riche, si belle, si flo-

Hegire 17. Ere Chr. 638.

Antioche se rend aux Arabes.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

rissante, sous les Perses, les Séleucides, les Romains, & sous les Empereurs Grecs, tomba enfin au pouvoir des Musulmans.

Obéidah fait sortir ses troupes d'Antioche.

Obéidah fit décamper ses troupes peu après qu'il eut pris possession de cette place. Les réflexions que fit ce sage Général sur le danger dont étoient menacés les Musulmans dans un séjour aussi séduisant, le déterminerent à les en éloigner au plutôt. En effet la riche situation d'Antioche, l'air délicieux qu'on y respiroit, les mœurs voluptueuses de ses habitans, leurs dereglémens, leur luxe, ne pouvoient qu'amollir le courage & achever de ruiner cet esprit de modestie, de simplicité & de désintéressement qui faisoit autrefois le caractère principal des Musulmans, & qui depuis leur arrivée en Syrie commençoit à s'affoiblir peu à peu. Ils étoient devenus fiers de leurs avantages; ils aimoient à se revêtir des riches dépouilles des Grecs; il y avoit d'ailleurs à craindre qu'ils ne se corrompissent absolument par le commerce avec des femmes étrangères, & plus encore par les exemples pernicieux des Grecs.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638

Ces malheureux Chrétiens, dont l'esprit & le cœur étoient également gâtés, avoient perdu depuis longtems tout amour & même tout respect pour la religion. Le Christianisme dont ils se paroient encore, n'étoit plus pour eux qu'un nom inutile. Ils se livroient à tous les crimes, & ne remplissoient aucun devoir. Aveuglés par leurs malheureuses habitudes qui les plongeoient dans une stupide insensibilité, ils ne s'étonnoient plus de leurs désordres, & sembloient n'être réservés que pour être le scandale des Musulmans.

Obéidah consulte Omar sur plusieurs sujets.

Obéidah fit donc promtement partir ses troupes d'un séjour aussi dangereux ; & donna ses ordres pour les faire camper loin de cette place. Il écrivit ensuite au Calife pour lui annoncer sa conquête, & lui faire savoir les mesures qu'il avoit cru devoir prendre pour contenir les Musulmans qui sembloient en disposition de vouloir s'établir en Syrie, & qui demandoient même la permission d'y épouser des femmes étrangères. Il finissoit sa lettre par demander des ordres pour la suite de la campagne.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

Omar reçut le courier dans l'instant même qu'il partoit de Médine accompagné des femmes du Prophéte, pour aller faire un pélerinage à la Mecque. Il s'arrêta aussitôt & ouvrit la lettre d'Obéidah. Dès qu'il en eut fait lecture, il se prosterna contre terre, & rendit graces à Dieu des faveurs qu'il venoit de faire aux Musulmans. Il répondit tout de suite à Obéidah ; & après l'avoir complimenté sur ses exploits, il lui parla sur la conduite qu'il avoit tenue avec les Musulmans, en leur ordonnant de s'éloigner d'Antioche.

Réponse du Calife.

Il semble à cet égard que le Calife ne se souvenoit plus de la façon dont il s'étoit comporté l'année précédente, en faisant déchirer les robes de soie dont les Musulmans affectoient de se parer dans le tems de la prise de Jérusalem. Il écrivit à Obéidah sur un ton tout différent : il désapprouva la sévérité de ce Général, & lui manda qu'il auroit dû permettre aux Musulmans de séjourner quelque tems dans Antioche, pour les récompenser de leurs travaux. Il ajouta que l'usage des biens de ce monde n'étoit point interdit aux Fidéles,

& qu'il permettoit à ceux qui n'avoient pas de biens en Arabie, de s'établir en Syrie, de s'y marier, & même d'avoir chez eux autant de femmes esclaves qu'ils jugeroient à propos, selon leurs moyens. Il finissoit sa lettre par lui ordonner de poursuivre ses conquêtes dans le pays des montagnes.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

Obéidah fut un peu surpris de voir l'austère Omar autoriser des adoucissemens qui pouvoient avec le tems amollir les mœurs, & ruiner insensiblement la discipline. Ce Général commençoit même à s'appercevoir de quelque diminution dans l'ardeur de ses troupes: il en eut une nouvelle preuve lorsqu'il s'agit de faire des conquêtes dans le pays des montagnes, comme le Calife le souhaitoit. Obéidah, pour mieux connoître encore le caractère des Musulmans, ne voulut pas nommer de lui-même ceux qu'il croyoit propres à l'expédition dont il s'agissoit. Il proposa en général cette entreprise, & demanda aux Officiers, qui d'entre eux voudroit s'en charger.

Les Musulmans commencent à se relâcher de leur premier zéle.

L'événement justifia ce qu'Obéidah appréhendoit du séjour délicieux

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

de la Syrie. Les Arabes ayant entendu dire que ce pays des montagnes, quoique peu éloigné, étoit extrêmement difficile à parcourir, à cause des glaces & des neiges dont il étoit couvert dans presque toutes les saisons, personne ne répondit à l'invitation du Général. Il revint à la charge, & fit encore la même proposition, sans qu'il parût aucun mouvement de la part même des plus braves. Enfin il s'en trouva un, qui de concert avec Damès se présenta pour cette expédition. Il s'appelloit Meissarah - ebn - Mesrou. Obéidah reçut ses offres avec beaucoup de reconnoissance; il fit publiquement l'éloge de son zéle, & lui confia aussitôt l'étendard de la Religion, sur lequel on voyoit cette devise: *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Apôtre.*

Obéidah envoie des troupes pour conquérir le pays des montagnes.

Le Général lui donna un nombreux détachement, & Damès qui l'accompagnoit eut sous ses ordres mille esclaves noirs. Ces troupes eurent beaucoup à souffrir dès qu'elles se furent engagées dans les montagnes. En effet, c'étoit passer d'une extrémité à une autre: le climat de Syrie étoit

OMAR.
Hégire 17.
Ere Chr. 638.

chaud & agréable, au-lieu que celui du pays des montagnes étoit d'un froid excessif. Ils franchirent néanmoins les passages avec beaucoup de résolution : au reste, ils ne trouverent d'autre obstacle que l'intempérie du climat, & des chemins très-difficiles. Le peu de villages qu'ils rencontrerent sur leur route étoient absolument abandonnés. Les paysans qui avoient eu vent de leur marche, s'étoient refugiés plus loin, & ils n'en apperçurent qu'un seul, qu'ils arrêterent pour savoir s'il n'y avoit rien à craindre pour eux dans les environs.

Cette rencontre fut heureuse pour les Arabes : ils tirerent de ce prisonnier des éclaircissemens sans lesquels ils auroient couru risque d'être absolument taillés en piéces. Ils apprirent qu'il y avoit à quelque distance d'où ils étoient, une armée de trente mille hommes. Le prisonnier ajouta que les Musulmans n'avoient rien de mieux à faire que de rester où ils se trouvoient; parce qu'en avançant plus loin ils seroient trop à découvert, & dès-là dans l'impossibilité de se défendre contre un corps aussi nombreux; au lieu que le poste

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

qu'ils occupoient alors, étoit le plus commode qu'ils pussent souhaiter : qu'ils ne devoient cependant pas s'attendre à remporter aucun avantage, s'ils étoient attaqués ; mais aussi que l'on ne pourroit pas en prendre sur eux.

Cet infortuné Chrétien fut bien mal récompensé de son avis. Les Arabes voulurent, selon leur usage, le contraindre d'embrasser le Musulmanisme ; mais il eut le courage de résister à leurs sollicitations. La crainte de la mort ne fut pas même capable de le faire dissimuler ; de sorte que les Musulmans piqués de sa constance & de sa fermeté, prirent le cruel parti de l'égorger.

Les Arabes sont enveloppés.

Meissarah, en conséquence de l'avis de ce Chrétien, se retrancha dans les montagnes, & s'y tint sur la défensive. Il envoya en même-tems un courier à Obéidah, pour lui apprendre sa situation, & lui demander un promt secours. Pendant cet intervalle les Grecs ayant été informés qu'il y avoit un parti ennemi dans leur voisinage, vinrent se camper à peu de distance, & réussirent à l'envelopper ; mais ils ne purent avoir d'autre avantage, par-

ce que les Musulmans eurent soin de se tenir toujours bien retranchés. Il y eut cependant quelques escarmouches assez vives, dans lesquelles les Grecs firent plusieurs prisonniers, & entr'autres un intime ami du Calife, nommé Abdallah-ebn-Hodafah, Officier distingué par son mérite personnel, & plus encore par l'honneur qu'il avoit d'être cousin germain de Mahomet.

Les Musulmans, enfermés dans ce détroit par un corps de troupes aussi considérable, auroient infailliblement été réduits à se rendre, ou par famine ou autrement, si Obéidah n'avoit eu soin d'envoyer promtement du secours. Dans le tems que ce Général reçut la lettre de Meissarah, le fameux Khaled venoit d'arriver avec un butin immense qu'il avoit remporté des places situées au-de là de l'Euphrate où on l'avoit envoyé. Après avoir conquis une partie de ce pays, il y avoit établi de fortes garnisons, & étoit venu lui-même annoncer sa victoire, & offrir ses services pour d'autres conquêtes.

Avantages des Musulmans au-de-là de l'Euphrate.

L'arrivée de ce brave Musulman répandit la joie dans tout le camp.

Khaled va au secours des Arabes enfer-

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

més dans les montagnes.

Obéidah, charmé de le voir revenir victorieux, lui proposa d'ajouter encore à son triomphe la gloire de dégager ses frères que les Grecs avoient investis dans le pays des montagnes. L'infatigable Khaled partit aussitôt avec un détachement de trois mille hommes, qui furent suivis peu après de deux mille autres, qui avoient à leur tête Aïad-ebn-Ganam.

Les Grecs se retirent.

Les Grecs furent bientôt informés des secours qui venoient aux Musulmans; & soit qu'ils les crussent plus considérables qu'ils n'étoient en effet, soit que le nom seul de Khaled, si redoutable aux Chrétiens, eût fait son impression, les Musulmans qui jusque là avoient été étroitement resserrés par les ennemis, furent très étonnés d'apprendre un matin, que les Grecs s'étoient retirés pendant la nuit, avec une précipitation qui ressembloit tout-à-fait à une fuite; ils avoient même abandonné leurs tentes & une bonne partie de leurs bagages.

Les Arabes rejoignent l'armée d'Obéidah.

Khaled fut bien mortifié de ce départ: il comptoit se signaler dans cette expédition, & reprendre du moins les prisonniers que les Grecs

avoient faits sur les Musulmans. Il voulut même marcher sur le champ à la poursuite des ennemis, & les harceler dans leur retraite; mais Meissarah & les autres principaux Officiers qui avoient eu le tems de reconnoître le terrein où ils se trouvoient, représenterent à Khaled que ce seroit s'exposer à un danger évident que d'avancer plus loin, & que le parti le plus prudent, étoit de renoncer pour le présent à une entreprise qui avoit pensé avoir les suites les plus funestes. Khaled fut donc obligé de se rendre à l'avis commun, qui fut de se retirer en bon ordre, & d'aller rejoindre l'armée d'Obéidah.

Ce Général écrivit au Calife pour l'instruire de ce qui venoit de se passer, & du peu d'apparence qu'il y avoit de surmonter les difficultés du passage des montagnes. Il lui parla en même-tems des prisonniers, & entr'autres d'Abdallah, qu'il étoit important de ne pas laisser long-tems entre les mains des Grecs, qui se glorifiant de cette prise comme d'une conquête, avoient au plus vîte fait passer ce Musulman à Constantinople; de peur qu'on ne réussît à le reprendre.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

Dès que le Calife eut reçu ces nouvelles, il écrivit promtement à Héraclius pour lui redemander Abdallah. Sa lettre étoit énoncée en ces termes :

Lettre par laquelle Omar demande la liberté d'Abdallah.

*Au nom de Dieu très-miséricordieux. Louange soit à Dieu qui est le Seigneur du monde présent & à venir, qui n'a ni compagnon, ni femme, ni fils *. Que sa bénédiction soit sur son Apôtre. Le serviteur de Dieu Omar, à Héraclius Empereur des Grecs. Dès que vous aurez reçu cette lettre, ne manquez pas de me renvoyer le prisonnier Musulman qui est auprès de vous, & qui se nomme,* Abdallah-ebn-Hodafah. *Si vous faites cela, j'aurai espérance que Dieu vous conduira dans le droit chemin : si vous le refusez, j'aurai soin d'envoyer des gens que le négoce & la marchandise ne détournent pas du souvenir de Dieu. Que la santé & le bonheur soient sur celui qui marche dans le droit chemin.*

La fierté du ton de cette lettre dut être bien sensible à l'Empereur. Ce-

* Ceci est un reproche que le Calife fait aux Chrétiens sur le Mystère de la sainte Trinité, & sur la qualité de Mère de Dieu qu'ils donnent à la sainte Vierge.

pendant loin de s'en plaindre, ce Prince ne chercha qu'à satisfaire au plutôt le Calife; & non content de renvoyer le prisonnier, il fit encore présent à Omar d'un diamant d'un prix très-considérable. Le Calife dédaigna de garder ce présent; il le fit vendre, & en envoya le produit au trésor public. Il eut une longue conférence avec le prisonnier, sur l'état de la Cour de l'Empereur. Abdallah lui raconta ensuite les instances qu'on lui avoit faites pour lui faire changer de religion; mais ni les promesses ni les menaces n'avoient point été capables d'ébranler sa constance. Il ajouta que l'Empereur l'avoit même fait enfermer étroitement, sans lui laisser d'autre nourriture que du vin & de la chair de porc, toutes choses défendues par la Loi de Mahomet; mais qu'il n'avoit touché à rien: qu'après avoir passé ainsi trois jours sans rien prendre, Héraclius surpris de sa fermeté, n'avoit plus osé faire aucune tentative.

Le Calife en écrivant à l'Empereur pour redemander ce prisonnier, avoit écrit en même-tems à Obéidah, pour le charger de pousser les conquêtes des Musulmans. Il n'insista pas

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

davantage sur l'attaque du pays des montagnes, dont on lui avoit fait sentir toute la difficulté ; mais il pressa le Général de donner promtement les ordres qu'il jugeroit convenables pour réduire le reste de la Syrie.

Obéidah se voyant ainsi revêtu de pleins-pouvoirs de la part du Calife, résolut de laisser pendant quelque tems rafraîchir ses troupes qui étoient extrêmement fatiguées. Cependant, afin que les conquêtes des Musulmans ne fussent point retardées, il envoya un courier à Amrou-ebn-Alas, pour lui donner ordre d'agir avec l'armée qu'il commandoit.

Conquêtes des Arabes en Palestine.

Amrou étoit alors en Palestine, où il avoit réduit plusieurs places sous l'obéissance des Musulmans. Dès qu'il eut reçu les ordres d'Obéidah, il partit, & marcha du côté de Césarée, où l'on disoit que Constantin, fils d'Héraclius, s'étoit cantonné avec une armée considérable. Mais en entrant dans ce pays, il le trouva gardé de façon, qu'il n'y avoit pas moyen d'avancer sans donner une bataille. Constantin s'étoit bien retranché, & paroissoit en disposition de disputer le passage. Amrou établit aussi son camp

à peu de distance de celui de ce Prince, & fit ses préparatifs pour attaquer au plutôt l'ennemi.

On ne tarda pas à s'appercevoir que Constantin, malgré la bonne contenance qu'il affectoit, n'avoit pas dessein d'en venir à une bataille. Il chercha d'abord à surprendre les Musulmans. Il envoya à cet effet un Arabe Chrétien pour reconnoître la force & la position des ennemis. Cet Arabe sut si bien se déguiser, qu'il s'insinua dans le camp, & y passa même plusieurs jours à observer tout ce qui s'y passoit. Mais quelqu'un ayant par mégarde marché sur sa veste, il pensa tomber, & jura, sans y penser, *par J. C.* Les Musulmans comprirent dès-lors que c'étoit un espion Chrétien, & aussitôt ils le massacrerent.

Amrou en ayant été avèrti, fut très-fâché qu'on eût procédé si vivement contre cet espion. Il fit de grands reproches aux Officiers qui s'étoient trouvés présens à cette action, en leur disant qu'ils lui ôtoient par-là un moyen que la Providence lui offroit pour découvrir les affaires des Chrétiens. Il fit publier dès-lors par tout le camp, qu'il vouloit qu'on lui pré-

OMAR. Hégire 17. Ére Chr. 638.

sentât tous les espions qu'on pourroit découvrir.

Peu après on vit arriver un Prêtre Grec, qui demanda à parler au Général de la part de Constantin. Il fut conduit aussitôt à Amrou, à qui il dit que le Prince ayant dessein de traiter avec lui, il le prioit de lui envoyer un homme de confiance avec qui il pût conférer. Amrou prit le parti d'y aller lui-même, afin que les affaires fussent plutôt expédiées.

Le Prince Grec fit au Général Musulman l'accueil le plus honorable. Après les premiers complimens, il lui fit avancer un siége ; mais Amrou le refusa, & selon l'usage des Mahométans, il s'assit par terre les jambes croisées, & mit son sabre & sa lance en travers devant lui. Il eut alors avec le Prince une conférence fort singulière, si elle a été telle que l'Historien Arabe la rapporte.

Conférence entre Amrou & Constantin.

Constantin débuta par représenter à Amrou, que les Arabes & les Grecs avoient tort de se faire la guerre, puisqu'ils étoient frères. *Comment seroient-ils frères*, répliqua Amrou, *étant d'une religion aussi différente ? D'ailleurs*, ajouta-t-il, *où trouve-t-on*

les preuves de cette parenté entre les Coreischites & les Grecs? Le Prince prétendit le prouver, en tirant par un long discours une filiation depuis Adam.

Amrou lui répondit qu'il étoit vrai que les Arabes & les Grecs descendoient d'Abraham & de Noë; que Noë avoit partagé la terre à ses trois enfans; que Sem avoit eu la Syrie & les pays voisins, & que les Arabes étant de la race de Sem, ils devoient être leurs successeurs. *Au reste*, ajouta-t-il, *la terre appartient à Dieu, qui la donne pour héritage à qui il veut: nous sommes ses serviteurs; il la livre à nos armes; nous ne faisons que rentrer en possession de notre ancien partage, qui nous appartient plutôt qu'à vous. Nous avons assez habité nos déserts brulans & stériles; nous voulons jouir de ce pays délicieux, & en achever la conquête. Il est juste que nous en jouissions à notre tour.*

Le Musulman adressant ensuite la parole aux Grecs qui étoient présens, il leur dit, que l'unique moyen qu'ils avoient de conserver leur habitation dans ce pays, étoit d'embrasser le Mahométisme, & de payer tribut aux

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

Unitaires, disciples de Mahomet, ou enfin de décider le différend les armes à la main. *Je vous propose les moyens de vous sauver*, dit-il en finissant; *mais vous êtes des rebelles, ainsi que votre père Esaü. Vous nous reconnoissez pour vos parens; mais nous ne voulons point avoir de relation avec vous, tant que vous demeurerez dans l'infidélité. Nous sommes descendus d'Ismaël: notre Prophéte Mahomet a été inspiré par l'Ange Gabriel, pour nous donner les lumières de sa sainte vérité, dans la pratique de la doctrine que Dieu a lui-même dictée.*

Après ce discours Amrou se leva: & c'est ainsi que se termina cette conférence, sans aucune espérance d'accommodement. On se prépara donc de part & d'autre à en venir à une action décisive.

Lorsque l'Histoire représente deux armées nombreuses rangées en bataille, le Lecteur a lieu de croire que l'on va l'instruire de la bonne ou mauvaise conduite des Généraux qui en dirigent les opérations: il s'attend à voir, comme sur une carte, les différens mouvemens de ces grands corps, également animés les uns contre les

autres;

autres ; & savoir enfin ce qui a décidé la victoire entre les deux partis. On ne trouve rien de tout cela dans les Historiens Arabes ; du moins Alvakédi, qui m'a guidé jusqu'à présent dans ma narration, n'a pas daigné donner à cet égard le moindre éclaircissement. Tout se réduit à un combat, ou plutôt à une espéce de joûte entre deux ou trois champions ; après quoi la désertion ou la déroute se met parmi les Chrétiens, qui abandonnent leur camp, leur bagage, & font retraite. On en a déja vu des exemples dans cette Histoire. Ainsi l'on sera moins étonné de voir arriver la même chose dans les circonstances dont il s'agit.

Combat singul er entre un Chrétien & plusieurs Arabes.

Les deux armées s'étant donc rangées en bataille en présence l'une de l'autre, un Officier de l'armée de Constantin s'avança vers les Musulmans, & demanda qui d'entr'eux oseroit accepter un combat singulier. Plusieurs Musulmans ayant alors vivement sollicité pour avoir la préférence, elle fut accordée à un jeune Arabe, qui brulant de zéle pour la religion Musulmane, étoit venu servir dans les guerres de Syrie, dans le

dessein de faire des prosélytes, ou d'acquérir la couronne du martyre. Mais trop jeune encore pour soutenir un assaut tel que celui dont il s'agissoit, ses forces ne répondirent ni à son courage ni à son zéle ; l'Officier Grec s'en débarrassa bientôt, en lui portant un coup qui l'étendit mort sur la place.

Deux ou trois autres Musulmans se présenterent ensuite, & eurent successivement le même sort. Enfin Sergiabil parut, & ce fut à lui que se termina le combat. Cet assaut pensa d'abord avoir le plus mauvais succès pour le Musulman : comme il étoit extrêmement dévot, & l'un des plus rigoristes de sa religion ; il étoit tellement exténué de veilles & de jeûnes, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût tenir long-tems contre l'Officier Chrétien. En effet celui-ci le renversa par terre au premier choc, & étant sauté à bas de son cheval, il se préparoit à l'égorger, lorsqu'un cavalier de l'armée Grecque poussant son cheval hors des rangs, accourut à toute bride, & arriva assez tôt pour trancher la tête à l'Officier Chrétien : il se sauva ensuite à l'armée Musulmane où il reconduisit Sergiabil. Il se fit connoî-

L'Officier Chrétien est tué.

tre alors pour avoir été l'un de (*) ceux qui avoient osé autrefois s'élever contre Mahomet. Il avoua que la crainte d'être rigoureusement puni de ce crime, l'avoit engagé à entrer au service des Chrétiens, où il avoit attendu long-tems une conjoncture favorable pour se réconcilier avec les Musulmans. Il ajouta qu'il espéroit que l'occasion qui venoit de se présenter lui feroit obtenir sa grace. Il l'obtint en effet, & fut depuis employé au service de la nation.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

La défaite de l'Officier Grec jetta la terreur & la consternation parmi les troupes de Constantin. Il y en eut un grand nombre qui ayant résolu de déserter, emmenerent avec eux beaucoup de leurs camarades. Ceux qui eurent assez de courage pour rester, n'en eurent pas assez pour faire face à l'ennemi. Ils prétendirent qu'il n'y avoit pas moyen de tenir contre les

La désertion se met dans l'armée Chrétienne.

(*) Ce Musulman s'appelloit *Touleihah-ebn-Khowaïled*: il étoit si détesté de ses compatriotes, pour avoir entrepris de s'élever contre Mahomet, que quand Amrou l'envoya à Omar avec une lettre de recommandation, le Calife parut saisi d'horreur, lorsqu'il le vit paroître. Mais le vif repentir de Touleihah, joint au service qu'il venoit de rendre en sauvant la vie à Sergiabil, le remit parfaitement dans l'esprit du Calife, qui lui pardonna sa faute & lui donna même du service dans les troupes.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

Musulmans, dont les forces augmentoient à chaque instant, & ils prirent d'eux-mêmes le parti de rentrer dans leur camp, & de s'y bien retrancher.

Constantin se retire à Césarée.

Ils n'y resterent cependant pas longtems. Constantin ayant pris le parti de se sauver à Césarée dès la nuit suivante ; l'exemple du Général entraîna la multitude, & dès le lendemain les Grecs abandonnerent leur camp pour se réfugier auprès de leur Prince.

Amrou ayant aussitôt informé Obéidah de ce qui venoit de se passer, le Général lui manda de marcher incessamment à Césarée, où il ne tarderoit pas à le joindre, pour aller ensuite de compagnie faire la conquête de Tripoli, d'Acre, & de Tyr.

Youkinna s'empare de Tripoli pour les Musulmans.

Mais dans le tems même qu'Obéidah donnoit ces ordres, il apprit qu'Youkinna venoit de lui épargner bien de l'ouvrage en s'emparant de la ville de Tripoli. Ce Général charmé de cette nouvelle, envoya promtement Khaled auprès de lui avec un détachement, se doutant bien qu'il auroit besoin de secours pour se soutenir dans la place.

Khaled arriva fort à propos. Youkinna jouissoit à peine du plaisir que

devoit lui causer sa conquête, qu'il vit arriver dans le port, des vaisseaux chargés de provisions & d'armes pour l'armée de Constantin, dont on ignoroit la honteuse retraite. Youkinna se trouva au débarquement, & reçut le Capitaine & les Officiers comme s'il eût été de leur parti. Il étoit cependant assez embarrassé sur la suite d'un événement qui ne devoit pas être long-tems à s'éclaircir; mais heureusement pour lui on vint lui apprendre l'arrivée de Khaled. Ce renfort le délivra de toute inquiétude. Il fit prisonniers les Officiers de l'embarquement; & après avoir fait transporter dans la ville la plus grande partie des provisions, il pria Khaled de garder la place, pendant qu'il iroit exécuter sur la ville de Tyr le même projet qui venoit de lui réussir sur Tripoli.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

Youkinna voulant s'emparer de Tyr, est découvert & arrêté.

Youkinna partit donc aussitôt, & se rendit à Tyr, sur les vaisseaux dont il venoit de s'emparer: & lorsqu'il fut au port, il fit dire au Gouverneur qu'il venoit apporter des rafraîchissemens pour ses troupes & pour celles de Constantin. On lui fit en conséquence l'accueil le plus gracieux, & on le logea honorablement dans la

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

place avec neuf cens hommes de sa suite. Mais un Officier Chrétien ayant enfin reconnu Youkinna, avertit promtement le Gouverneur de se tenir sur ses gardes. Celui-ci prit des mesures si justes, que sans faire presque de bruit, il fit saisir Youkinna & sa suite par la garnison, & les mit aux fers : à l'égard de ceux qui étoient restés sur les vaisseaux, il les laissa tranquilles pour ce moment, comptant bien ne pas tarder à leur faire subir le même sort qu'à leur Commandant ; mais pendant ce tems-là, on vit subitement paroître à la vue de Tyr un détachement Arabe qui paroissoit menacer la place. Le Gouverneur ayant envoyé reconnoître ces troupes, on vint lui rapporter que c'étoit un corps d'Arabes commandé par Yésid-ebn-Abi-Sofian, l'un des bons Généraux qu'eussent les Musulmans.

Le Gouverneur voyant que le détachement ennemi n'étoit pas fort considérable, résolut de brusquer une attaque, pour tâcher de s'en défaire avant qu'il vînt de nouveaux secours ; mais auparavant il fit conduire Youkinna & les autres prisonniers dans la

citadelle, dont il confia la garde à un Grec nommé Basile.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

Ce Grec étoit un traître, qui méditoit depuis long-tems de passer chez les Musulmans. Mais il vouloit faire son entrée par un coup d'éclat, qui le mît tout d'un coup dans la plus haute considération. La circonstance actuelle lui paroissant favorable, il fit part de ce dessein à Youkinna, & commença par lui donner une preuve de son zéle pour le Musulmanisme, en lui procurant la liberté, aussi-bien qu'à tous ceux de sa suite.

Basile le met en liberté.

Dès qu'Youkinna se vit hors des fers, il envoya promtement donner avis de sa délivrance à ceux de ses gens qui étoient restés sur les vaisseaux, & leur fit dire de venir le joindre dans un endroit qu'il leur indiqua: il fit ensuite donner le même avis à Yésid, qui étoit alors aux mains avec le Gouverneur. Cette nouvelle donna un nouveau courage aux Musulmans: ils soutinrent les efforts des Tyriens avec la plus grande bravoure; & enfin la victoire se décida totalement en leur faveur, par un mouvement que fit Youkinna. Il sortit de la place, & prit les Tyriens en queue,

Les Tyriens sont obligés de se rendre.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

tandis que leur front étoit occupé par les Arabes : au moyen de cette manœuvre le détachement du Gouverneur fut presqu'entièrement taillé en piéces. Les vainqueurs entrerent ensuite dans la place, & massacrerent d'abord tout ce qui se présenta devant eux ; mais enfin leur fureur se rallentit, & l'on fit quartier à ceux qui demanderent à embrasser le Musulmanisme.

Constantin s'enfuit à Constantinople.

La prise de Tyr jetta la plus grande consternation parmi les habitans de Césarée, qui se voyoient déja assiégés par les Musulmans. Ils prirent cependant quelques mesures pour défendre leur place contre des ennemis si formidables ; mais un nouvel événement dérangea toutes leurs idées. Le timide Constantin effrayé de la perte de Tyr, crut voir déja l'ennemi maître de Césarée ; de sorte que sans faire réflexion sur la force de cette place, sur le nombre de ses troupes, & principalement sur l'effet que sa présence devoit faire dans de telles conjonctures, il ne pensa qu'à se mettre en sureté. Il sortit donc furtivement de la ville avec sa famille, & gagna promtement un port, où il s'em-

barqua pour Conſtantinople.

OMAR. Hégire 17. Ere Chr. 638.

La honteuſe évaſion de Conſtantin décida du ſort de Céſarée. Les habitans, peu curieux de ſe ſacrifier pour conſerver cette place à un Prince qui venoit de les abandonner ſi lâchement, réſolurent unanimement de capituler. Ils firent donc ſavoir à Amrou qu'ils conſentoient de lui livrer la place, & de lui dônner en même-tems tout ce qui pourroit s'y trouver appartenir en propre à Conſtantin. Du reſte, ils demanderent toute ſureté pour eux, & l'obtinrent, moyennant une ſomme de deux cens mille piéces d'argent. Amrou entra incontinent dans la place, & en prit poſſeſſion au nom du Calife.

La ville de Céſarée ſe rend aux Arabes.

Après cet événement, il n'y eut plus de ville qui osât refuſer d'ouvrir ſes portes aux Muſulmans : ainſi ils eurent bientôt ſous leur puiſſance Ramlah, Acre, Joppé, Aſcalon, Gaza, Naplouſe & Tibériade, dans la Paleſtine, & les villes de Bérite, Sidon, Jabalach & Laodicée dans la Syrie maritime. Cette conquête fut ſi rapide, qu'elle reſſembloit plutôt à un voyage qu'à une expédition militaire.

Les Arabes s'emparent des autres villes de la Syrie.

OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

Mort de plusieurs Officiers Musulmans.

Tous ces avantages furent traversés peu après par un fléau cruel, qui désola cette Province & tous ses environs. La peste ravagea presque toute la Syrie ; & elle emporta tant de monde, qu'on appella cette année, l'*année de la mortalité*. Obéidah, Sergiabil, Yésid, & plusieurs autres des principaux Officiers Mahométans, moururent de cette maladie. Le fameux Khaled eut le bonheur d'échapper à la disgrace commune ; mais il ne survécut que peu de tems aux braves Officiers qu'il avoit vu périr sous ses yeux. Il mourut environ trois ans après. Les Historiens ne nous ont rien appris, ni du genre, ni du lieu de sa mort.

Amrou prend le commandement de l'armée.

Immédiatement après la mort d'Obéidah, Amrou prit le commandement général des troupes, & il écrivit en même-tems au Calife, pour l'informer du dégât que la contagion avoit fait parmi les troupes & les Officiers : & comme il y auroit eu trop à risquer de rester en Syrie pour y attendre des ordres, il manda à Omar, que selon la première destination, il alloit toujours se mettre en marche pour entrer en Egypte, &

qu'il le prioit de lui faire ſavoir au plutôt ſes volontés ſur cette entrepriſe. OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

Omar fut ſenſiblement touché de la perte que faiſoit l'Etat Muſulman, par la mort des grands hommes que la peſte venoit d'enlever. Après avoir donné à leur mémoire les éloges qu'ils méritoient, il conféra avec les principaux de ſon conſeil ſur l'expédition d'Egypte. Les avis ſe réunirent pour la continuation de cette entrepriſe; mais on ſe partagea au ſujet du Général. Soit que les exploits d'Amrou lui euſſent attiré quelque envie de la part de ſes compatriotes; ſoit qu'en effet on ne le crût pas en état de ſuivre l'entrepriſe dont il s'agiſſoit, Othman qui avoit tout crédit ſur l'eſprit d'Omar, voulut l'engager à ne pas laiſſer le commandement des troupes entre les mains d'Amrou.

Othman veut engager Omar à ôter à Amrou le commandement.

Le Calife n'étoit cependant pas de cet avis; mais pour ne pas déſobliger Othman, il prit une tournure qui lui réuſſit. Il écrivit à Amrou, non pas préciſément pour lui ôter le commandement; mais pour lui ordonner de revenir ſur ſes pas avec ſes troupes, en cas qu'il fût encore en Syrie, lorſque la lettre lui ſeroit rendue; &

Comment le Calife ſe conduiſit dans cette affaire.

OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

comme il y avoit lieu de présumer que ce Général auroit eu assez de tems depuis son départ pour être arrivé du moins sur les frontières de l'Egypte, Omar ajoutoit, qu'il pouvoit dans ce cas continuer sa route.

Voici en quels termes le Calife lui écrivit : *Si cette lettre vous est rendue avant que vous soyez entré en Egypte, revenez sur vos pas ; mais si vous êtes déja entré en Egypte, lorsque le courier vous la remettra, continuez votre chemin avec la bénédiction de Dieu ; & soyez assuré que si vous avez besoin de renfort, j'aurai soin de vous en envoyer.*

Il est assez vraisemblable que le Calife, en envoyant cette lettre, eut soin d'ailleurs de faire prévenir Amrou, sur la conduite qu'il devoit tenir, afin que tout réussît comme ils le souhaitoient l'un & l'autre. En effet, lorsque la lettre arriva, Amrou étoit encore sur les terres de Syrie. Ce Général dit au courier, que n'ayant pas le tems pour lors de lire sa dépêche, il n'avoit qu'à l'accompagner, & qu'il l'expédieroit lorsqu'il auroit plus de loisir. Amrou fit aussitôt doubler le pas à ses troupes, & avança sur les

frontières d'Egypte. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit faire halte, & ayant rassemblé autour de lui ses principaux Officiers, il ouvrit la lettre du Calife, & en fit publiquement la lecture. Ensuite, comme s'il eût ignoré lui-même sur quelles terres il se trouvoit, il fit venir des habitans du pays, & leur demanda de quelle Province dépendoit le lieu où il étoit actuellement: ces habitans lui ayant répondu, qu'il étoit en Egypte: *Cela étant*, dit vivement le Général à ses Officiers, *nous continuerons notre route.*

OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

Il la continua en effet, & arriva enfin devant une place nommée Pharmah dont il fit le siége. Il s'en rendit maître au bout d'un mois, & marcha ensuite vers Mesrah où il fut arrêté pendant près de sept mois. Les assiégés se défendirent avec une bravoure surprenante: de façon qu'Amrou désespérant de prendre aucun avantage s'il n'étoit puissamment secouru, écrivit au Calife pour le prier de lui envoyer promtement des renforts, comme il le lui avoit promis.

Conquêtes des Musulmans en Egypte.

Siége de Mesrah.

Le Calife fit partir en diligence de nombreux détachemens, qui s'étant bientôt rendus au camp d'Amrou,

OMAR.
Hégire 18.
Ere Chr. 639.

releverent le courage & les espérances des assiégeans. Cependant, malgré ces secours, la place auroit encore tenu long-tems, sans la perfidie du Gouverneur.

C'étoit un nommé Makaukas, de la secte des Jacobites *, & dès-là ennemi des Grecs Catholiques. D'ailleurs, comme il avoit offensé Héraclius en s'emparant de tout le tribut de l'Egypte, dont il avoit la recette, & en refusant à ce Prince les moindres secours d'argent, dans le tems que les affaires de l'Empereur se ruinoient insensiblement en Syrie, il appréhendoit avec raison d'être un jour sévèrement puni, si les Grecs réussissoient à avoir l'avantage sur les Musulmans. Il résolut donc de profiter des circonstances, pour faire perdre cette Place à l'Empereur, & la livrer aux Musulmans à des conditions avantageuses pour lui-même.

L'arrivée des renforts qu'Amrou venoit de recevoir, fournit à Makaukas une occasion favorable pour exa-

* Les Jacobites sont une Secte d'Orientaux qui ne reconnoissent qu'une nature en J. C. Ils prennent leur nom de Jacques Bardaï, qui donna cours à cette erreur dans le VI. siécle.

gérer les forces des assiégeans. Il représenta aux Grecs l'impossibilité qu'il y avoit de tenir plus long-tems ; & que pour lui, il imaginoit que l'on ne pouvoit rien faire de mieux, que d'abandonner la citadelle & de se retirer dans une petite isle qui se trouvoit au milieu du Nil entre Mesrah & le bord opposé. Il fut le premier à y passer ; tous les Cophtes * le suivirent, aussi-bien qu'une partie des autres Grecs : il y en eut cependant un grand nombre qui resterent, dans le dessein de faire les derniers efforts pour défendre le château.

Personne ne se doutoit encore de la trahison du Gouverneur, & que son dessein n'étoit uniquement que d'affoiblir la garnison de la citadelle, & d'en faciliter la prise par ce moyen. Il parut même négocier d'assez bonne

* Le nom de *Cophtes* ou *Coptes* vient, à ce qu'on croit, du Grec αἰγύπτιος, *Egyptien*. C'étoient en effet les habitans naturels de l'Egypte qu'on appelloit ainsi, pour les distinguer des Grecs qui s'étoient établis dans ce pays du tems d'Alexandre le Grand. Après que ces peuples eurent reçu le Christianisme, l'erreur des Jacobites s'y introduisit, & les Cophtes l'embrasserent ; mais les Grecs resterent Catholiques. Ceux-ci furent chassés dans les circonstances dont il s'agit ici, & les Cophtes s'accommoderent avec les Musulmans, & sont encore aujourd'hui habitans de ce pays.

OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

foi après sa retraite. Il envoya à Amrou une députation pour savoir de lui quel avoit pu être son dessein, de venir attaquer des gens dont il n'avoit jamais eu sujet de se plaindre : il lui représenta qu'il s'exposoit beaucoup dans une pareille entreprise, parce que le Nil étant à la veille de se déborder, les Musulmans seroient bientôt inondés dans les environs de leur camp, & qu'ils tomberoient infailliblement entre les mains des Grecs. Il ajouta cependant, qu'il étoit prêt à écouter des propositions d'accommodement, si le Général vouloit lui envoyer un député chargé de pouvoirs suffisans pour traiter avec lui.

Amrou fit aussitôt passer auprès du Gouverneur un homme de confiance nommé Abadah, qui alla lui expliquer les intentions des Musulmans. Cet envoyé fit les mêmes propositions que les Musulmans avoient coutume de faire à leurs ennemis. C'étoit de se faire Mahométan, ou de se rendre tributaires, ou enfin de décider le différend par les armes.

Makaukas répondit au député, que les Grecs ne prendroient jamais aucun des deux premiers partis ; qu'à

l'égard du troisiéme qui étoit d'en venir aux mains, il ne les croyoit pas assez forts pour tenir contre les Musulmans, parce que ni lui ni ses Cophtes ne leur prêteroient point de secours, & qu'il avoit résolu avec ceux de son parti de se rendre tributaire; qu'au reste il s'inquiétoit peu de ce qui pourroit arriver aux Grecs.

Abadah étant revenu rendre compte de sa négociation, Amrou pressentit facilement les intentions de ce Gouverneur. Le parti qu'il avoit pris de se retirer & d'emmener avec lui un grand nombre de ses troupes, & d'ailleurs le peu d'intérêt qu'il affectoit de prendre à ce qui regardoit les Grecs, détermina le Général Musulman à recommencer les attaques du château de Mesrah.

Les Arabes prennent d'assaut le château de Mesrah.

L'affaire fut décidée au premier assaut. Les Musulmans étant surs que la place étoit dégarnie de troupes, planterent les échelles & escaladerent les murs avec une vivacité surprenante. Un d'eux nommé Zobéir fut le premier qui se jetta dans la place; & ayant crié aussitôt *Allah acbar*, selon l'usage, les autres accoururent en foule pour le seconder. Pendant que l'on

OMAR.
Hégire 18.
Ere Chr. 639.

faisoit cette irruption, une grande partie des Grecs qui étoient dans ce château, en sortirent au plus vîte pour gagner le Nil, où ils se jetterent dans les barques qu'ils y trouverent, & se réfugierent dans l'isle. Ceux qui resterent dans le château furent ou massacrés ou faits prisonniers.

Les Grecs qui s'étoient retirés dans l'isle où étoit Makaukas, découvrirent alors, mais trop tard, qu'ils étoient les victimes de la perfidie de ce Gouverneur. Ils auroient bien voulu s'en venger; cependant ils n'oserent rien entreprendre contre lui, à cause du grand nombre de Cophtes qui l'environnoient. D'ailleurs ils ne crurent pas devoir s'exposer à rester plus long-tems auprès de lui, de peur qu'il ne mît le comble à sa trahison, en les livrant aux Musulmans. Ils remonterent donc sur leurs barques, & passant à l'autre bord, ils se retirerent à Kéramol, place située entre Mesrah & Alexandrie.

Les Arabes reçoivent Makaukas à composition.

Ils agirent prudemment, en se sauvant avec précipitation : car le perfide Makaukas traita avec les Musulmans peu après qu'ils se furent emparés du château. Il stipula d'abord qu'il au-

roit toute sureté pour lui & pour ses trésors ; il s'intéressa aussi pour les Cophtes, & on regla qu'ils payeroient par année deux ducats par tête. Makaukas demanda d'être compris dans cette taxe sur le même pied que les Cophtes, & d'être toujours regardé comme étant de leur corps : à l'égard des Grecs, il déclara ne vouloir jamais rien avoir de commun avec eux, parce qu'il n'étoit ni de leur nation ni de leur religion. Il convint que la crainte l'avoit engagé de dissimuler long-tems ; mais que puisque l'occasion se présentoit, il se faisoit un plaisir de manifester ses sentimens ; & il pria enfin le Général Musulman de ne jamais faire de paix avec les Grecs, & au contraire de les poursuivre jusqu'à ce qu'il les eût entierement exterminés.

Toutes ces conditions furent acceptées par Amrou ; mais il ajouta, que les Cophtes seroient obligés de défrayer pendant trois jours les Musulmans qui passeroient chez eux : qu'ils repareroient les ponts & les chemins publics ; qu'ils logeroient les gens de guerre, & qu'ils auroient soin de pourvoir l'armée Musulmane de vivres

OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

& de munitions, dont ils seroient payés.

Prise de Keramol.

Ces différens articles ayant été arrêtés de part & d'autre, Amrou décampa aussitôt pour marcher à la poursuite des Grecs. Il alla les attaquer à Kéramol, où ils se défendirent pendant trois jours avec beaucoup de résolution ; mais enfin la place fut emportée, & il y périt un grand nombre de Grecs. Il y en eut cependant beaucoup qui furent assez heureux pour échapper à l'épée du vainqueur. Ceux-ci s'allerent réfugier dans Alexandrie, où les Musulmans ne tarderents pas à mettre le siége.

Siége d'Alexandrie.

Cette expédition fut longue & meurtrière. Les Grecs répondirent aux attaques avec la plus grande intrépidité, & firent de fréquentes sorties, dans lesquelles aucun des deux partis ne put se flater d'avoir l'avantage ; il y eut seulement beaucoup de monde de tué de part & d'autre. Les Musulmans crurent avoir beaucoup avancé, en parvenant à se rendre maîtres d'une des principales tours qui défendoit les approches de la place ; mais ils en furent délogés après un combat très-vif qui pensa avoir de funestes suites.

Le brave Amrou qui s'exposoit comme le dernier de ses soldats, étoit à l'attaque de cette tour ; & lorsqu'il s'en fut emparé, il y soutint le choc avec une valeur admirable. Mais il se trouva serré de si près par les Grecs, qu'il ne put s'en débarrasser : il resta donc prisonnier avec Moslemah-ebn-Makhaled un de ses principaux Officiers, & un nommé Verdan l'un des esclaves du Général, qui avoit toujours combattu à côté de son maître.

OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

Amrou & Makhaled sont faits prisonniers.

Ces prisonniers furent aussitôt conduits au Gouverneur, qui heureusement pour eux ne reconnut point les deux premiers, pour être des personnages distingués. Il en soupçonna cependant quelque chose, lorsqu'ayant demandé ce que les Musulmans prétendoient faire en courant ainsi le monde & en inquiétant leurs voisins, Amrou répondit avec beaucoup de fierté, que leur dessein étoit de faire embrasser le Musulmanisme aux autres peuples, ou de les rendre tributaires.

Comment ils obtiennent la liberté.

Ce ton hardi ayant fait augurer au Gouverneur que celui qui lui parloit n'étoit pas un homme du commun, il

fit appeller un de ses gens pour lui couper la tête. Cet ordre ayant été donné en langue Grecque, que Verdan entendoit, cet esclave eut assez de présence d'esprit pour imaginer un stratagême qui sauva la vie à son maître : il donna un soufflet à Amrou, & lui dit tout en colère qu'il étoit bien hardi d'oser prendre la parole en sa présence. Comme Verdan avoit apparemment l'air de ce qu'il étoit, le Gouverneur donna dans le piége ; il crut que ces prisonniers n'étoient que de simples soldats, dont l'un pouvoit avoir sur les autres l'avantage de quelque petit grade de peu de considération, dont il vouloit cependant tirer vanité. Cette méprise fit changer d'avis au Gouverneur, & il révoqua l'ordre qu'il avoit donné.

Moslemah prenant la parole, usa à son tour d'un autre stratagême qui eut aussi le plus heureux succès. Il dit au Gouverneur que sa place seroit bientôt débarrassée des Musulmans ; qu'il savoit de bonne part que le Calife avoit écrit au Général pour lui ordonner de lever le siége ; & qu'au lieu de se présenter les armes à la main, Omar se préparoit à lui en-

voyer une Ambassade composée de personnes de distinction, avec lesquelles on pourroit traiter à l'amiable au sujet du différend des deux nations. Il ajouta que si on vouloit leur rendre la liberté, ou leur permettre d'aller instruire le Général des manières gracieuses avec lesquelles les Grecs en agissoient avec leurs prisonniers, il osoit assurer que l'accommodement se feroit bien plus vîte, & d'une façon très-avantageuse pour les Chrétiens.

Le Gouverneur, qui selon les apparences étoit un homme facile à duper, crut bonnement ce que Moslemah venoit de lui raconter, & consentit à les laisser partir. Les prisonniers ne furent pas sitôt hors de la place, qu'ils se mirent à crier *Allah acbar*. Toute l'armée Musulmane retentit l'instant d'après de ces mêmes cris d'allégresse. Les Grecs qui étoient sur le rempart se douterent bien, qu'une joie si universelle pour le retour de trois prisonniers, annonçoit surement qu'il y avoit entr'eux quelqu'un de la première considération. Ils en furent bientôt éclaircis, & le Gouverneur eut le chagrin d'ap-

OMAR. Hégire 18. Ere Chr. 639.

prendre qu'il avoit eu entre ses mains le Général Musulman, & qu'il s'étoit laissé ridiculement tromper par des discours hors de vraisemblance, & qui demandoient du moins qu'on se donnât la peine de penser sérieusement avant que d'agir.

Prise d'Alexandrie.

Le retour du Général ranima le courage des Musulmans. On recommença les attaques, & on les multiplia avec tant de vivacité, que les Chrétiens, dont les troupes diminuoient de jour en jour, se virent bientôt hors d'état de résister avec la même vigueur. Enfin, après quatorze mois de siége, qui couterent près de vingt-trois mille hommes aux Musulmans, ils s'emparerent d'Alexandrie.

Hégire 19. Ere Chr. 640.

Le massacre ne fut pas considérable dans le tems de la prise de cette place, parce que les Grecs, qui avoient résolu de l'abandonner, avoient pris leurs mesures pour fuir en sureté. Les uns se sauverent par mer, & les autres s'éloignerent dans les terres, & allerent se réfugier dans des endroits assez forts pour ne pouvoir y être facilement surpris.

Dès qu'Amrou se vit maître d'Alexandrie, il crut devoir courir au plu-

tôt

ler après les fuyards, & exterminer le plus de Grecs qu'il seroit possible, comptant bien que si on leur donnoit le tems de se rétablir, ils reviendroient sur les Musulmans, & les tiendroient ainsi dans des inquiétudes continuelles.

OMAR. Hégire 19. Ere Chr. 640.

Le Général voyant la ville absolument abandonnée, ne crut pas qu'il fût besoin d'y mettre une forte garnison, pendant qu'il iroit poursuivre les Grecs : il n'y laissa qu'un très-petit nombre de Musulmans, & courut avec le reste de ses troupes après les malheureux Chrétiens.

Les Grecs reprennent Alexandrie.

Mais tandis qu'il étoit absent, les Grecs qui s'étoient embarqués pour prendre la fuite, apprirent sur les côtes voisines d'Alexandrie, que cette place étoit peu garnie de troupes. Ils retournerent aussitôt au port de cette ville, & ayant fait leur descente à la faveur des ténébres, ils forcerent les sentinelles, entrerent dans la place, & passerent au fil de l'épée tous les Musulmans de la garnison.

Les Arabes s'en emparent une seconde fois.

Quelques Arabes qui furent assez heureux pour échapper au massacre, coururent au plus vîte trouver Amrou, & lui raconterent le malheur qui ve-

OMAR. Hégire 19. Ere Chr. 640.

noit de leur arriver. Ce Général retourna sur le champ, dans l'espérance de reprendre la place d'emblée avec ses troupes; mais il trouva les Grecs établis dans le château, & bien retranchés, de sorte qu'il fallut entreprendre un nouveau siége. Il fut soutenu d'abord avec autant de vigueur que le premier; mais il ne dura pas si long-tems. Les Grecs, après avoir fait pendant quelques jours la défense la plus héroïque, s'évaderent habilement du château, & ayant gagné le port, ils remonterent sur leurs vaisseaux, & laisserent les Musulmans paisibles possesseurs d'Alexandrie. Amrou y séjourna quelque tems pour s'y affermir, & ôter aux Grecs l'envie de revenir faire de nouvelles tentatives.

La ville est sauvée du pillage.

Ce qu'il y eut de remarquable dans la conjoncture de la prise d'Alexandrie, ce fut l'exactitude avec laquelle on obéit au Général, qui avoit défendu le pillage. Les soldats ne toucherent à rien: cependant la seconde fois qu'ils reprirent cette ville, ils sollicitèrent vivement Amrou de révoquer ses ordres, & de leur permettre de profiter des avantages qu'ils avoient mérités par leurs services; mais le Gé-

néral leur ayant ordonné d'attendre à ce sujet les volontés du Calife, auquel il avoit écrit dès l'instant qu'il s'étoit rendu maître de la place, il ne se fit plus de mouvement, & chacun resta dans son devoir.

La réponse du Calife ne fut pas long-tems à arriver. Omar, après avoir témoigné à Amrou combien il étoit reconnoissant de ses services, lui fit beaucoup de remercimens, de l'attention qu'il avoit eue de contenir le soldat, & d'empêcher le pillage. Il le pria de renouveller ses soins pour qu'il ne se fit aucun dégât, & lui recommanda en même-tems de faire amasser avec soin toutes les richesses tant en meubles & en bijoux, qu'en or & en argent, & d'en tenir un état, afin de s'en servir dans l'occasion pour les besoins des Musulmans & pour les frais de la guerre.

La prise d'Alexandrie décida du sort de toute l'Egypte. Cette vaste contrée se soumit aux Musulmans, qui en tirerent un tribut immense. Chaque habitant, soit riche, soit pauvre, fut taxé à deux ducats par an. Ceux qui possédoient des terres ou autres biens en fonds, furent de plus obligés

OMAR. Hégire 19. Ere Chr. 640.

de payer une somme à proportion de leur revenu annuel. Ainsi l'Egypte qui étoit alors extrêmement peuplée, fournit au trésor des Musulmans des richesses prodigieuses, dont le fond étoit inépuisable, pour des gens qui vivoient avec la plus austère œconomie.

Frugalité des Musulmans.

En effet, les Musulmans soit en paix, soit en guerre, ne faisoient que très-peu de dépense. Ils vivoient en tout tems avec la plus grande frugalité. L'usage du vin étoit inconnu parmi eux, aussi-bien que les mêts exquis; leur boisson ordinaire étoit de l'eau. A l'égard des viandes, ils ne mangeoient que ce qu'il y avoit de plus commun, & souvent leur nourriture favorite étoit du lait, du ris, & des fruits. La dépense qu'ils faisoient en habits se montoit aussi à peu de chose; de sorte que le trésor s'augmentoit tous les jours, même pendant la guerre, parce que les sommes que l'on tiroit du pays nouvellement conquis étoient plus que suffisantes pour défrayer les troupes.

Ils brulent la Bibliotheque d'Alexandrie.

Parmi les richesses qui se trouverent à Alexandrie, il y avoit un trésor très-précieux, que les Musulmans

néanmoins ne jugerent pas digne de leur attention. C'étoit une immense collection de livres, connue dans presque tout l'univers sous le nom de *Bibliotheque d'Alexandrie* *. Les Arabes, qui dans ce tems-là ne s'étoient point encore adonnés aux sciences, ne firent aucune réflexion sur l'usage qu'on pouvoit faire d'un amas de livres si prodigieux.

Un célébre sectateur d'Aristote,

* Ptolémée *Soter*, en fondant à Alexandrie un *Muséon*, ou Académie, avoit en même tems commencé d'y établir une Bibliotheque, qu'il fit placer près de son Palais, dans un bâtiment nommé *Bruchion*. Cette Bibliotheque fut considérablement augmentée par ses successeurs. Sous Philadelphe son fils, elle se montoit déja à cent mille volumes, & bientôt après on en compta quatre cens mille. Le nombre s'étant encore accru de trois cens mille au-delà, on plaça ceux-ci dans le *Sérapéon*, Temple ainsi appellé de la statue de Sérapis que Ptolémée avoit autrefois fait apporter de Sinope. Dans la guerre que César fit à ceux d'Alexandrie, le *Bruchion* fut brulé avec les quatre cens mille volumes qui s'y trouvoient, mais le *Sérapéon* fut conservé. Cléopâtre, à ce que l'on croit, y fit transporter la Bibliotheque de Pergame, dont Antoine lui avoit fait présent; ce qui fit une augmentation de deux cens mille volumes, ausquels on en joignit encore dans la suite quantité d'autres qui rendirent cette derniere Bibliotheque plus nombreuse encore que la premiere. Elle fut plus d'une fois considérablement endommagée par diverses révolutions; mais elle avoit toujours été rétablie dans son ancienne splendeur, & s'y étoit parfaitement soutenue jusqu'au tems de la guerre des Arabes, qu'elle fut absolument détruite.

OMAR. Hégire 19. Ere Chr. 640.

qui s'appelloit Jean, & que l'on avoit surnommé le *Grammairien*, vit avec plaisir que l'on ne pensoit point à toucher à cette Bibliotheque. L'indifférence des Mahométans à cet égard, lui fit concevoir le dessein de se la faire donner par Amrou, qui avoit pour lui beaucoup de considération.

Ce Général n'étoit pas savant; mais il avoit un esprit & un goût naturel qui excitoit sa curiosité pour les belles connoissances; de sorte que quand il rencontroit des gens habiles, & en état de l'instruire, il se faisoit un plaisir de converser avec eux, & de leur faire beaucoup de questions. De tous ceux qui étoient restés dans Alexandrie, Jean le Grammairien fut celui auquel il parut s'attacher davantage: il ne passoit guères de jours sans le voir, & il témoignoit toujours prendre un nouveau plaisir à l'entendre.

Jean animé par la confiance dont ce Général l'honoroit, s'enhardit enfin à lui parler de cette Bibliotheque, qui faisoit l'objet de ses vœux; & il lui dit qu'ayant remarqué l'extrême indifférence que sa nation paroissoit avoir pour des livres qui en effet ne pouvoient que lui être inutiles, parce

que pour les entendre il auroit fallu posséder parfaitement les différentes langues dans lesquelles ils étoient écrits, il lui demandoit en grace de les lui accorder. Il ajouta qu'il n'auroit jamais eu l'imprudence de lui faire une pareille demande, s'il avoit prévu que cette bibliotheque pût être de quelque usage aux Musulmans. OMAR. Hégire 19. Ere Chr. 640.

Amrou qui s'étoit véritablement attaché à ce savant, lui répondit avec amitié qu'il souhaiteroit de bon cœur être le maître de disposer de ces livres, & qu'il lui en auroit fait présent avec un extrême plaisir; mais que cela dépendoit absolument du Calife. Au reste, il lui assura qu'il n'y avoit encore rien de désespéré, & qu'il alloit écrire à Omar, de façon qu'il comptoit en recevoir une réponse satisfaisante. Il le fit en effet, & ne manqua pas d'exalter le mérite de Jean, & de représenter qu'un tel présent seroit parfaitement entre ses mains.

La précaution d'Amrou fut cause de la ruine de cette riche bibliotheque. Omar en décida, en faisant au Général une réponse conçue en ces termes: *Ou ce que contiennent les li-*

OMAR. Hégire 19. Ère Chr. 640.

vres dont vous parlez, s'accorde avec ce qui est écrit dans le livre de Dieu, (l'Alcoran) *ou ne s'y accorde pas : s'il s'y accorde, alors l'Alcoran suffit, & ces livres sont inutiles : s'il ne s'y accorde pas, il faut les détruire.*

Aussitôt cette lettre reçue, l'ordre du Calife fut exécuté, & les livres furent condamnés au feu. On peut juger de la prodigieuse quantité qu'il y en avoit, par le tems qu'on employa à les bruler. Amrou les ayant fait distribuer par toute la ville, pour chauffer les bains qui étoient au nombre de quatre mille, on fut six mois entiers à les consumer. C'étoit la seconde fois qu'Alexandrie voyoit périr dans les flammes une quantité infinie de richesses littéraires, dont la perte a été bien regrettée dans la suite par les Arabes eux-mêmes, lorsque le goût des lettres s'introduisit parmi eux.

Famine en Arabie.

Quelque tems après cette funeste expédition, Amrou reçut des lettres, par lesquelles on l'informoit d'une famine cruelle qui désoloit l'Arabie, & qui commençoit à se faire sentir à Médine & dans les environs. Le Calife lui mandoit de faire le plus de diligence qu'il lui seroit possible, pour

envoyer de puissans secours. OMAR. Hégire 19. Ere Chr. 640.

Le territoire d'Egypte étant d'une fécondité étonnante, Amrou n'eut pas beaucoup de peine à satisfaire aux empressemens du Calife. Dès l'instant qu'il reçut la nouvelle, il fit partir plusieurs chameaux chargés de grains; le lendemain, il y en eut un pareil nombre qui se mit en marche, & il continua ainsi tous les jours: de façon que d'Alexandrie à Médine, qui étoient distantes l'une de l'autre de près de cent lieues, il se forma une chaîne dont l'une des extrémités donnoit à Médine, tandis que l'autre tenoit encore à Alexandrie.

Comment on y remédie.

Par ce moyen Amrou répandit l'abondance dans toute l'Arabie. Mais comme la route étoit longue & difficile, il imagina un moyen de la rendre plus courte & moins dispendieuse. Ce Général ayant appris qu'un Empereur Romain * avoit autrefois fait creuser à Mesrah un canal qui alloit rendre à la Mer Rouge; il entreprit de le rétablir. Il employa à ce grand ouvrage une partie de ses troupes, & en peu de tems il se forma un canal très-commode, qu'il rendit navigable en y faisant passer les eaux

* *Trajan.*

OMAR. Hégire 19. Ere Chr. 640.

du Nil. On lui donna le nom de *Khalige Emir al Moumenin*, c'est-à-dire, *Canal du Commandant des Fidéles*. Il fut d'une très-grande utilité aux Egyptiens & aux Arabes, pour la facilité des transports, & la communication des denrées. Il ne subsiste plus aujourd'hui : on dit que les Turcs le laisserent tomber en ruine, lorsqu'ils s'emparerent de l'Egypte.

Hégire 21. 22. Ere Chr. 641. & 642.

Dès que les conjonctures le permirent, Amrou porta la guerre dans l'Afrique, tandis que d'autres Généraux marcherent en Asie, pour y faire des conquêtes. L'un & l'autre pays furent presqu'entièrement soumis au joug Musulman, & la religion de Mahomet devint bientôt celle de ces vastes contrées.

Hégire 23. Ere Chr. 643. Omar est assassiné.

Omar ne jouit pas long-tems du plaisir que dut lui procurer le rapide progrès de ses armes. Il fut malheureusement assassiné à Médine par un Persan nommé Firouz. Ce misérable étoit esclave d'un Musulman. Son maître l'ayant condamné à lui payer chaque jour deux piéces d'argent, parce qu'il n'avoit pas voulu embrasser le Musulmanisme, cet esclave alla porter ses plaintes à Omar, & le

pria de faire modérer une taxe aussi exhorbitante par rapport à son état. Omar. Hégire 23. Ere Chr. 643.

Le Calife l'interrogea sur ce qu'il savoit faire ; & l'esclave lui ayant répondu qu'il excelloit en différens métiers ; qu'il étoit charpentier, sculpteur & même architecte, Omar lui répliqua que sa taxe n'étoit pas trop forte, & qu'il gagnoit assez pour la payer. Il le renvoya avec cette réponse, & lui dit en le congédiant, qu'il avoit dessein de faire construire bientôt des moulins à vent, & que ce seroit lui dont il se serviroit pour cet ouvrage.

L'esclave peu touché de la promesse que le Calife lui faisoit de l'employer, ne fut sensible qu'à la taxe qu'on l'obligeoit de payer à son maître. Il résolut de se venger sur Omar lui-même de la réponse peu satisfaisante qu'il lui avoit donnée ; & enfin, étant entré quelques jours après dans la Mosquée, pendant que le Calife y faisoit la prière du matin, il le blessa mortellement de trois coups de couteau.

Les Musulmans qui étoient auprès d'Omar se jetterent aussitôt sur Firouz pour se saisir de lui. Mais cet

OMAR I. Hégire 23. Ere Chr. 643.

esclave qui étoit jeune & vigoureux ; trouva moyen de s'en débarrasser : il en blessa treize, dont sept moururent presque sur le champ. Enfin, on ne put venir à bout d'arrêter ce furieux, qu'en lui jettant une veste sur la tête pour l'empêcher de se défendre. On réussit à s'en emparer ; mais comme on n'avoit pas pensé assez tôt à le désarmer, il se tua lui-même avec son couteau.

Omar refuse de se désigner un successeur.

Omar ne mourut que trois jours après sa blessure. Dans cet intervalle, on le pria instamment de vouloir bien se désigner un successeur ; mais il ne répondit rien de positif. Il dit seulement : *Si Salem étoit encore en vie, je l'aurois choisi préférablement à tout autre.* Les principaux des Musulmans retournerent à la charge, & lui proposerent différens sujets : il refusa d'en choisir aucun, sous prétexte de quelques défauts qui leur donnoient l'exclusion. C'est ainsi qu'il éloigna Ali, qui pouvoit avoir quelque prétention au Califat, en qualité de cousin & de gendre de Mahomet. Mais Omar ne le trouvoit point assez grave, ni assez sérieux pour une place de cette importance. Othman-ebn-

Affan fut aussi exclus, parce que le Calife avoit remarqué qu'il étoit trop attaché à ses parens & à ses amis.

OMAR. Hégire 23. Ere Chr. 643.

Comme personne n'avoit eu l'attention de lui proposer son fils pour être son successeur, on imagina que c'étoit-là ce que le Calife attendoit pour se décider. Mais lorsqu'on lui en parla, il dit pour toute réponse, que c'étoit bien assez qu'il y eût eu dans une famille une personne chargée de rendre compte de l'administration générale des affaires des Musulmans.

Electeurs nommés pour choisir un Calife.

Omar, après avoir ainsi passé quelque tems sans paroître vouloir prendre aucun parti, déclara enfin ses dernières volontés. Il nomma six électeurs dont voici les noms: Othman-ebn-Affan, Ali-ebn-Abi-Taleb, Tellah, Zobéir-ebn-Abdallmotaleb, Abdarrahman-ebn-Auf, & Saëd-ebn-Abi-Vakkas. Ces électeurs étoient des personnages des plus considérables de la nation, qui avoient vécu avec le Prophéte, & avoient été ses plus fidéles compagnons.

Eloge d'Omar.

Peu après ces dispositions, le Calife mourut, étant âgé de soixante & trois ans, dont il en avoit regné dix. Il fut extrêmement regretté par

OMAR. Hégire 23. Ere Chr. 643.

les Musulmans, qu'il avoit toujours gouvernés avec beaucoup de modération & de sagesse. Accoutumé de bonne heure à une vie simple & unie, l'éclat du trône n'avoit apporté aucun changement à sa façon de vivre. Ses habits, son logement, ses repas, tout ne respiroit que la simplicité. De l'eau, du pain d'orge & du ris formoient sa nourriture ordinaire. Il n'y eut jamais de Musulman plus zélé observateur de sa religion, ni plus libéral envers les pauvres. Tous les vendredis il leur distribuoit des sommes considérables. Nous avons vu qu'Aboubecre avoit aussi choisi ce jour-là pour faire ses aumônes; mais il avoit l'attention de proportionner ses bienfaits aux mérites de ceux à qui il donnoit. Omar au contraire donnoit indistinctement à ceux qui avoient besoin. Il avoit pour maxime, que la vertu seroit suffisamment récompensée dans l'autre monde; mais que dans celui-ci les biens ne devoient être employés qu'à subvenir aux besoins temporels.

A l'égard des qualités extérieures de ce Calife, les Historiens le dépeignent comme un homme d'une

taille haute & bien proportionnée. Il avoit le teint brun, & la tête un peu chauve. Son regard étoit doux & en même-tems très-noble ; en général il avoit une physionomie majestueuse, qui en imprimant de la crainte & du respect, lui attiroit les cœurs de ceux qui vivoient sous sa domination.

OMAR. Hégire 23. Ere Chr. 643.

JE rapporterai au tems de ce Calife (sans cependant rien garantir à cet égard) l'origine du nom de SARRASIN, ou plutôt, l'usage commun de cette dénomination, sous laquelle les Arabes Musulmans sont connus dans nos Histoires.

Origine du nom de Sarrasin.

Les sentimens sont assez partagés sur l'étymologie de ce mot. Quelques Auteurs ont avancé que les Arabes s'appelloient ainsi, parce qu'ils vouloient faire croire qu'ils descendoient de *Sara*, femme d'Abraham. Mais il ne paroît pas que ces peuples aient jamais eu cette idée. Ils disoient eux-mêmes qu'ils venoient d'*Ismael*, fils d'*Agar*, servante de ce Patriarche, & souvent même ils s'appelloient *Agaréniens*; & *Ismaélites*.

D'autres ont dérivé le mot *Sarra-*

OMAR. Hégire 23. Ere Chr. 643.

sin, en latin, *Sarraceni*, du verbe Arabe *scharaqa*, qui signifie *se lever*, *oriri*, parce que ces peuples sont situés à l'Orient, & qu'en effet les nations occidentales leur donnoient le nom d'Orientaux.

Quelques-uns enfin ayant fait réflexion que le mot de *Sarak* signifie *voleur* en Arabe, & selon l'Hébreu *désert & pauvreté*, ils ont imaginé qu'on en a formé le nom de *Sarrasins*, lequel en effet convenoit assez bien à des peuples qui manquoient de tout, & ne vivoient que de ce qu'ils enlevoient de côté & d'autre.

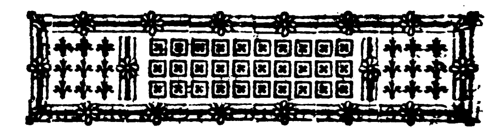
Il y en a qui, en suivant cette étymologie, assurent que le commun de la nation avoit toujours retenu le nom d'*Arabes*, & que celui de *Sarrasins* avoit été donné aux peuples d'un certain canton, qui effectivement n'étoient que des voleurs & des brigands.

Mais la nation en général s'étant fait redouter de tous les autres peuples, par les incursions & les ravages qu'elle a faits d'abord sur ses voisins, & ensuite sur les Provinces & les Royaumes les plus éloignés; les Occidentaux ont donné indistinctement

à ces peuples le nom de *Sarrasins*. OMAR. Hégire 23. Ere Chr. 643.

Je me servirai souvent de ce nom dans la suite, pour me conformer au langage des Historiens, qui l'ont employé communément. D'ailleurs cette dénomination sera très-utile, pour distinguer les Arabes Musulmans à qui elle convient, d'avec les Arabes Chrétiens qui ont toujours été en guerre avec eux.





OTHMAN.

III. CALIFE.

Hégire 23.
Ere Chr. 643.

Assemblée pour élire un Calife.

DES qu'on fut assuré de la mort d'Omar, les électeurs s'assemblerent pour lui choisir un successeur. Dans le premier conseil qui fut tenu à cet effet, Abdarrahman fit à ses collégues deux propositions. Il demanda par la premiére, que l'on réglât que celui qui se donneroit son propre suffrage fût exclus du Califat. Il proposa ensuite de renoncer lui-même aux prétentions qu'il pouvoit avoir sur cette dignité ; si on vouloit s'en rapporter à lui seul pour le choix d'un Calife.

Ces deux propositions furent acceptées par tous les électeurs. Ali fit seulement quelque difficulté de se rendre à l'avis commun, parce qu'ayant déja manqué deux fois le Califat, il appréhendoit que le parti que

l'on venoit de prendre ne l'éloignât encore de cette dignité. Il se réunit cependant aux autres, parce qu'il vit bien que son opposition ne pourroit pas prévaloir contre la pluralité des suffrages.

OTHMAN. Hégire. 23. Ere Chr. 643.

Abdarrahman se voyant donc maître de l'élection, pensa d'abord à Ali. Il le vit en particulier, & lui offrit de le nommer, s'il vouloit lui promettre de gouverner suivant la doctrine contenue dans le livre de Dieu*, & de ne rien faire que par le conseil des anciens.

Ali refuse le Califat.

* L'Alcoran.

Quelle que fût la passion d'Ali pour le Califat, il eut néanmoins assez de franchise pour ne pas dissimuler ses sentimens. Il répondit qu'il se conformeroit volontiers à tout ce qui étoit écrit dans le livre de Dieu; mais qu'il ne voudroit pas être astreint à régler les affaires du gouvernement sur les avis des anciens. Cette réponse décida Abdarrahman, & il ne pensa plus à Ali. Othman qu'il vit ensuite fut plus accommodant; il se soumit à toutes les conditions qu'on lui proposa, & il fut élu en conséquence.

Othman est élu Calife.

Othman commença son regne par la guerre contre les Perses, qui fu-

OTHMAN. Hégire 23. Ere Chr. 643.

rent enfin entièrement subjugués, & contraints de se soumettre à la domination Musulmane.

Les Arabes subjuguent la Perse.

Cette guerre fut la suite de celle qui avoit été poussée avec assez de vigueur sous le précédent Calife. Omar, en montant sur le trône, avoit envoyé des troupes dans la partie de la Chaldée, appellée Irack Persique, parce que les Perses en étoient encore en possession : ce Calife ayant résolu de s'emparer de ce pays, il leva une armée nombreuse, qu'il fit partir sous les ordres d'Abou-Obéid, à qui il donna pour Lieutenans Généraux Almothana, Amrou & Salit.

Obéid marcha vers l'Euphrate, & ayant fait jetter un pont sur ce fleuve, il le passa à la vue des Persans, qui ne firent aucun mouvement pour l'empêcher. Ils ne commencerent à agir que lorsqu'ils le virent ranger son armée en bataille après le passage. Ils le harcelerent alors assez vivement, & lui tuerent bien du monde : mais ce Général ayant bientôt après donné le signal, fondit avec fureur sur les Persans & les fit plier. Ceux-ci reprenant courage, réussirent à se rallier, & retournerent contre les Musulmans;

OTHMAN. Hégire 23. Ere Chr. 643.

Ils les battirent à leur tour, & les mirent dans une entière déroute. Obéid ayant été tué dans cette action, Almothana, le premier de ses Lieutenans, fit des efforts surprenans pour se tirer des mains de l'ennemi ; & il réussit enfin à repasser le fleuve avec un petit nombre de Musulmans. Il fit aussitôt couper le pont pour assurer sa retraite ; & alla se camper à peu de distance du fleuve, dans un endroit où il eut soin de se bien retrancher, pour y attendre en sureté les secours qu'il fit dire au Calife de lui envoyer au plutôt.

Omar ne manqua pas d'envoyer des secours considérables, au moyen desquels on reprit la campagne ; & l'on commença par ravager toute la partie de l'Irack près de l'Euphrate.

Arzemidokht qui étoit alors Reine de Perse, fit marcher des troupes pour repousser les Arabes. Les deux armées en vinrent aux mains ; & enfin, après un combat dans lequel la fortune parut long-tems douteuse, la mort du Général Persan décida la victoire en faveur des Musulmans.

Les Persans rendirent leur Reine responsable de cette défaite, & la dé-

poserent, pour donner la couronne à un jeune Prince de la famille royale, nommé Izdegerd, qui descendoit de Cosroës fils d'Hormisdas. Ils éprouverent encore plus de malheurs sous le regne de ce Prince que sous celui d'Arzemidokht. Les armées qu'il envoya contre les Arabes furent battues en différentes rencontres, & il n'évita une entière défaite qu'en se mettant à couvert dans des places assez fortes pour tenir l'ennemi en respect.

Les conquêtes que les Musulmans firent dans d'autres Provinces les empêcherent de porter leurs forces de ce côté-là; de sorte que pendant quelques années les Persans furent assez tranquilles. Mais dans le tems même que l'on fit le siége de Jérusalem, Omar ayant chargé un de ses plus fameux Capitaines de recommencer les hostilités dans la Perse, cette expédition avança considérablement la conquête de ce pays. Saëd-ebn-Abi-Vakkas, (c'est le nom du Général envoyé par Omar) fit dans cette Province une irruption si bien soutenue, qu'il pénétra jusqu'à la Capitale dont il se rendit maître, & y enleva les trésors & toutes les richesses qui

y étoient depuis le regne de Cofroës.

Le Général Mufulman s'avançant toujours de plus en plus, fut arrêté dans fa courfe par une armée nombreufe qui fe préfenta pour lui livrer bataille. Les Arabes eurent encore tout l'avantage dans cette occafion: & le Roi Izdegerd voyant le trifte état de fes affaires, alla fe réfugier à Ferganah, place forte, où il refta affez tranquille pendant les dernières années du regne d'Omar.

Mais dès qu'Othman fut fur le trône, il envoya une forte armée, au moyen de laquelle on eut bientôt envahi ce qui reftoit à conquérir de la Perfe. Les Mufulmans commencerent par s'emparer de différentes Places qui défendoient celle où Izdegerde s'étoit retiré. Ce Monarque fe voyant affailli avec tant de chaleur, eut recours à un Prince Turc nommé Tarkan, qui vint le joindre à la tête d'une bonne armée. Le Roi fe brouilla bientôt avec ce Prince, & lui fit une infulte, en conféquence de laquelle il fe retira fans vouloir s'en venger. Mais un Perfan de diftinction nommé Mahoua, qui haïffoit

OTHMAN. Hégire 23. Ere Chr. 643.

Izdegerd depuis long-tems, profita de cette conjoncture pour exercer contre lui la plus cruelle vengeance. Il alla trouver Tarkan, & lui parla avec tant de vivacité contre le Roi, qu'il ranima sa colère, & le fit consentir à s'unir avec lui pour le perdre.

Ainsi, tandis que le malheureux Izdegerd étoit comme errant dans ses Etats pour se soustraire à la poursuite des Arabes qui infestoient tout son pays; il se vit encore en proie à la fureur de ceux mêmes dont il auroit pu attendre du secours, s'il eût su se conduire avec quelque ménagement.

Tarkan animé par Mahoua rentra donc dans la Perse, & ayant rencontré le Roi avec quelques troupes, il l'attaqua & le défit entièrement. Mahoua poursuivit les fuyards, en tailla une partie en piéces, & cherchoit par-tout Izdegerd pour assouvir sa vengeance. Ce Prince ayant réussi à s'écarter du gros des fuyards, s'étoit sauvé vers un moulin où il comptoit pouvoir se soustraire à la poursuite de ses ennemis; mais celui qui gardoit ce moulin ayant voulu faire des conventions avec ce Prince, avant

avant de le laisser entrer, quelques cavaliers de Mahoua le découvrirent & le massacrerent sur le lieu même *.

OTHMAN.
Hégire 23.
Ere Chr. 643.

Ce fut en la personne de ce Prince que finit entièrement l'Empire des Perses, dont toutes les Provinces passerent bientôt sous la domination des Musulmans. Cette grande révolution arriva l'an 31 de l'Hégire, & le 651 de l'Ere Chrétienne, & environ la septiéme année du Califat d'Othman. On voit que j'ai un peu anticipé cet événement; mais j'ai cru devoir le faire, pour éviter les coupures que les différentes reprises de cette guerre auroient mises dans ma narration: c'est par cette même raison que j'avois réservé de raconter ce qui s'étoit passé à ce sujet sous le regne d'Omar, afin que le tout fût sous une même suite.

Conquêtes des Musulmans en Afrique.

Dans le tems que la guerre de Perse avoit été reprise sous Oth-

* La mort de ce Prince est différemment circonstanciée dans la Bibliothéque Orientale de d'Herbelot. On y dit que Izdegerde ayant pris la fuite jusqu'à une rivière qui n'étoit pas guéable, voulut donner un brasselet de grand prix à un batelier pour le passer au de-là du fleuve. Ce batelier lui répondit qu'il n'avoit que faire de brasselet, & qu'il prétendoit avoir quatre oboles de lui s'il vouloit qu'il le passât. Pendant cette dispute, les cavaliers qui le poursuivoient l'atteignirent & lui ôterent la vie.

OTHMAN. Hégire 23. Ere Chr. 643.

man, les Sarrasins avoient continué leurs conquêtes sur les côtes de l'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'au Détroit de Gibraltar : mais ils avoient eu aussi quelques revers à essuyer, & cela par la faute même du Calife.

Mauvaise conduite d'Othman.

Omar avoit bien connu le caractère d'Othman, lorsqu'il avoit refusé de le désigner pour son successeur, à cause, disoit-il, qu'il étoit trop attaché à sa famille. En effet, l'affection trop marquée qu'il eut pour ses parens causa bien des désordres dans l'Etat, dont lui-même fut enfin la victime.

Il eut l'imprudence de rappeller Amrou, à la valeur duquel on étoit redevable des conquêtes qu'on avoit faites en Egypte; & il donna le gouvernement de cette contrée à Abdallah-ebn-Saïd, qui n'avoit d'autre mérite que d'être son frère de lait.

Ce changement pensa faire perdre aux Sarrasins la plus grande partie de l'Egypte. Amrou étoit aimé & estimé de ces peuples. Ce grand Général avoit su se conformer aux mœurs & au génie des Egyptiens; & il les avoit gagnés de façon, que dans les petits mouvemens qui s'élevoient de

tems en tems, il réussissoit à les ramener, beauçoup plus par l'amour qu'on lui portoit, que par aucun sentiment de crainte.

OTHMAN. Hégire 23. Ere Chr. 643.

Abdallah qui n'avoit ni l'esprit ni la bravoure de ce Général, fut bientôt apprécié par ces peuples. Ils murmurerent contre ce changement; quelques mécontens firent des menées; & enfin, on manda à l'Empereur que s'il vouloit envoyer promtement quelques troupes, il se verroit en peu de tems maître du pays, & en particulier d'Alexandrie dont on lui répondoit de la prise.

Hégire 24. Ere Chr. 644.

Les mécontens livrent la ville d'Alexandrie à l'Empereur Grec.

Une nouvelle aussi flateuse releva le courage des Grecs. L'Empereur fit faire un armement considérable, & bientôt on vit débarquer sur les côtes de l'Egypte une armée nombreuse qui marcha droit à Alexandrie. Il ne fallut pas de grands efforts pour s'emparer de cette Place. Dès que l'armée Grecque parut, ceux de la ville qui avoient dressé le plan de cette révolution, éclaterent aussitôt. Abdallah peu capable de gouverner un Etat tranquille, perdit absolument la tête au milieu de ces mouvemens, & la place fut emportée.

OTHMAN. Hégire 25. Ere Chr. 645.

Amrou reprend Alexandrie, & la détruit.

La prise d'Alexandrie jetta la consternation dans Médine. Othman sentit alors la faute qu'il avoit faite de déposer Amrou, & il ne crut pas pouvoir mieux la réparer, qu'en rétablissant au plutôt ce Général dans le gouvernement de l'Egypte.

Il partit donc aussitôt de Médine avec de nouvelles troupes, & fit la plus grande diligence. Son arrivée fit beaucoup de plaisir à ceux des Egyptiens qui n'étoient point entrés dans la conspiration, & ils se déclarerent hautement pour lui dès qu'ils le virent paroître.

Cependant, malgré le penchant que ces peuples avoient pour lui, il lui fallut du tems pour reprendre Alexandrie. Les Grecs firent une défense vigoureuse, & se battirent avec une telle opiniâtreté, que le Général Sarrasin outré de leur résistance, jura que si la victoire se déclaroit pour lui, il démantelleroit la Place, & l'ouvriroit si bien de toutes parts qu'on pourroit y entrer sans obstacle.

Hégire 26. Ere Chr. 646.

Ce Général se vit bientôt en état de tenir sa parole. Les Sarrasins forcérent la Place, & firent d'abord un carnage horrible, que toute l'autorité

d'Amrou eut bien de la peine à arrêter. Cependant il en vint à bout, & sauva la vie au plus grand nombre. Il donna même des ordres pour qu'on ne poursuivît pas trop chaudement les fuyards; & par ce moyen le Général Grec, avec les débris de ses troupes, eut le tems de regagner ses vaisseaux, sur lesquels il s'embarqua avec précipitation pour se sauver à Constantinople. C'est ainsi qu'Alexandrie rentra au pouvoir des Musulmans, après avoir été environ un an entre les mains de ses anciens possesseurs.

OTHMAN. Hégire 26. Ere Chr. 646.

Amrou fit démolir les remparts & les fortifications de cette Place, comme il en avoit fait serment: & depuis ce tems-là, cette ville si célébre par Alexandre son fondateur, & par tant d'illustres Souverains qui y avoient laissé les plus riches monumens de leur grandeur, n'est plus aujourd'hui qu'une espéce de bourgade qui conserve néanmoins encore quelques légers vestiges de son ancienne splendeur.

Pendant qu'on étoit occupé à reprendre & à détruire cette superbe ville, Moavias Gouverneur de Syrie avoit travaillé en même-tems à l'éta-

Hégire 27. & suiv. Ere Chr. 647. & suiv. Les Sarrasins

OTHMAN. blissement d'une marine qui mit les Sarrasins en état de faire dans la suite des conquêtes beaucoup plus considérables que celles qu'ils avoient faites jusqu'alors. Son coup d'essai fut sur l'isle de Chypre dont il réussit à s'emparer ; mais il ne put s'y conserver que pendant l'espace de deux ans, durant lesquels les Chrétiens firent inutilement plusieurs tentatives ; cependant à force de revenir à la charge coup sur coup, ils vinrent enfin à bout de rentrer dans l'Isle & d'en chasser les Musulmans.

prennent l'isle de Chypre, puis en sont chassés.

Moavias fut plus heureux les années suivantes. Ayant été à la rencontre de l'Empereur Grec qui croisoit sur la mèr de Phénicie avec une flotte nombreuse, il l'attaqua, dissipa ses vaisseaux, & l'obligea de prendre la fuite. Cette action se passa vers l'an 34 de l'Hégire, 654 de J. C. L'année suivante Moavias s'empara de l'isle de Rhodes, & renversa le fameux colosse du Soleil qui passoit pour une des merveilles du monde. Il le fit briser en morceaux, & l'envoya à Alexandrie.

Ils s'emparent de l'isle de Rhodes.

Hégire 34. Ere Chr. 654.

L'année de cette conquête fut l'époque des révolutions intestines qui

Soulévement général contre Othman.

terminerent le regne d'Othman. Ce Calife avoit d'assez bonnes qualités, il auroit pu même mériter des éloges s'il n'eût été que simple particulier; mais il étoit peu propre pour le gouvernement: soit par défaut de lumière, soit par caprice, il fit beaucoup de choses très-imprudentes qui le firent mépriser des peuples, & qui fournirent à ses ennemis l'occasion de le décrier, & même de conspirer ouvertement contre lui.

OTHMAN. Hégire 34. Ere Chr. 654.

Ce ne fut pas seulement à Médine que les murmures se firent entendre; chaque Province eut en son particulier différens sujets de se plaindre du Calife. Ce feu se communiqua insensiblement; les esprits s'aigrirent, & enfin l'Empire Musulman retentit de toutes parts des plaintes qu'on faisoit contre l'administration d'Othman.

Motifs de cette révolte.

On lui reprochoit, entr'autres griefs, de ne point consulter les anciens, comme il s'y étoit obligé, avant d'être nommé au Califat; d'avoir fait reparoître à Médine Hakam-ebn-Al-As, que Mahomet avoit exilé, & que les Califes ses prédécesseurs n'avoient point osé rappeller; d'avoir

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 6[illegible].

ôté le gouvernement que possédoit Saïd-ebn-Abi-Vakkas, l'un des six Commissaires électeurs, & d'avoir mis en sa place un homme d'une conduite scandaleuse; d'avoir risqué de faire perdre l'Egypte, en rappellant Amrou pour donner ce gouvernement à son frère de lait: changement qui avoit été cause de la perte d'un nombre considérable de Musulmans qui avoient été tués au second siége d'Alexandrie; d'avoir prodigué à ses parens & à ses amis l'argent du trésor public: on ajoutoit pour dernier grief, la hardiesse qu'il avoit eue d'occuper dans la Mosquée la chaire de Mahomet, au lieu que ses prédécesseurs n'avoient pas osé s'y placer, par respect pour le Prophéte. Aboubécre s'étoit toujours mis un degré plus bas, & Omar, plus modeste encore, s'étoit placé deux degrés au-dessous.

Othman aigrit les esprits des mécontens.

Tels étoient les reproches qu'on faisoit hautement contre le Calife. Les mesures qu'il prit pour réprimer ces murmures, acheverent de le perdre dans l'esprit de ses sujets. Il s'expliqua un jour en pleine Mosquée sur les plaintes qu'on formoit contre lui, & en particulier sur l'usage qu'il faisoit

des deniers du trésor public. Il établit pour maxime, que ce trésor étant une chose sacrée qui appartenoit à Dieu, sa qualité de Calife le rendoit maître absolu d'en disposer. Il ajouta qu'il chargeoit de sa malédiction tous ceux qui osoient attaquer sa conduite par des murmures & des satyres, & il menaça de punir avec sévérité quiconque oseroit élever la voix contre lui.

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Un Musulman ayant été assez hardi pour se lever à l'instant du milieu de l'assemblée, & protester contre l'autorité arbitraire qu'Othman prétendoit s'arroger, le Calife ordonna qu'il fût puni : il le fut en effet sur le champ, & on le maltraita si cruellement qu'on le laissa pour mort sur la place.

Ce nouveau trait fut comme le signal de la révolte. Les mécontens se liguerent, & s'étant attroupés en armes, ils allerent se camper à une légère distance de Médine, d'où ils envoyerent des députés pour proposer au Calife, ou d'abdiquer sa dignité, ou de se conformer à la conduite que ses prédécesseurs avoient tenue dans le gouvernement.

De quel moyen se sert le Calife, pour se maintenir dans sa dignité.

Cette alternative déconcerta le Ca-

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 655.

life : il perdit tout-à-coup cette fermeté qu'il avoit fait paroître, lorsqu'il s'étoit élevé contre les premiers murmures, & il se détermina à faire des excuses qui lui attirerent le mépris de la plus grande partie de ses sujets.

Il déclara donc solennellement dans la Mosquée, qu'il se repentoit des fautes qu'il avoit commises dans le gouvernement, & il prit Dieu à témoin de la sincérité des dispositions dans lesquelles il étoit de prendre une autre conduite pour l'avenir.

Une démarche si humiliante, loin de ramener les esprits, ne fit au contraire que les indisposer encore davantage, & l'on regarda comme indigne du Trône, un homme qui cherchoit à s'y maintenir par des bassesses.

La sédition s'augmente.

Les ennemis secrets du Calife travaillerent efficacement à envenimer les esprits de plus en plus. Ils furent parfaitement secondés par les émissaires qu'ils envoyerent dans les Provinces, & bientôt le feu de la sédition éclata dans tout l'Empire. Les troupes des mécontens qui s'étoient campés auprès de Médine, furent alors considé-

rablement augmentées par l'arrivée de nouveaux renforts ; & ces troupes réunies se proposerent enfin d'entrer dans la ville & d'attaquer le Calife à force ouverte.

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Othman ne sachant quel parti prendre dans ces extrémités, chargea de ses intérêts Mogaïrah-ebn-Schabah, & Amrou-ebn-Al-As qui étoit alors de retour à Médine. Il les supplia l'un & l'autre de s'employer pour lui auprès des rebelles, & de tâcher du moins d'obtenir qu'on observât quelques regles dans le procès qu'on vouloit lui faire ; & qu'on le jugeât selon les principes & les maximes de l'Alcoran.

Cette députation n'eut aucun succès. L'animosité des peuples étoit venue à un point qu'il n'y avoit plus d'apparence de pouvoir en rien obtenir ; ils refuserent même d'entendre les députés ; de sorte que ceux-ci s'en retournerent sans avoir rien fait.

Ali appaise les séditieux.

Le Calife effrayé de plus en plus eut recours à Ali, & le pria de ne pas l'abandonner dans une conjoncture aussi critique. La médiation d'Ali eut plus de succès que la précédente. Le respect que l'on avoit pour sa per-

sonne, & encore plus pour sa qualité de gendre de Mahomet, disposa les esprits à se prêter aux moyens d'accommodement qu'il avoit dessein de proposer.

Ali avoit eu la précaution de faire signer à Othman un écrit par lequel il s'engageoit à remédier au plutôt à tous les sujets de mécontentement qu'il avoit pu donner jusqu'alors. Cet écrit n'annonçoit rien de plus que ce que le Calife avoit dit lui-même la dernière fois qu'il avoit parlé dans l'assemblée; mais comme Ali l'avoit signé aussi-bien qu'Othman, on crut peut-être devoir témoigner quelque déférence pour une caution aussi respectable.

On entra donc en conférence, & tout fut calmé par le consentement qu'Ali donna à la première demande qu'ils formerent. Ils exigerent que l'on donnât le gouvernement de l'Egypte à Mahomet fils d'Aboubecre, & que l'on fît revenir Abdallah. C'étoit le même qui avoit laissé prendre Alexandrie, & que l'on avoit rappellé pour y renvoyer Amrou. Mais aussitôt que celui-ci eut repris Alexandrie & rétabli la tranquillité dans l'E-

gypte, il eut ordre de ſe rendre à Médine, & le Calife l'avoit fait remplacer de nouveau par Abdallah.

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Mais cétte fois-ci il n'y eut plus d'eſpérance de le conſerver dans ce gouvernement. Le Calife ſe trouva même fort heureux de pouvoir par ce ſacrifice, regagner la bienveillance de ſes ſujets. Il rappella donc Abdallah, & mit Mahomet à ſa place. Cette condeſcendance appaiſa le tumulte, & chacun rentra dans ſon devoir. Cependant comme le Calife avoit beaucoup d'ennemis ſecrets, on travailla ſous main à le détruire, & le malheureux Othman fut enfin la victime de leur animoſité.

Aiésha forme le deſſein de détrôner Othman.

On ſera ſans doute étonné de voir au nombre des ennemis du Calife la fameuſe Aiésha, & plus encore d'apprendre les menées qu'elle tramoit contre lui. Cette femme qui par ſa ſageſſe & ſon mérite s'étoit acquis la plus haute conſidération parmi les Muſulmans, avoit une extrême averſion pour Othman : les Hiſtoriens ne diſent pas ſur quoi elle étoit fondée ; ils nous apprennent ſeulement qu'elle vouloit mettre ſur le trône Abdallah-ebn-Zobéir, & que pour venir plu-

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 655.

tôt à bout de ce dessein, elle avoit engagé Abdallah à se défaire du Calife.

Il est difficile d'accorder l'idée d'un projet aussi infâme, avec les éloges que les Historiens nous ont laissés des excellentes qualités de cette fameuse Musulmane : mais ce qui doit surprendre davantage, c'est qu'ayant formé le dessein de détrôner le Calife, elle n'ait pas préféré de lui donner pour successeur, Mahomet fils d'Aboubecre & par conséquent son propre frère, plutôt que de penser à Abdallah qui n'étoit point de ses parens.

Othman est trahi par son secrétaire.

Les intrigues d'Aiésha attirerent beaucoup de monde dans son parti ; cependant la perte du Calife ne vint pas de ce côté-là. Il avoit dans sa maison un ennemi cruel, & d'autant plus dangereux que c'étoit son homme de confiance, sur lequel il se reposoit pour l'expédition de la plus grande partie des affaires.

Mervan-ebn-Hakem, (c'est le nom de ce traître) étoit secrétaire d'Othman : toutes les dépêches passoient par ses mains ; c'étoit lui qui faisoit les réponses : le Calife approu-

voit tout, sans rien soupçonner de la part de ce perfide.

Lorsque Mervan fut entré dans la cabale, il se servit de la confiance dont il étoit en possession, pour perdre absolument le Calife. De tous les ressorts qu'il fit jouer pour parvenir à ses fins, il n'y en eut point qui portât de coup plus funeste, qu'une lettre qu'il imagina dans le tems même que la médiation d'Ali avoit paru ramener les esprits en faveur d'Othman.

La paix ayant été un peu rétablie par ce moyen, les rebelles avoient mis bas les armes, & ceux des Provinces qui étoient venus se joindre à eux, avoient pris le parti de s'en retourner. Mahomet fils d'Aboubecre venoit aussi de partir pour son gouvernement d'Egypte, où il alloit remplacer Abdallah-ebn-Saïd, comme on en étoit convenu dans l'accommodement qui avoit occasionné la paix. Pendant que Mahomet étoit en route avec un nombreux cortége d'Egyptiens qui s'étoient trouvés à Médine dans le tems de son départ, il vit passer un courier du Calife qui étoit chargé de dépêches. Le nouveau

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 655.

gouverneur le fit arrêter ; & ayant sû de lui qu'il alloit à Alexandrie, la curiosité le porta à s'emparer du paquet pour voir ce qui y étoit contenu.

Il fut fort étonné lorsqu'en ouvrant les dépêches, il vit que le Calife donnoit ordre à Abdallah de le faire arrêter dès qu'il entreroit sur les terres d'Egypte, & sans autre forme de procès de lui faire couper les pieds & les mains, aussi-bien qu'à d'autres Officiers de sa suite, & enfin de les faire empaler.

Tels étoient les ordres que portoient les dépêches d'Othman. Cet infortuné Calife n'en savoit rien. L'infidéle Mervan en étoit l'unique auteur ; mais on ne se donna pas la peine de rien examiner à cet égard. Les dépêches portoient le nom du Calife ; elles étoient scellées de son sceau : il n'en fallut pas davantage pour rallumer dans les esprits le feu de la sédition, qui n'étoit encore que légèrement éteint.

La sédition recommence.

Mahomet furieux rebroussa chemin avec sa suite, & retourna à Médine en montrant ces lettres du Calife à qui les vouloit voir : il en fit

répandre en même-tems des copies dans les Provinces voisines. L'indignation s'empara de tous les esprits, & l'on ne parla plus que de la perfidie du Calife, & de la nécessité qu'il y avoit de s'en défaire.

Othman eut beau protester qu'il n'avoit aucune part aux ordres cruels qu'on avoit expédiés sous son nom; il ne lui fut pas possible de se faire entendre, & il vit bientôt sa maison environnée de tous côtés par des gens armés qui menaçoient de tout mettre à feu & à sang, si on ne le livroit entre leurs mains.

Othman, dans cette affreuse conjoncture, eut encore recours à Ali, qui envoya au plus vîte Hassan & Hossein, deux de ses fils, avec une escorte pour garder la maison du Calife; mais soit qu'ils n'eussent pas assez de monde pour soutenir les attaques, soit qu'ils ne fussent pas fâchés de voir le trône vacant, à cause des espérances qu'avoit Ali de pouvoir enfin y monter, on prétend qu'ils ne firent qu'une défense assez foible, & que les conjurés n'eurent pas beaucoup de peine à forcer la maison.

Le Calife voyant qu'il n'y avoit

OTHMAN. Hégire 35. Ere Chr. 655.

Othman est tué.

plus moyen de se soustraire par les armes à la vengeance de ses ennemis, crut pouvoir du moins rallentir leur fureur par des motifs de religion. Dès qu'il entendit les mutins entrer chez lui, il se saisit de l'Alcoran, & le tenant appuyé sur son sein, il se présenta ainsi à ceux qui venoient pour l'assassiner. Il croyoit que ce fameux livre, si respecté des Musulmans, pourroit lui servir de sauvegarde, & qu'il auroit le tems de mettre en évidence l'imposture qui étoit la source de tout ce désordre; mais cette précaution fut absolument inutile. Comme on n'en vouloit qu'à sa personne, dès qu'on l'apperçut, on ne vit plus que lui; & sans s'embarrasser s'il étoit ou non sous la protection de l'Alcoran, on lui porta plusieurs coups d'épée & de javeline, dont il tomba mort sur le champ.

C'est ainsi que mourut le malheureux Othman, troisiéme Calife des Arabes. Il avoit alors quatre-vingts ans, & en avoit regné douze ou environ. La vengeance de ses ennemis ne fut point assouvie par cette mort cruelle : on refusa à son corps les honneurs de la sépulture. Il resta trois

jours sans qu'on daignât penser à l'inhumer ; & lorsqu'on se détermina enfin à lui rendre ce dernier devoir, ce fut sans observer aucune des cérémonies usitées pour les personnes de son rang, & il fut enterré avec les mêmes habits qu'il portoit lorsqu'on l'assassina.

Othman étoit de haute taille, & avoit un port & un air très-noble ; son teint étoit un peu rembruni, & il portoit une barbe fort épaisse. A l'égard de ses mœurs, elles étoient irréprochables ; il avoit d'ailleurs beaucoup de respect & d'attachement pour sa religion, & observoit scrupuleusement tout ce qu'elle prescrit ; il lisoit & méditoit l'Alcoran avec une grande assiduité, & étoit très-libéral envers les pauvres.

On lui a reproché une affection trop marquée pour sa famille ; c'est ce qui lui a fait souvent déplacer des personnes du premier mérite, pour leur substituer des gens sans lumières & sans talens.

Il paroît aussi qu'il s'appliquoit peu à connoître le caractère de ceux à qui il donnoit sa confiance, & qu'il s'en rapportoit trop facilement à leur

OTHMAN.
Hégire 35.
Ere Chr. 655.

bonne foi : de-là provinrent ces funestes événemens qui indisposerent contre lui tous ses sujets, & qui furent enfin cause de sa perte.

Fin du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

A.

B.

C.

D.

H.

J.

K.

L.

M.

T.

V.

Fin de la Table des Matières du Tome premier.





